PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

38e Année. N° 16.

LA REVUE DE PARIS

15 AOÛT 1931

		Pages.
ques Chardonne . .	*Claire.* — I	721
nte Carton de Wiart.	*Flamands et Wallons*	755
Neveux	*Jean-Louis Forain*	773
ncesse Bibesco . . .	*Croisade pour l'Anémone.* — II . . .	797
rre Renouvin. . . .	*L'Allemagne et les causes de la guerre.*	820
ntesse Léon Tolstoï.	*Journal*	842
dré Savignon	*Corsaires malouins au XVII*e *siècle.* I.	878
ert Flament	*Tableaux de Suisse.*	905
and de Marès . . .	*L'Allemagne devant le gouffre.* . . .	920
n Tedesco.	*Le Cinéma*	941

Jean Poirier : *Parmi les Livres.*

Copyright 1931 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS *publiera prochainement :*

Retour à Richard Wagner?

par PAUL MORAND

A la Poursuite du Vent

par ROBERT DE TRAZ

Anna

par ANDRÉ THÉRIVE

L'Ami des Pauvres

par JEAN MISTLER

Fragments du Journal intime de Katherine Mansfield

L'Angleterre sur le seuil de la guerre

(Août 1913 — Août 1914)

par ÉLIE HALÉVY

CLAIRE

OU

LES SOUVENIRS DU DERNIER HOMME

« J'ai l'idée d'un roman. Je veux montrer le bonheur qu'une femme peut donner à un homme, le seul bonheur qui soit au monde. Il me semble que je ne saurais pas décrire autre chose. »

Eva, ou *le Journal Interrompu.*

I

La beauté de Claire, c'est elle-même. Claire est tout entière inscrite sur son visage et dans la forme de ses bras. Ce qui me plaît dans son esprit est visible sur ses lèvres. Je l'ai connue en la regardant.

Je voudrais que cette belle femme laisse mon amour plus inconscient. Je suis trop attaché à une image exposée au temps. Je vois la fragilité de ce que j'aime. Sur un visage parfait, les nuances sont très sensibles : on devine l'ombre des jours qui vont le défaire.

Elle a trente ans. A cet âge, on change. Déjà, n'est-ce pas une figure disparue que je veux retrouver constamment, qui m'est rendue par échappée, ou bien que je projette sur des traits différents? A tout moment, je me sens frustré par d'imperceptibles substitutions.

La beauté passe, on le sait. Claire peut se transformer en

d'autres femmes encore aimables, et il y a un charme dans le déclin. Mais je veux garder la femme d'aujourd'hui, trop bien déterminée pour moi. Je ne consens pas que tout soit égal dans le monde, le meilleur et le pire, voué à l'oubli, et que pour moi seul ait paru dans un jardin, près de Fontainebleau, cachée à tous, inconnue, mortelle, une de ces raretés humaines qui justifient la vie.

La mémoire ne garde rien intact; aussi, je suis devenu un bon photographe. Sur ma table, dans les tiroirs, dans mes livres, j'ai des photographies de Claire, accumulées depuis cinq ans, comme si je pouvais saisir, par la multiplication des images, ce qui manque à chacune. Je ne les regarde pas. C'est en elle-même qu'elle est enfermée, vivante, changeante, unique.

J'écris ce livre pour laisser d'elle un souvenir. Il me semble que si je parvenais à la représenter, j'accepterais sa disparition, je l'aimerais avec plus d'abandon et sans regrets. Mais je suis gêné par les mots qui la dévoilent. Une pudeur me retient, qui est au fond de tout amour, comme dans l'art.

Il est étrange que je surveille si âprement la jeunesse de Claire, alors que je devrais me considérer comme vieux. Pour moi, les années ne passent que sur elle. Cela tient à mon âge. Quand je l'ai connue, elle était jeune et j'ai cru que je ne la verrais jamais vieillir.

***

Claire fut élevée au couvent de Gemmi, puis elle habita, avec sa mère, à Charmont, au bord de la forêt de Fontainebleau, une grande maison cachée par des arbres. Un vieillard, qu'elle appelait son oncle, et qui était courtier de caoutchouc à Singapour, venait parfois à Charmont. Lorsque Claire eut vingt ans, elle apprit que cet homme était son père et qu'elle porterait son nom. On pensait qu'elle s'en doutait, mais cette révélation fut pour elle un choc presque mortel. Après une longue maladie, elle demeura cloîtrée à Charmont, refusant de voir son père. Depuis, aucun être ne franchit la grille du parc, gardée par le fils du jardinier, et Claire ne quitta plus la maison, de peur de rencontrer un parent ou une amie,

qui connaîtraient sa honte. Seulement, deux ou trois fois dans l'année, elle partait de très bonne heure, en automobile, pour aller acheter des robes à Paris, quand il n'y a encore personne dans les magasins.

C'est à Singapour que ceci me fut raconté par Arthur Crouse, le père de Claire, qui me parla de sa fille le jour où je fis sa connaissance. Nous étions assis à la terrasse du Raffles Hôtel. Les boys chinois, en blanc, circulaient entre les tables sur leurs sandales de velours, avec le mouvement de hanches oriental. Je regardais, de l'autre côté de la route, d'autres hommes en blanc, qui jouaient au foot-ball, et, plus loin, les navires dans la rade. Des sirènes répondaient aux coups de sifflet de l'arbitre. Mais Crouse ne voyait rien; il était de ceux qui souffrent d'une seule peine.

— Vous m'entendez? Je lui donnais mon nom, je lui laissais ma fortune... J'ai eu tort de la mettre au couvent... Et puis, je l'ai avertie trop brusquement... Mais c'est sa mère qui lui a empoisonné l'esprit avec cette idée de déshonneur imbécile! Elle a voulu s'en faire une alliée dans le dépit... Elle lui disait : « Nous sommes deux victimes, et la risée du monde. » ! Claire était reçue dans ma famille... aimée, choyée partout! Par vengeance elle a affolé cette petite... Pourtant elle n'avait pas à se plaindre. Je lui ai donné Charmont, et elle était bien pourvue. Mais je ne l'avais pas épousée!... Autrefois, cela me paraissait impossible... Absolument impossible. C'était une vraie toquée... Elle me réservait ma punition; vous savez, celle de Médée : « Tu m'as fâchée, tes enfants sont morts. » Elle a inoculé une idée fixe, une véritable folie à ma fille... J'ai écrit... Je me suis expliqué dans cinquante lettres... Fleury me disait : « Si je l'endors, je lui ôte sa lubie... » Mais, voilà! on ne peut l'approcher. Même la voiture du boulanger ne pénètre pas dans le jardin... J'ai attendu qu'elle tombe malade une seconde fois; on l'aurait transportée dans une clinique. J'appelais Fleury; c'était fini... J'ai attendu deux ans. Elle se porte très bien. C'est une jeune fille ravissante...

Il ouvrit son portefeuille et me tendit une photographie. Je vis une fillette, l'air attentif et un peu gauche, avec des bandeaux, de grands yeux, une bouche sérieuse d'un joli

dessin; et ce visage grave semblait sourire. Un bras mince tombait le long du corps; les petits doigts s'écartaient sur les plis de la robe.

Je me demandai d'abord comment, si jeune, elle avait pu chasser son père; mais je compris qu'Arthur Crouse ne possédait que cette ancienne image jaunie. La personne dont il me parlait avait plus de vingt ans.

Il glissa la photographie, que je lui rendis, dans la poche de sa veste de tissu léger; puis il frotta ses mains, comme on se lave, avec un geste d'entrain, tout en jetant autour de lui un regard agité et douloureux; ses yeux bleus, obscurcis par le casque colonial, avaient encore un air de jeunesse et comme une clarté faite pour la joie.

— Oui, c'est triste, — dit-il d'une voix brusque, baissant les yeux sur sa montre, tandis que la cathédrale sonnait le quart d'heure du carillon de Westminster. — J'ai attendu deux ans et je suis revenu à Singapour. Puisque je ne peux plus la voir, j'aime mieux rester ici.

Chaque fois que je passais à Singapour, venant de Bornéo, je rendais visite au vieux Crouse pour affaire. Son bureau donnait sur une rivière sale, encombrée de grosses jonques aux yeux peints; on y respirait un air brûlant avec des senteurs moisies, des relents de vase, et l'odeur de fumée froide des stocks de caoutchouc.

J'abordais difficilement le sujet de ma visite. Crouse me considérait comme son ami et ne pouvait se résoudre à me traiter en client. Il savait que je désirais vendre ma plantation et retourner en France. Déjà, il me chargeait de messages. Je devais m'occuper de l'héritage qu'il destinait à sa fille. A Paris, j'irai voir d'abord son ami Itier, qui me conduira chez le notaire Guimberteau, conseil de la mère de Claire. Guimberteau sera très complaisant, puisqu'il s'agit de l'avenir de Claire, et son nom m'ouvrira la porte interdite.

Vingt fois, j'ai entendu exposer ce projet, auquel Crouse ne cessait de réfléchir, avec l'esprit d'invention et de minutie, qui fit sa fortune. Le stratagème était si compliqué qu'il paraissait raisonnable, et Crouse en avait réglé les détails avec beaucoup de sens pratique, négligeant seulement les obstacles. La présence de la mère de Claire s'opposait par avance à

son succès. Je me gardais de le dire à Crouse et de détruire une chimère, qui était sa distraction. L'idée que je pourrais un jour lui parler de sa fille l'a consolé longtemps.

Mais je renonçai à vendre ma plantation, préférant l'affermer, et je fus en quête d'un directeur parfait, qui me laissât tranquille en Europe. Rien n'est difficile comme de discerner ce qui nous est profitable et particulièrement la valeur de nos subordonnés. Il faut se méfier de la sympathie et de l'aversion personnelles, de l'entraînement des nerfs, des perfides suggestions de l'amour-propre; juger des mérites sans passion, d'un point de vue strictement utilitaire, ce qui est tout à fait contraire à la nature humaine.

Je ne pouvais confier ma plantation au Danois que j'avais comme assistant; il était toujours mécontent. Quand on se plaint de tout, il ne vous arrive rien de bon. J'écartai aussi un Belge trop méticuleux; il voulait tout calculer et prévoir et ne rien laisser au hasard; c'est se fermer l'avenir. Enfin, j'engageai Frank, un de mes compatriotes, que j'avais placé sur une plantation voisine. Il avait eu le temps d'oublier ses préjugés et de connaître ceux des indigènes : c'est le principal. Il me plut, quoiqu'il eût beaucoup grossi.

J'ai mis trois ans à trouver un remplaçant irréprochable. Ce n'est pas la peine d'exiger tant de qualités d'un homme qui va mourir. A Bornéo, j'ai vu passer bon nombre d'extravagants. Plus tard, à Paris, ou ailleurs, j'ai été surpris d'en retrouver deux ou trois de vivants. Ils étaient vêtus et ils avaient mangé ce jour-là. La société n'est pas sévère. Elle donne une place à tout le monde.

J'allais m'embarquer pour la France, quand Arthur Crouse mourut. Le whisky et le chagrin l'avaient tué. Il buvait beaucoup dans ses derniers jours et, lorsqu'il apprit par Guimberteau la mort de la mère de Claire, je ne pus lui faire entendre que cet événement facilitait ses projets. Hébété, il ne songeait plus qu'à la solitude de sa fille. L'alcool, qui avait tant excité ses rêves, lui retirait le réconfort de la réalité.

Je différai mon départ pour assister à la liquidation de la maison Crouse, où j'avais des intérêts. J'étais muni de papiers qui me permettaient de démêler des questions qui eussent embarrassé le frère de Crouse, gouverneur des Somalis.

Un homme meurt presque toujours dans le plus grand désordre. L'avenir l'abandonne et tout vient à échéance. La fortune que Crouse destinait à sa fille existait sans doute de son vivant, mais suspendue à des éventualités qui exigeaient du temps. Les câbles rompus, elle s'effondra.

***

Je rapportais en France des indications sur les débris de la Maison Crouse. La mission puérile, dont Arthur Crouse m'avait chargé, devenait indispensable. Heureusement, je me souvenais de ses récits, que j'avais mal écoutés, et, dès mon arrivée à Paris, j'allai voir Guimberteau.

Il avait une figure ronde et jeune et la tête chauve. Sur cette boule qu'on sentait dure, ressortaient des yeux noirs, qui paraissaient furieux. Cette face méchante vous accueillait en riant. L'homme était jovial. On ne savait ce qui trompait dans son apparence rageuse et bon enfant.

Il m'écouta, sans prendre garde à mes explications. Je m'aperçus qu'il s'intéressait à Claire, mais il ne l'avait jamais vue. Il me remercia de mes services et me pria de revenir.

J'avais froid dans le cabinet verdâtre de Guimberteau; deux arbres et le soleil de juin, entre les barreaux de la fenêtre, me semblaient tristes. Quand je me levai, tirant un foulard de ma poche, Guimberteau me suivit à travers une pièce sombre, sans regarder les personnes qui l'attendaient, avec un air de condamné, devant un poêle noir et glacial. Près de la porte il me tendit de nouveau la main, et mit tout son cœur dans son adieu.

Dehors, je m'aperçus qu'il n'y avait plus de place pour un promeneur. On ne pense qu'à sauver sa vie. Mon retour en France ne ressemblait pas aux précédents. Je n'avais plus de curiosité, ni, comme autrefois, un grand appétit des huîtres et du concert. Je n'avais même pas annoncé mon arrivée à mon ami Fernand.

Sans doute, à Bornéo, un Français s'aperçoit bientôt des inconvénients du pays, mais chaque jour lui offre une raison

de vivre. A Paris, je remarquai, pour la première fois, la pitoyable furie des gens fatigués de faire circuler les richesses. Malgré tant de ressources pratiques, c'était leur condition matérielle qui m'affligeait, et je sentais que cette société s'était trompée dans ses calculs. Je croyais assister aux dernières convulsions de l'humanité, à moins que nous ne fussions encore dans le chaos originel.

Cette amertume se dissipa un matin où, levé de bonne heure, je me frictionnais avec un gant de crin devant la fenêtre ouverte. Certains mouvements sont nécessaires au bon usage de l'esprit. Notre âme a des racines partout. C'était l'atmosphère de mon hôtel qui me corrompait, et je me mis à la recherche d'un logement tranquille.

***

J'avais déposé chez Guimberteau quelque argent; en retour, il me donna l'adresse d'une agence qui me procura un petit atelier. Malgré sa large baie, qui prenait jour sur une cour, cette pièce ne laissait rien voir du dehors, ce qui valait mieux, et elle conservait, comme une relique, sous son vitrage, le silence d'autrefois. Mais je ne pus trouver une bonne, et, quand Fernand vint me voir, je lui ouvris la porte. Il me dit que ce n'était pas la peine d'avoir été planteur pour me loger comme un étudiant pauvre.

Je ne m'en doutais pas. Je n'avais point choisi cette chambre par mortification, ni par raffinement d'avare, qui jouit de son argent en esprit, ni par scrupule d'homme riche, qui n'ose toucher à une fortune de hasard. Au bord de la jungle, on conserve ses capitaux pour l'Europe, ou on les emploie sur ses terres; suivant l'époque on est riche ou pauvre, et cela compte peu. J'étais riche, mais je n'y pensais guère, et quoique jadis j'eusse quitté la France pour faire fortune, c'était tout naturellement que je m'installais à mon retour comme je l'aurais fait avant mon départ : seul, comme autrefois, je retrouvais à peu près le même homme.

Cependant, j'avais peut-être une idée, que je démêle mieux aujourd'hui. J'étais revenu en France pour jouir de la vie. Je voulais consacrer à mon agrément mes dernières années.

Le but de la vie est le plaisir. C'est un idéal inaccessible, mais, quand on le peut, il faut s'en souvenir. D'instinct j'écartais le luxe comme la plus grande gêne.

Tout ce qu'on obtient avec beaucoup d'argent est un embarras et souvent un ennui. C'est l'argent qui vous oblige à vivre comme tout le monde, qui vous pousse sur les chemins battus, dans les endroits courus, parmi les mêmes gens qu'on n'a pas choisis. J'aime les sentiers que j'invente, les relations inutiles, les choses sans renommée, et tout ce qui ne vaut que pour moi.

Mais je fis l'acquisition d'une automobile. Je ne comptais pas demeurer à Paris et je pensais me fixer en Charente, où je suis né. Auparavant, je voulais visiter la France, pour m'assurer que j'avais eu raison de venir au monde dans la Saintonge.

***

Je fis l'essai de ma nouvelle voiture sur la route de Fontainebleau. Sans intention définie je me dirigeai vers Charmont, entre les petits fourrés de France, à peine plus hauts que les blés mûrs. Je comptais traverser le village et jeter les yeux sur la maison fabuleuse. Mais devant l'église une charrette m'obligea de m'arrêter et je m'aperçus que j'avais dépassé la propriété de Claire. Je laissai ma voiture sous la garde d'une bande d'enfants en vacances et je retournai à pied sur la route. Bientôt je reconnus le mur, la charmille, les deux piliers de lierre, dont j'avais souvent vu le croquis. La grille était ouverte devant un tas de sable qu'on venait de décharger. Claire, en robe blanche, avec un grand chapeau de paille, parlait aux ouvriers.

Ces abords engageants me forcèrent à entrer. Je me présentai à Claire comme un délégué de Guimberteau, et je lui dis que j'avais à l'entretenir de ses intérêts.

On écrit suivant l'inspiration. Tout vient sous la plume par accident. Une simple expression juste et naturelle est un don du ciel, qu'on reçoit dans une illumination après beaucoup de prières et de griffonnages. Dans la vie, toutes nos paroles sont improvisées et nos actes sont des étourderies

plus ou moins favorables. Nous sommes dans la main des dieux. La fatalité est la poésie du monde.

Claire m'écouta et comprit que j'étais un homme qu'elle pouvait recevoir, parce que je fus bien inspiré. Je parlais avec volubilité, et, sans doute avec quelque charme, mais la réalité et la fiction, qui se mêlaient dans mes propos, me semblaient discordantes; de l'extérieur, on ne sentait pas de différence. J'avais hâte, pourtant, de toucher un sol plus ferme : suivant Claire, qui se dirigeait vers la maison, je lui dis que j'étais un commissionnaire novice et que je venais de Bornéo où j'avais passé vingt ans. Elle me demanda si je connaissais Singapour. Il me fallut encore inventer.

Claire avait reçu plusieurs lettres de Guimberteau, qui attendait sa visite. Elle me dit, souriant avec un léger trouble, que depuis une ancienne maladie elle avait perdu l'habitude de sortir et qu'il lui faudrait un grand courage pour aller à Paris. Je comprenais sa gêne, sans qu'elle le soupçonnât, grâce aux récits de Crouse et de Guimberteau. Intimidé devant un secret qui se révélait par surprise, je détournai la tête, et m'arrêtai face à un cèdre, dont je lui fis compliment. Puis je lui offris de me charger de toutes les commissions entre Charmont et Paris. Elle en fut contente, et tout de suite me parla de sa mère. Je devinai que je lui apportais des ressources qui venaient à point. Elle me dit que Mathilde, qui allait nous servir le thé, gouvernait le ménage. Quand je pénétrai dans la maison, j'étais déjà un familier.

A présent, je ne me souviens plus de ce que nous avons dit ce jour-là, mais je me rappelle très bien comment je regardais Claire. Mes yeux ne se détournaient pas de son visage. Je l'observais avec une réflexion profonde, comme si je cherchais un problème ardu, ou plutôt, comme si j'étais interloqué par un événement qui provoquait en moi une grande activité de pensée.

Claire m'est apparue alors, telle que depuis je l'ai vue toujours. Il n'y a pas une nuance de son caractère, un trait de son esprit, que je n'aie perçus au premier regard. J'eus peut-être un peu d'hésitation pendant que nous marchions dans le parc, comme si un côté de sa nature m'était caché. Mais, quand elle ôta son chapeau, je vis entre les bandeaux un

peu défaits et les sourcils sombres, le petit front blanc qui illuminait son visage, et je m'aperçus qu'elle me plaisait complètement.

Il faut de l'âge pour savoir au juste ce que l'on aime. Les blessures et les fatigues de la vie ont affiné le tact. On ressemble à ces connaisseurs délicats que tout rebute : ce qu'ils apprécient avec discernement les ravit comme personne. Je jugeais Claire en connaisseur de moi-même, et je sentis immédiatement, par une intuition pleine d'expérience, qu'elle était une femme à mon goût.

***

Bientôt, je fus celui qu'on attendait tous les jours à Charmont. Mon rôle de fantaisie me permit d'éviter à Claire des soucis d'argent, mais très vite l'amour fit de moi un nouveau personnage.

Plus tard Claire m'a expliqué comment cette intimité se forma si rapidement. Elle croyait que j'avais dû m'étonner d'un sentiment si prompt. Dans le moment, je n'en fus pas surpris. On trouve naturel d'aimer et d'être aimé. Tout est simple, quand on n'en cherche pas la raison. Le plus souvent c'est l'explication qui donne à réfléchir.

Je ne décrirai pas le début de nos relations. Pour l'essentiel, je ne me suis pas trompé sur Claire, mais en réalité, il faut des années et un peu d'aide pour connaître vraiment la femme qu'on aime. Si j'évoquais dans le détail ces premiers temps, je corrigerais certaines impressions d'autrefois, que je sais fausses aujourd'hui. Peut-être que je ne pourrais pas les retrouver.

Mais je me souviens très bien des conversations de Mathilde, qui me parlait de Claire, en chuchotant, chaque fois qu'elle me rencontrait. Elle se dévouait à sa maîtresse avec tant de passion qu'elle avait fini par me supporter, après de grands débats intérieurs. Elle s'était attachée à Claire pendant sa maladie, elle avait partagé sa réclusion, et considérait encore sa maîtresse comme une enfant nerveuse qu'il fallait surveiller. Elle espérait que je déciderais Claire à sortir, et que je la guérirais de son grand malheur, dont elle parlait avec une emphase effrayante et une discrétion mystérieuse, ses cheveux

très noirs bien peignés, un col blanc bordant d'un liséré net le corsage sombre, tandis que des frissons et des ombres semblaient passer sur sa face un peu jaune, marquée de taches pâles et comme marbrée de froid.

Je ne sais si Claire a jamais été la jeune fille que Mathilde me décrivait, mais certainement rien ne subsistait en elle de cette étrange malade. Je m'aperçus qu'elle parlait peu à Mathilde et semblait même la tenir éloignée, bien qu'elle lui confiât la direction de la maison.

J'ai toujours admiré les femmes. Elles ont sur l'existence des informations qui nous échappent. Elles savent interpréter les nuances et elles se constituent une vaste science humaine avec peu d'éléments. Les hommes sont un peu emprisonnés : le violent contact avec la vie ne permet de recueillir que des empreintes limitées et directes de l'expérience. Mais aucune femme ne m'a étonné comme Claire. Elle a passé son enfance au couvent, puis s'est enfermée à Charmont : on penserait qu'elle n'avait que rêverie en tête. Au contraire, elle manquait plutôt d'imagination et de chaleur.

A dix-sept ans, lorsque Claire sortit du couvent, sa mère lui permit de prendre dans la bibliothèque de Charmont les volumes, très poudreux, dont le titre lui semblait convenanable : *Corinne, la Nouvelle Héloïse, Raphaël.* Claire fut, quelque temps, la contemporaine de ces héros du cœur : leur langage n'a pas vieilli, il a gardé son feu et ses poisons pour qui n'est pas entré dans un autre siècle. Claire s'est évadée sans assistance de cet embrasement, et, quand je l'ai connue, quoiqu'elle fût encore jeune, c'est la raison chez elle qui m'a frappé. Elle avait une sagesse qui m'exaltait; je l'ai toujours écoutée avec recueillement.

Je pensais souvent au sentiment de Claire touchant sa naissance, et que rien dans sa personne, ses propos, ses goûts, et même ses impulsions, ne m'eût permis de découvrir. Je ne comprenais pas qu'une tête si bien faite pût contenir pareille aberration. On eût dit de ces convictions innées, que certains portent dans le sang, et qui n'ont point de part à leur vie. Combien d'idées, fichées au cœur, implacables, insensées, font des saints ou des malheureux? Fleury disait à Crouse : « Si je l'endors, elle est délivrée ». Je n'eus pas besoin d'exor-

cismes. Il me suffisait d'ignorer sa faiblesse, et, comme j'en étais instruit, cela m'était facile. Par d'obscurs ménagements, j'évitais ce qui pouvait la heurter.

Si Claire n'avait pas admis les relations de son père avec sa mère, et si elle attachait aux circonstances de sa naissance l'idée d'une honte publique et intolérable, elle n'avait pas d'autres préjugés. Pour sa propre conduite, elle semblait indifférente aux convenances et suivait une voie ingénue. Chez elle la moralité relevait suivant les cas de principes opposés. Elle ignorait la pudeur, mais parfois un sentiment analogue, très vif et délicat, apparaissait sur un prétexte inattendu. Ses scrupules ressemblaient à des manies. On ne pouvait les prévoir d'après la coutume; il fallait les connaître, comme les points de son corps où elle craignait d'être touchée.

Elle admit tout de suite les raisons, qui, selon moi, ne me permettaient pas de l'épouser. En réalité, elle redoutait un mariage, qui l'eût obligée à me révéler son secret. J'invoquais surtout mon âge comme fallacieux empêchement à un mariage décent.

Pourtant, je me sentais jeune; je ne me doutais pas que j'avais dépassé quarante-cinq ans, et Claire m'étonnait par sa maturité. Même dans sa beauté, il n'y avait rien de futile.

Pour s'y reconnaître, il faut bien évaluer l'âge par les années, qui trompent tout le monde. Après tout, elles ont le dernier mot. On voudrait savoir ce qui préserve de vieillir. La jeunesse persiste plus ou moins suivant la race, le tempérament, le climat, l'entourage; peut-être qu'elle dépend de la sagesse, de ménagements, ou bien d'une certaine intensité de vie spirituelle, ou de tout le contraire. On n'en sait rien. Les seuls problèmes qui nous importent ne sont pas situés très haut. Mais on les néglige. Les hommes ont trop pensé à la mort. C'est inutile : pour soi, la mort n'existe pas.

***

J'avais conservé mon appartement à Paris; nos existences intimement jointes demeuraient séparées. J'entendais que la vie respectât notre bonheur. Je connais sa malice : elle ne

donne que pour reprendre, et laisse appauvri celui qu'elle a comblé. Si je n'y veillais pas, elle aurait bientôt fait surgir, à notre place, des êtres faux et mauvais. On est vite défiguré par le contact des vies trop emmêlées. On ne sent plus que les petits côtés blessants, et on finit par se juger sur des apparences. Là-dessus, je suis instruit.

Si je n'avais pas été marié, jadis, j'aurais toujours ignoré certains de mes travers. En ce temps là, je prenais mes défauts pour ma vraie nature. Aujourd'hui je m'aperçois qu'ils me sont à peu près étrangers.

Il y a des maladies d'estomac qui font de nous, brusquement, un gourmand ou un ascète, des malheurs qui nous changent en distraits, des fatigues qui usent l'esprit, des gênes qui rendent féroce. Il y a des gens qui sont cruels par faiblesse; il y en a de charmants qu'il ne faut jamais contrarier. Dans ce personnage confus, si facilement modifié par l'extérieur, la véritable individualité n'apparaît pas toujours. Ce qui est vraiment soi, c'est le meilleur, car il n'est pas venu par accident. Souvent la vie nous le cache. Je me méfie de la vie.

L'amitié est le sentiment que je place au plus haut. Je le connais bien, il a rempli mon existence. Pourtant je n'ai pas vu beaucoup l'ami auquel je pense. Il habitait la France, et je suis parti pour Bornéo à vingt-trois ans. Je ne distingue pas nos rencontres des années d'absence. Il était mêlé à ma pensée et, quand il est mort, j'ai perdu sa constante compagnie. Pour moi, il était sans défaut. Ce n'est pas une fiction que j'admirais en lui, mais nous étions liés par un sentiment qui exclut le médiocre. L'amitié ne supporte qu'une vision épurée, qui est la vraie.

Quand je dis à Claire que les circonstances nous sont favorables et que c'est ainsi qu'on est heureux, elle ne veut pas m'entendre. Elle accepte la nécessité et les raisons, pourtant contestables, qui nous obligent à vivre séparés, mais elle refuse de s'en réjouir et condamne le principe. Elle n'approuve pas ma prudence. Elle dit que l'amour n'admet pas tant de mesure, ni de réserves et de crainte. Sur ce point, elle ne peut me comprendre. Une différence d'âge nous sépare. Il lui manque d'avoir vécu comme moi.

II

J'ai planté à Charmont les plus belles roses, des iris rares, et ces magnolias qui donnent au printemps, avant leurs feuilles, de larges fleurs, comme des oiseaux blancs sur les branches sombres. Je doute que Claire ait le goût de ces magnificences, et je crois qu'une touffe d'œillets rouges ou de réséda, lui plairait autant que ces dahlias précieux aux nuances changeantes qu'il faut remplacer chaque année. Mais j'invente des spectacles pour la distraire.

L'automne est la saison des projets. Il faudra changer la terre des massifs de rosiers et je veux modifier encore une partie du jardin. Mais je ne suis pas un maître dans cet art. Je ne peux juger de mon ouvrage que sur les résultats et par les yeux; je demande conseil, je copie, et je ne progresse que par retouches.

Les premiers feuillages jaunis, étrangement lumineux par ce beau jour d'automne poudré de brume, encadrent d'un reflet doré des corbeilles de fleurs brillantes. Dans un bosquet de lilas, déjà éclairci, on aperçoit la haute volière des perruches, au gazouillis criard et nourri. Quand on approche, elles voltigent en masses papillotantes, puis se suspendent au grillage et présentent leur face camarde, au front proéminent, de savants babillards, engoncés dans un bel uniforme.

Je vais parler aux ouvriers; ils abattent un mur qui nous séparait d'un verger voisin, que je viens d'acheter. Au printemps, il y aura une nappe de jacinthes roses sous les cerisiers en fleurs.

Quand je rejoins Claire, elle me demande si je retourne à Paris ce soir. Je la regarde pour deviner si cette question cache un regret ou un reproche. Elle semble toujours si heureuse que je distingue mal sa vraie pensée.

— Je partirai après le dîner.

Je cherche à voir ses yeux, mais elle a tourné la tête.

— Pourquoi? Cela t'ennuie que je parte? Si je reste ce soir, je resterai aussi demain. Tu comprends, nous finirions par ne plus nous quitter. Nous avons pris des résolutions sages; il faut s'y tenir.

— Je comprends très bien. Je voulais seulement te demander de me rapporter des livres.

Nous rentrons dans le salon. Après le goûter, Claire s'assoit par terre, adossée au pied d'un fauteuil, et se met à travailler à un tapis de laines courtes, nouées et coupées à la façon berbère. Ce passe-temps ressemble à la tâche des miséreux, mais c'est là son plaisir.

Une lampe sur la table, près du fauteuil, éclaire ses doigts menus et soyeux, et parfois son visage, lorsqu'elle me regarde en ramenant sur ses genoux la grosse trame brune.

Je la contemple avec un serrement de cœur. Dans ses plus beaux moments, je sens la menace de la vie, terrible comme la mort. La vie retire d'abord le meilleur d'un être, et avant tout cette lumière d'un jeune visage, qu'on ne voit pas longtemps sur la même femme.

Tout à coup, elle se lève pour aller s'informer du dîner. Quand elle revient, elle semble fatiguée; quelque chose de ravissant s'est éteint dans sa chair.

Autrefois, je ne remarquais pas ces variations, ces mortels frémissements de la beauté, que toute heure altère ou ranime d'un pathétique éclairage... Je voudrais me rappeler Claire, au temps de nos premières rencontres. Je ne peux plus m'en souvenir. Le présent absorbe le passé et l'efface; tout se confond dans la vision dernière, l'image actuelle, sans précédent, vivante et corruptible.

C'est dans le moment où j'ai pour elle le plus d'amour que j'ai envie de partir. Chez moi, je me repose sur une idée de Claire plus tranquille, abritée du temps, et comme plus près de mon cœur.

Il est malaisé de parler de l'amour, car c'est parler de soi. L'amour varie avec les gens et suivant l'âge. Nous lui attribuons les particularités mêmes de notre nature. Si j'en crois ce que j'ai lu, je ne suis pas un amoureux. Assez rassis et bien portant, il m'arrive de rester seul à Paris, occupé de ce qui m'amuse, et d'oublier Claire. Je n'ai jamais de fièvre, d'impatience aiguë, quand je vais la revoir. Je n'ai pas de doute sur elle, ni sur nos sentiments; je ne suis pas tourmenté, jaloux, querelleur, et je ne me sens pas incompris. Je souffre seulement de voir que le temps va détruire celle que j'aime si bien.

***

Je vais presque tous les jours à Charmont, mais je ne sais comment se passe la vie de Claire pendant mon absence. Quand je l'interroge, elle me dit qu'elle ne fait rien. Sans doute, elle ne saurait expliquer cette activité menue d'une chambre à l'autre, cette rêverie de la couture, ces distractions claustrales, toujours un peu serviles, endormeuses, qui permettent aux femmes de supporter un mari, des enfants, ou la solitude.

Un matin, j'ai voulu la surprendre. J'ai laissé ma voiture sur la route et traversé le potager. La porte d'entrée est ouverte; une nouvelle bonne lave le carrelage du vestibule sous la surveillance de Mathilde. D'un pas à peine appuyé sur les dalles humides, je franchis un bras, une éponge, et j'entre dans le salon.

Claire est assise sur le tapis, près du canapé, son canevas sur les genoux, et compte les points du bout de son aiguille. Elle m'aperçoit, sans lever les yeux, immobile, avec cette espèce de froideur que lui donne toujours la surprise, mais une clarté de joie, comme une rougeur, monte à son visage.

Je lui prends la main pour l'attirer près de moi. Il y a toujours entre nous, au premier abord, un moment de silence et de timidité : il faut reconnaître une image un peu oubliée, familière, et pourtant inaccoutumée.

Elle ne me demande pas pourquoi je viens de si bonne heure. Elle trouve toujours naturel que je parte ou que j'arrive. Elle ne me pose jamais de questions sur ma vie, ni sur mon passé, et ne semble même pas se douter que je pourrais m'intéresser à une autre femme. Le véritable amour partagé ignore l'inquiétude : il sait sa force. Le plus souvent, la jalousie est une mauvaise habitude. Je suis le premier homme que Claire ait connu; elle est sans méfiance. Il est vrai que mes visites sont courtes, et nous prenons garde à ne pas les gâter. Il y a des sentiments qui ne parviennent pas à la conscience, faute d'une occasion de les exprimer.

Nos entretiens conservent un peu d'apprêt et de coquetterie. Je remarque parfois, chez Claire, un maintien, un ton de voix,

des reparties qui ne sont pas tout à fait naturels. Dans ma solitude parisienne, paresseuse et douce, je ne suis pas du tout l'homme violent que j'étais jadis, en pleine vie active. Le silence et le loisir m'ont adouci. Cet homme affiné d'aujourd'hui, qu'on pourrait croire factice, est mon plus vrai personnage. Il reste intact à Charmont dans nos rapports choisis. Il n'y a pas de vérité, sans un peu de retenue et d'affectation.

J'ai laissé, dans le vestibule, un livre sur les jardins anglais, que je veux montrer à Claire, et je vais le chercher en ôtant mon manteau.

Nous regardons les photographies avec une loupe, admirant le dessin dentelé des fleurs qui se détachent d'un massif touffu, un arbre géant, des murs capitonnés de roses, des bassins, des allées inimaginables. Claire tourne une page, et j'arrête sa main pour lui montrer à travers la loupe une maison exquise, dans un bocage compliqué et rustique, surprenant comme une cathédrale, et je dis :

— Une vie ne suffit pas pour obtenir ces vieux arbres, si bien placés. Comment assembler tant de fleurs? Il faut y penser toujours...

— On s'ennuyait dans la maison.

Elle dit ces mots en souriant, et je devine l'allusion à un roman que nous avons lu. Parfois Claire se plaint d'un sentiment de solitude qu'elle n'éprouvait pas avant de me connaître. Je lui reproche de ne pas goûter assez le bonheur inattendu qui a changé nos vies et de souhaiter davantage.

Mais je ne réponds rien, et nous tournons la page ensemble. Souvent les mots glissent entre nous, sans réplique. Nous n'avons pas besoin de parler pour nous comprendre.

Comme elle avance un doigt pour me montrer une gravure, je saisis cette main fluide et j'y pose mes lèvres. C'est la conclusion muette, vraie, harmonieuse d'un débat terminé. Dans cet accord, il entre de la pensée, des raisons acceptées, et autre chose qui vient de sa présence et de sa grâce.

Le petit chat, tout noirci par ses promenades dans la cave, a sauté sur le canapé, près de nous, et pose une patte sur le livre, comme pour nous empêcher de le feuilleter. Déjà il est sur le bahut et se glisse derrière un vase de cristal, contre la

fenêtre, pour guetter les mouches sur le rideau. Nous aimons à contempler cette petite bête pleine de joie. Pour elle, rien n'est sérieux, utile, dangereux, défendu. Elle ne voit que jeux dans nos gestes et tout est pour elle un amusement ou une place pour dormir. Il y a un mystère fascinant dans cette pétulance gracieuse, cette jeunesse sans larmes, cet oubli organique de l'hérédité sombre, interrompue un instant, comme si tout recommençait par le bonheur.

Me levant pour aller parler au jardinier, je prends le chat dans mes bras et le pose sur la terrasse. C'est sa première sortie. Il s'élance en gambades éperdues vers des perchoirs nouveaux, se blottit dans un rouleau de grillage, tâte du bout de sa patte si sensible le rebord de l'arrosoir, puis court dans les allées, un peu ébouriffé par le vent, cherchant à attraper avec des sauts joyeux cette chose invisible et malicieuse qui l'enveloppe de son souffle.

J'aperçois Claire qui regarde en souriant le chat à travers la baie du salon. Je m'approche de la vitre, tout près de ses grands yeux épanouis sous le verre et je lui dis de sortir avec moi. Elle avance un peu l'oreille et me fait signe qu'elle va venir.

En l'attendant, j'appelle Moyse, le jardinier, qui n'a pas suivi mes instructions. Il possède une certaine science, mais ne comprend rien. Sans doute, je ne pourrais me passer de lui, mais il m'empêche d'accomplir tout ce que je souhaite. Les gens ont toujours quelques petites qualités qui obligent à les supporter.

C'est un excellent homme, et si respecteuux qu'on a l'illusion d'être obéi. Quand je lui parle, il découvre un crâne pâle, renifle un peu, et le coude plié, tient sa casquette contre son épaule. Ses yeux tendres sourient, allongés par une frange de poussière noire sous les cils. Je me demande ce qu'il pense de ma présence ici et de tout ce qu'il a vu depuis quinze ans. Sans doute, il ne pense rien. Chez ce survivant d'une ancienne race de serviteurs polis, le monde étrange et vénérable des maîtres surpasse le jugement. A moins qu'il n'ait sur nous une opinion très arrêtée et secrète, comme sur la taille des rosiers grimpants.

En lui montrant l'emplacement que je destine aux azalées,

je songe au livre anglais, et ce jardin me paraît pauvre tout à coup. D'ordinaire, je me représente mal ses véritables proportions, parce que je l'aime. Ce qui nous remplit l'esprit est immense, et tout ce qui nous concerne est hors de comparaison.

Moyse me conduit devant un tas de terre de bruyère, et, tout en répondant à ses questions, je revois les yeux de Claire derrière la vitre. Je voudrais conserver son image bien imprimée dans mon esprit, pour me rappeler plus tard le temps où elle était belle. Il me semble que cette vision si nettement inscrite dans la fenêtre ne s'effacera plus : je pourrai toujours m'y reporter. Mais quand je rejoins Claire, elle est déjà transfigurée. J'ai perdu l'image que je voulais retenir. Simplement, elle a mis son manteau et un petit bonnet de laine.

Chaque fois que j'ai voulu conduire Claire à Paris, elle s'est dérobée. Il nous reste la route, le village, la forêt, et nos promenades ne varient guère. Dans le village, l'automne a mis en désordre les petits jardins défleuris. Les arbres bas, la tonnelle, les clôtures de vieux bois, sont brusquement découverts, et les feuilles tombées effacent les parterres. On remarque les maisons comme avancées sur la route; presque semblables, elles ont chacune leur physionomie.

Nous saluons les mêmes personnes, vieilles paysannes qui ne travaillent plus, mais sont toujours debout, et qui nous reconnaissent quand nous passons tout près de leur jardin. Claire est aimée dans le village.

Plus loin, des murs cachent de grands jardins. A travers les grilles imposantes, très ornées et verrouillées, on voit des terrasses désertes, des massifs soignés, la façade blanche, entre les arbres, d'une belle maison fermée.

Nous traversons des champs par un chemin plein d'ornières et si boueux qu'on ne peut y poser le pied. On suit le bord, marchant avec précaution. Puis je prends le bras de Claire et j'ôte mon chapeau. Nous entrons dans la forêt.

***

En quittant Fernand, je suis passé chez un libraire, et, par hasard, j'ai acheté *Raphaël* et *Graziella*. Chez moi, en

lisant, je garde à la main le coupe-papier d'écaille que j'ai dérobé à Claire. J'aime à toucher cet objet, qu'elle a longtemps manié. Le bout est écorné par de petites morsures et on voit la trace des dents. Je ne sais ce que révèle cette marque d'impatience solitaire.

Si *Raphaël* n'était un roman de Lamartine, je n'aurais pas eu l'idée de l'acheter, et on ne le trouverait nulle part. On conçoit qu'un auteur cherche à se créer un nom retentissant. C'est le nom qui impose des devoirs à la postérité.

Le style de Lamartine n'a pas vieilli : *Graziella* est encore un roman agréable; mais aujourd'hui on lit péniblement *Raphaël* : c'est que l'auteur s'est trop exposé dans ce livre; il y a mis son cœur et sa foi, et quand il prononce les mots « amour » ou « liberté », l'accent date. C'est notre souffrance, notre propre façon de sentir si nouvelle, c'est le plus chaud, le plus vivant de l'être que la mode atteint d'abord, et qui sent un jour l'artifice. Pourtant rien ne dure, qui ne vienne de l'âme.

Aujourd'hui, on dirait que l'amour va disparaître du monde. A peine, en France, quelques spécialistes y font allusion. J'avoue qu'il est le plaisir de mon âge mûr, et je remercie le ciel de m'avoir donné la femme que j'aime.

Je le sens bien, ce bonheur est un accident. Un hasard me l'a accordé et peut le reprendre. J'avais des dispositions qui m'ont permis de l'apprécier; elles pouvaient manquer. Le bonheur ou le malheur qui nous échoient, et tout ce qui nous arrive, ne signifient rien. Cependant notre humeur, et même une philosophie, une religion, dépendent parfois de ces petites choses.

***

On remarque, dans la rue, des sortes de fous, qui parlent tout seuls, en maugréant. Ce sont des solitaires, mais ils ne s'en doutent pas, tant ils sont agités par leurs réflexions. Moi aussi, je suis un solitaire, mais, plus souriant et tout rempli de paroles intérieures et d'intense rêverie.

La rêverie vient avec l'âge. Le jeune homme n'a que des projets, car l'avenir sollicite l'activité : l'avenir est trop vivant, trop excitant pour toucher profondément l'esprit. C'est le

passé qui est suggestif, avec ses images fugaces de rêves et ses perspectives indéterminées.

Je m'étais levé tôt pour sortir, mais j'ai ouvert *Graziella*, et je suis resté à demi habillé sur mon divan jusqu'à midi. Je n'ai rien lu. Je songeais à je ne sais quoi.

Cette songerie d'un homme éveillé est bien différente de la baroque figuration de la vie qu'on voit en dormant. Cette nuit j'ai rêvé de ma mère. Lorna aussi a traversé mon sommeil. Les personnages de mes rêves sont toujours jeunes, comme si j'avais cessé d'enregistrer les figures, passé vingt ans.

Je sais à quoi je songeais sur mon divan. Je pensais à mon premier départ pour Bornéo. Pourquoi suis-je parti? C'est peut-être l'horreur de la pauvreté qui m'a décidé, ces étrangères que je voyais en pension chez nous, et qui nous faisaient vivre en prenant toute la place. Peut-être est-ce une malédiction de mon oncle Philippart : il me jugeait indolent et bon à rien; j'ai voulu lui prouver qu'il se trompait. Un jour j'aurais pu lui rappeler son pronostic, mais il n'y pensait plus. Il trouvait tout naturel que j'eusse réussi. Et, en effet, c'était naturel.

En vérité je ne vois aucun motif qui explique mon départ. Ceux que je crois discerner aujourd'hui, je les invente. Mais j'avais la certitude que ma vie se développerait exactement dans le sens qu'elle a pris. Pourtant elle est semée de chances miraculeuses. Je m'embarquai pour la Nouvelle-Zélande, et une rencontre sur le bateau, comme un coup de vent, me jeta au pays des arbres à caoutchouc. Il se trouva que je fus, à cette place de hasard, et qui m'a été si propice, l'homme exactement doué pour le difficile métier de planteur, qui suppose une vocation et des capacités précises. Ces qualités très rares et indispensables se révélèrent sur place. Rien ne les annonçait auparavant dans mes goûts, ni dans mon tempérament. Mais je n'en fus pas surpris. C'était là ce que j'attendais. J'ai toujours senti dans la vie, parmi beaucoup de bizarrerie et de dureté, un peu de magie, qui me l'a fait aimer.

Une spéculation heureuse sur les titres de la *Vallombrosa* m'avait permis de commencer une plantation et de la garder. Je n'ai pas voulu étendre mon domaine. Il me suffisait de bien administrer ma petite propriété et de la parachever.

Seule la perfection est grande. J'ai de la défiance pour le grandiose, qui n'est jamais tout à fait réussi.

Vingt ans passèrent, et un jour je m'aperçus que mon désir était contenté : j'étais le maître d'une petite plantation modèle. Toucher le but donne une sensation qui glace. C'est un arrêt mortel. Le succès n'est pas fait pour l'homme : on ne le supporte qu'en l'ignorant, à force d'exigence. Celui qui voit sa réussite est déconcerté. Il se sent désormais de trop. La vie lui échappe.

J'allais m'ennuyer, et je suis revenu en France. Aujourd'hui, je me rappelle ce passé avec plaisir. En y songeant, je me dis que j'ai vécu et cela suffit.

Parfois, on voit disparaître avant soi l'œuvre de sa vie. De toutes les vanités, celle du travail est la plus amère. Les arbres que j'ai plantés sont peut-être superflus. Je les aimais et j'étais fier de leurs progrès. Bien souvent j'ai réfléchi sur les moyens de leur extraire plus de latex, sans les blesser. Maintenant il faut les calmer. On craint l'abondance.

Ce n'est pas le sentiment de l'utilité qui nous affectionne si fort à notre tâche et à nos créations : nous ne sommes pas assez clairvoyants pour discerner ce qui est vraiment utile. Dans notre amour pour notre ouvrage, il entre du mystère.

Je suis heureux de penser que ma vie a marqué un moment sur une parcelle du sol de Bornéo, et de me dire que cela fut accompli par des voies difficiles, sans faveurs et sans fraudes; mais je ne pourrais expliquer pourquoi cela me satisfait, ni donner la raison des jolies teintes d'une fleur. Tout est enveloppé dans le secret du monde.

Je crois que je suis content de ma vie, mais je n'en suis pas sûr. C'est un sentiment qui varie avec mon humeur; là-dessus je ne peux rien dire de conséquent. Je sais ce que je dois à Bornéo, mais c'est à cause de son climat que ma fille est morte.

Elle avait six ans. Ma femme a mal compris mon chagrin, et ma douleur lui parut froide. Dès ce moment, elle eut pour moi une singulière aversion. Elle devint exaltée, baroque, soupçonneuse, violente. Je l'ai vue se défaire sous mes yeux. Aucun trait de la jeune fille qui m'avait plu ne subsista dans cette femme nouvelle, décomposée par le malheur, l'atmo-

sphère orientale, et je ne sais quel poison. Quand elle se précipita d'un sampan, dans la baie de Singapour, c'était pour moi un cadavre qui tombait à la mer.

Dans ma vie, rien n'a marqué sur moi que cette impression. J'ai été un planteur compétent, un expert recherché, et j'ai vécu vingt ans dans un pays qui est le contraire du mien. Cette expérience dure et longue n'a rien déposé dans mon esprit. Elle a passé comme un songe. Maintenant que je suis habitué au froid et que Claire m'a fait comprendre la beauté d'une forêt de France, je ne trouve en moi aucune trace du planteur. Je suis plus près de l'enfant paresseux qui rêvait d'écrire des livres.

Mais j'ai gardé la marque d'un choc. Le souvenir de ma femme a subtilement pénétré ma chair. En un point meurtri de mon cœur, dans un propos qui m'échappe, dans un acte bien pesé, un raisonnement, une fugace réaction nerveuse, je reconnais cette influence. Je la sens dans mes rapports avec Claire. Si je crains une intimité trop suivie avec elle, si je redoute de l'épouser, c'est que j'ai vu, une fois, la vie dissoudre un être.

Les jeunes gens ont une idée de l'amour qui n'est pas encore adaptée à une forme humaine. Il faut apprendre à aimer une personne, à travers sa réalité : c'est une expérience qui bouleverse un moment tous les jeunes ménages. Nous ne sommes plus des enfants, Claire et moi, et ce qui nous unit n'est pas imaginaire. Mais aucun être n'est fixé. De chacun peut surgir un malade, un fou, peut-être un sot.

A vrai dire, je ne crains pas l'accident qui changerait Claire, mais j'ai peur de moi. Je l'aime trop pour accepter le moindre après le meilleur. Je n'aurais aucune patience, je serais trop alarmé devant l'indice d'un travers. Elle m'apparaîtrait comme perdue à la première inquiétude. Je déterminerais sa perte.

Claire me trouve pessimiste. Elle dit que je suis méfiant, et que j'ai été mal élevé. Ce pli de l'esprit, cette marque du passé qu'elle me reproche, n'expliquent pas toute ma nature. Je ne suis pas un pessimiste et je déteste toute pensée qui dénigre la vie : elle m'a semblé bonne presque tous les jours.

***

Les hommes seraient plus heureux, si on leur parlait moins du bonheur. D'instinct, ils sont facilement contents et n'aiment pas à quitter la vie. Mais on les tourmente avec des formules, et on a vite persuadé chacun qu'il est malheureux, vide et inexistant, que son plaisir est abject ou illusoire.

Toute définition du bonheur est puérile et grossière. On aime la vie, mais on ne sait pourquoi. Je crois que l'essentiel, pour un être, est de s'exprimer. Le malheureux est celui qui recèle un mort. On peut étouffer sans dommage des velléités trompeuses, faux désirs, dont nous sommes farcis; mais parfois, il y a en nous quelques rares volontés enracinées, qui doivent se manifester. Nous demandons simplement à exister, et tels que nous sommes.

Je croyais, en écrivant ces lignes, que je pensais à moi. En réalité, c'est Claire que j'ai dans l'esprit. Il n'est pas facile de distinguer dans nos réflexions ce qui se rapporte à nous ou à nos proches. On est habité par ceux qu'on aime ou qu'on hait.

J'ai remarqué, chez Claire, une tristesse très discrète, mais constante, comme un point douloureux que nous évitons de frôler, même d'un mot. Une morte est en elle, qui l'empêchera d'être jamais tout à fait heureuse. Cette morte est une musicienne. Elle avait les dons d'une artiste : dans son enfance, on ne lui a pas appris la musique.

Elle a un autre regret, un peu différent, mais qui tient aussi à une révolte de la nature frustrée : elle voudrait un enfant. C'est surtout à cause de Claire que nous ne sommes pas mariés. Mais la puissance de la vie ne se soucie d'aucune raison personnelle; elle s'affirme au delà de nos convenances et de notre quiétude; elle manifeste sa volonté gênée par un air de rêverie, une nostalgie, un soupir inexplicable.

Je ne désire pas un enfant de Claire, parce que je l'aime. Un enfant serait pour moi un attachement nouveau et différent. Il répondrait à un goût de béatitude, à un désir de survivance que je n'éprouve plus. C'est par mes actes que je me suis transmis. Ce sentiment m'est personnel. L'homme conserve

dans l'amour ses traits particuliers. Une femme est toujours transformée par l'amour. Les femmes qui aiment sont toutes pareilles.

Cette mélancolie, que je crois deviner chez Claire, est-elle réelle? Je connais bien Claire, et cependant l'image très distincte que j'ai de sa personne est comme constituée d'éléments indéterminés. Je ne suis pas sûr de certains sentiments que je lui prête. J'en vois la raison tout à coup : elle est une jeune fille. Son âge, nos relations, ne l'ont pas changée; elle est restée dans le même cadre, hors de la vie, sans goûts déclarés, sans rupture avec elle-même : d'où, chez elle, ce vague qui est semblable à la perfection.

***

Un vent de tempête a fait tomber les premières feuilles jaunes, déjà confondues avec la terre, et, à travers les arbres dépouillés, on découvre toute l'étendue des prairies, plus vertes après la pluie.

Nous avons marché dans la forêt et nous sommes revenus par les champs et la ferme Rifgau. Il est presque nuit quand nous arrivons devant la grille, qu'on vient de repeindre et dont les barreaux blancs ressortent dans l'obscurité, sous les reflets du couchant. Dans le jardin, au tournant d'une allée, une petite forme blanche glisse dans l'ombre sous mes pas. C'est la chatte qui attendait notre retour. Elle a besoin de notre présence et semble très attachée à la société; mais elle est indifférente aux individus et ne reconnaît personne. Quand je la saisis, elle abaisse l'échine pour s'échapper. Cette chatte n'est pas de race noble, mais elle est charmante. J'ai pour elle une affection que je ne sais comment manifester : les gestes qui expriment ma tendresse l'effrayent ou l'ennuient.

Je l'emporte jusqu'à la maison, et, dans le salon obscur, elle est délivrée de mes caresses. Je m'approche de la fenêtre pour regarder le ciel : une brume teintée de jaune dessine l'horizon aux grandes lignes noires, bien accordées à ces couleurs du soir et de l'automne.

On allume une lampe. Dans la vitre, le tableau s'éteint,

mais un bouquet de dahlias, près de la fenêtre, apparaît avec ses nuances tendres et irisées. Je me retourne et je vois sous la lampe les mains brillantes de Claire.

Un moment ses mains se posent sur ses genoux, puis disparaissent, échappées autour d'elle, on ne sait où, visibles par éclairs, comme un poisson nacré qui rôde. Tout est fugace en elle et toujours nouveau : ce geste qui semble inventé pour exprimer la grâce, cette façon de s'étendre sur le divan, ce visage animé ou pâle qui change si vite.

Soudain, elle a une expression soucieuse, et, peut-être pour éviter mon regard, elle monte dans sa chambre où je la suis. Apercevant une robe étalée sur le lit, elle la soulève délicatement et la range dans un placard.

Elle a beaucoup de robes, sévères ou fastueuses, pour toutes les sorties, et qui varient avec la mode. Parfois elle en choisit une, qu'elle pose sur le lit avec les souliers et les bas assortis, comme si elle s'apprêtait à partir pour le bal, ou pour une promenade dans Paris; puis elle s'habille devant la glace, vérifie un détail, approuve une retouche, jette un coup d'œil sur cette passante en toilette de soirée ou emmitouflée de fourrures, qui tout à l'heure, aura repris le costume quotidien, très simple, et qui suffit à sa vie solitaire.

Je lui dis de laisser ses affaires en désordre et de se reposer après notre promenade. Il me semble que chaque mouvement est une fatigue pour elle, une usure, un dangereux prélèvement sur la jeunesse. Je voudrais la maintenir immobile, arrêter la vie en elle.

Sans m'écouter, car elle connaît cette manie, elle ouvre de nouveau son armoire, et retire d'un porte-manteau une robe de tulle blanc; l'appliquant sur elle, à hauteur des épaules, elle s'approche de la psyché. Dans le miroir son regard va de sa figure à la robe, où la lumière fait scintiller des fils d'argent.

Subitement, je songe que je vais ce soir au concert, et j'ouvre mon portefeuille, cherchant mon billet entre des lettres et un passeport inutile. Sans lever les yeux, je dis négligemment :

— Tu ne voudrais pas venir à Paris avec moi, ce soir? Je vais entendre Braïlowsky? Nous ne sommes jamais sortis ensemble.

Elle s'éloigne de la psyché, les yeux toujours fixés sur la robe, et répond à mi-voix, comme se parlant à elle-même :

— Non, je n'y tiens pas.

Craignant de m'avoir contrarié, elle me regarde en souriant, et ajoute pour me consoler :

— Je vais mettre cette belle robe pour dîner.

Et elle entre dans le cabinet de toilette, emportant le mince tissu qui pend à son bras comme une écharpe argentée.

Je prends un peigne sur la cheminée et, devant la glace très éclairée, j'arrange mes cheveux, en regardant mon visage, que personne ne voit comme moi; puis je tire de mon portefeuille de vieilles lettres que je lis d'un coup d'œil, et jette en morceaux dans la cheminée.

Claire entre lentement dans la chambre, écartant un peu ses bras nus. Je suis saisi par l'apparition d'une statue chatoyante, aux épaules de chair fragile, serrée dans une gaine soyeuse, et pourtant épanouie. C'est une vision de majesté et de lumière, un fantôme de réalité, d'une substance inconnue, pareille à la vapeur radieuse d'un cerisier en fleurs au clair de lune.

Elle s'assoit dans un petit fauteuil et j'avance une chaise, comme pour un entretien intime avec cette visiteuse en toilette de fête, toute fraîche encore, et qui, pour moi seul, remplit la chambre de son rayonnement.

Mathilde frappe à la porte pour annoncer le dîner; Claire prend vivement un mouchoir dans un coffret et descend l'escalier, qui est toujours un peu sombre le soir, sous la faible lumière d'une antique lanterne de fer.

A table je m'aperçois qu'il est tard, et je mange vite, repoussant Mathilde quand elle m'offre un plat, mais je déplace un peu la lampe pour contempler Claire. Je ne sais quoi d'étincelant et de velouté, un sourd embrasement de choses diaphanes illumine ses yeux et la nudité pure de sa gorge. Je voudrais la transporter ainsi, toute brillante de sa beauté en feu, au milieu d'une foule.

— Braïlowsky est un grand pianiste. Vraiment tu n'aimerais pas à m'accompagner? Te voilà habillée, prête à me suivre...

Elle me regarde sans rien dire, et je vois dans ses yeux fixés comme un miroitement de larmes. Cette peine inexpli-

cable me touche si fort que je me lève brusquement pour passer au salon.

Nous restons un moment dans le salon sans lumière. Claire regarde vers la porte vitrée je ne vois que sa robe blanche; elle dit :

— Non, je t'assure, je ne veux pas sortir ce soir.

Mais je sens sa pensée absorbée par une méditation grave, un songe triste, une sorte d'attente. Je devine dans l'obscurité comme une sollicitation discrète, un chemin ouvert vers des régions d'intimité spirituelle que nous avons toujours évitées et que maintenant je n'ose plus aborder.

Une brusque lumière nous réveille; en regardant Claire, je lui trouve un visage souriant comme si j'avais rêvé. Je lui dis que je resterais volontiers avec elle ce soir; mais elle me presse de partir et semble contente de cette distraction pour moi.

Ma voiture coupe la forêt d'un jet de clarté, qui semble bousculer les arbres en fuite, tout de suite figés de masses rigides. Je respire la nuit, en projetant la lumière. Pendant ce trajet rapide, à peine terrestre et réel, s'effectue un singulier transfert de réalité. La ville, le théâtre, dont nous venons de parler comme de choses lointaines, presque imaginaires et faciles à écarter, me pénètrent avec les souffles de la nuit, et s'imposent par transitions implacables, avant d'apparaître; quand je descends de ma voiture, je suis arrivé depuis longtemps.

Sans aucune surprise, je pénètre dans un édifice qui semble vide; au bout d'un couloir silencieux, je pousse une porte et j'entends des acclamations, comme un écroulement. C'est l'entr'acte. On me conduit à ma place et je regarde la salle. Depuis des années je ne suis pas entré dans un théâtre, et cette assemblée m'intéresse. Ébloui par une sorte d'obscurité scintillante et de lumière poudreuse, je ne distingue personne; je n'aperçois que des parures, des gorges nues, des habits noirs, sans comprendre si un excès de lumière me fatigue les yeux, ou si vraiment il faut m'accoutumer à un demi-jour crépusculaire pour voir les figures. En les examinant, je m'aperçois que toutes sont

vieilles, mais les femmes frappent d'abord par un air de beauté inquiétant, un éclat pareil à une flétrissure, une image violente de jeunesse éteinte, qui cherche encore à briller dans les yeux toujours vivants et sur les belles épaules.

J'imagine Claire auprès de moi, et, tout à coup, elle m'apparaît telle qu'elle est sans doute, à demi fanée, comme les femmes de son âge. Pour moi seul, sous la douce lumière d'une lampe, elle conserve sa beauté unique, comme un secret entre nous.

III

En relisant le télégramme, je pense à la dernière lettre de ma mère. Elle a dû s'affaiblir brusquement. A son âge, on ne peut douter de la mort quand elle s'annonce; et l'idée que cette vieille femme va finir sa vie sur cette angoisse, aujourd'hui peut-être, m'oppresse, tandis que je m'allonge sur les coussins. Le train m'emporte doucement vers le village de mon enfance. Au crépuscule, quand la tuile, après l'ardoise, couvre le toit des maisons plus riantes, je reconnais mon pays : mais, pour en atteindre le centre, où pour moi a commencé le monde, il faut prendre d'autres trains à Angoulême, à Chateauneuf, et suivre une route dont je sais tout le parcours, bercé dans la victoria défraîchie, au trot d'un cheval qui se met brusquement au pas, au milieu d'une côte, comme pour vous laisser voir, dans un air plus tiède, le ciel plein d'étoiles.

La voiture s'arrête devant le portail familier. Dans le jardin, la nuit est très noire sous les arbres, avec des espaces brillants entre les hautes branches. Il y a un silence épais et comme une immobilité glacée autour de la maison fermée, avec son alignement de contrevents verts; une seule fenêtre illuminée jette sa clarté sur les dalles du perron. Je regarde cette fenêtre, mais je n'ose m'en approcher, et je frappe au volet de la cuisine. Élise apparaît dans le couloir; sans l'écouter, je m'avance vers la chambre de ma mère.

Près du lit, une lampe éclaire la face jaunie d'une morte. Ce visage, amaigri depuis longtemps, et si fortement dessiné par la vieillesse qu'il semblait inaltérable, a changé tout d'un coup. Les yeux sont clos, aucun mouvement ne semble plus possible dans ce corps desséché, mais sur le drap une main

étendue, belle, étrangement douce et vivante, cherche la mienne, et je vois flotter, sur les traits rigides, un air de bonheur énigmatique, une pensée insondable de tendresse souriante.

Je lui dis quelques mots hors de sa portée. Elle ne paraît pas entendre, mais sa main tiède dans la mienne sent ma présence. Élise ouvre la fenêtre pour tirer les volets et me dit que ma mère va dormir. Je ne voudrais pas la laisser, si près de la mort, à ce sommeil effrayant, où elle risque de perdre son dernier souffle, mais j'obéis à Élise.

Sur la table de ma chambre, j'aperçois une assiette avec des raisins, que l'on conserve pendus à une corde dans le grenier. Je laisse la fenêtre ouverte. A Paris, c'est l'hiver; ici, c'est une autre saison. Je mange un raisin en regardant la nuit. On entend des coups dans le mur, comme lointains : c'est le cheval qui frappe le sol. L'écurie touche à la maison. Les impressions futiles nous pénètrent toujours, mais nous ne connaissons pas notre pensée.

Le lendemain, ma mère est encore immobile, la face sans vie au milieu de l'oreiller; quand je m'approche, elle ouvre les yeux et m'observe d'un singulier regard dur et terne, qui ne semble pas fait pour me voir. Elle me dit qu'elle a bien dormi et me demande si j'ai trouvé dans ma chambre les raisins qu'elle a fait monter hier soir. Elle s'est souvenue de ce goût de mon enfance; mais il semble que son esprit ne peut plus se poser que sur un objet tout matériel, et, sans très bien concevoir que je suis là, ni pourquoi on m'a appelé, elle se préoccupe du déjeuner qu'on me prépare.

Pourtant, elle me parle de sa mort, mais comme d'un événement déjà admis, presque accompli, indéterminé, facile et sans importance. Je l'ai compris, je ne sais comment; sans doute, en la regardant. Toute chétive et abattue sur son lit, elle est baignée comme d'une pensée grave, sereine et divinatrice, que rien ne traduit dans son langage d'enfant, mais qui la recouvre de majesté.

Parfois, je tourne la tête vers la porte, qui est ouverte sur l'étroite terrasse de pierres, usée comme une margelle. Je ne me reproche pas d'être distrait par la lumière, et de me détourner de la mort pour regarder la belle matinée bleue et

dorée. Dehors, comme dans la chambre, je contemple je ne sais quoi de paisible, de rayonnant et d'inconnaissable.

Ma mère me dit que je devrais sortir par ce beau temps.

— Il ne faut pas rester pour moi... Je te vois très bien quand tu es parti... J'ai dans la tête des images d'autrefois... si variées... si nettes... si jolies, que je ne peux pas penser à autre chose...

Elle me demande de lui donner son livre de comptes et elle inscrit des chiffres et tourne les pages, avec un air de grande attention. Le cahier s'échappe de ses mains. Je crois qu'elle dort, et je me penche sur elle. Aussitôt, elle ouvre les yeux et prononce une phrase qui doit s'adresser à Élise. Sans se douter de son erreur, elle continue à parler, mais en me regardant :

— Il faut que tu retournes à Paris... On t'attend... Tu n'as pas besoin de t'occuper de moi. Élise me soigne très bien.

Je reconnais un de ses scrupules de jadis, cette pudeur maternelle, cette réserve amoureuse, cette crainte que je ne m'ennuie auprès d'elle, qui lui suggérait toujours un prétexte pour m'éloigner.

Dans ces dernières années, elle était tout l'opposé de la femme altière, impérieuse, élégante, un peu fantasque, qui fut si longtemps pour moi l'image de ma mère. Aujourd'hui, si près de mourir que le médecin ne revient plus, elle est devenue un autre être encore. Plus rien de ce qu'elle fut, sous des formes si différentes, ne semble subsister, et pourtant, dans ces mots où elle exprime son amour en me repoussant, je la retrouve entièrement.

Elle étend le bras pour prendre un verre d'eau sucrée, qui est sa seule nourriture, et elle en boit une gorgée, avec une petite grimace de plaisir, qui me rappelle son habitude d'autrefois de tout sucrer avec excès, puis elle me dit :

— Écoute-moi, Jean. Bientôt tu ne me reverras plus. Je veux que tu me fasses une promesse... Tu épouseras Claire... Tu le dois... Pour elle... et pour toi.

Je réponds : « Oui », mais, comme si elle n'avait pas entendu, elle me regarde, fixant sur moi ses yeux perçants et qui me voient mal; de nouveau, je dis : « Oui » en acquiesçant d'un signe de tête.

Élise entre dans la chambre, pose ses doigts sur le poignet de ma mère, soulève l'oreiller, et je sors dans le jardin. Je ne suis pas étonné que ma mère connaisse le nom de Claire. Comment prétendre à garder un secret, quand il y a de par le monde tant de communications ignorées? Ma mère est certaine qu'il est bon que j'épouse Claire. Simple réflexe venu d'un fond humain très obscur, où s'élaborent les décrets qui s'imposent à tous avec une complète ignorance des personnes.

Et cet assentiment que j'ai donné, cette décision désormais agissante, cet acte maintenant certain, je les considère comme hors de ma volonté, et c'est pourquoi je suis si tranquille.

Chaque fois que je suis venu voir ma mère, j'ai été me promener sur la route, et j'y retourne ce matin. C'est dans ce pays que j'ai vécu enfant. A une heure d'ici est la petite ville où nous habitions. A l'entour, je sais où se trouvent Fondebaud, Montchaude, les Varais, des jardins où j'ai connu toutes les passions de la vie, des villages où j'arrivais sur ma bicyclette, les soirs de frairies, au bruit des crécelles, haletant et grisé par la nuit rose des lanternes vénitiennes. Je n'y suis jamais retourné. Quand je viens passer deux jours ici, je me cache. Je ne sors que pour aller sur la route, jusqu'à une petite propriété, derrière des pins qui sont très sombres aujourd'hui sous le ciel bleu et léger, parmi les champs de vignes, où un mur blanc a tant d'éclat.

Là, vivent des gens heureux. Je vais toujours leur rendre visite, mais, ce matin, je m'arrête devant une charrette, et retourne à la maison, en songeant à ce bonheur, qui n'est pas illusoire et de passage, mais fixé là, depuis trente ans, derrière ces arbres. Il faut y penser; il n'y a rien de plus curieux sur terre. Mais cherchant à le définir, je me perds dans des nuances trop fines, comme si je voulais décrire le charme de ce paysage charentais, si modeste et lumineux. Cet homme et cette femme se sont aimés. Cela comprend tout, et cependant j'ajouterai : ils n'ont rien fait par devoir, ni sacrifice, ni résignation. Ils ont eu pour plaisir ce qui est vraiment délicieux, et ils ont su le discerner tout de suite. Un bon instinct les a dispensés de l'expérience. A la base du

bonheur, il y a l'innocence : celle d'une nature bien constituée, qui élimine par avance ce qu'il ne faut pas connaître. Est-ce tout?... Non. L'homme qui habite là-bas, n'a pas quitté sa terre, mais tout ce que je regarde de cette route et distingue si mal, l'herbe et l'oiseau, sont pour lui des relations anciennes, qui ont un nom et une histoire, car il fait sa perpétuelle distraction de ce charmant savoir. Est-ce tout?... N'importe. Même si je trouvais les éléments d'un bonheur, je n'en pourrais tirer de recettes pour moi, ni pour personne. Rien de précieux n'est transmissible. Une vie heureuse est un secret perdu.

J'entends Claire me parler de ces gens comme si elle les connaissait. Elle me dit : « La vie n'a pas ménagé, là-bas, ce que d'autres nomment ennuis, maladies, inquiétudes, et même la pire douleur. Ce bonheur n'est pas fait d'épargne et de chances. Il te plaît par son mélange et sa victoire. »

Elle me parle encore, j'écoute ses raisons, je les appelle, je veux penser : « Le bonheur que j'ai tâché d'atteindre auprès de Claire n'est que méfiance. Il est faux et vide. J'y renonce. Je l'épouserai. » Mais ce n'est pas ma pensée. Je sais que ce mariage sera notre malheur.

Cette nuit, on m'a réveillé. Quand je suis descendu, elle était morte. Elle était comme une chose de cristal et de marbre, sans âge, peut-être jeune, pesante, impondérable, plus que jamais fragile.

On a placé dans le salon le cercueil recouvert de lierre. Les femmes du village se tiennent aux abords du portail. Dans le jardin, les hommes se groupent sous le figuier. Des amis viennent de la ville, de Montchaude, de Fondebaud, des Varais. Debout à l'entrée du salon, je serre des mains, en inclinant la tête. Il y a des jeunes gens que je n'ai jamais vus, et que je prends pour leur père; des vieux qui semblent masqués et où je retrouve le jeune homme dans les yeux. Certains sont devenus tout petits et rient de leurs rides; d'autres, gonflés et lustrés par les vacances au bord de la mer, n'ont pas changé depuis trente-cinq ans, mais ne semblent pas réels. Je vois passer des sourds qui n'osent pas parler, d'anciens domestiques encore robustes, avec un regard plein

de bonté, de très vieilles dames, dont c'est peut-être la dernière sortie, venues de loin en bel équipage, et qui s'avancent sur la terrasse en trébuchant, pour s'arrêter aveugles devant le salon ténébreux : elles se laissent conduire par la main vers un siège; il y en a de plus jeunes, terribles à voir, car elles sont restées enfants dans mes rêves.

Ce défilé de fantômes, si étrangement familier, réveille pour moi des figures vivantes d'autrefois, qui cessent d'exister, quand je les salue au passage. Je suis enveloppé d'un monde inconsistant, où je me sens moi-même si douteux, que je regarde sans bien comprendre, dans le salon obscur, ce monument de mort, lourd sous le drap noir et les feuillages. Ma mère n'est pas moins vivante. Elle sera morte quand j'aurai disparu. Et je crois m'apercevoir que ces gens consternés n'ont pas un sentiment bien précis de cette réunion. Parfois, ils jettent un regard distrait sur la présence redoutable qu'ils environnent. La mort est vite admise par nos esprits plein de phantasmes. Mais on ne supporte pas l'absence.

JACQUES CHARDONNE

(*A suivre.*)

FLAMANDS ET WALLONS

La Belgique se compose de deux groupes linguistiques principaux : au nord les Flamands, au sud les Wallons. Le recensement décennal de 1920 — le dernier dont les résultats aient été publiés — fixe à 7 405 569 la population totale du royaume[1]. Sur cette masse, 2 850 825 habitants, qui peuvent être classés comme Wallons, ne parlent que le français ou l'un des vieux dialectes liégeois, namurois, gaumais ou picard qui se rattachent à la langue d'oïl, et 3 185 100, tous Flamands, parlent exclusivement le flamand ou le néerlandais. Le surplus de la population, à l'exception de quelques milliers d'habitants de langue allemande répartis sur la frontière de l'Est, comprend les « bilingues », qui connaissent et parlent le français et le flamand. Le nombre de ces « bilingues » a passé de 871 288, en 1910 à 967 812 en 1920, et cette proportion, si l'on ne prend en considération que les adultes, s'est élevée de 628 703 en 1910 à 735 544 en 1920. Cette catégorie englobe les habitants de la zone médiane ou bruxelloise et les Flamands, qui ajoutent à l'emploi de la langue de leur région celui de la langue française.

Comment faire vivre ensemble, dans le cadre d'un même État et sous l'empire des mêmes institutions, ces citoyens de langues différentes, en leur assurant, aux uns et aux autres, une parfaite égalité?

1. D'après les chiffres du recensement de 1930, qui ne sont connus qu'officieusement, le nombre d'habitants au 31 décembre 1929 s'élève à 8 060 189.

Tel est, pour la politique belge, le grand souci de l'heure. Appelée à l'indépendance par sa révolution de 1830, la Belgique a connu tout d'abord, après un premier stade d'organisation où les partis eurent la sagesse d'unir leurs efforts afin de consolider l'État naissant, des polémiques et des querelles provoquées par les questions religieuses, surtout dans le domaine scolaire. Celles-ci mirent aux prises l'anticléricalisme des libéraux et l'ardente résistance des catholiques. Elles atteignirent leur maximum d'intensité entre 1878 et 1890. A partir de 1890, les questions sociales à leur tour passèrent à l'avant-plan. Dès ce moment, les conceptions conservatrices eurent à compter avec le flot montant des idées démocratiques et socialistes. Puis, peu à peu, ces querelles religieuses et sociales se sont attiédies. L'esprit laïque a fait des concessions à la liberté religieuse. La réglementation et la protection du travail ont entraîné un heureux relèvement du niveau de la vie matérielle et intellectuelle des classes laborieuses. Mais voici que s'est ouvert, depuis la guerre, un troisième chapitre de notre histoire politique intérieure. Cette fois — et jusqu'à nouvel ordre — la question des langues domine toutes les autres.

Comment expliquer ce phénomène? Il est dû à des causes multiples, dont on ne peut ici qu'indiquer les principales. La langue flamande, longtemps méconnue, affirme de plus en plus sa vitalité propre. Elle réclame, dans la région flamande, l'autonomie de culture et le prestige dont la langue française jouit dans la région wallonne. Le suffrage universel pur et simple, instauré au lendemain de la guerre, a donné à cette exigence un retentissement qui n'a cessé de grandir. Qu'il s'y mêle quelque chose de ce romantisme ou de ce mysticisme que tous les mouvements régionalistes ont traduit en ces dernières années, ceci n'étonnera point ceux qui ont médité une vérité d'observation que Charles Maurra snotait en ces termes : « Dans le monde moderne, qu'on le veuille ou non, il est né une certaine piété, un certain fanatisme de la langue maternelle avec lesquels il faut compter. »

En Belgique même, ce débat linguistique nourrit et excite des discussions où il est parfois malaisé aux esprits les plus avertis et les plus calmes de conserver le sens de la vérité

et de la mesure. Comment s'étonner que les étrangers aient peine à s'y reconnaître? L'insuffisance de l'information contribue à entretenir chez eux des préventions qui vont parfois jusqu'à l'injustice. C'est ainsi qu'il leur arrive de confondre les protagonistes et les militants du mouvement flamand, auxquels on donne le nom de « flamingants », avec le petit groupe des « activistes », ou « frontistes », qui prônent le fédéralisme et même la destruction de l'État belge. Ou bien les observateurs étrangers appliquent très inexactement au mouvement flamand et wallon des considérations qui peuvent valoir pour le problème alsacien, le problème suisse ou le problème catalan, dont les éléments sont foncièrement différents.

Mon intention n'est point, en ces quelques pages, de chercher à éclairer tous les aspects de la querelle. Tout au plus pourrai-je tenter de débroussailler un peu un terrain qu'encombrent tant d'erreurs et de malentendus. Afin de répondre à l'invitation qui m'en a été faite, j'essaierai donc, par quelques vues sur l'évolution du problème linguistique en Belgique et sur la position que les partis politiques ont adoptée à son égard, d'aider à le faire mieux comprendre et mieux juger.

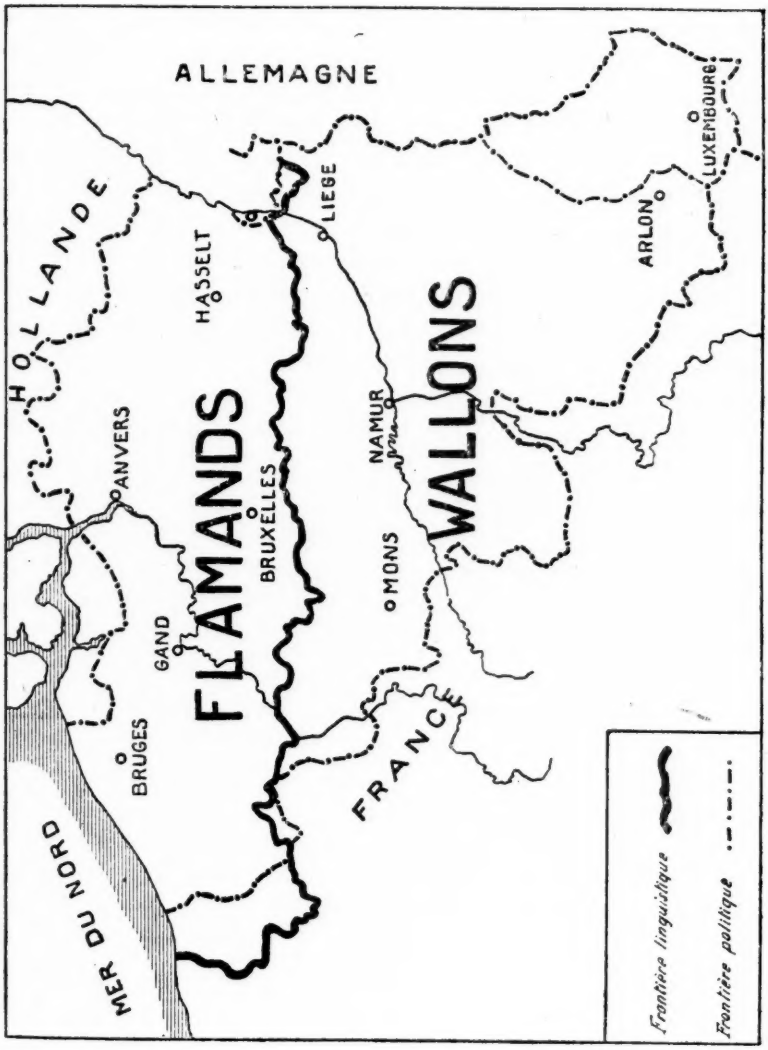
***

Par leurs origines lointaines, les Belges se rattachent à la grande et belle famille celtique dont faisaient partie tous les Gaulois. Après la conquête et la colonisation romaines, ils connurent les infiltrations, puis les invasions franques, dont le rythme ne cessa de s'accentuer jusqu'au ve siècle. Au nord de la Forêt charbonnière, ces tribus germaniques s'établirent bientôt à demeure, submergeant ce qui restait de l'ancienne population gallo-romaine, d'ailleurs assez clairsemée. Au sud, elles rencontrèrent une population plus dense, où s'était gravée profondément l'influence latine, et elles furent résorbées par cette influence. Tandis qu'au nord l'invasion pénétrait jusqu'aux moelles, au sud elle s'arrêta à la surface. Bientôt l'apostolat chrétien contribua, à son tour, à faire refluer le latin en un sens opposé à celui qu'avait suivi le flot des invasions. Ainsi s'explique la juxtaposition millé-

naire de deux langues dans des régions dont les destinées devaient cependant demeurer à peu près communes : l'une de ces langues, la thioise ou la flamande, apparentée au bas-allemand et dominant dans le bassin de l'Escaut, l'autre, la wallonne, la romane ou la française, régnant dans le bassin central de la Meuse. Le départ entre ces langues n'est point dû à l'existence d'une frontière naturelle. Il ne coïncida jamais avec des limites politiques ou ecclésiastiques. Il répond simplement à la ligne historique suivant laquelle, en ce cap de l'Europe occidentale, l'élément germanique et l'élément gallo-romain se sont, depuis le ve siècle, partagé la prépondérance. Obéissant à une stabilité remarquable, cette diagonale qui va de l'ouest à l'est, de Menin à Visé, est demeurée à peu près immuable depuis près de 1 500 ans. Immuable, mais nullement étanche. Car elle n'a pas fait obstacle à ce que la langue romane ou française, bénéficiant de son privilège de langue de grande circulation universelle, fût employée dès le Moyen Age et tout au cours des siècles par un certain nombre d'habitants de la partie septentrionale, et surtout dans les classes sociales supérieures. Cette frontière linguistique n'a pas empêché le mélange des familles, des intérêts et des usages. Sans qu'on puisse contester qu'il subsiste entre Flamands et Wallons de profondes différences dans le tempérament et le caractère, la compénétration des mœurs, aidée par l'unité de religion et la similitude des institutions politiques et juridiques, n'a cessé de se poursuivre. Elle a rendu les rapports de voisinage si étroits et les mariages mixtes si fréquents, qu'on découvrirait sans doute bien peu de Flamands ou de Wallons qui n'aient de l'autre sang dans les veines. Lorsqu'on parle, à leur sujet, de deux races, de deux peuples, ces expressions relèvent plutôt du vocabulaire de la controverse que d'une terminologie scientifique rigoureuse. Et l'on découvre autant d'exactitude historique que de sens patriotique dans ces vers fameux d'un poète montois, Antoine Clesse :

> Flamand, Wallon, ce ne sont là que des prénoms.
> Belge est notre nom de famille.

A interroger le passé, on voit en effet que les grands fiefs, qui ont été les poutres maîtresses de notre charpente nationale,


ALLEMAGNE
HOLLANDE
HASSELT
LIEGE
ARLON
LUXEMBOURG
ANVERS
FLAMANDS
BRUXELLES
NAMUR
WALLONS
MONS
GAND
BRUGES
MER DU NORD
FRANCE
Frontière linguistique
Frontière politique

le comté de Flandre, le duché de Brabant, la principauté de Liége, étaient taillés tous trois du nord au sud, à travers la frontière linguistique. Chacune de nos anciennes provinces, chacun de nos anciens diocèses comprenaient, dès le Moyen Age, des habitants de langue wallonne ou française et des habitants de langue thioise ou flamande. Sur les 23 bonnes villes dont se composait le « Sens du Pays », c'est-à-dire la représentation de la république ecclésiastique de Liége, il y avait 12 villes wallonnes et 11 villes flamandes. La Flandre et le Brabant englobaient des villes et des abbayes de langue française, et si le flamand était, dans des villes comme Gand, Anvers et Bruxelles, la langue de la population, on constate néanmoins, d'après les cartulaires et les correspondances privées, que l'usage du français y fut toujours en grand honneur.

Les périodes espagnole et autrichienne de notre histoire n'ont pas contrarié cette interpénétration. La domination française de 1792 à 1814 l'a favorisée. Le rattachement à la Hollande, de 1814 à 1830, n'a rien pu y changer. Enfin, depuis un siècle, une vie politique commune, aidée par le progrès constant des communications, n'a fait que l'accentuer. Les migrations ouvrières ont créé en Wallonie de véritables îlots flamands. En revanche, dans les provinces flamandes, on relève des indices comme ceux-ci : il existe à Bruges, ville de 50 000 âmes, sept journaux hebdomadaires d'intérêt local : trois sont français. A Gand, deux des quatre quotidiens locaux les plus répandus sont français. A Anvers, quatre sur huit. Est-ce à dire que toute la région flamande puisse être considérée comme bilingue? Nullement. Les statistiques que nous avons reproduites prouvent qu'il n'en est rien. Les bilingues flamands, s'ils comptent beaucoup par leur situation sociale, ne sont qu'une minorité numérique. La dualité des langues n'est vraiment en progrès sensible que dans les villes flamandes de quelque importance, ainsi que dans une zone centrale de la Belgique qui va de Hal à Anvers, en passant par Malines et avec des prolongements vers Louvain et Alost, région qui forme comme un bassin économique nouveau, siège des industries de transformation, du commerce et des banques, reliant les autres bassins économiques au trafic mondial par Bruxelles

et Anvers, et qui compte près du tiers de la population du royaume.

***

L'étranger qui étudie cette situation sera tenté de se demander : « Pourquoi ne pas laisser à la liberté le soin de régler les difficultés que soulève la coexistence de ces langues? » Rien de plus simple en effet, tant qu'il s'agit de la faculté, pour chaque citoyen, d'employer la langue de son choix dans le cours ordinaire de sa vie privée. Ce droit, que personne ne peut raisonnablement contester, la Constitution belge, qui date de 1831, a cru utile de le proclamer par son article 23 qui dit : « L'emploi des langues usitées en Belgique est facultatif. » Mais il ne s'agit pas seulement des individus à titre privé. Il s'agit de l'État, des provinces et des communes. C'est pour ces pouvoirs publics que l'article 23 de la Constitution ajoute : « L'emploi des langues ne peut être réglé que par la loi, et seulement pour les actes de l'autorité publique et pour les affaires judiciaires. » Mais il se passa de longues années avant que la loi songeât à intervenir dans ce domaine qu'elle s'était réservé. En fait, le français demeura, pendant trente ou quarante ans, la seule langue officielle de l'État belge. C'est qu'au lendemain de la Révolution de 1830, il existait dans les sphères gouvernementales une sourde prévention contre l'emploi du flamand. Le régime hollandais avait cherché à imposer cette langue aux autorités locales. C'était un premier motif pour adopter une méthode différente. Beaucoup d'hommes politiques voyaient dans la diffusion du français un élément d'unité nationale. Le clergé redoutait que la langue néerlandaise ne devînt un instrument de propagande au service du protestantisme. Une autre circonstance contribua aussi, pendant le premier demi-siècle de l'indépendance, à cette sorte de mésestime officielle où resta tenue la langue flamande : c'est que les populations flamandes ne parlaient en réalité que des patois locaux, bien éloignés de la pureté et de la fixité d'une langue académique.

Mais il arriva bientôt, et contre toute attente, que cette langue méconnue se mit à fleurir et à s'épurer, se rapprochant d'ailleurs de plus en plus du néerlandais parlé en Hollande.

D'excellents écrivains apparurent, publiant en flamand des œuvres de poésie, de prose, de théâtre, qui éveillèrent l'attention. Après Henri Conscience, ce fut Guido Gezelle, ce furent Bergmann et Cyriel Buysse, plus tard Steyn Streuvels, Timmermans, van de Woestyne. Cette renaissance se développa parallèlement à celle des lettres françaises, où se révélaient des talents comme ceux de Charles Decoster, d'Octave Pirmez, de Camille Lemonnier, puis de Verhaeren, de Giraud, de Maeterlinck. En même temps, le mouvement wallon consnaissait lui-même un remarquable essor littéraire, dont Nicolas Defrêcheux fut le chantre le plus populaire et Henri Simon le dramaturge le plus délicat.

A mesure que le flamand se haussait ainsi au rang d'une langue de belle culture, ses défenseurs protestaient, avec une vivacité toujours accrue, contre l'indifférence ou le dédain que montraient pour lui, dans les provinces flamandes elles-mêmes, la plupart des familles appartenant aux classes dirigeantes. Ils demandaient que l'aristocratie et la bourgeoisie fissent, en Flandre, de la langue régionale l'instrument de leur pensée. Ainsi serait comblé le fossé qui s'était creusé entre les élites et le peuple flamand. Ainsi ce peuple cesserait de mériter le reproche d'être lourd et rude dans son esprit et ses manières. En même temps, ils réclamaient l'intervention de l'autorité : se plaignant, et non sans raison, d'être traités en citoyens de seconde zone, ils revendiquaient dans les lois du pays une égalité qui, en fait, leur était refusée.

Peu à peu, les pouvoirs publics firent accueil à leurs griefs. Une loi de 1863 organisa l'emploi du flamand devant les tribunaux répressifs. Bientôt, les publications officielles et les débats parlementaires reconnurent aux deux langues le droit aux mêmes égards. Une loi de 1883 exigea que, dans les écoles moyennes du pays flamand, deux branches au moins fussent enseignées en flamand et cette disposition fut étendue en 1910 aux écoles libres.

Pendant la guerre, les Allemands ne manquèrent point d'exploiter en Belgique occupée le problème des langues. Sous prétexte d'aider à sa solution, ils procédèrent à une séparation administrative méthodique, donnant Bruxelles comme capitale à la région flamande et Namur à la région wallonne.

Cette manœuvre se heurta d'ailleurs à la résistance indignée des meilleurs protagonistes du mouvement flamand et du mouvement wallon. Seules quelques individualités dévoyées ou stipendiées, qui furent aussitôt mises au ban de l'opinion publique, se prêtèrent à ce jeu de l'ennemi. Mais, après la libération, le problème rebondit avec une force nouvelle que l'instauration du suffrage universel pur et simple développa singulièrement. Rentré à Bruxelles, le gouvernement annonça que, dans le cadre de l'unité nationale, de nouvelles réformes allaient intervenir afin d'assurer aux deux langues une parfaite égalité en droit et en fait.

La première de ces réformes, à laquelle j'eus personnellement à procéder comme chef du gouvernement, s'efforça d'assurer l'emploi de la langue régionale comme langue administrative. Votée en 1921, cette loi répond à une vérité d'évidence : c'est que l'administration est faite pour les administrés et non pour les fonctionnaires. En vertu de ses dispositions, les administrations communales et provinciales sont « flamandisées » dans la région flamande du pays. Quant aux départements ministériels, ils correspondent en flamand avec les administrations flamandes et avec les particuliers qui s'adressent à eux en cette langue, en français avec les autres. Toutefois, la loi a eu la sagesse de compter avec les droits acquis et son application intégrale se poursuit progressivement à la faveur des conditions qu'elle a prévues pour les nominations et les promotions des fonctionnaires.

Du domaine administratif, le débat passa alors au domaine de l'enseignement. Depuis longtemps, les leaders du mouvement flamand demandaient qu'une des deux universités de l'État, l'université de Gand, fût entièrement flamandisée. Cette réclamation heurtait une grande partie de l'opinion et du Parlement qui, tout en se montrant prête à dédoubler cette université en deux sections ou à constituer de toutes pièces une autre université flamande à côté de celle qui existait depuis un siècle et qui n'avait cessé de prospérer, répugnait à l'idée de supprimer une institution d'enseignement supérieur en français qui, depuis sa fondation en 1816, avait la confiance de nombreuses familles belges, sans compter celle d'une très importante clientèle étrangère. Le gouvernement

chercha d'abord à combiner, dans cette université, l'enseignement des deux langues. Mais bien loin que cette solution amenât l'apaisement, le mouvement pour la flamandisation intégrale de l'*alma mater* gantoise ne fit que grossir et il finit par triompher en 1929, sur la proposition du cabinet Jaspar et par l'accord des trois grands partis politiques : catholiques, libéraux et socialistes. Presque en même temps, le recrutement régional permit d'organiser, dans l'armée, des corps de langue française et d'autres de langue flammande, tout en respectant l'unité de commandement.

Cependant, la vague des revendications flamandes ne s'arrêtait point. Au contraire. Et M. Jaspar, pressé par les résultats électoraux de 1929, prit l'engagement de donner une solution d'ensemble au problème linguistique. A cet effet, il déposa, au printemps de 1930, deux importants projets de loi, l'un réglant la matière de l'enseignement, l'autre la matière judiciaire. Le premier de ces projets répondait d'ailleurs à une demande que les mandataires libéraux avaient formulée comme contre-partie de leur adhésion à la flamandisation de l'université de Gand. Il organisait une réforme systématique du régime linguistique dans l'enseignement primaire et dans l'enseignement moyen, en proclamant le principe de la langue régionale, mais en veillant aussi, par la création de classes dites minoritaires, à respecter le vœu des familles dont la langue maternelle n'est pas celle de la région. En matière judiciaire, le projet gouvernemental s'efforçait de corriger le fait actuel, c'est-à-dire l'emploi presque général de la langue française devant les tribunaux civils. Il était basé sur les principes suivants : en matière contentieuse, emploi de la langue territoriale, sauf le respect de la volonté unanime des parties; en matière gracieuse, liberté laissée à la partie qui requiert un acte de déterminer la langue qui sera employée pour sa rédaction. Mais ces projets ayant été déposés et renvoyés aux commissions parlementaires, les représentants du mouvement flamand s'impatientèrent de ne pas les voir aboutir aussi promptement que le gouvernement le leur avait fait espérer, et cette impatience ne fut pas étrangère à la chute du cabinet Jaspar le 21 mai dernier.

***

La crise ministérielle se prolongea près de trois semaines. Elle eut l'avantage de provoquer, entre les partis, des rencontres officieuses et des négociations dont la question linguistique fit à peu près tous les frais. Au cours de ces pourparlers, les avenues de la conciliation furent explorées, les points de vue se rapprochèrent. Avec un souci du détail qui touchait à la méticulosité, les bonnes volontés s'employèrent à calculer le dosage exact et graduel de flamand et de français qui permettrait, dans les classes dites minoritaires, d'assurer l'adaptation nécessaire des écoliers du degré primaire au régime de l'enseignement moyen, celui-ci devant être basé sur la langue de la région. Quelle durée assigner à la période d'adaptation? Quelle proportion reconnaître, suivant les cas, à la langue régionale et à l'autre langue nationale? Autant de questions sur lesquelles il apparut qu'un rapprochement n'était nullement impossible dès lors que le doctrinarisme acceptait de composer avec le bon sens.

On a vu ainsi, au Parlement et dans la presse, le problème linguistique évoluer dans le sens d'un « esprit nouveau », où se traduit vis-à-vis des revendications flamandes une compréhension plus généreuse et plus cordiale. Déjà, la déplorable mésestime qui a sévi trop longtemps à l'égard du flamand, dans les milieux bruxellois ou wallons, n'existe plus guère qu'à l'état de monomanie individuelle. La renaissance littéraire et artistique, dont le mouvement flamand a donné la preuve brillante en ces dernières années, a dissipé bien des préventions. Personne n'oserait plus contester aujourd'hui le devoir pour les classes supérieures de s'initier parfaitement à la langue de la région où elles prétendent exercer leur rôle social ou simplement leur activité régulière.

Mais ne faut-il pas craindre qu'à ouvrir trop largement les écluses aux exigences du régionalisme, le cadre national ne soit débordé? N'est-il pas à redouter qu'une Flandre plus flamande et qu'une Wallonie plus wallonne ne fassent une Belgique moins unie? Cette appréhension, qui a constitué l'argument principal en faveur de toutes les formules de bilinguisme ou de centralisation, tend à se dissiper dans les milieux

officiels. Elle fait place à des conceptions plus souples et plus accueillantes aux autonomies de culture. Pourquoi ces autonomies contrarieraient-elles une vie nationale commune? Le patriotisme n'est pas seulement la fidélité à l'histoire et aux institutions d'un peuple, ni l'attachement au décor dans lequel il s'est formé au cours des siècles. C'est aussi l'attachement à la langue qui a été l'instrument de la pensée des générations successives. Henri Lavedan écrivait un jour : « L'esprit de clocher, c'est l'école primaire du patriotisme. » La Belgique doit compter avec la vérité d'une telle maxime. Ni l'attachement à la cause flamande, ni l'attachement à la cause wallonne, ne sont de nature à entraver la formation du sentiment national. Au contraire, il doit y conduire par une pente naturelle. Si l'on admet cette vérité et si l'on comprend aussi cette loi d'expérience qui veut qu'une collectivité ne peut atteindre tout son développement intellectuel qu'en utilisant les ressources de sa langue propre, on laissera l'État favoriser dans chaque région du pays la connaissance et l'extension de la langue de la population.

Bien plus, ce n'est qu'en adoptant cet esprit nouveau que l'État opposera une barrière efficace à la thèse séparatiste, dont il aurait tort de sous-évaluer le danger. La thèse séparatiste, qui reprend la formule de l'occupation ennemie : un État flamand et un État wallon est absurde, c'est entendu. Elle est en contradiction avec les enseignements de notre histoire et les exigences de notre économie. Sa réalisation préparerait l'absorption de la Wallonie et de la Flandre par d'autres entités politiques et aboutirait à une nouvelle conflagration internationale. Il n'en est pas moins vrai que cette redoutable formule tend à s'accréditer dans les esprits simplistes ou passionnés qui s'imaginent ou à qui l'on parvient à faire croire que les Flamands ne pourront jamais obtenir justice dans le cadre de l'unité belge. Les agitateurs qui les exploitent ont trouvé parfois un écho chez quelques militants wallons férus de particularisme et qui redoutent de voir les empiétements du flamand ou les exigences du bilinguisme officiel entraver pour les Wallons le libre accès des fonctions publiques. Ces autres intransigeants, qui s'indignent rien qu'à découvrir en Wallonie des avis officiels affichés dans

les deux langues, s'écrient aussi : « Faisons chambre à part, afin de ne plus nous gêner les uns les autres. » Or, n'est-ce pas le meilleur moyen de ruiner cette thèse du séparatisme que de lui enlever ses arguments en veillant plus jalousement, sans rien changer d'ailleurs au statut constitutionnel, à mieux garantir les droits de la langue flamande en Flandre et ceux de la langue française en Wallonie, c'est-à-dire en instaurant autant que faire se pourra l'unilinguisme régional?

***

La déclaration ministérielle du cabinet Renkin a reflété cet esprit nouveau. Sans entrer dans le détail des réformes prochaines, elle affirme le souci de « sauvegarder l'unité du pays et de renforcer la cohésion nationale par l'instauration d'un régime linguistique, qui, respectueux de l'originalité de culture des groupes qui composent historiquement la Belgique, leur assure les mêmes droits, les mêmes possibilités, les mêmes égards et le même soutien dans tous les domaines où s'exerce l'autorité de l'État ».

A la Chambre comme au Sénat, le débat sur cette déclaration a marqué la tendance, non seulement de la majorité gouvernementale, mais aussi de l'opposition socialiste, à poursuivre le règlement de la question dans le sens de l'unilinguisme de chaque région. L'opinion prévaut ainsi de plus en plus dans les milieux parlementaires que la cause de l'unité nationale gagnera, bien plus qu'elle ne pourrait perdre, à voir consacrer et protéger par la loi l'attachement de nos populations du nord à la langue flamande et l'attachement de nos populations du sud à la langue française. Mais cet unilinguisme régional devra toutefois compter avec l'existence des minorités de langue française en Flandre et des minorités flamandes en Wallonie. Il ne peut se transformer en une sorte de jacobinisme aveugle qui substituerait entièrement la région à l'individu. C'est à cette difficulté que le législateur est désormais acculé. Mais l'ingéniosité dont il vient de donner la preuve dans l'élaboration, par le Sénat, d'une loi nouvelle sur l'enseignement primaire, permet de croire que cette difficulté, il la surmontera.

Cette loi, que le Sénat a votée le 14 juillet dernier, à la majorité de 108 voix contre 11, et 8 abstentions, et qui rencontrera sans doute le même accueil à la Chambre des Représentants, décide que, pour l'école primaire, la langue véhiculaire de l'enseignement est le flamand en Flandre, le français en Wallonie et l'allemand dans les communes d'expression allemande. Sur cette base de la langue régionale se place, à son rang, la connaissance de la seconde langue. Il suffit qu'un groupe de chefs de famille ayant au moins 25 enfants en âge scolaire, demande un cours de deuxième langue pour que les autorités locales soient tenues de créer ce cours. Quant aux enfants dont la langue maternelle n'est pas la langue régionale, et pour autant que leur nombre soit suffisant pour justifier la création d'une école, les autorités locales ont la faculté de créer cette école, dont la langue véhiculaire sera la langue maternelle des enfants, mais dont le programme comportera, en outre, un enseignement de la langue régionale qui amènera l'enfant, au terme de son école primaire, à une connaissance suffisante de cette langue pour lui permettre de suivre avec fruit les cours d'enseignement technique ou professionnel donnés dans la langue de la région. Pour les communes bilingues, telles que celles de l'agglomération bruxelloise, la langue véhiculaire de l'enseignement sera la langue maternelle de l'enfant. Mais l'étude de la deuxième langue sera obligatoire à partir de la troisième année. Vers quatorze ans, l'enfant devra parler et écrire convenablement le français et le flamand. Tel est le système qu'une collaboration de tous les partis vient de faire triompher pour l'enseignement primaire et qu'on peut s'attendre à voir appliquer ensuite, — mutatis mutandis, — à l'enseignement secondaire ou moyen.

***

Quel sera le sort de la langue française dans ce régime inspiré de l'unilinguisme régional? Ne deviendra-t-elle pas en Flandre une langue étrangère? Pour ma part, je n'en crois rien. En effet, à l'heure présente, sans la moindre contrainte, sur 3 600 écoles du pays flamand, 2 800 ont spontanément inscrit à leur programme l'enseignement du français, et cet

enseignement continuera, sous le régime de la nouvelle loi, à être réclamé par les familles comme seconde langue. Les leaders du mouvement ont reconnu qu'il devait en être ainsi. Voici ce que dit, à ce sujet, un de leurs manifestes signé notamment par MM. Vermeylen, Terslynck, Van Cauwelaert : « On ne s'imagine pas un Flamand cultivé ignorant la langue française au point de ne pouvoir la lire ou de ne pouvoir communiquer avec ses compatriotes wallons. Nous savons très bien quels immenses bienfaits nous devons au rayonnement du génie français. Nous évaluons exactement la merveilleuse influence spirituelle et morale de la France dans le monde et nous ne désirons nullement nous en appauvrir. Que l'on répande le français, rien de mieux. Mais qu'on ne le substitue pas à la langue maternelle. Voilà tout. »

Faut-il ajouter qu'une langue de large et haute diffusion comme le français a, par sa vertu propre, un rayonnement que les lois, à les supposer même déraisonnables, ne suffiraient pas à empêcher? Les chiffres du recensement, rappelés aux premières lignes de cette étude, démontrent qu'en fait la connaissance du français continue à se répandre en Belgique. Il n'est pas probable que les mesures législatives qui sont annoncées soient de nature à entraîner une réduction de l'aire de diffusion de la langue française dans les provinces flamandes, à cause des exigences générales, intellectuelles et économiques, qui continueront à agir dans l'avenir comme elles l'ont fait dans le passé.

La loi n'imposera plus le bilinguisme à tous les étages de l'enseignement, de l'administration et de la justice, et ceux, — s'il en est, — qui se sont figuré que le problème des langues pourrait être résolu en obligeant tous les « officiels » à connaître et à employer partout en Belgique le français et le flamand, renonceront à un programme aussi chimérique. Mais, à supposer même que tous les services subalternes soient décentralisés et dédoublés en sections flamandes et wallonnes, il est évident que le pouvoir central exigera des chefs et tout au moins des agents de liaison la connaissance des deux langues. Et cette nécessité pratique n'apparaît pas moins flagrante pour tout le Grand-Bruxelles, c'est-à-dire pour une population de près d'un million d'habitants, et aussi pour toutes les

circonscriptions qui chevauchent sur la frontière linguistique. La force même des choses continuera à favoriser dans les mœurs ce bilinguisme si décrié que la loi elle-même, ainsi que le prouve la réforme de l'enseignement primaire qui vient d'être votée par le Sénat, ne pourra jamais répudier de manière radicale.

Dans un pays où la circulation est plus facile qu'en aucun pays du monde, les familles, même modestes, comprennent de plus en plus l'avantage que présente pour les enfants la connaissance de la seconde langue et si cette vérité est surtout reconnue dans la région flamande, elle ne laisse pas non plus d'être appréciée dans la région wallonne, où les cours de flamand dans les écoles secondaires sont de plus en plus suivis.

***

Revenons encore au problème d'état qui se pose. La solidité du lien national est-elle sérieusement menacée par de telles formules? Ici encore, je crois qu'on peut répondre non. Cette unité demeure solide. Elle est le résultat d'une longue et vivante communauté d'intérêts moraux, matériels, économiques, qui a permis à la nation de résister à toutes les convoitises ou agressions du dehors. Pour qu'elle se défende aujourd'hui contre les difficultés du dedans, il suffit que tous nos concitoyens, Flamands, Wallons et bilingues, se sentent bien chez eux dans la maison commune et que la Belgique officielle leur ouvre également son cœur. C'est ce que les pouvoirs publics n'ont pas toujours compris dans le passé. C'est ce qu'ils comprennent aujourd'hui. C'est ce qui permet de croire que la crise est en bonne voie d'apaisement. Certes, on ne la réglera pas en un tournemain. Qu'on le veuille ou non, le problème général de la coexistence des deux langues en Belgique est un problème permanent, mêlé à notre vie historique. Il ne peut pas être ramené uniquement à des réformes concrètes, les unes d'ordre législatif, les autres d'ordre administratif. Ces réformes seront toujours susceptibles d'aménagements ou d'améliorations. La paix linguistique, comme la paix tout court, est une création continue. Mais les mœurs y jouent un rôle plus actif et plus profond que les lois.

Or, nos mœurs s'imprègnent, de toute évidence, d'un souci loyal et fraternel d'égalité entre les citoyens, qui tous, — qu'ils parlent le français ou le flamand, — ont le même droit d'être instruits, d'être administrés, d'être jugés dans leur langue. Sans contrainte inutile, il faut qu'une saine justice distributive reconnaisse à tous les citoyens d'un même pays libre les mêmes droits. Mieux il sera satisfait à ce principe, et mieux sera combattue l'aveugle ou perfide campagne du séparatisme.

Ce lien entre les Belges a été tissé, au cours des siècles, par une solidarité constante dans la prospérité et dans l'adversité. Il a été fortifié par l'action clairvoyante et vaillante d'une dynastie à laquelle l'affection et la fidélité des Flamands comme des Wallons sont unanimement acquises. Il triomphera de la querelle actuelle, continuant à associer ces deux groupes qui valent l'un par l'autre dans la vie générale de la civilisation. Analysant les raisons profondes de notre originalité nationale, un de nos plus grands penseurs, Adolphe Prins, écrivait au lendemain de l'armistice : « Chacun des deux facteurs ethniques pris à part ne donne pas à la Belgique sa vraie signification. Le secret de notre force est leur interpénétration. Nous comptons pour quelque chose en Europe, parce que nous combinons en nous les qualités du génie flamand et celles du génie latin; la profondeur, la solidité, la ténacité, la patience, l'énergie, parfois la rudesse du Nord, — la sensibilité, la verve, la grâce, la sociabilité, la délicatesse, l'éclat, le coloris du Midi. Ce mélange, qui nous a donné dans le passé, comme dans le présent, nos grands artistes et nos grands écrivains, a permis aux Wallons et aux Flamands de verser leurs qualités propres au trésor commun de l'âme nationale. L'âme nationale les a fondues ensemble pour en faire le métal solide qui est la marque distinctive de notre caractère. »

Ainsi le peuple flamand et le peuple wallon ne sont point seulement des frères jumeaux. Ils sont bien plutôt, si j'ose dire, des « frères siamois », voués par le destin à une vie solidaire dont ils s'accommodent depuis de longs siècles. Ces deux frères ne parlent pas la même langue. Chacun a son génie propre, mais leurs souvenirs et leurs traditions, leurs sentiments et leurs intérêts se combinent presque au point de se

confondre. Établir entre eux une parfaite égalité de traitement, leur témoigner une même affection et une même sollicitude, sans étouffer jamais leurs dispositions individuelles, mais en veillant au contraire à ce quelles se développent régulièrement et constamment, tel est, pour la Belgique, le meilleur moyen d'accomplir ses devoirs de mère commune et d'aspirer, pour son propre repos et pour leur profit respectif, l'harmonie fraternelle entre Flamands et Wallons. C'est ce que le pays comprend de mieux en mieux. C'est vers quoi tend de plus en plus l'action gouvernementale et parlementaire. Aussi la question des langues en Belgique, — pour délicate et grave qu'elle soit, — évolue-t-elle dans le sens de la conciliation et de l'équilibre national.

H. CARTON DE WIART

JEAN-LOUIS FORAIN

C'est un grand isolé. Quand je cherche à définir son extraordinaire personnalité, je ne songe pas tout d'abord aux maîtres de la peinture mais bien à un Alphonse Daudet ou à un Adrien Hébrard, avec lui les observateurs les plus clairvoyants de la société qui les entourait, de l'histoire qui coulait sous leurs yeux. Certes, Forain ne leur ressemble guère : il n'a jamais connu l'adorable sensibilité, la générosité et le lyrisme universels du Nîmois, pas plus que l'indulgence nonchalante, cordiale et malicieuse du Toulousain. Cependant une particularité l'unit à eux, qui les explique tous trois : comme Daudet, comme Hébrard, Forain a apporté à Paris le génie condensé, essentiel de sa province natale, auquel Paris, comme pour Daudet, comme pour Hébrard, est venu joindre en doses subtiles ses inspirations, ses élégances nerveuses, ses sortilèges. Trois merveilleux « coupages », pour parler en vigneron, trois belles réussites françaises.

Forain est venu représenter parmi nous la Champagne, terre décolorée et précise, terre de dessinateurs et de graveurs et non de peintres; la Champagne, patrie de Duvet et de Robert Nanteuil, qui s'appuie, vers l'Est, à la Lorraine de Callot et d'Israël Silvestre et, vers le Nord, à la Wallonie de Théodore de Bry et de Félicien Rops. Il était né à Reims en octobre 1852, d'une famille de fileurs et de tisserands, originaire de la vallée de la Suippes. Son père, un modeste peintre en bâtiments, fort entendu dans son métier, occupait, rue des Moulins, une échoppe sans étage s'éclairant par deux

fenêtres jumelées que ferment encore trois volets percés de cœurs. Cette pauvre demeure était située à l'angle de la rue Folle-Peine, où Victor Hugo, séduit par cette appellation, fait naître la Esmeralda, fille de Pâquette la Chantefleurie. Toute droite, bordée par des maisonnettes en torchis et en carreaux de terre, la rue des Moulins dévale doucement vers le canal et la Vesle. Elle est sans pittoresque mais toute arrosée de clartés et si paisible que les fillettes, les soirs d'été, y jouent au volant, sur la chaussée. C'est dans ce décor provincial que le petit Jean-Louis passe ses premières années. Tantôt il fait naviguer ses « godasses » dans le ruisseau où fument les eaux multicolores des teintureries prochaines, et tantôt il va construire des forts et des souterrains dans le sable brillant de mica que des péniches bariolées déchargent pour les verreries, le long du port. Parfois il escalade le rempart de craie de Dieu-Lumière, fait évoluer son cerf-volant dans le ciel pâle. Et de là-haut, il considère l'océan des toits, les tours et les flèches des églises où les vols de pigeons nouent leurs guirlandes. L'air est plein de sonneries de cloches et les veilles de fête l'enfant entend déferler la voix du bourdon de Notre-Dame, la grosse voix de *Charlotte* qui franchit la courtine, semble prolonger ses *fa* traînants jusqu'aux festons violets de la Montagne. Les dimanches, parmi l'éblouissement des cierges et l'apparat des cortèges, il assiste aux offices dans la basilique de Saint-Rémi, sa paroisse; et à la neuvaine d'octobre, paré de ses plus beaux habits et chargé de dahlias, il encadre et escorte à travers les rues la belle châsse d'argent du patron de la ville que suit, sous un dais empanaché, le cardinal Gousset, un prélat souriant et vénéré de la foule autant pour sa charité que pour sa franche bonhomie paysanne. Deux ou trois fois l'an, à travers la campagne qu'émaillent les cottes bleues des ramasseuses de pissenlits ou des glaneuses, on va déjeuner chez un oncle qui possède, à Bezannes, un moulin dont on s'amuse à rectifier l'orientation selon le vent...

Jean-Louis Forain grandit et on le met à l'école de la rue du Ruisselet où le père Rêve, qui sera le professeur de René de Saint-Marceaux, vient enseigner des notions de dessin. Dès que l'enfant s'échappe, la cathédrale l'appelle comme un monde

mystérieux. Quand il ne peut grimper dans les tours, explorer les galeries, les combles obscurs où il déniche des corneilles, il se contente de jouer à la toupie et à la marelle sous les porches que dore le couchant. Lorsqu'il lève la tête vers les sublimes statues du groupe de la Visitation qui le regardent, il s'enchante, car il lui semble que de ces figures tendres et rêveuses descendent sur lui une bienveillance, une sécurité ineffables. Et pourtant il est attiré par d'autres effigies qui le troublent : avec son joli corps sinueux, le sourire aigu de ses lèvres minces et de ses longs yeux bridés, la prophétesse Anne le séduit et l'enjôle tandis qu'il s'égaie et s'inquiète à la fois du rictus de saint Joseph, un surprenant visage d'ouvrier farceur, de boute-en-train et de forte tête, un gaillard fertile en nasardes et en rosseries redoutables, qui doit savoir tant de bonnes et de mauvaises niches, tant d'histoires désopilantes! Faut-il se fier à lui?... Deux ou trois voisins de ses parents lui ressemblent à s'y méprendre. Et voilà la première rencontre de Forain avec l'art. Sa vocation est née dès cette époque : « Si je suis devenu un artiste, c'est aux statues de Reims que je le dois », répéta-t-il toute sa vie.

En résumé, une enfance aimable, pleine de douceur et d'émois dans la caresse de la lumière calcaire. Reims était alors une ville toute fleurie d'intimités et de traditions, où beaucoup d'artisans travaillaient encore au foyer, où l'on entendait, dans les faubourgs, le rythme saccadé des métiers de bois. Une bourgeoisie familière, modeste et nullement ostentatoire; un peuple lucide et pratique, content de peu, uniquement préoccupé du lendemain, redoutant les nouveautés et chérissant l'ordre par-dessus tout. Pas de songe-creux, de mange-lunes. Les gens se méfient des beaux parleurs, des folles amours et du rêve : seule la malice règne, la malice à froid. Sous l'apparente placidité et la naïveté feinte se découvre vite une âme critique et narquoise, curieuse des fautes et des ridicules du prochain. La grande joie consiste à « niaiser » interminablement et avec belle humeur sur des riens et à persifler autrui d'une verve drue, sans méchanceté profonde, pour le plaisir. On naît charbonnier en Auvergne, coiffeur à Agen, ténor à Toulouse, poète en Provence; à Reims, ville de jongleurs, ville de fabliaux, chacun, au siècle dernier,

naissait conteur. Dans l'art de conter les mésaventures du voisin en choisissant les détails typiques, en reproduisant les dialogues, en s'identifiant avec tous les personnages, l'homme du peuple rémois possédait une maîtrise naturelle. Le plus grand des Champenois, celui pour qui Reims fut « la cité préférée, l'ornement et l'honneur de la France », n'a-t-il pas écrit au début de *Philémon et Baucis*, en songeant aux ancêtres de Forain, ces vers que ne voulut pas relever Taine, Champenois lui-même :

> Ils habitaient un bourg plein de gens dont le cœur
> Joignait aux duretés le sentiment moqueur...

Ces deux alexandrins, que de fois les ai-je répétés à Forain ravi! Mais sans me permettre d'ajouter pourtant, comme il l'a prétendu à Léandre Vaillat, qu'on devrait les graver un jour sur la gaine de son buste.

Certes, le caractère rémois s'est profondément modifié depuis lors. Après le nivellement des mœurs et des coutumes, la ville a subi le terrifiant destin que l'on sait. Elle est ressuscitée de sa ruine totale, mais avec des traits et une âme que ses vieux enfants ne reconnaissent plus. Beaucoup d'entre eux ne sont pas rentrés, refusant de mourir devant la caricature d'un visage sacré. D'autres habitants les ont remplacés, venus de toutes parts. Avec ses lignes, son teint et ses cadences, la noble ville a perdu sa forte personnalité. Elle peut prospérer à nouveau; de son passé il ne lui reste plus que sa cathédrale mutilée.

Forain n'avait que onze ans lorsque, plus d'un demi-siècle avant la catastrophe, il suivit ses parents à Paris. Mais, du vieux faubourg du Barbâtre et de Saint-Remi-le Belleville et de la Croix-Rousse de Reims, le gamin emportait cet accent traînard qu'il ne devait jamais perdre et qu'aggravèrent, sans l'altérer, ses intonations acquises de gavroche parisien. Et il emportait aussi, avec l'écho du rire sec de chez nous, le souvenir des propos entendus le long des rues paresseuses, sur les trottoirs pavés de petites dalles bleues, à l'ombre des ormes de la Patte-d'Oie, dans les villages du vignoble. Tout l'esprit net de Reims était installé en lui pour nourrir à jamais son âme clairvoyante et sarcastique.

Nous n'attribuons plus grande importance à la théorie de la race et encore moins à celle du milieu. Il est pourtant bien difficile d'admettre que chez Forain ces influences ne soient flagrantes. Tous ceux qui le connurent diront quelle place son enfance tenait dans ses conversations. Jamais province, jamais ville natale ne furent chéries plus jalousement et avec autant d'orgueil. Sans cesse il célébrait sa cathédrale, les cloches, les romances, le vin, les solitudes de son pays. Admirons comment, plus tard, dans ses croquis de guerre, il a su caractériser de mémoire tel aspect habituel, tel mouvement insensible de la plaine, au point que nous pouvons rigoureusement l'identifier! Même au temps des longs espoirs, au temps où l'homme ne regarde pas encore en arrière, Forain passait des heures à ressasser les moindres épisodes de son enfance rémoise... J'ai été le témoin d'une de ses dernières colères : elle s'exerça contre un visiteur dont la présence, disait-il, interrompait notre chasse aux souvenirs de la rue des Moulins, de la foire de la Couture, du théâtre des marionnettes de la rue du Grand-Cerf. Et à cette orgie d'évocations, il se livrait non seulement avec moi, son compatriote, mais avec ses autres amis que cet éternel voyage champenois déroutait parfois.

C'est de Reims que Forain tient son tempérament, son don de l'observation, sa verve déchaînée. Le génie n'est que « l'enfance retrouvée à volonté », a écrit Baudelaire dans son admirable portrait de Constantin Guys. Durant toute sa carrière, comme ce dernier, Forain restera « l'homme enfant, l'homme possédant à tout instant le génie de l'enfance, un génie pour lequel aucun aspect de la vie n'est émoussé ».

Le voilà donc à Paris. Il y poursuit de vagues études chez les Frères du Gros-Caillou. Mais seuls le passionnent la lecture des poètes, dont il apprend des milliers de vers, et le dessin, qu'il continue à travailler selon les encouragements d'un vieux peintre toulousain rencontré par hasard, M. Jacquesson de la Chevreuse, lequel a, paraît-il, été l'élève de M. Ingres. Il entre enfin, sans allégresse, à l'École de Beaux-Arts où il a le sentiment qu'il ne fait rien de bon, où il se butte et s'ennuie. Que pouvait lui enseigner un Gérôme? Aussi lâche-t-il souvent l'atelier pour le Louvre, où il retrouve ce prodigieux Rembrandt dont il a reçu le coup de foudre : le plus grand

événement de sa vie depuis son étrange amour d'enfant pour les statues de Reims. Un jour qu'il s'applique à la copie d'un tableau de son dieu, un petit homme s'approche, considère sa toile et lui glisse dans la main une carte de visite : Carpeaux.

Le sculpteur, qui est à l'apogée de sa célébrité, accueille l'adolescent dans son atelier, le fait modeler pendant quelques mois et puis, un beau matin, pour une plaisanterie, pour rien, le flanque à la porte sans plus d'explications. Le père de Forain prend l'incident au tragique, morigène son fils et le chasse à son tour.

***

Alors commence pour le jeune artiste une vie de bohème et de détresse effroyables, une « vie de camelot », selon l'expression dont se servira plus tard, chez Edmond de Goncourt, son camarade le sculpteur Alexandre Charpentier. Il hante les pires meublés, couche parfois sous les ponts, rôde à travers le Paris de la misère où il rencontre les « mauvais garçons ». Trop heureux, dans cette existence villonienne, quand le portrait, exécuté d'après photographie, d'un pauvre mort, savetier ou concierge, lui procure de quoi manger. Il n'en est pas moins intrépide et joyeux, et Rembrandt le console de tout. C'est l'époque où, à la Glacière, il partage un instant son garni avec Rimbaud, qui ressemble « à un grand chien », où il fréquente Verlaine, les frères Cros et Alphonse Allais, lequel, a raconté Henri Caïn, prétend construire des aquariums en verre dépoli pour poissons rouges timides! Il parvient à placer dans ces infimes illustrés qu'on ne trouve qu'aux salons de coiffure, des croquis assez curieux d'intention mais qui ne sont pas très supérieurs à ceux de Grévin; on y voit des pierreuses coiffées à la chien, suivies d'Alphonses à rouflaquettes, et aussi des cocottes traînant derrière elles de volumineuses tournures et conversant avec des gommeux au col largement ouvert, vêtus de pantalons à patte d'éléphant et de jaquettes qui les boudinent : images accompagnées de légendes qui ne permettent pas d'augurer de l'avenir.

C'est dans ses aquarelles que s'affirme soudain sa fougeuse personnalité. Forain a définitivement oublié les pauvres prêches de l'École et s'est libéré pour jamais des principes

d'un académisme fourbu. Il a regardé Manet, il a regardé — et approché — Degas, auquel il a voué le culte le plus résolu. Aux expositions des Indépendants, il envoie maintenant des aquarelles rehaussées de gouache qui représentent des cabinets particuliers et des loges d'artistes, des salons de maisons closes, des aspects de cafés-concerts et de bals musette rendus avec une spontanéité, une saveur violente et amère, dans des éclairages et des atmosphères d'une subtilité déconcertante. En larges touches sonores, des personnages y sont campés, dont les expressions et les attitudes témoignent d'un réalisme implacable. Des êtres vulgaires et obscènes, abrutis par la noce, déformés par le vice ou sombrés dans la crapule et sur lesquels règne la fille plâtrée, canaille et méchante, à la poursuite de sa pâture, de la rançon de son ignominie. L'odeur âcre et pesante des lieux de luxure et de la chair à plaisir s'exhale de ces compositions pleines d'une écœurante tristesse et dans lesquelles les rares Parisiens qui ont lu Baudelaire saluent le continuateur de Constantin Guys. Mais alors que Guys aime à plonger dans les foules grouillantes de turpitudes, Forain, déjà tout à sa soif d'analyse, ne veut voir que des individus.

Huysmans l'exalte en des pages montées de ton, bigarrées, épicées, que l'on retrouve dans l'*Art moderne*, et le proclame un maître. Reconnaissant, Forain grave pour son critique cinq illustrations des *Croquis parisiens*, cinq estampes sèches et découpées, mais vivantes et audacieuses : un défi jeté aux niaiseries qui, en ce temps-là, déshonorent le livre français, naguère si glorieux. Il est adopté par les défenseurs de l'esthétique naturaliste qui groupent alors autour d'eux toute la jeunesse, toutes les tendances artistiques les plus opposées et les plus divergentes, mais liguées dans une commune révolte contre les platitudes officielles et les admirations à la mode. Voilà Forain lancé.

***

Encouragé par le succès, affranchi de la dèche, Forain poursuit ses rêves de coloriste. Non sans collaborer aux grands périodiques qui maintenant le recherchent. C'est l'époque où Degas dit de lui : « Ce petit Forain me tient encore par le pan de l'habit, mais il ira loin s'il le lâche. »

Il a fui la basse pègre. On le rencontre à cette heure dans les endroits où fréquentent les gens chics, aux courses, dans les couloirs de l'Opéra, dans les restaurants de nuit, chez Julien, dans le monde, où, tout de suite, il s'est installé en terre conquise. Élégant et poli, bien qu'effronté et désinvolte, sa jolie tête méprisante légèrement inclinée, il s'avance les mains aux poches, d'un pas félin. Il a beaucoup appris chez les carnassiers en liberté des milieux interlopes, et il sait que, malgré les lois, les conventions et les modes, l'espèce soi-disant civilisée qu'il fréquente maintenant, n'est ni moins cruelle ni moins vorace.

D'autre part, Huysmans lui a prêté *L'Éducation Sentimentale*, le bréviaire de toute une génération meurtrie par la défaite et désabusée. Il en a fait son livre de chevet, le mémento qu'il interroge sans cesse et dont il récite avec à-propos des pages entières. Il est édifié sur l'hypocrisie et la bassesse universelles, la faillite de nos rêves. Il professe maintenant l'éternelle misère de tout qu'a dénoncé Flaubert. Mais son pessimisme reste essentiellement spéculatif, car la vie le passionne en lui apportant la volupté de poursuivre et de démasquer ses trivialités, ses hontes et ses crimes. Aussi demeure-t-il plein de sève et d'allant, bardé contre toute sensiblerie et farouchement résolu à ne rien respecter d'une société qui renie le passé. Et de ses petits yeux d'émouchet où s'allument des flammes, il guette sa proie, fouille les visages, épie les gestes, les sourires, les crispations qui trahissent, pour les clicher sans trêve ni merci dans sa mémoire.

Son terrible esprit a conquis Paris. On recherche Forain, on le flatte d'autant plus qu'on le craint. Et lui se rend aux fêtes comme à une curée joyeuse. Il peut tout dire; il ne redoute personne. Tantôt c'est une gouaille à l'emporte-pièce et tantôt un comique macabre qui, selon l'expression de Goncourt, donne froid dans le dos. On applaudit ses provocations cinglantes, ses mots qu'il place comme des coups droits, l'adresse avec laquelle il plante ses banderilles. Parfois, à la fin des dîners, on lui réclame des histoires recueillies au temps de sa bohème et dans les milieux si divers qu'il a traversés : « Forain racontez-nous les amours du petit modèle de la Glacière; le flagrant délit du Café d'Orsay;

Forain racontez-nous l'aventure du poêle! » Ce sont, le plus souvent, des scènes prises sur le vif, des récits picaresques ou obscènes et qui font frémir en révélant des abîmes de perversité ou d'inconscience. Et ces modernes fabliaux, le jongleur rémois les détaille avec un art merveilleux, une diction incomparable où l'accent de Montmartre se greffe sur celui du Barbâtre. Les yeux baissés, il débute en déblayant, d'une voix pâle et roulant des miettes de pain sous son doigt; puis il s'alentit, feint de chercher ses expressions, suprême adresse pour renforcer le trait final qui s'envole tout à coup comme une flèche. Quand il a terminé, il observe une seconde le silence, promène un regard innocent sur l'auditoire puis, soudain, éclate d'un rire saccadé où s'exprime la satisfaction d'avoir montré la vie telle qu'elle est à ceux qui n'osent pas, qui ne veulent pas la regarder en face. Et le cycle de ses dicts, devis et facéties s'accroît de jour en jour.

Forain « peint en paroles la vie parisienne », avant d'en écrire l'histoire clinique dans ses dessins.

***

A l'automne de 1887, Jules Roques, qui vient de fonder le *Courrier Français*, demande à Forain d'y collaborer aux côtés du délicieux Raoul Ponchon : chaque semaine son dessin paraîtra en première page. Forain accepte; et pour se consacrer tout entier à sa nouvelle tâche, il renonce provisoirement à la peinture. Le voilà journaliste, chroniqueur, pamphlétaire, historien, publiant pour ainsi dire par feuilletons sa Comédie Humaine. Et quand le *Courrier Français* cessera d'exister, il poursuivra son œuvre dans les grands quotidiens, *l'Écho de Paris*, *le Figaro*. Alors une clientèle de plus en plus nombreuse attendra avec impatience le jour de Forain, la suite du gigantesque roman dont les chapitres, sous des rubriques demeurées dans toutes les mémoires, se succéderont pendant trente-cinq années avant d'aboutir au dénouement : la guerre.

Un amateur désintéressé s'est imposé la mission de réunir pour la Bibliothèque Nationale l'ensemble de ces dessins. Vingt albums, dix-neuf cent quatre-vingt-onze pièces, tel est

le résultat du formidable labeur. Quel musée d'anatomies parlantes, quel amphithéâtre et quelle Morgue!

« Conter la vie de tous les jours, montrer le ridicule de certaines douleurs, la tristesse de bien des joies et constater — rudement quelquefois — par quelles hypocrisies le vice tend à se manifester en nous, c'est mon projet. Chercheur fantaisiste, j'irai partout, m'efforçant de rendre d'un trait net et immédiat, aussi sincèrement que possible, les émotions et les impressions rencontrées. »

Tirer « du puits de l'oubli et du sépulcre » où veulent les celer les indulgences complices, ces « exécrables choses » dont a parlé d'Aubigné, tel est donc le but que Forain s'est assigné. Il a trouvé sa voie prédestinée. Grâce à ses dons d'observateur il sera le plus grand satyrique de son époque. Dans la cour des miracles qu'il va explorer il pourra flageller cruellement, mordre à sa faim.

C'est par le vice quotidien, le cynisme du siècle, par le fumier à l'opoponax qu'il commence ses moralités. Successivement il nous présente les fêtards et les cercleux, madame Cardinal et ses filles, les hétaïres cupides et les bourgeoises en folie, les parvenus, les vieux abonnés de l'Opéra murmurant des propos à la Hulot et à la Crevel. Et il semble qu'en consacrant ses premières planches du *Courrier Français* aux ballerines, il ait voulu rendre hommage au maître qu'il s'est choisi : « Monsieur » Degas. Mais bientôt, dans le changeant décor des tripots et des banques, des prétoires et de l'agora, surgissent des spécimens d'une humanité plus redoutable. Toute la faune sournoise et criminelle des grands rapaces, des manieurs d'argent, des rastas et des métèques, des tripoteurs et des concussionnaires et aussi toute la hideuse racaille des mauvais bergers. Plus tard enfin, sur l'horizon des champs de bataille, le gibier de conseil de guerre, les défaitistes et les espions clôtureront le défilé. Si Forain n'est point arrivé à nous débarrasser de tous ces scélérats du moins nous en a-t-il livré le plus fidèle signalement. Sans avoir à leur réclamer leurs papiers, du premier coup nous les reconnaîtrons.

Parfois il éprouvera le besoin de se détendre. Et, quittant sa massue, le redresseur de torts reviendra un instant aux duretés spirituelles, aux rosseries qu'il nous contait naguère.

Alors la sottie bouffonne, la farce au vitriol alterneront avec le drame et la tragédie. Et des intermèdes, des entrées de clowns telles que *Chez les Satisfaits*, *l'École des Snobs*, *les Joies de l'Adultère*, en nous reposant par instants, nous permettront de suivre jusqu'au bout la sinistre mascarade.

Un tel vivant ne pourra se tenir à l'écart des luttes politiques. Pour observer vis-à-vis d'elles la neutralité dédaigneuse des grands artistes ses pairs, — Daumier excepté, — il est bien trop brûlé par les fièvres de l'heure, trop fanatisé par son ardent patriotisme et ce qu'il croit être vérité nationale. Le dessin, avec son éloquence résumée et sa force immédiate, n'est-il pas plus capable de convaincre et d'entraîner les masses que les hyperboles et les prosopopées des rhéteurs? Telle est la conviction de Forain polémiste et tribun qui se jette dans la mêlée frappant d'estoc et de taille et faisant de terribles blessures. Il a pu se tromper, commettre de regrettables injustices, jamais il n'a été fourbe, jamais il n'a été lâche.

Forain s'est assimilé tous les milieux; il a compris toutes les élégances, toutes les supériorités de l'âme et du cœur, mais il est resté peuple. Et voilà qui l'explique, sans le diminuer, loin de là. Des vieux artisans rémois d'où il est sorti il possède les faiblesses et les élévations, les emballements et les partis pris, les colères, les suspicions perpétuelles, mais aussi cette passion du réel, ce civisme, et cette volonté de servir. Il est tout instinct. Les sentiments acquis, les belles mélancolies, les indifférences hautaines, la superbe amertume d'un Delacroix par exemple, il les ignore. Il est fidèle à sa classe comme à sa race. C'est à sa digne mère, à son père le peintre en bâtiments épris de bel ouvrage, à toute sa famille plébéienne, dont il parle sans cesse, qu'il souhaitait ressembler. Ces petites gens des marches de l'Est, voilà en vérité ses héros. Ce sont eux qui lui inculquèrent son attachement aux croyances traditionnelles, son respect des disciplines anciennes, son goût de l'ordre français. A la fin de sa vie, et dernièrement encore à Léandre Vaillat, il se plaisait à répéter : « Je n'ai jamais connu qu'un but : défendre le passé. » Et quand ses amis le poussaient, lui demandaient de préciser ses opinions, il ajoutait d'un ton cassant : « Je suis cheffiste! »

Jusqu'à quel point, au temps de sa prime jeunesse, avec

nombre de patriotes déçus, a-t-il subi l'influence des idéologies de la Commune? Je l'ignore, car il n'aimait guère qu'on l'interrogeât sur ce sujet. Toujours est-il que ce soulèvement populaire le marqua d'une forte empreinte, comme tant d'intellectuels de sa génération, comme notre tendre Gustave Geffroy entre autres. Toujours est-il que dans les luttes pour son idéal conservateur il garda, à son insu, je ne sais quelle mentalité et quelle humeur révolutionnaires. Cette contradiction est un des secrets de Forain. Le farouche antidémocrate peut rééditer, à l'égard du peuple, les paradoxes célèbres de Whistler : lui qui ne fait grâce à personne, ni à ses adversaires, ni à ses amis, ni surtout aux puissants, c'est aux déshérités du sort, aux pauvres diables qu'il réserve sa sympathie et sa pitié.

Dès l'instant où Forain entreprend son immense fresque de la société contemporaine, il conquiert le style qui seul fait les grands maîtres. Certes, il est lamentablement trahi dans les périodiques par les procédés récents de reproduction, par les zincs exécutés en hâte, par le gillotage, et il est en droit de regretter l'époque toute proche où d'autres soins honoraient les travaux d'un Daumier et d'un Gavarni. Mais pour devenir Forain lui-même, il a achevé de secouer l'influence de ceux qu'il admire le plus : Manet et Degas. Son dessin fortifié a perdu la maigreur anguleuse, la grêle ténuité des premiers temps; il a acquis une décision volontaire, une acuité, une âpreté nerveuses et aussi la souplesse des organismes vivants. Un dessin de sculpteur, énergique et précis, hérité du passage chez Carpeaux, et qui se souvient des larges et nobles plans des statues de Reims. Et à son trait qui tantôt appuie et tantôt vole, Forain donne je ne sais quelle rapidité elliptique, quelle simplification souveraine. Jusqu'à la fin il abrégera de plus en plus pour ne dégager que l'essentiel. La lucidité dans le sacrifice, tel est son mérite éminent. Voyez ses incomparables dessins de la guerre où quelques lignes suffisent pour exprimer toute la tragédie. Aussi le moindre coup de crayon a-t-il chez lui sa signification, son importance. Pourtant, dans ses synthèses, Forain n'oublie aucun détail caractéristique. Tout ce qui lui semble nécessaire à justifier ses types, il se garde bien de l'omettre. Avec un flair natif, il tombe sur le détail

péremptoire, la particularité qui définit un être et le résume. La coupe d'un vêtement, la place d'un bouton, un geste, un tic imperceptible, suffisent à camper ses personnages. Nous savons d'où ils viennent. Pour nous renseigner sur le milieu et le décor, même promptitude : un chapeau accroché à une patère, un portrait pendu au-dessus d'un lit, un pot à eau ébréché nous révèlent aussitôt où nous sommes.

Non seulement, comme un Gabriel de Saint-Aubin, un Moreau le Jeune, il décrit pour l'avenir les modes d'un siècle, mais, à la manière d'un Hogarth ou d'un Goya, il en fixe les expressions, les mines, la mentalité, également passagères.

La Parisienne de 1890 à 1900, la contemporaine des robes à volant, des manches à gigots et des ombrelles à pois, Forain l'analyse sans tendresse, d'un œil glacé. Mondaine ou prostituée, dans la garçonnière, la chambre d'hôtel, le cabinet de toilette, il nous l'exhibe telle qu'elle est, avec un sourd ricanement. S'il nous décrit ses grâces délicates, sa taille svelte, ses jolies épaules menues, la courbe harmonieuse de ses hanches, le flou de sa chevelure qu'il exprime avec une si vivante poésie, il nous signale aussi volontiers ses laideurs physiques ou morales, les stigmates de son visage, les tares et les faillites de sa chair, sa fourberie ou sa stupidité. Vis-à-vis de la femme, Degas est surtout ironique; et l'ironie n'exclut pas fatalement tout amour. Forain, lui, est méprisant. Misogyne à la façon d'Huysmans, de Céard et des naturalistes, il n'aime que les mères, les abandonnées et les pauvresses, les malades et les déchues. Dans les autres il voit des créatures basses, les instruments d'un plaisir souvent fallacieux.

Forain ne charge jamais. « Je ne tiens pas la caricature, dit-il un jour à Émile Bergerat, je suis un peintre de réalités : je copie. » Partout il continue à emmagasiner dans son souvenir ou à noter d'un coup de crayon, comme en un instantané, le jeu de physionomie surpris au vol. Et puis, dès qu'il croit tenir une scène, un sujet, il se met au travail, appelle à son secours les milliers de croquis amoncelés sur sa table. Parfois, comme il l'a confessé à Edmond de Goncourt, il éprouve la joie « de jeter son venin en un quart d'heure ».

« Mais le plus souvent il peine durant plusieurs nuits, s'acharnant, se torturant, déchirant vingt projets. » Et ses

légendes, qu'il lui arrive de modifier jusque sur l'épreuve, ses légendes qui semblent jaillir de son esprit avec un éclair de couteau, il lui faut, pour les tremper et les aiguiser, d'incroyables efforts. Il exige que ses personnages les lui parlent t les lui dictent. Presque jamais elles ne précèdent le dessin. Je me souviens qu'il y a bien des années, comme je devais être son voisin au banquet offert à Puvis de Chavannes, j'avais cru l'obliger en recueillant dans mes calepins, pour les ui offrir, quelques brefs dialogues entendus çà et là, et dont la sauvagerie me paraissait destinée à lui plaire. Il les lut, les honora d'un grand rire. « Vous m'en faites cadeau? Alors permettez-moi de les colporter à mon gré. Mais je ne les utiliserai pas pour des dessins : je dois écouter exclusivement ce que me confient mes types. » Toutes les légendes de Forain, sans exception, n'ont eu d'autre inventeur que lui-même; toutes lui appartiennent en propre.

Gavarni avait procédé à peu près de même : « Je tâche, avouait-il aux Goncourt, de faire des bonshommes qui me disent quelque chose. Oui, ils me disent ma légende. C'est alors qu'on les trouve si bien en scène, avec le geste si juste. Quelquefois je les interroge très longtemps. Ceux-là finissent par me lâcher mes meilleures, mes plus cocasses légendes. Quand j'exécute mon dessin en vue d'une légende faite, j'ai beaucoup de mal, je me fatigue, et cela vient toujours moins bien : les légendes poussent dans mon crayon, sans que je les prévoie, ans que j'y ai pensé avant. »

Si Forain se montre plus exigeant et plus rigoureux encore, s'il patiente jusqu'au moment où ses modèles auront enfin proféré les paroles définitives, c'est qu'il est beaucoup plus soucieux de terminologie précise que Gavarni, lequel se satisfait parfois avec des à peu près. Forain possède un sens natif merveilleux de la valeur des mots comme de leur portée. Examinez les admirables lithographies de Gavarni, et vous vous rendrez compte que les interlocuteurs mis en scène pourraient tenir des propos absolument différents de ceux imprimés sous la planche. Les légendes et les dessins de Forain forment un tout indissoluble; et ses types seraient radicalement hors d'état de dire autre chose que ce qu'il leur prête. Ce miracle, Daumier lui-même ne l'avait pas réalisé.

Longtemps Forain refusa d'intervenir dans ses légendes. Au contraire de Gavarni et de son Thomas Vireloque, il ne philosophait pas, n'épiloguait pas. Sa mission, selon lui, était de dénoncer, et non d'instruire ou de moraliser. Il laissait au lecteur le soin de conclure. Comme ses amis les écrivains naturalistes, il obéissait au dogme de l'impersonnalité flaubertienne. Mais il s'y est violemment soustrait du jour où son patriotisme l'exigea. Dans ses dessins de la guerre et du lendemain de l'Armistice où il a bien mérité de son pays, il est devenu une sorte de Tyrtée en proie à un lyrisme, à un pathétique vengeurs. Certaines de ses légendes satiriques donnent plus à réfléchir que bien des romans de mœurs. Elles s'élèvent à une sévérité, à une tristesse qui rappelle les sentences amères des plus grands moralistes. Véritables chefs-d'œuvre français, les extraordinaires trouvailles de Forain vivent et vivront dans la mémoire de tous, comme des proverbes.

***

Forain, à ses moments perdus, s'est adonné à la lithographie. Il a toujours été hanté par cet art si fertile et si sensible que glorifia le romantisme. Faire dire aux noirs et aux blancs toutes les couleurs, toutes les lumières, toutes les transparences et les faire frissonner sous le pinceau, le grattoir, le chiffon et l'estompe l'attire invinciblement. Il étudie d'abord les procédés qu'employèrent le Delacroix du *Faust*, le Daumier de la *Rue Transnonain*, le Manet de *Lola de Valence*. Plein de surprenantes vigueurs et d'exquis raffinements, tantôt il abandonne la pierre pour le crayon, et tantôt il utilise le lavis. Et avec une sollicitude infinie, il tire toujours lui-même ses épreuves. Les portraits de Madame de Bonnières et de Renoir, la série des *Cabinets particuliers*, *le Petit Déjeuner*, *la Femme nue s'essuyant les pieds* et surtout *la Tonnelle*, où s'exprime avec un sentimentalisme qui ne lui est pas habituel tout le désespoir des ruptures, doivent être considérés — selon moi — comme les chefs-d'œuvre de Forain purement artiste. Il s'y montre l'égal de ses devanciers les plus illustres et Degas se déclare fier de lui.

Un jour cependant il abandonne la lithographie pour l'eau-forte et d'aucuns lui reprochent d'y subir l'ascendant de Rembrandt; mais Delacroix ne s'est-il pas reconnu le fils de Rubens? Et Forain triomphe dans ses planches toutes zébrées de tailles fougueuses, toutes illuminées d'effets. Avec sa puissante sobriété, il y évoque l'affreux drame de la perversion et de l'infirmité humaine, là où elles s'étalent le plus crûment, dans les maisons de jeu et de débauche, dans les tribunaux.

C'est enfin à l'eau-forte que Forain demande d'exprimer les effusions de sa foi catholique. L'inquisiteur cède alors sa place au croyant prosterné. Transposées dans la réalité moderne, parmi les petites gens d'aujourd'hui, les scènes de l'Ancien Testament, de l'Évangile nous pénètrent des émotions les plus saintes. Dans un transport d'amour, Forain ose reprendre les grands thèmes sacrés, *l'Enfant Prodigue, la Femme Adultère, le Christ aux Outrages*. Et lorsqu'il grave le *Repas d'Emmaüs*, même après Rembrandt il nous fait éprouver un tressaillement nouveau. Les manifestations des ferveurs actuelles devaient le requérir. Dans la série de Lourdes, *La Miraculée* nous donne une inoubliable image de l'extase. Forain peut admirer la mystique de Greco, mais, par contre, il ne s'écarte jamais du réel; jamais il ne déforme. Dans ses planches chrétiennes — à coup sûr les plus belles œuvres religieuses de notre époque, — seuls d'étranges halos suffisent à créer le mystère. Peintre de la vie, c'est à la lumière que Forain demande d'exprimer le surnaturel.

Lorsque après la guerre il renonce à son labeur de journaliste et d'historien, « l'aquarelliste Forain » revient exclusivement et définitivement à la peinture qui, à ses débuts, lui a valu la célébrité. Mais il ne semble pas y avoir poursuivi les fines, les subtiles recherches d'autrefois. Sculpteur dans ses dessins, il peint maintenant en graveur. Avec un infatigable entrain il exécute des toiles où il développe lyriquement ses anciens motifs religieux et profanes. Il met son orgueil à manifester sa maîtrise sous toutes les formes de son art; et sa radieuse jeunesse l'accompagne jusqu'à la mort...

J'ai tenté de résumer ici la carrière de Jean-Louis Forain : il n'en est pas de plus volontaire et de plus affranchie. Mûrie des clartés de notre terre, elle a toute la force, toute l'âpre saveur

de nos vins de coteaux : elle sent la grappe. Jamais génie ne fut plus national; Forain voit comme Maupassant et pense comme Rivarol. Si l'on veut le juger, il ne faut pas dissocier en lui le dessinateur, le peintre, le graveur du moraliste, du satiriste et du partisan. Il occupera dans l'histoire une place éminente et bien à lui, intermédiaire entre la littérature et l'art. Il ne se compare pas : il est Forain.

***

Je ne puis terminer ces notes sans rendre un pieux et véridique hommage à l'ami profondément aimé.

Loin des journaux, loin des batailles politiques, Forain a vécu ses dernières années dans le recueillement. Il avait la conscience en repos : s'il connut la chance, qu'ignora le pauvre Daumier, de parvenir vivant à la fortune et à la gloire, nul ne saurait prétendre que pour les obtenir il se soit déshonoré par la moindre concession à un public qu'il s'est plu au contraire à bousculer et à braver. Méprisant jusqu'à ses admirateurs, il a donné un grand exemple de fierté et de courage dont tous les indépendants lui sauront gré.

En raison de ses dessins et de ses légendes d'autrefois, certains persistaient à voir en lui un des êtres les plus desséchés et les plus implacables du monde. Certes, vis-à-vis des Pharisiens, il subissait toujours cette incapacité presque physique de résister à un mot cinglant, à quelque foudroyante ironie qui explosait sur ses lèvres en lui causant une volupté manifeste; mais en réalité, il était tout autre chose qu' :

Un être sans pitié qui contempla souffrir

et son insensibilité prétendue, légendaire, n'était que de façade. Certes ce Champenois qui avait l'horreur d'être dupe ignorait les abandons, la fausse sensibilité l'humanitarisme des sycophantes. La religion que lui avaient enseignée ses parents était éminemment plébéienne, sévère pour le péché et beaucoup plus préoccupée de sanctions que d'indulgences. Il s'efforçait de lui obéir, de la pratiquer telle quelle. Aussi serait-il excessif de lui prêter ces sentiments évangéliques que Lacordaire appelle des vertus réservées; mais tout en se

répétant qu'être rigoureux c'est faire le bien, il travaillait à se montrer compatissant, charitable — à bon escient. Les authentiques misères qu'il a soulagées ou guéries ne se comptent pas; seulement il dissimulait avec soin ses bonnes actions et ne tolérait pas qu'on en parlât. Ce Forain qui use volontiers d'un vocabulaire rabelaisien, qui émaille ses propos des termes argotiques les plus truculents, a la pudeur souveraine de ses sentiments intimes. Incapable de déguiser, il sort ce qu'il pense, sans sourciller et tout à trac. Par appétit du vrai et du pittoresque, son langage peut être familier : lui ne l'est jamais. L'extrême civilisé a gardé la vieille méfiance rémoise de l'hyperbole, de la flatterie, et des « grands donneurs de bonjours ». Il ne se livre pas, il reste distant et secret, mais sous son flegme apparent, sous son impénétrabilité, il aime silencieusement, en profondeur.

Quitte à être accusé de paradoxe, j'affirmerai que ce censeur universel était en réalité un grand respectueux. Mais son respect, il le limitait aux êtres comme aux choses vraiment dignes d'une admiration qu'il ne prostituait pas. Ses cultes artistiques étaient peu nombreux; mais à leur égard quelle flamme sourde et brûlante!

Parfois, après notre déjeuner du jeudi, nous suivions les Champs-Élysées. Posément, avec le débit monotone, la certitude d'un sage écolier dans sa leçon bien apprise, il me récitait les enseignements de « Monsieur » Degas, pieusement enregistrés dans sa mémoire. Dogmes infaillibles, ce que « Monsieur » Degas lui avait dit des buts de l'artiste; article de foi, son éloge du fini; paroles sacrées, les invectives du vieux patron contre les transfuges du réel, les détrousseurs de Primitifs, les archaïsants, les grégaires, les domestiqués.

Parmi les modernes, Delacroix, Daumier, Manet et Degas furent ses idoles. Il vénérait aussi Corot et Puvis de Chavannes, mais d'une vénération étrangère à son tempérament d'artiste, toute poétique et qu'il subissait sans trop se la justifier; et je ne sais rien de plus touchant que l'exaltation avec laquelle il célébrait ses « phares » et leur témoignait sa reconnaissance éperdue. Hormis Renoir et Whistler, il préférait ne pas se prononcer sur les autres contemporains.

Forain se sentait invinciblement conquis, dominé par les

vrais grands hommes et, vis-à-vis d'eux, il éprouvait un émouvant besoin de se faire humble, de se rapetisser.

Dans l'élan des enthousiasmes qui l'animaient tacitement, il se donnait sans réserves, — et avec quelle fierté! L'attachement si révérencieux qu'après la guerre il voua au sauveur de Verdun en est la preuve. Sa dévotion pour lui égala, dépassa même celle qu'il avait consacrée au souvenir de Degas.

A l'ordinaire c'était pour ce Rémois circonspect une bien sérieuse affaire que de s'engager dans une amitié nouvelle. Pour devenir son familier, l'aventure, la « première rencontre » ne jouaient pas. Mais quand, après un long stage, on avait pénétré dans son cœur, on y restait. En dépit des coups de patte que Forain — rentrant le plus possible ses terribles griffes — leur allongeait parfois, tous ses vieux amis lui sont demeurés, jouissant des réserves closes de son affection et en découvrant chaque jour de nouvelles. Par une contradiction singulière, l'éternel gouailleur, féru d'amour-propre, supportait assez mal la plaisanterie pratiquée à son endroit. Mais il ignorait la rancune. Le jour que nous fêtâmes sa cravate de commandeur, j'eus l'imprudence de lui dire, en reprenant un de ses mots fameux : « Forain, vous aurez tout le coupon! » Son beau visage rasé, plein de nuances s'assombrit puis se crispa : je fus désolé de voir à quel point je l'avais vexé. Mais lui devina mon regret et, au premier moment où nous fûmes seuls, il m'embrassa...

Son affection pour notre Joris-Karl Huysmans témoigne de la noble fidélité de son âme. Au lendemain des articles de l'auteur de *Marthe*, Forain devint avec Coppée, Gabriel Thyébaut, Orsat, Céard, Hennique, et plus tard Lucien Descaves, l'hôte régulier du petit cénacle de la rue de Sèvres. Ce qu'on y exaltait et y vitupérait les vendredis soirs, ce qu'on y décrétait, on en retrouve l'écho dans *A Rebours*. C'était au temps lointain où les écrivains se confiaient leurs ravissements et leurs dégoûts, avaient le loisir de se passionner et aussi de s'aimer. J'ai dit le prestige spirituel qu'Huysmans exerça sur Forain. Tout en lui prêchant sa philosophie découragée, tout en lui communiquant sa virulence contemptrice, il lui imposa des lectures, l'initia au symbolisme, aux mornes paysages de la Bièvre, à la Taverne anglaise de la rue d'Ams-

terdam. Entre le disciple et l'oracle fraternel que de traits communs! Les mêmes curiosités, les mêmes exclusives, le même goût de l'Est. Et par défiance de la vie, tous deux avaient également intimé à leurs cœurs l'ordre de se cacher. Ravis de se sentir si pareils, ils s'excitaient mutuellement, renchérissaient dans leurs diatribes contre la sottise et la muflerie ambiantes, la niaiserie des peintres officiels et des auteurs à la mode, les politiques et les cabots, les femmes et les restaurateurs. Nul n'était épargné. Mais en dépit de cette similitude d'esprit, que de différences d'humeur! Également ulcéré par les grands désenchantements comme par les plus infimes misères de la vie quotidienne, Huysmans, dans la crainte éternelle du pire, se ronge, fuit le siècle où tout exaspère sa sensibilité, son hyperesthésie maladive, et rêve de quelque impossible tour d'ivoire. En attendant de la découvrir il éprouve un plaisir bilieux à s'inventer des souffrances, à se mortifier par le travail. Il est un écorché vivant. Il frémit à l'idée seule du cloaque où Forain s'aventure, car il craint les taches, comme l'hermine.

Forain, lui, est téméraire, équilibré et bien portant. Les médiocrités et les rancœurs de son existence matérielle, les incertitudes du lendemain, « les fallacieux rosbifs et les gigots cuits au four des restaurants », tout cela l'indiffère : il ne « folantinise » pas. Par sa fougue, il faisait songer à quelque jeune Siegfried s'élançant dans la forêt des pourritures. Et j'aime à l'évoquer alors, avec sa barbe clairsemée et sa mèche barrant le front, arpentant la pièce, bousculant les bibelots, fouaillant de droite et de gauche, tandis qu'Huysmans, pelotonné dans son fauteuil, son chat noir sur les genoux, considérait avec une jubilation un peu inquiète le poulain qu'il avait lâché. C'est vers cette époque que Forain dessina au pastel le portrait de son ami qui est aujourd'hui au Palais de Versailles, un portrait où, inconsciemment, il a prêté ses traits moraux à son modèle et où Huysmans ressemble à un jeune loup. Les soirées passées rue de Sèvres, dans cette fréquentation des littérateurs qu'il préféra, déterminèrent l'avenir de Forain.

Un jour vint cependant où il s'éloigna de l'intimité d'Huysmans et de son entourage. Que s'était-il passé qui justifiât cette éclipse? Rien de sérieux, j'en suis convaincu. Vraisem-

blablement Forain s'était laissé accaparer par la découverte de Paris et de ses cavernes et n'avait pas osé reparaître ensuite chez l'auteur d'*A Rebours*, lequel, malgré sa bonté, était ombrageux et parfois difficile. Deux ou trois ans s'écoulent durant lesquels on ne se voit plus. Après les douloureuses étapes que nul n'ignore, Huysmans s'est converti. De son côté, Forain, marié, est redevenu pratiquant. Et le voilà, un beau jour, assailli de scrupules et de remords. Lequel des deux a rompu le pacte? Serait-ce lui le responsable? Qu'importe! il n'hésite pas; le soir même, il prend le train pour Ligugé, où son grand ami vivait dans la retraite. Et le lendemain matin, à la messe première, quand Huysmans s'agenouille à la sainte table, il s'aperçoit qu'un inconnu, qui prie le visage dans les mains s'est prosterné à ses côtés. Le prêtre passe, distribue les hosties; les communiants se lèvent pour regagner leurs bancs, et Huysmans, stupéfait, reconnaît Forain. Était-il besoin après cela de pauvres explications humaines?

Quand Huysmans, après la loi sur les Congrégations, se trouva contraint de réintégrer Paris, les deux amis se revirent ponctuellement. Le catholicisme avait créé entre eux de nouveaux liens, tendres et augustes. Pourtant, si elle réalisa des œuvres religieuses superbes, la foi robuste et populaire de Forain n'avait pas, comme celle d'Huysmans, l'art à son origine. Aux réunions du vendredi de la rue de Sèvres avaient succédé les dîners du dimanche, rue Saint-Placide, que présidait l'exquis, l'évangélique chanoine Mugnier. Forain y arrivait souvent fort en retard, apportant quelque terrine de canard préparée par madame Forain et délicieusement odorante. Au dessert il entonnait avec conviction d'humbles proses en français, de naïfs cantiques d'Enfants de Marie qu'Huysmans, rénovateur du chant grégorien et des neumes bénédictins, écoutait sans protester.

L'âge des exaltations pessimistes et des intransigeances déchaînées était révolu. Et Forain trouvait tout naturel de concilier son attachement pour Huysmans avec son amitié pour Alfred Capus, de réunir en son cœur l'écrivain d'*En Route* et celui de *la Veine*.

Le jour où Lucien Descaves fonda la Société des amis d'Huysmans, Forain éprouva une des grandes joies de sa vie. Il ne

manqua pas une de ses assemblées, pas une de ses commémorations. Depuis un quart de siècle bientôt qu'Huysmans nous a quittés, je n'ai jamais vu Forain sans qu'il ne m'entretînt pieusement de son Joris-Karl. Je souhaite à tous ceux qui me sont chers qu'après leur mort quelqu'un pense à eux de cette façon. Dans ce Paris où il connut tout le monde, Forain ne s'est pas galvaudé; et ceux qu'il a aimés suffisent comme garants de sa dignité et de sa noblesse! Degas, Huysmans, l'illustre chef dont j'ai parlé furent successivement les trois éminentes affections de sa vie. Bien différentes mais égales en ferveur, elles l'éclairent tout entier.

J'ai fort bien compris pourquoi, surtout après la mort de notre compatriote le sculpteur René de Saint-Marceaux, Forain m'accueillait d'un tel empressement : c'est qu'avec moi il pouvait parler de sa ville natale, interminablement. J'en étais très flatté. Les souvenirs de l'enfance sont les seules vraies richesses d'une arrière-saison, même comblée. En me permettant d'aider les siens, de les ressusciter, le grand Rémois me donnait la marque de sympathie la plus honorable et la plus poétique. Durant des heures il prolongeait les entretiens. Et les inflexions, les vieux vocables du terroir par lui retrouvés me faisaient attacher plus de prix encore à ses paroles.

Au printemps de la délivrance, nous parcourûmes, à diverses reprises, les ruines de Reims. Ensemble nous longions ces façades écroulées où régnaient hier une distinction, une aisance naturelles, une bonhomie pleine de dignité, un air de famille né d'une volonté contenue de mesure et de sagesse. Ensemble nous cherchions à retrouver l'harmonieux décor de certaines de nos rues qui, par le simple jeu des lignes, étaient des modèles classiques d'expression et de tenue françaises. Nous visitâmes son vieux quartier, la basilique béante de Saint-Remi, où il avait été baptisé. Et la douleur de Forain s'exhalait dans des rages furieuses. Le martyre de sa ville chérie la sanctifiait à ses yeux.

Il y a deux ans, un soir de juin, comme nous étions là-bas les hôtes d'excellents amis, Forain, déjà inquiet de sa santé, me dit soudain : « Avant que l'on ne se mette à table, nous avons un moment. J'ai envie de revoir le vignoble, le moulin de

Verzenay. Vous me feriez plaisir en m'y accompagnant. L'auto est là et Jean-Loup va nous conduire. » Nous partîmes en trombe, saluâmes au passage le squelette blanchi du fort de la Pompelle et, quelques minutes après, descendus de voiture, nous nous arrêtâmes à l'extrémité du promontoire qui se détache de la Montagne et où le moulin de bois abandonné étire ses ailes inutiles.

Sous un grand ciel d'un lilas pâle, la blanche Champagne s'étendait à nos pieds, immobile et silencieuse. Les récoltes des champs en damier se fondaient dans de fines vapeurs qui flottaient nonchalantes au ras du sol. Par delà les peupliers dénonçant le cours de la Vesle et la toison rase des sapins de la voie romaine apparaissait à l'horizon le fantôme blême du Cornillet. Parmi ces ondulations aux molles cadences, sous cette lumière diaphane si délicate et fragile, rien ne rappelait les jours d'épouvante, rien, sinon, de loin en loin, les toits neufs des fermes reconstruites, taches écarlates dans cette symphonie où doucement chantaient tous les gris. Et c'était là pourtant l'arène éternelle de nos destins, où la France, dix ans auparavant, presque à la même date, avait encore une fois triomphé de l'envahisseur...

Les regards perdus sur l'immensité, Forain s'absorba, se recueillit. Mais d'une voix qui n'était pas sa voix : « J'ai bien fait de venir saluer ma plaine, me dit-il; et il me la désignait de son bras maigri. A mon âge sait-on jamais?... Comme elle est noble et pure n'est-ce pas, la victorieuse? Je ne me doutais guère qu'un jour je lui devrais cette reconnaissance... Un dimanche, mon pauvre père m'a conduit en promenade aux « faux » de Verzy, vous savez, ces hêtres monstrueux qui semblent dessinés par Bresdin? Nous étions dans la carriole d'un paysan et nous nous sommes arrêtés ici au retour... »

De nouveau il se tut un instant et je sentis que l'émotion le gagnait de plus en plus. Les vignes à la fin de leur floraison répandaient autour de nous un parfum léger qu'avivait l'heure. Tout à coup, sans la moindre préparation et avec une volubilité surprenante, il se mit à m'énumérer, pêle-mêle tous ceux, morts et vivants, qu'il avait aimés ici-bas, les vieux parents, si simples et si droits, sa chère femme, son Jean-Loup, qui serait un artiste, lui aussi, nos

compagnons des soirées de la rue de Sèvres, Coppée, et puis Barrès et enfin des camarades à lui, disparus depuis longtemps et dont j'ignorais les noms. Tous, il semblait les appeler en cette soirée dolente pour les convier, les associer à l'enivrant spectacle, à l'hommage qu'il rendait à la terre natale. Je vis que ses yeux se mouillaient. Sans doute devina-t-il ma gêne devant cette expansion inattendue : « Ne faites pas attention, conclut-il, je suis un petit garçon de la rue des Moulins. » La scène n'avait pas duré cinq minutes.

Nous rejoignîmes Jean-Loup qui nous avait précédés sur la route et nous remontâmes en auto. Au sommet d'une côte, Notre-Dame nous apparut, ses tours rougies par le crépuscule couleur d'origan. Et Forain, de son timbre coutumier : « Vous me préviendrez quand on rendra au culte le transept et l'abside : ce jour-là je viendrai entendre la messe et après j'irai manger avec vous une salade au lard et boire du Bouzy rouge. » Et voilà « l'insensible » Forain!

***

Je l'ai aimé pour son génie, pour son caractère et pour son magnifique amour de la Patrie. Je l'ai aimé parce qu'il incarnait à mes yeux, depuis la guerre, notre ville d'autrefois, notre Reims que nul ne reverra et où, lui et moi, à quinze ans de distance, entendîmes des choses qui ne seront plus jamais dites.

POL NEVEUX

CROISADE POUR L'ANÉMONE[1]

ÉPÎTRE AU CHEVALIER

Du Mont des Oliviers, le 18 janvier 192 .

Cher Paladin,

Il est des lettres auxquelles on devrait répondre toute sa vie; l'une, entre autres, datée du Mont des Oliviers, que vous m'écrivîtes le 20 décembre 1917. J'y fais écho de cette « Montagne par Excellence », comme l'appellent les Arabes, où vous êtes arrivé un soir d'hiver, pareil à celui-ci, menant une petite troupe armée, qui était votre brigade, celle qui prit Jérusalem. Vous avez bien voulu vous adresser à moi, de ce sommet, pour me dire ce qui en était d'un homme, et d'un Anglais, qui venait d'achever, pour le compte de son âme, l'entreprise manquée de Richard Cœur de Lion. C'est à vous que je dois le curieux bonheur, dont ma jeunesse désespéra, de connaître un croisé; non pas seulement la seizième partie, l'incertaine subdivision de l'un de ces messieurs, selon la charte des généalogistes, mais un chevalier tout d'une pièce. Votre silencieuse compagnie ne m'a pas quittée sur la route du Scopus. J'ai relu vos lignes : « Vers midi, la résistance des Turcs cessa. Ils fuyaient au nord et à l'est. Nos troupes avancées sur la route de Jaffa pressèrent leur marche. Nous étions venus de loin, et maintenant le but était proche. Un moine syrien d'Enab, nous avait dit, à El Kubebeh, dans une vallée où l'irruption de la guerre me semblait un sacrilège, — tellement

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er août.

ses sycomores et ses cyprès respiraient la paix, sur le bordd'un petit ruisseau, — que ce village s'était appelé autrefois Emmaüs. Après avoir traversé un profond ravin, la route gravissait au sud les pentes d'un plateau rocheux. Le mot d'ordre passa que ceci était notre dernière étape; et pourtant, même après que la route en lacets nous eut conduits au sommet de la montagne, aucune ville ne se montra, et, déjà, la courte journée d'hiver touchait à sa fin. Au dernier tournant, quand le ravin fut dépassé, nous vîmes des pentes nouvelles qui descendaient vers une autre vallée, encore dérobée à nos yeux. Vers le sud, un orage montait. Le sommet des montagnes était couvert de lourds nuages, qui semblaient écraser sous leur poids tout le paysage convulsif. Des vapeurs s'élevaient de la vallée cachée, comme d'un chaudron en ébullition, et le vent nous enveloppait de brumes. Sur ce plateau désert, nous avions l'air de cavaliers venus pour combattre les nuages. Devant nous, une montagne se dressait, toute droite : l'orage ne l'avait pas encore atteinte. Deux tours s'élevaient à son faîte, et nous pouvions voir un groupe d'arbres entourant une église à plusieurs dômes, bâtie au centre d'un enclos.

» — A quelle distance sommes-nous du sommet de cette colline? — demanda le général.

» — A peu près à cinq cents yards, — fut la réponse.

» La colline était le Mont des Oliviers, l'enclos était le Jardin de Gethsémani, au pied duquel la ville, encore invisible, s'étendait à un mille à peine de distance.

» — Souvenez-vous, — dit le général, — que personne ne doit passer les murs avant le commandant en chef. Le Taureau[1] serait furieux si pareille chose arrivait.

» Cette dernière injonction proférée, il monta dans sa voiture, pour aller annoncer au Quartier Général, et au Monde, que Jérusalem était tombée... »

Tel était le premier récit que vous m'avez adressé de l'événement. Par la suite, dans les salons, à l'époque du Traité de Versailles, quand des femmes vous demandaient de leur raconter votre entrée à Jérusalem, vous vous tiriez de ce mauvais pas de la façon la plus élégante :

1. *The Bull*, surnom donné au maréchal Allenby par ses troupes.

— Mon Dieu, Madame, pour tout vous dire, ce furent deux cuisiniers qui y entrèrent les premiers...

Et vous ne reculiez pas devant les détails de l'histoire qui terminait si heureusement celle des Croisades. Vous expliquiez que lorsqu'une brigade ou un corps d'armée a occupé son objectif et reçoit l'ordre de cantonner, les cuisiniers prennent les devants. Les vôtres étaient deux braves garçons, l'un du Berkshire et l'autre du Buckinghamshire, tous deux engagés volontaires. Ils enfourchèrent leurs bicyclettes, et arrivèrent les premiers devant un petit pont, et ce qui leur parut être une maison de péage, comme ils en avaient vu plusieurs dans leur pays. Là, un groupe de civils les attendaient. A leur tête, un vieux Turc frileux, dans une robe de chambre de fourrure. Ils cherchèrent honnêtement de la monnaie dans leurs poches : mais il ne s'agissait pas de cela. Le vieillard portait un plateau, et, dessus, un gros trousseau de clefs. Les jeunes cuisiniers se consultèrent du regard. Étaient-ce les clefs du garde-manger? Mais ils ne voulaient rien prendre à ce grand-père. Ils secouèrent la tête et continuèrent leur chemin. Or ce vieux Turc était le maire de la Cité de Dieu. Ce qu'il leur avait offert, ce qu'ils avaient refusé, c'étaient les clefs de Jérusalem!

Cette histoire me ravissait et je vous sais gré de m'annoncer que vous l'écrirez quelque jour pour moi, tout au long, dans un livre[1]. Après les cuisiniers, venait l'officier de réserve, avocat à Maidenhead, qui, lui, avait bien envie de prendre les clefs, mais n'eût pas osé se donner cette gloire par crainte d'éveiller la jalousie des chefs. N'oubliez pas l'arrivée des photographes, précédant de peu celle du « Taureau », qui reçut enfin ce dont l'avocat avait envie, et ce que les deux cuisiniers avaient dédaigné de prendre. Ces braves garçons, allant au plus pressé, qui sera toujours la faim des hommes, et négligeant tout le reste, c'est eux que j'imagine volontiers forçant les premiers les portes de la Jérusalem céleste, et disant dans leur simplicité : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour, pour que nous le leur donnions... »

J'ai pensé à vous sur cette montagne, où vous avez pu vous dire sans vaine gloire, que vous étiez venu pour faire succéder

1. Ce livre a été écrit et publié sous le titre de *Smaranda*.

à l'ombre de la dix-septième Jérusalem, qui était turque, l'ombre de la dix-huitième Jérusalem, qui est anglaise. C'est en quelque sorte justice que ce soit votre nation à qui a chose soit arrivée. La tradition gothique est encore vivante chez vous dans le style des maisons, des corps et des âmes. La Renaissance ne vous a pas touchés autant que nous, sur le continent. Je ne puis lire la première page du *Times* sans m'émouvoir de la part que ce quotidien à grand tirage fait au Christ. Il y a toujours une foule de gens qui se servent de la rubrique *In Memoriam* pour des communiqués qui passent avant toutes les autres nouvelles, avant les Indes, le cricket et l'Australie.

En souvenir toujours aimant, et qui jamais ne se fanera, de John Arthur Hiscoks, du 9e Régiment de Warwickshire. Kut-el-Amara, 25 janvier 1917. Avec Christ. « Plus grand Amour ne peut avoir que de donner sa vie pour son Ami. »

En amoureuse et douce mémoire de Thomas Lang, 2e Régiment de Grenadiers... A la garde de Jésus.

Gibson : En fière mémoire... Avec Christ.

Bullock :... Avec Christ... « Je suis la vérité et la vie. »

et les faisant-part ajoutent leur adresse : 10 Brunswick Terrace, Hove; 102 Ashley Gardens, Londres... Il est de ces anniversaires qui datent de loin, de ces souvenirs qui ne sont pas effacés depuis la guerre de l'Afrique du Sud, parfois même depuis la guerre de Crimée. Je me souviens de nos visites aux pélicans du Parc de Saint-James. C'est l'oiseau des tabernacles. *Pie pelicanne, Jesu domine!* Je vous tiens pour les plus pieux pélicans qui soient au monde, même ceux d'entre vous qui font profession de n'avoir, en fait de religion, que celle que leur vieille mère, en Devonshire, veut bien avoir pour eux. Malgré que vous soyez Huguenot, comme vous dites, je vous associe sans trop de difficulté à ma rêverie religieuse sur cette montagne vers laquelle vous avez chevauché, attentif seulement à la bouche de votre cheval, et pour le reste, vous en remettant à votre Sauveur dans les Cieux. Je sais que les cèdres du Liban sont presque tous en Angleterre. La sauvagerie des hommes du midi les a chassés de cette autre Montagne, d'où la fiancée s'élève comme une colonne de fumée, et c'est dans

votre île de T[illegible]é qu'ils ont trouvé refuge. Je sais que si je n'ai pas eu la honte de « payer à Mahomet le droit d'adorer Jésus-Christ », comme il arriva au chevalier de Chateaubriand, c'est à vous que je le dois. J'ai tâché, en gravissant cette colline, où brillèrent vos feux de bivouac, de m'imaginer que j'y montais avec vous. Et puisque *tout est possible à celui qui croit*, non pas avec ce « vous » sous les armes, mais avec un [illegible]e « vous » plus ancien, rencontré sur le chemin des chevriers, [illegible]c ce petit garçon qui entra au collège de Cheltenham à [illegible]e de treize ans, ce Kid farouche que personne ne connaissait, même pas sa mère, puisque vous avez dû le lui décrire beaucoup plus tard, comme s'il se fût agi d'un étranger : « Mère, saviez-vous que lorsque j'étais gamin, je ne pouvais pas lire le vingt-sixième chapitre de Saint-Mathieu sans pleurer? » Vous ne pouviez supporter l'idée que Jésus n'avait pas d'amis. C'est donc dans la compagnie de ce jeune inconnu à qui je donnais la main que j'ai fait cette ascension aujourd'hui. Nous nous sommes assis sur la terre, au pied des arbres, comme pour un goûter. Vous avez tiré de votre poche tout ce que contiennent de trésors les poches d'un garçon : d'abord un canif, puis un caillou blanc, puis un bout de ficelle savamment entortillé, ensuite un vieux timbre, enfin le petit livre noir tout usé portant l'écusson d'Oxford, où j'ai lu, par-dessus votre épaule, ce fameux vingt-sixième chapitre, dont les pages imprimées menu gondolaient sous vos larmes. J'y place, en manière de signet, une anémone. De l'endroit où nous sommes assis, vous et moi, je vous dirai ce que je vois, ce que je sens. Il n'est pas cinq heures de l'après-midi, mais trois. Le temps est ce qui s'appelle variable, entre mauvais et plus mauvais. Pour venir, j'ai franchi le Cédron, en me répétant les syllabes embaumées : car, vous le savez comme moi, le Cédron n'est rien qu'un terrain vague en délire, plein de boîtes de sardines et d'ossements de chameaux. Mais ici, les noms sont tout : la Judée, la Galilée, des paysages acoustiques. Le pouvoir sur nous des Lieux Saints, c'est de nous faire réintégrer notre enfance, à l'aide du Sésame-ouvre-toi des noms. Il en résulte un état général de tendresse, car toutes les enfances ont été tendres, même celles des plus terribles d'entre nous. En regardant l'écorce de ces oliviers ici, qui ne sont ni

beaux, ni nombreux, des « descendants », comme les appelle mon Oncle-Abbé, j'ai d'abord pensé au presse-papiers de l'Oncle Georges. Soudain m'est apparu le rond d'or de la lampe, sur la table à écrire du petit salon de ma mère, lieu de retraite, élevé contre nous, où les enfants pénétraient seulement pour dire bonsoir aux parents, et j'ai touché d'un doigt infiniment dévot et timide l'étrange objet de ma piété enfantine. C'était une rondelle de bois polie et vernie sur ses deux faces, mais rugueuse au pourtour, cadeau rapporté de Terre Sainte par le frère cadet de ma mère, seule personne de notre famille qui y fût allée. Une croix sculptée en creux et surmontée des mots : « Souvenir du Mont des Oliviers », attestait l'origine de l'objet. Je ne puis vous dire avec quel respect mêlé d'angoisse j'examinais les fibres du bois, essayant de calculer l'âge de l'arbre, et avec quelle fraîche douleur je m'excitais à penser : Voici un morceau d'un olivier qui a poussé sur la terre où les larmes de Jésus sont tombées. Peut-être entre-t-il dans sa substance un peu de cette eau céleste, un peu de ce sel, un peu de cette terre, contre laquelle il prosterna son visage, priant et disant : « *Mon Père, s'il est possible... toutefois non comme je veux, mais comme vous voulez.* » La Passion que nous nous sommes jouée à nous-mêmes, étant enfants, est de toutes la plus proche du mystère. Les mots : « sueur de sang », « agonie », soulevaient en moi une tempête de pitié. Je croyais voir les traces de la rosée rouge dans la composition du bois. Il me servait à revivre ce qui s'était passé dans le Jardin. Je comprenais Jésus écartant le calice, d'une manière tout intime, applicable à ma personne, divine et familière à la fois. C'était le temps où mon père mettait sa confiance dans l'huile de foie de morue, le plus nauséabond liquide qui soit au monde, pour guérir certaines pâleurs, certaines faiblesses, dont il me croyait menacée. Chaque fois que je voyais s'approcher de mes lèvres le verre de dégoût, je tâchais de m'y soustraire par une prière précipitée : « Loin de moi, si c'est possible. » Mais mon père voulait que ce fût de toute impossibilité. Je me pinçais le nez pour m'obliger à ouvrir la bouche. Quand j'acceptais de boire l'affreux calice, pour faire sa volonté et non la mienne, la présence dans la maison de la rondelle d'olivier aidait à ma soumission, sans que personne

s'en doutât. Je m'étonnais que mes parents fussent assez insensibles pour permettre que ce morceau de bois, plein de sève sacrée, et qui faisait des miracles, demeurât un instant de plus sur la table du petit salon, à la portée des indifférents, et que, posé par n'importe qui, sur n'importe quoi, tantôt sur les dépêches de l'Agence Havas que lisait mon père, tantôt sur les cartes d'invitation que recevait ma mère, il servît à l'usage impie de presse-papiers. Longtemps je n'osai confier mes pensées à personne, plus isolée au milieu des miens qu'une orpheline chez des étrangers. Seulement, je m'efforçais de faire, en touchant furtivement chaque soir l'objet de mon culte secret, « que mon âme fût triste jusqu'à la mort », et j'y réussissais parfaitement. J'eusse voulu sauver la rondelle de bois, la porter sur un autel, faire construire pour elle un reliquaire, et peut-être, plus tard, une église. J'étais dans ces dispositions d'esprit, quand, un soir, l'oncle Georges, précisément le donateur, vint dîner chez mes parents. Je pensais que l'occasion était bonne de confier mes projets à quelqu'un qui pourrait me comprendre. Je commençai par le questionner sur la manière dont il avait acquis, jadis, l'objet dont la vue et le contact m'affectaient si fort.

— Ah! — dit-il, — ce vieux presse-papiers t'intéresse? Il m'a été vendu, à Jérusalem, par les Pères Franciscains. Ils en font un grand commerce. J'ai su depuis que leurs ronds de bois viennent de Marseille. Il est défendu de débiter les oliviers de Gethsémani. D'abord, ils sont trop peu... »

Je vous dédie cette histoire, ignorée de ma mère et presque oubliée de moi, parce qu'elle m'a ôté longtemps le désir de visiter la Terre Sainte. Il a fallu votre lettre de 1917 pour me le rendre. Et me voici, à cette heure, vous écrivant, « devant l'église de Madame Sainte-Marie, au pied du Mont Olivet, où se trouve un moustier, en une roche qu'on appelle Gessémani; là, fut pris Jésus-Christ... là, le sang lui dégoutta de son corps, comme des sueurs ».

J'avais compris, avec le temps, que le jardin d'agonie est au dedans de nous. Mon Olivet intérieur me suffisait. Mais votre venue a renouvelé le miracle du presse-papiers, sans la déception. C'est vraiment à cette place, ici, qu'il me fallait être pour voir la ville que vous n'avez pas prise, mais délivrée.

Si vous m'y aviez conduite par les airs, les yeux bandés, sans me dire où nous allions, et ne m'ôtant mon bandeau que sur cette butte, j'aurais dit : Jérusalem! De ce mont, elle est en spectacle à Dieu, aux anges et aux hommes. Mais je regrette les bâtisses qui encombrent ma promenade. Ne pouvait-on laisser ces oliviers tout seuls? Ils portent à croire, très suffisamment. La ruine de ces lieux, ce sont les bâtisseurs qui la font. J'ai toujours envie de baiser la terre, là où ils n'ont pas mis quelque signe pour m'obliger à la vénération. Les femmes surtout ont été de terribles créatrices de boisseaux pour mettre la lumière dessous, en commençant par Sainte Hélène, l'impératrice responsable du grand couvercle, là-bas, qui fait, d'un coup, la mort et la vie prisonnières. D'autres ont continué, contre le vandalisme protecteur des paysages, leur œuvre de termitières. Depuis Sainte Ethérie et Sainte Mélanie la Jeune, jusqu'à la princesse de la Tour d'Auvergne et mademoiselle de Nicolay, dont nous rencontrons les parentes, toutes ont bâti, toutes ont exercé les ravages de leur génie constructif sur cette terre qui devait demeurer à jamais exposée au ciel. *Jésus enseignait au temple pendant la journée, et passait la nuit sur le Mont des Olives*, dit Saint-Luc. Oui, mais à la belle étoile. Eusèbe de Césarée témoigne que Sainte Hélène fit élever, vers le sommet, la grande basilique de l'Éléona, en mémoire de « l'Ascension accomplie », ce qui veut dire qu'elle interrompait toute communication directe entre le point de départ de l'Homme-Dieu et la nuée qui le déroba. Mais « la basilique fut rasée lors du passage du dévastateur Chosroès, l'an 614 », disent les guides. J'ajoute : fort heureusement. Sous Charlemagne, elle fut relevée ; sous Sala din, onla renversa. Châteaux de cartes des conquérants, rebâtis en trois jours, pour trois jours. Je vous reproche de n'avoir pas assez imité Chosroès, quand cette montagne tomba en votre pouvoir. Je regrette le respect humain, l'ennemi du respect divin, qui vous empêcha de ravager ici, de travailler pour la solitude, avec vos Perses. Vous avez craint, et me l'avez écrit, que si je venais quelque jour à Gethsémani, l'envie me prenne de chercher décidément refuge chez les Carmélites installées sur l'emplacement de l'Eléona, dont vous avez visité la clôture en usant de votre droit régalien. Il fallait renverser leurs murs;

mais soyez sans crainte; tout ce qui est terre et ciel m'attire; tout ce qui est bâtiment m'éloigne; je ne cherche ici que la roche vive.

J'ai appris sans plaisir des Assomptionnistes qui m'hébergent, que le cardinal Dubois, auquel je trouvais l'air bonhomme, est venu poser, lui aussi, pas plus tard que le 2 janvier 1920, sur la grotte où Jésus enseignait la fin du monde, la première pierre d'une basilique du Sacré-Cœur, élevée par l'œuvre du Vœu Catholique Universel. Chosroès! Chosroès! Je m'accuse d'avoir invoqué Chosroès sur cette montagne, et m'en confesserai, s'il le faut, à ce cardinal lui-même. Tous mes plus chers souvenirs de bonheur et de malheur montent vers ce sommet et descendent ces ravines, pour peu qu'on n'en barre pas le chemin. C'est le premier dimanche des Rameaux. Le petit âne a été pris sur ces pentes, dans le village tout proche de Bethphagé. J'ai vu, quand j'étais enfant, des bergers d'Auvergne, dans les pâturages penchés du Puy de Dôme, soulever dans leurs bras un ânon nouveau-né. Son pelage était d'une longueur et d'une épaisseur inaccoutumées. Il était né près des neiges, et portait pelisse. Dans sa sombre fourrure, une tache, en forme de croix, marquait son échine. Les pâtres nous ont raconté que c'était un signe qu'il descendait du petit de l'ânesse qui mena notre Seigneur à Jérusalem; et voyant que je croyais ce qu'ils disaient, ma mère me l'acheta pour me le donner : il s'appelait Golo.

Au pied de ces oliviers, fils d'oliviers, j'ai repensé à mon âne, fils et petit-fils de l'ânesse. L'innombrable postérité d'Aliboron couvre la terre. On l'a peinte, sculptée, honorée, dans toutes les cathédrales de France, d'Angleterre, d'Italie, d'Espagne, d'Allemagne, du Nouveau Monde, et dans tous les cloîtres. Des vitraux, des tableaux, des retables fameux ont peuplé ma mémoire de grisons têtus. Je vois pointer partout les longues oreilles. L'âne est dans la crèche; l'âne part pour l'Égypte, l'âne est du triomphe. De la pente où nous sommes assis, vous et moi, face à Jérusalem, le bruit qui monte d'elle, c'est une clameur asine. Ici et là, quelqu'un brait. Les chants grégoriens, les orgues, les cloches, les chœurs, les concerts religieux, Bach et Beethoven, la Sixtine, Jésus ne les a jamais entendus. Mais nous sommes sûrs du cri de l'âne.

L'ancêtre de mon Golo a descendu ce chemin en lacets, entraînant les cailloux, bronchant des quatre pieds à la fois, comme ils font tous, et les gens criaient : « Hosanna au Fils de David! » Bête, homme, ou Dieu, il faut toujours qu'on nous loue d'être le fils de quelqu'un. Ce joyeux dimanche des Rameaux me navre le cœur plus qu'aucune autre fête chrétienne. C'est vous qui m'avez écrit qu'en Judée le printemps est une émeute, et c'est par un matin de printemps qu'il descend de cette montagne. Tout lui rit. Les gens jettent leurs vêtements sous ses pieds; le petit homme Jachée monte dans le sycomore pour le mieux voir. Il passe sous des branches en fleurs, mais tout le temps il sait que l'heure approche, et qu'il n'a pas d'amis. Entre Pierre et Judas, la différence est si petite! Renié ou vendu, il n'a pas d'autre choix. Dans ce jour d'allégresse, est-il pire chagrin que d'être Dieu et de connaître le cœur des hommes? Je pense au mot de Montaigne : « Oh! mes amis, je n'ai pas d'amis ». Voilà mon introït pour la messe de Pâques fleuries. Pourtant, c'est aujourd'hui le plus beau dimanche de sa vie, son triomphe. Les palmes viennent d'être coupées :

Voilà que tout le monde court après lui[1].

Tout le monde le rattrapera; il n'ira pas bien loin. En descendant la Montagne des Oliviers, il peut embrasser son avenir. Il le tient dans son œil : la maison de Pilate, le Prétoire, le Golgotha : rien n'y manque. J'imagine qu'il eut besoin de pousser un peu son âne du talon; la bête ne voulait pas avancer sur le chemin de Jérusalem. L'âne est un animal qui se méfie de tout le monde, et qui n'a pas tout à fait tort.

J'ai reçu, sous bien des climats, ma part des rameaux. Dans ma paroisse parisienne, c'était le buis; au pays basque, le laurier; dans de froides et pauvres contrées, les chatons de l'aulne, les chenilles de velours du noisetier; à Venise, l'olivier; à Odessa, le cyprès et les violettes; à Rome, les palmes de l'Idumée. Jamais je n'ai touché ces branches sans penser que le triomphe est sans amis, la victoire sans secours, et qu'il faut que la monture du vainqueur, Golo, porte une croix blanche. Vous ne me contredirez pas, je le sais, pour être venu

[1] Saint-Jean.

ici après avoir gagné. Vous avez accompli les temps; vous avez donné à Madame votre vieille mère en Devonshire raison de croire qu'elle avait eu un fils prédit par les prophètes. Et toute sa communauté en a loué Dieu avec elle. Mais je demeure seule avec l'enfant qui ne pouvait pas lire le vingt-sixième chapitre de Saint-Mathieu sans pleurer : *Because He had no friends*, « parce qu'il n'avait pas d'amis... »

Trois sentiers conduisent de Gethsémani au sommet de la Colline des Oliviers. Lequel allons-nous prendre? Celui du milieu, le plus direct, mais le plus âpre, conduit au « Dominus Flevit », l'endroit présumé, dit le guide, — toujours des présomptions — où Jésus, le jour de son triomphe, prédit la ruine de Jérusalem et pleura sur elle. « A l'endroit où on le montre aujourd'hui, en supposant toutefois que la chapelle des Pères Franciscains... » Paroles entortillées qui me feraient fuir, si je ne les corrigeais aussitôt par celles du Sauveur lui-même :

Alors, si quelqu'un vous dit : Voilà que le Christ est ici, ou là, ne le croyez pas...

Encore un bâtiment : ce sont les Bénédictines du Calvaire, qui ont rompu la ligne de la montagne pour fonder un orphelinat. Plus loin, pas assez loin, s'élève le Carmel du Pater; je lui préfère la grotte du Credo, parce qu'elle est souterraine, taillée dans le roc, et ne dérange rien. Ces matérialisations m'ennuient autant que pourraient le faire des séances de spiritisme. Elles vont à l'encontre de leur but et ne servent qu'à éloigner l'esprit. Réciter dans le vent les deux prières de mon enfance, c'est tout ce que je viens faire ici. Le « Notre Père qui êtes aux Cieux » a le son d'une voix de quatre ans, et ne perdra jamais cet accent inimitable, dans la chambre aux échos où l'on parle de soi-même avec soi-même. Le Symbole des Apôtres est plus âgé. Je ne crois pas l'avoir su par cœur avant ma huitième année. C'est une prière longue et difficile. Certaines parties m'éblouissaient; d'autres me plongeaient dans une nuit incompréhensible. Dieu sait pourtant si je croyais facilement alors aux choses visibles et encore plus à celles qui ne le sont pas. Pour mettre le Credo en pratique, il me suffisait d'obtenir la permission de jouer avec les bougies de la salle à manger. Je les allumais, l'une au moyen de l'autre, et je voyais bien que je pouvais propager

la flamme sans la diminuer, la multiplier autant de fois que je voulais, autant de fois qu'il y avait de bougies, sans que jamais la flamme du commencement devînt plus petite. Les mots : « Lumière de lumière, Vrai Dieu de Vrai Dieu, engendré et non créé... » avaient pour moi un sens plein, grâce à ce jeu. « Consubstantiel-au-Père » était clair aussi. Le feu que j'avais pris à la première bougie, sans le lui ôter (et par quel mystère!) était le feu du feu, indéfiniment divisible, et cependant toujours entier. A cette partie lumineuse de ma prière, succédait l'ombre opaque, avec les mots noirs :

« Pour-notre-salut — qui s'est incarné — en prenant un corps — dans le sein de la Vierge Marie — par l'opération du Saint Esprit — et s'est fait homme — qui a été crucifié aussi pour nous... »

Je m'arrêtais net. Ici, je refusais de croire. Je ne voulais pas que Jésus fût crucifié pour moi, je me révoltais contre ma participation, si petite fût-elle, à cette horrible histoire du marteau et de l'enclume. Je pensais que loin d'accepter qu'il se laissât mettre en croix, j'eusse trouvé quelque moyen d'empêcher ce malheur, si seulement j'étais arrivée à temps sur le Calvaire. Cette pensée de ma venue tardive en ce monde, si longtemps après l'événement, me désespérait. C'est un état d'âme commun à tous les sauvages à qui le christianisme est raconté. Je mettais la main à la garde d'une épée imaginaire. Que n'ai-je été là avec mes Francs! Vous savez par expérience que les enfants des plus vieux civilisés débutent par la barbarie.

Comme j'avançais dans ma prière, je voyais venir l'Ascension, cette délivrance. Nous l'avions, en mourant, madame, échappée belle : ... *qui est ressuscité le troisième jour... qui est assis à la droite du Père... qui viendra de nouveau dans sa gloire juger les vivants et les morts...* Là, encore, je m'arrêtais. Mon sens de la justice absolue, ce sens supérieur des petits qu'on perd en grandissant, m'obligeait à me révolter. Il y aurait donc des morts *et des vivants*, le jour du jugement dernier? Une partie des hommes échapperait à la sale nécessité de mourir? Je ne trouvais pas cela juste; ou tout le monde, ou personne. Je voyais bien que, puisqu'il y avait la résurrection, la mort n'était plus qu'un accident désagréable, comme,

par exemple, de perdre ses dents de lait. Mais puisque Jésus lui-même s'y était soumis, l'avait souffert, c'était pour expliquer qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement. Je me demandais avec inquiétude s'il ne fallait pas souhaiter la fin du monde de mon temps, pour être parmi ceux qui seraient jugés vifs. Tout compte fait, j'aimais mieux cela. Mais une fois arrivée à ce point de mon raisonnement, je craignais d'être née beaucoup trop tôt; le monde n'avait pas l'air de vouloir finir; je m'endormais dans l'inquiétude.

A cette époque de ma vie où je discutais le Credo, étais-je protestante? C'est bien possible. Vous en jugerez mieux que moi. Aujourd'hui, je ne demande plus au Symbole des Apôtres, dans la grotte de sa première incantation, que de me prêter ses strophes qui charmeront mon âme :

Je crois en un seul Dieu,
père tout-puissant,
créateur du ciel et de la terre,
des choses visibles et invisibles...

Je suis montée avec vous jusqu'au sommet où soufflent tous les vents, pour visiter ce lieu dit, si bizarrement : la Mosquée de l'Ascension. Vous m'avez évoquée ici, et voyez, j'y suis venue. Pas avec vous, il est vrai : mais quelle présence est plus réelle que celle qui ne dépend pas de nous? Voici donc l'endroit d'où le Sauveur s'est absenté. Quel point de départ! Quelle vue! Quelle intelligence! La petite construction ne gêne pas : c'est un observatoire modeste; une tour pour surveiller la vigne. Elle remplace avec avantage le boisseau de l'Imbomon, une autre rotonde, construite à l'époque de l'Éléona, pour honorer le lieu *précis* de l'Ascension. Mais Saint Jérôme affirme que les architectes ne réussissaient pas à fermer la coupole. Saisis de crainte, ils y laissèrent une ouverture, pour montrer la route suivie par le Sauveur s'élevant dans les airs. Cet édifice ne dura pas. Ici recommence la monotone chronologie des constructions et des destructions. Ce que Constantin élève, Chosroès vient l'abattre, et ce que Modeste réédifie, Hakem le renverse. La mosquée tirée, à la gloire de Mahomet, des décombres de plusieurs églises chrétiennes sert de tente aujourd'hui pour abriter l'empreinte du pied du

Sauveur quittant la terre. Coulée dans le bronze, pour plus de pérennité, elle indique qu'il est parti du pied gauche. Réflexion sans malice. C'est de la folie, mais c'est aussi une sagesse pleine d'amour, qui fait que l'on cherche ici la trace du coup de pied au tremplin, le souvenir du nageur céleste qui remonte du fond de la terre à la surface des cieux.

« *Après qu'il eut ainsi parlé, il fut élevé en leur présence... Et comme ils avaient leurs regards fixés sur le ciel pendant qu'il s'étoignait, voici que deux anges parurent auprès d'eux, vêtus de blanc, et dirent : Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel?* »

« *Ils revinrent alors à Jérusalem de la montagne appelée des Oliviers...* »

De cette fabrique du christianisme, couronnée par sa mosquée, l'esprit des apôtres s'élance comme une douzaine d'éperviers, dans toutes les directions.

Je vois la vallée du Jourdain, la mer Morte, qui l'est à la façon des turquoises, les monts de Galaad, les monts de Moab, le pays bleu d'où le rêve de Ruth est descendu vers le sommeil de Booz. Tout près de moi, à mes pieds, le village de Béthanie et l'ombre du village de Bethphagé. Le vent qui passe soulève la poussière de la route qui va de Jérusalem à Jéricho. C'est cette ville, ou plutôt sa souvenance, une bourgade, que vous avez prise, le 21 février 1918[1]. Vous m'avez écrit alors que vous étiez triste d'avoir perdu des hommes dans ce combat. Nouveau Josué, le son de vos trompettes n'avait pas suffi.

Ceux qui ont été tués ressusciteront
Parce que votre rosée, Seigneur, est une rosée de lumière.

Sur ces jeunes Anglais tombés dans la Terre de Chanaan, tous les liseurs de la Bible d'Oxford, dans les cinq continents, auront prononcé des paroles d'espérance : *Viens des quatre vents, Esprit, et souffle sur ces hommes tués, et qu'ils revivent.* On aimerait tant savoir, comme nous l'avons su entre dix et quinze ans, qu'il suffit de s'étirer en bâillant, et de rire, pour sortir de son lit de mort, dispos, le troisième matin.

Nous sommes revenus par le bourg de Béthanie, ne serait-ce

1. Le Chevalier commandait les forces britanniques qui se sont emparées de Jéricho.

que pour la grâce de son nom, qui signifie Maison des Dattiers. C'est un village absent, comme vous savez. D'anciennes citernes, indiscernables parmi les ombres rocheuses, nous permettent d'imaginer tout ce qui nous plaira du fantôme des deux sœurs, près de la Pierre du Colloque, lieu où Marthe rencontra Jésus et osa lui adresser son effrayante requête. C'est là qu'elle a demandé pour son frère cette chose à faire frémir, cette anticipation folle, la résurrection d'avant la Résurrection, et qu'elle l'a obtenue. Vous savez qu'en dépit de ma sagesse apparente, j'ai l'esprit tourné contre l'inévitable, comme toutes les femmes. Je pense que si vous mouriez, je cesserais aussitôt de croire que vous êtes mortel.

En redescendant cette montagne que la foi a transportée à travers le monde, et multipliée comme un pain, je vous ai compris dans mes croyances, au livre des révélations. Je vous ai vu venir de loin, avec votre petite troupe de têtes blondes, masquées de fer. Un moine du IVe siècle vous a prédit; il savait de quel côté vous alliez venir, et pourquoi; parce que Jésus-Christ, au Calvaire, avait les yeux tournés vers l'Occident, et que le bras droit de la croix marquait le Nord. Votre portrait a été fait d'inspiration par Anne Commène, à l'époque de l'avant-dernière croisade, lorsqu'elle décrivit Tancrède, le Normand : « Il passait les plus grands d'une coudée; il était mince du ventre; large des épaules et de la poitrine. A y faire attention on s'apercevait qu'il était tant soit peu courbé. Il avait la peau très blanche et ses cheveux tiraient sur le blond; ils ne passaient pas les oreilles, au lieu de flotter comme ceux des autres barbares. Je ne puis dire de quelle couleur était sa barbe, ses joues et son menton étaient rasés : je crois pourtant qu'elle était rousse. Son œil bleu de mer laissait entrevoir sa bravoure et sa violence. Il y avait de l'agrément dans cette figure... »

Mais plus encore que l'apparence corporelle, vous ressemblez par l'âme à ce Tancrède, car, ayant remporté une victoire sur ses ennemis, il défendit à son écuyer de l'annoncer parce qu'il trouvait regrettable d'avoir versé le sang humain. Comme vous, les croisés vos frères étaient des gens à scrupules, et leur étrange modération venait de là. Godefroy refusa le titre de roi pour ne prendre que celui d'avoué du Saint-

Sépulcre, qui est un titre d'avocat. Il voulait se réserver seulement « la jouissance, c'est-à-dire la défense de la Terre Sainte », et c'est ce qu'a fait aussi votre nation. Je ne sais pas du tout pourquoi, vous connaissant, je perdrais le sens de votre personnage légendaire. Qu'il me soit permis, étant venue après vous en ce monde et sur cette montagne, de vous y représenter avec tout le recul nécessaire, rêvant, sous les armes, à quelque loi nouvelle destinée à pacifier la terre.

ÉPÎTRE AU ROI

Jérusalem, ce 19 janvier 192..

Sire,

C'est en revenant de la mosquée Al Sakrah (le Rocher), bâtie par le kalife Omar, qu'il me faut vous écrire. La beauté de cette perle mahométane entre pour peu de chose dans le choix que j'ai fait du sanctuaire des infidèles, pour y prier pour vous. Je vous dirai comment l'idée m'en est venue. Le lieu est admirable, et je commençai par n'avoir soin que d'exercer ma vue. Oubliant tout, je n'étais plus qu'un long regard. Pour arriver à la mosquée on traverse d'abord l'Esplanade du Temple, un désert dallé de sucre candi, une patinoire de marbre blanc, limité par quatre colonnades, si légères qu'elles ne soutiennent rien. Cette page de garde immaculée est bien faite pour préparer l'esprit à ce qu'on va voir ensuite, en pénétrant dans le lieu le plus coloré du monde. C'est le temple de l'arc-en-ciel. Des colonnes de brèche, de porphyre et de vert antique portent une coupole ornée de mosaïques étourdissantes; à les bien voir, tête renversée, l'envie m'a prise d'applaudir les virtuoses qui exécutèrent ces virages d'or. Ce sont des prisonniers chrétiens qui ont tracé ces fausses arabesques à l'époque de la conquête musulmane, et l'on sent, par cette sorte de force lyrique contenue dans tout l'ouvrage, que leurs mains captives retrouvaient, en travaillant, la liberté de la prière. Le mot « fou » s'appliquant au mot « luxe » est partout à sa place dans ce sanctuaire où l'agencement des couleurs sur les murailles, les vitraux, les balustres et les tapis forment une excitante musique. Mais au centre de la symphonie,

quelque chose m'a blessée. J'ai découvert le noyau de ces irradiations éblouissantes. Enfoncée au cœur du cœur de la mosquée, comme en un puits, il y a cette chose brute, un morceau de roche nue, la pierre du sacrifice d'Abraham, votre pierre, votre sacrifice. La tradition juive, consignée dans le Targoum d'Oukélos et dans Josèphe, assure que c'était là; ce rocher s'appelait le Mont Moriah. J'étais à la place même où le Père a levé le glaive sur son Fils, esquisse d'un geste, préfiguration d'un sacrifice bien plus grand et plus total. En somme, tout se réduit à cela, depuis le commencement des âges : il faut quelqu'un pour lever le couteau et quelqu'un pour tendre le cou, et que le sang soit innocent. Cette dernière condition surtout est essentielle. Si vous aviez pu croire votre fils coupable, vous eussiez pardonné. Vous saviez, de science certaine, innée, qu'être roi, c'est être un sacrificateur qui se sacrifie, et vous avez reconnu votre raison d'être, aussitôt qu'il vous fut demandé de vous exécuter, en cet autre. Du moins les rois de Perse ont-ils eu sur vous cet avantage de sacrifier tous les matins, en place de leur fils aîné, un mouton noir. Indifférente au fait que ce sanctuaire est mécréant, j'y ai pensé à vous avec une compassion si profonde qu'elle s'est muée en prière. Je me représentais votre souffrance, quand on vous fit gravir les pentes de cette autre montagne, qui emprunte son nom à une montagne voisine de celle où je me vois, le Sinaï. Et vous saviez que ce serait pour y porter condamnation sur la tête d'un fils bien-aimé, en qui vous aussi aviez mis toutes vos complaisances. Qui vous poussait? C'étaient les anciens et les scribes. On sait leurs noms. L'humanité n'a pas beaucoup changé, en mieux, depuis les jours d'Abraham. — « C'est le Roi, et le Roi seul, qui a pris la décision », jurèrent ceux-là même qui vous l'ont rendue inévitable! Je les crois volontiers; l'exemple vous venait de loin, et de haut. Vos sujets les plus respectueux ont dit : « Le pauvre Roi est héroïque, mais il n'a pas de volonté. » Nul ne vous connaît, mon Prince; on vous fait tort. Ce pressoir catholique, où votre âme héritée fut foulée aux pieds des anges pendant onze cents ans, n'a rien produit de plus pur que vous. En lisant Sainte Thérèse je vous démasquais : « C'est ce que j'ai vu arriver naguère à une personne, laquelle, sans être impétueuse de caractère, sait

si bien rompre en tout sa volonté, qu'elle semble n'en plus avoir. » Avec vous aussi, ce n'est qu'une apparence. Vous avez vraiment voulu cela, mais les raisons pour lesquelles vous l'avez voulu échappent à vos persécuteurs et à ceux qui ne sont pas de votre confession.

La loi manquera au prêtre. Et le conseil aux anciens. Le Roi sera en deuil, le Prince sera couvert de tristesse. Tout cela est déjà prédit dans les Prophètes, et la lecture des plus récents journaux confirme Ézéchiel pour peu qu'on y réfléchisse. La perversité humaine n'a pas subi de transformation sensible depuis les jours d'Abraham. Il n'est que de penser à vous sur le Mont Moriah, pour s'en apercevoir. Il me paraît providentiel d'avoir reçu votre lettre m'annonçant votre douleur paternelle, ici même, où l'on a tant pleuré et crié sur le malheur d'être Roi, c'est-à-dire, dans le principe, père universel. *Pourquoi avez-vous affligé votre serviteur? Pourquoi ne trouvai-je pas grâce devant vous? Et pourquoi avez-vous mis le poids de tout ce peuple sur moi? Est-ce moi qui ai conçu toute cette multitude ou qui l'ai engendrée pour que vous me disiez : Porte-les dans ton sein comme la nourrice a coutume de porter son petit enfant?* C'est une chose qui ne changera pas, cette royauté de pélican; il est même curieux de voir combien la nature du sacrifice demandé est monotone : toujours les entrailles du père.

Maintenant, quelle consolation inventerai-je pour vous l'offrir, autre que celle que vous avez choisie vous-même depuis longtemps : la lecture, et les fleurs, et cette combinaison de ces deux merveilles qu'on appelle la botanique.

Hier, en m'arrêtant sur la route d'Hébron, j'ai visité Ourtas, du latin *Hortus*, le jardin fermé de la Sulamite : un peu de verdure au creux d'un vallon. J'y ai cueilli quelques labiées pas encore fleuries, quelques orties naissantes. Vous connaissez cette flore amère d'avant-printemps, la même que chez nous, en Europe. Une source nommée l'Aïn Saleh passe pour être la fontaine scellée de l'Écriture. Quelques pauvres Arabes habitent la vallée où coule ce filet d'eau. Le gouvernement anglais veut capter la source, pour la conduire à Jérusalem; un tuyau peint en rouge de minium indique le commencement des travaux abandonnés; les bergers d'Ourtas ont fait opposition; ils ont gagné en première instance; mais

le procurateur de Judée a fait appel. Le procès, qui décidera du sort de ces petites labiées, sera jugé à Londres, la semaine prochaine. Mon guide en capuchon m'affirme qu'on peut reconnaître dans l'Aïn Athan d'aujourd'hui la source d'un jardin nommé Etham, où Salomon venait rêver et soupirer :

« *Le roi, revêtu d'un manteau blanc avait coutume, à l'aube naissante, de sortir de Jérusalem. Or, il y avait un endroit à deux skènes de la ville* (environ 12 kilomètres, la distance que j'ai parcourue en automobile), *appelé Etham, que les jardins et les eaux courantes rendaient agréable et fertile. C'est là qu'il faisait ses promenades en char.* » Sans l'amour des jardins, l'Ecclésiaste eût été inconsolable; et vous aussi, tellement la condition de roi a peu changé d'un temps à un autre, d'un pays à un autre, d'une religion à une autre. Ce sont toujours des hommes, disait Montaigne. A Ourtas, dans ce vallon, j'ai ramassé dans l'herbe un agneau. Pourquoi n'a-t-on pas toujours un agneau dans les bras? C'est doux et léger. L'œil est ravissant. Le mien était un agneau brun et blanc, frisé comme un enfant juif. En le portant, je me suis souvenue d'un mot de l'Oncle-Abbé qu'il faut que je vous dise : un converti de fraîche date l'exhortait à plus de sévérité.

— Un catholique, monsieur l'abbé, doit être féroce.

— Eh, monsieur, ce n'est pas mon avis; quand je monte à l'autel, je ne dis pas, voici la panthère de Dieu; je dis : *Agnus Dei.*

Votre religion est la même; c'est celle de l'agneau. Vous êtes celui qu'on mange. Dans cet esprit, vous ne serez dépassé par personne, et j'ose vous prédire le triomphe qui suit nécessairement l'immolation consentie.

Soutenez-moi avec des fleurs[1]. Cette parole du Cantique semble inventée par vous. Je vous ai toujours vu dans un jardin, depuis mon enfance, ou bien herborisant dans quelque endroit sauvage, et je sais quel secours les fleurs vous apportent en tout temps, en tout lieu. Dans le couvent que j'habite, je fais composer pour vous un herbier des Lieux Saints, et vous verrez l'hysope, et le nard, qui est une petite plante basse très curieuse, avec sa racine pivotante et sa tige couverte d'une espèce de fourrure très douce au toucher, dont l'odeur est enivrante. Les Pères Assomptionnistes m'ont appris que les

1. *Cantique des Cantiques*, II, 5.

montagnes de la Judée, au printemps, sont vraiment comme des parterres d'aromates, plantés par des parfumeurs. Je ferai en sorte que la collection soit complète et que pas un baume n'y manque pour vos multiples blessures.

C'est un lieu unique au monde pour y lamenter un roi que cette vieille Sion prophétique. Mais il me semble que vous dépassez par quelque côté vos modèles de douleur, vous à qui Dieu a donné *un cœur pour penser et qui l'a fait roi d'un peuple étranger*. Votre jeunesse, comme celle de David, n'était pas faite pour le sceptre. Il a fallu qu'après vingt ans vous entrepreniez un long voyage pour arriver au lieu de votre prédestination. Vous êtes *cet homme qui a quitté son père et sa mère, pour se bâtir sa solitude* dans un pays qui n'était pas le sien. Si vous n'aviez pas eu pour soutien les fleurs des champs, qui abondent sur ce sol d'alluvions, vous m'avez avoué vous-même que vous ne savez pas ce que vous seriez devenu. Je suis tranquille : les fleurs ne vous abandonneront jamais. Ce sont les scilles à deux feuilles des forêts qui vous ont aidé à vivre dans les commencements; ce sont les violettes qui vous ont permis de supporter la perte de votre premier amour, la fille du médecin de l'Université de Bonn. C'est la scabieuse rouge, si particulière aux territoires du Bas Danube, le rubis sang de pigeon des plaines, qui vous a donné assistance dans le malheur, quand vous découvrîtes votre véritable position dans ce pays; celle de maître-de-soi-seulement. Être celui qui ne fait jamais ce qu'il veut, et cela pendant un temps indéterminé, voilà le moine, et voilà l'héritier présomptif. Vous avez été de cette promotion monarchique d'Europe qui fit la guerre : pour vous, une guerre parricide et fratricide. La Providence vous a désigné pour régner en même temps que vos frères de Belgique, d'Angleterre, d'Allemagne, de Russie, d'Autriche, de Hongrie, de Grèce, d'Italie, de Serbie, de Bulgarie, souverains absolus ou conditionnels, il n'importe, puisque de l'autocrate jusqu'au Président de République, aucun n'a pu faire ce qu'il a voulu, comme ils l'ont tous confessé publiquement depuis. Un examen, même superficiel, de ces cas isolés porte à connaître pourquoi toute couronne un peu sérieuse est fermée par un petit calvaire en réduction, un sommet que termine une croix. Je n'ai rien

à vous apprendre sur votre condition, mais parce qu'il m'est permis de vous en parler d'ici, de Jérusalem, peut-être pourrai-je trouver quelques paroles qui vous rappelleront que, votre état exceptionnel étant probablement de tous les états le plus malheureux, il fut choisi pour la Passion, et que ce fut sous le nom de roi, avec les attributs qui y sont attachés, sceptre, manteau et couronne à plusieurs pointes, que Jésus fut souffleté, sali, et puis inscrit sur le registre des condamnés politiques. Familiarisé dès votre jeunesse avec « la bête morte, le néant, l'état d'enfance, l'état d'hostie », pris par la double meule de l'éducation monastique et monarchique, rien n'a résisté en vous à l'oblation, quand le moment fut venu d'être holocauste. De vous, je passe à vos contemporains couronnés. Pour que toutes les prophéties soient appuyées d'un exemple vivant, contrôlable, nous n'avons que le choix parmi vos frères. Deux d'entre eux, les rois de Grèce et d'Italie, qui portent des noms de pays si beaux qu'ils font rêver le reste de la terre, ont été revêtus de manteaux trempés dans le sang de leurs pères : Georges Ier, assassiné; Humbert Ier, assassiné. Le véritable sens du tapis rouge sur lequel vous marchez n'a pas été perdu, depuis les jours d'Agamemnon; vous montez les degrés du trône, et vous descendez du train sur une étoffe de pourpre, ce qui signifie toujours la même chose : que le sang du sacrifice est sur vous et sous vous. Je ne vous ai jamais salué sans penser que je saluais la victime.

Je me souviens d'une photographie jaunissante que vous m'avez montrée jadis, dans l'un de vos albums; un groupe de deux, un instantané. C'étaient deux chasseurs pendant leur voyage aux Indes, deux jeunes gens appuyés sur leurs fusils, allant tuer le tigre, et se ressemblant si parfaitement qu'on les eût pris pour des jumeaux. Ils étaient les fils de deux sœurs qui s'aimaient, Alexandra et Dagmar, la Reine d'Angleterre et l'Impératrice de Russie. Par elles, leurs petits garçons, élevés comme s'ils étaient déjà frères, avaient, à tous les âges, passé ensemble leurs vacances; jusqu'au jour où leurs jeux devinrent plus graves, où, pour se préparer à la férocité de leur vie future, ils s'en allèrent chasser les fauves. L'un y sauva la vie de l'autre, aux prises avec le tigre royal. Vous m'avez raconté l'accident dans tous ses détails, et comment

ce fut « Niky » qui eut le bonheur de pouvoir arracher « Georgey » à la mort. Plus tard, quand tous les deux furent devenus les oints du Seigneur, vrais frères en sacerdoce, le Tsar et le Roi-Empereur se sont alliés pour une autre chasse, bien plus terrible, au cours de laquelle l'un fut déchiré par la bête, sans que l'autre ait eu le temps de lui porter secours, et Nicolas II périt dans la cave de la maison Ipatieff, lui et tous ses enfants.

Voyez votre cousin, Albert, roi des Belges, et Élisabeth sa femme : on les loue d'avoir fait, à la Panne, litière de tout autre sentiment que le national, mais peut-on savoir à quel prix? La mère du Roi et la mère de la Reine, les frères de la Reine et les oncles du Roi, tous ennemis, devaient être d'abord soufferts et puis vaincus, comme eux-mêmes, et comme vous, dont tout le sang était allemand, et qui ne fûtes vainqueur que mis hors de vous-même et pour ainsi dire forcé de sortir de votre humanité. Vous pouvez bien dire, en vous frappant le cœur, le Jeudi Saint, à Tenèbres : « Extraneus factus sum fratribus meis, et peregrinus filiis matris mea : » *Je suis devenu comme un inconnu à mes frères, et comme un étranger aux enfants de ma mère.*

Je passe les détrônés, les insultés, les déchus, morts en exil, pour arriver à celui qui fut roi « dès le ventre de sa mère », comme il est dit dans la Bible et qui, Saint Sébastien des monarques, est une cible vivante pour son peuple, depuis sa naissance et jusqu'à ce jour qui n'aura d'autre récompense en ce monde, pour un martyre espacé sur son règne d'enfant et sur son règne d'homme, que la conquête et l'occupation du dernier tombeau de l'Escurial. Au moins ces vieux rois de Juda vivaient-ils sous la nuée d'où Dieu leur parlait et venait habiter avec eux sur la terre. Vous n'avez plus cette présence et cette compagnie. Pourtant la nature de votre royauté est restée la même. Quand Saül mourut de la main d'un meurtrier, David s'écria : « Qui a osé frapper le christ du Seigneur? » C'est donc là le titre caché des rois que vous portez tous en secret comme une cotte de mailles.

Des nuages se sont groupés sur Jérusalem pendant que je vous écris; il semble qu'un courant d'air perpétuel créé par le voisinage de la mer, assemble les nuées sur cette montagne, après les en avoir chassées, de sorte que le ciel n'est jamais

vide. Je me demande quel temps il faisait sur la montagne de Sinaïa, quand vous y êtes venu pour accomplir votre sacrifice rituel. J'espère que la cruauté d'un ciel bleu, sans nuages, vous fut épargnée ce jour-là.

Vous trouverez dans l'herbier que je fais préparer pour vous plusieurs des fleurs des champs qui poussent aussi sur les rivages de la mer Noire. Vous m'avez souvent dit que la flore de cette contrée est presque entièrement palestinienne. Je suis venue trop tôt pour pouvoir en juger; mais je vaincrai mon ignorance par la science d'autrui. Ce que m'ont appris les Pères Blancs, à l'école des Études Bibliques, que j'allai visiter chez eux à mon retour d'Ourtas, c'est que le Seigneur a proféré sur lui-même une très mystérieuse parole, et je l'inscrirai dans l'herbier, à la page où j'ai pressé l'anémone coronaire de Terre Sainte : « Je suis la fleur des champs... » Et le père de Bérulle, commentant la parole sacrée, a dit : « Il s'appelle fleur et germe, c'est à savoir fleur et germe de la divinité; c'est le nom que la langue hébraïque lui donne dans Isaïe, qui lui est conservé en la riche et heureuse version de l'Église, c'est le terme dont Saint Denis l'appelle en ses « Noms Divins », ce qui lui convient à bon droit... car la fleur est le premier ornement que le soleil donne à la nature... la fleur est ce que l'arbre, par sa vertu féconde, pousse et produit le premier, en l'aménité du printemps... Il est fleur quant à sa beauté, laquelle convient proprement à sa personne, et est attribuée au Verbe, non seulement par nos docteurs, mais par les platoniciens mêmes... qui ont aperçu les ombres de nos mystères dans leurs figures, et vu quelque chose de leurs grandeurs dans les énigmes de nos prophètes... »

Vous qui êtes un roi savant dans l'étude des langues mortes, vous pouvez confronter le texte de Bérulle avec les textes d'Isaïe et de Platon, et vous comprendrez aussitôt pourquoi l'anémone rouge, qui fut aussi la fleur de Perséphone, et puis le fleur d'Adonis, deux fois consacrée à la mort dans l'ivresse du printemps, porte sur ses pétales sanglants la couleur propre aux vêtements des rois, et fut choisie par l'Esprit pour figurer Jésus, car la traduction littérale révèle que le Seigneur a dit très explicitement à son Seigneur : « Je suis l'*anémone* des champs. »

PRINCESSE BIBESCO

L'ALLEMAGNE

ET LES

RESPONSABILITÉS DE LA GUERRE

Le jour même où il adressait à la France la déclaration de guerre, le gouvernement allemand de 1914 se préoccupait déjà de donner à l'opinion publique une justification de sa politique. La guerre qui s'engageait, disait-il, lui avait été imposée par ses adversaires, et, plus que tout autre, par la Russie. L'Allemagne était en état de légitime défense; elle prenait les armes, contre son gré, pour assurer sa situation de grande puissance; elle était la victime d'une conjuration, qui, depuis dix ans, travaillait à l'encercler. Pendant tout le cours de la guerre, Guillaume II ne laisse jamais passer l'occasion d'affirmer à nouveau la même thèse : « Cette guerre, je ne l'ai pas voulue. » L'opinion allemande, dans son ensemble, ne met jamais en doute cette innocence; le peuple allemand accepte, comme tout autre peuple, une affirmation qui répond à un besoin profond : le sentiment de combattre pour une juste cause. Les rares dissidents sont condamnés au silence; le petit groupe de pacifistes et de républicains allemands établi en Suisse est presque seul à réagir. Richard Grelling lance son célèbre « J'accuse », et dresse contre la politique impériale le réquisitoire le plus sévère. Il fortifie, dans le monde entier, la conviction qui commence à se répandre, celle de la responsabilité allemande. Il n'ébranle pas l'opinion de ses compatriotes. En 1918 encore, l'Allemagne est presque unanime à protester contre l'accusation d'avoir provoqué la guerre.

La chute du régime impérial paraît devoir ébranler cette conviction. Lorsque, à la suite de la révolution du 9 novembre 1918, les socialistes indépendants participent au gouvernement, ils estiment que le peuple allemand a le droit de savoir la vérité. Karl Kautsky, devenu secrétaire d'État adjoint au Ministère des Affaires étrangères, explore les Archives diplomatiques; il arrive à la conviction que le gouvernement impérial a été en 1914 le « complice » de l'Autriche-Hongrie et porte, comme elle, la responsabilité de la guerre. Tandis que Kautsky, à Berlin, prépare la collection des pièces diplomatiques qui permettront de connaître la politique allemande de juillet 1914, Kurt Eisner, à Munich, trouve dans les archives bavaroises des documents accablants qu'il fait immédiatement publier dans la presse. L'un et l'autre obéissent à des mobiles politiques. Ils veulent montrer au peuple allemand que le gouvernement impérial l'a trompé et l'a conduit à la ruine; ils veulent lui inculquer la conviction que la catastrophe est la conséquence d'un régime : la monarchie héréditaire. Mais ils veulent aussi servir l'intérêt de l'Allemagne. Si le peuple allemand reconnaît son erreur, s'il répudie toute solidarité avec l'ancien gouvernement, il pourra retrouver les sympathies qu'il a perdues. « On ne peut rendre de meilleur service au peuple allemand », écrit Kautsky[1] « que celui de dévoiler les mensonges qui l'ont égaré. Ils le déchargent, en effet, *moralement* aux yeux du monde. »

Mais le mouvement qui entraîne un moment les milieux socialistes indépendants ne se développe pas. La délégation allemande à la Conférence de la paix refuse de s'engager dans cette voie; elle ne veut pas désavouer l' « ancien gouvernement ». Lorsque, le 7 mai 1919, le comte Brockdorff-Rantzau reçoit communication du traité, il y trouve l'article 231. « Les gouvernements alliés et associés déclarent, et l'Allemagne reconnaît, que l'Allemagne et ses alliés sont responsables, pour les avoir causés, de toutes les destructions et dommages que les gouvernements alliés et associés et leurs nationaux ont subis, du fait de la guerre qui leur a été *imposée par l'agression* de l'Allemagne et de ses alliés. » A vrai dire, l'article 231

1. *Comment s'est déclenchée la guerre mondiale*, Paris, A. Costes, 1923, p. 215. L'édition allemande est datée de 1919.

se borne à une constatation de fait : l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, en prenant l'initiative des opérations militaires, n'ont-elles pas obligé leurs adversaires à engager la lutte? Mais la délégation allemande à la Conférence de la paix s'empresse d'interpréter cet article comme s'il impliquait un jugement de responsabilité unilatérale et absolue. Elle proteste. Sans doute l'Allemagne a commis une « agression contraire au droit des gens » parce qu'elle a violé la neutralité belge, mais elle ne veut pas reconnaître « une prétendue culpabilité en fait de l'origine de la guerre ». Dès ce moment la tactique allemande s'affirme : il s'agit de déplacer la question et de « noyer » la recherche des responsabilités dans une enquête qui porterait sur toute la politique internationale d'avant-guerre. Les Alliés se refusent, bien entendu, à engager une discussion. Ils se bornent à affirmer que cette enquête plus large ne ferait que confirmer leur point de vue; la guerre européenne a été « la résultante logique de la politique allemande », politique de domination et de violence. Sous la contrainte, l'Allemagne signe, après une dernière protestation.

Depuis 1919, la protestation contre le « mensonge des responsabilités » n'a jamais cessé. Les hommes du gouvernement, de Marx à Stresemann, du général Groener au maréchal Hindenburg, les journaux, les grandes associations n'ont pas laissé passer une seule occasion de la renouveler. « L'aveu qui nous a été imposé par le traité de Versailles, sous la pression d'une force supérieure, — à savoir que l'Allemagne a déchaîné par son agression la guerre mondiale, — est en contradiction avec les faits historiques. » Cette déclaration du 31 août 1924 exprime, aujourd'hui encore, l'attitude de l'opinion publique allemande, dans sa presque unanimité. A l'appui de cette thèse, les services allemands de propagande ont multiplié les plaidoyers. Mais, à côté de ces publications de circonstance, apparaissent les œuvres historiques qui prétendent à l'indépendance; elles ne peuvent pas échapper, — cela va sans dire, — aux préoccupations nationales; mais elles expriment une opinion réfléchie, et, je veux le croire, sincère. C'est en elles[1]

1. L'ouvrage qui a, le premier, présenté, dans ses traits essentiels, la thèse allemande est celui du comte Max Montgelas, *Leitfaden zur Kriegsschuldfrage* (1923). Ce n'est pas une étude critique, mais un plaidoyer. Parmi les études plus

qu'il faut chercher la thèse allemande des responsabilités de la guerre, en se plaçant ici au seul point de vue de l'histoire.

***

La crise de juillet 1914, disent les historiens allemands, aurait présenté une physionomie toute différente, si les événements des années précédentes n'avaient pas soumis l'Europe à une lourde inquiétude. Sans prétendre que la guerre, après l'attentat de Serajevo, ait été fatale, il est donc juste d'examiner ces origines lointaines du conflit, ne serait-ce que pour comprendre comment s'était formée « l'atmosphère politique de 1914 ». La division de l'Europe en deux groupes de puissances, l'opposition presque incessante de la Triplice et de la Triple Entente, la rivalité d'armements avaient habitué les peuples européens à l'idée de la guerre. Parmi les grandes puissances, quelles sont celles qui portent la responsabilité de cette situation?

L'Allemagne, dans les vingt-cinq années qui ont précédé la grande crise, a vu battre en brèche l'hégémonie qu'elle exerçait au temps de Bismarck. L'alliance franco-russe a été la première barrière dressée contre la politique allemande; elle était, à l'origine, strictement défensive, mais elle a pris, avec Delcassé une « allure offensive », par les engagements complémentaires adoptés en 1899. A partir de ce moment, la situation de l'Allemagne en Europe n'a fait que décliner; en 1902, l'Italie conclut avec la France l'accord secret de neutralité qui « interprète » le traité de la Triple-Alliance; en 1904, l'accord franco-anglais du 8 avril marque le début d'une Entente cordiale qui prendra une valeur plus précise à partir de janvier 1906, lorsque commenceront les conversations d'États-Majors; cette Entente cordiale, dit par

récentes et plus solides, il faut retenir surtout celles de Brandenburg, *Von Bismarck zum Weltkriege*, 1924 (sur la politique internationale d'avant-guerre), celles de Hermann Lutz, *Dir europaische Politik in der Julikrisis*, 1924, et de Eugen Fischer, *Die 39 kritischen Tage wie die wirklich waren* (sur la crise de juillet 1914); enfin les essais de Wilhelm Mommsen, *Die Vorgeschichte des Weltkrieges*, 1929, et de Karl Schneedemann (dans le volume intitulé *Zehn Jahre Versailles*). Les ouvrages de Stieve, de Wegerer sont des œuvres de propagande plutôt que d'histoire.

exemple M. Hermann Lutz, équivaut à une alliance *de fait*, car le cabinet de Londres est pratiquement lié, encore qu'il s'en défende, par les arrangements militaires et navals; en 1907, le traité du 30 juillet, qui règle les différends anglo-russes en Asie (Perse, Afghanistan, Thibet), met fin à un antagonisme vieux de soixante-dix ans : le rapprochement de l'Angleterre et de la Russie complète l'alliance franco-russe. La Triple-Entente est formée. Au moment où l'Allemagne peut craindre une défection de l'Italie, elle trouve en face d'elle cette combinaison nouvelle qui peut la priver de sa « place au soleil ». L' « encerclement » de l'Allemagne s'achève. L'inquiétude qu'elle éprouve explique son attitude dans les crises qui se succèdent après 1907 : crise de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, crise marocaine, guerres balkaniques. Dans chacune d'elles, le Gouvernement de Berlin prend une attitude énergique, mais, au fond, il ne souhaite pas le conflit; la preuve en est qu'il laisse passer « à plusieurs reprises » des occasions favorables pour une guerre préventive. Dans les Balkans, l'Allemagne appuie, parfois à regret, la politique austro-hongroise; elle s'associe aux initiatives prises contre la Serbie; mais comment pourrait-elle tolérer le développement d'un mouvement yougoslave qui menacerait l'existence même de l'Autriche-Hongrie? Dans l'affaire marocaine, elle cherche uniquement à protéger ses intérêts, à obliger la France à lui donner des compensations légitimes : l'envoi du *Panther* à Agadir n'a pas d'autre but. En somme, « l'Allemagne ne poursuivait ni en Europe ni ailleurs un but politique qui ne pût être atteint que par la guerre[1] ».

Il est vrai, — les historiens allemands se résignent, en général, à le reconnaître, — que cette politique « défensive » a été menée, bien souvent, avec des moyens et des procédés violents : l'attitude de Bülow, en juin 1905, lorsqu'il exige la démission de Delcassé, en mars 1909 lorsqu'il oblige la Russie, sous la menace d'une rupture, à abandonner la Serbie dans l'affaire de Bosnie-Herzégovine; celle de Kiderlen-Wächter qui, à deux reprises, laisse entendre qu'il ira jusqu'à la guerre, pendant les négociations de 1911, tous ces incidents qui

1. C'est une des « thèses » dans lesquelles le comte Max Montgelas résume son ouvrage.

mettent l'Europe au seuil d'un conflit sont bien des initiatives allemandes; les documents diplomatiques publiés par la Wilhelmstrasse en apportent la preuve. Mais, — disent les historiens allemands, — l'Allemagne n'avait pas, au fond, d'intention agressive; si elle se donnait ces allures inquiétantes, c'était pure maladresse. Cette excuse reste le principal argument des porte-parole de la thèse allemande; ils sont prêts à reconnaître que la politique de leurs hommes d'État, celle de Bülow comme celle de Kiderlen, a été médiocre et que les conséquences en ont été dangereuses; mais ils affirment aussitôt que l'on aurait tort de la juger d'après les apparences. Politique imprudente, oui; belliqueuse, non. L'un d'eux écrit : « Je ne peux défendre l'innocence morale du gouvernement allemand que si je fais abstraction de son intelligence [1]. »

Mais, — ajoutent aussitôt les historiens allemands, — si l'Allemagne a péché par maladresse, la Triple Entente a été beaucoup plus habile. Sans se laisser aller à des gestes de menace, elle a travaillé, méthodiquement, à affaiblir la situation des Puissances Centrales et à les isoler. C'est la Russie qui, de l'avis de tous, a joué ici le premier rôle. Certes, après les défaites subies en Mandchourie, elle a été obligée, pendant cinq ans, d'être prudente : elle était hors d'état d'affronter un conflit. Mais, à la fin de 1911, la réorganisation de son armée lui permet de reprendre une politique active; elle intervient dans les Balkans pour nouer, en mars 1912, l'alliance de la Bulgarie et de la Serbie, à laquelle la Grèce va s'associer; cette alliance est « une convention de guerre » selon l'expression de M. Poincaré lui-même. La guerre balkanique éclate en effet; elle est le résultat de cette politique russe; elle met l'Europe à deux doigts d'un conflit général. Après la seconde guerre balkanique, le traité de Bucarest (10 août 1913) marque pour la Russie, un accroissement de prestige; la Serbie, sa protégée, a maintenant un rôle de premier plan dans la péninsule balkanique; elle exerce une attraction sur les populations yougoslaves de la monarchie austro-hongroise; elle entretient, par sa propagande, un mouvement séparatiste en Bosnie-Herzégovine, en Dalmatie, en Croatie. Comment le

1. M. Wilhelm Mommsen, dans son opuscule *Die Vorgeschichte des Weltkrieges*,

gouvernement de Vienne pourrait-il tolérer cette menace? Or la politique russe encourage les Serbes. Elle ne s'en tient pas là. « L'impérialisme » russe ne perd pas de vue l'objectif traditionnel, la question de Constantinople et des Détroits; le gouvernement du Tsar, dans une conférence de février 1914, admet que, si une guerre générale venait à éclater en Europe, l'occasion serait favorable pour régler cette grande question à son avantage. La Russie a donc un « but de guerre » précis, alors que l'Allemagne n'en a pas. De là à conclure qu'elle souhaite un conflit, il n'y a qu'un pas. Certains historiens allemands n'hésitent pas à le franchir. Les plus modérés d'entre eux admettent que Nicolas II et Sazonoff n'ont pas *préparé* la guerre pour conquérir les Détroits; mais, disent-ils, il suffit qu'un conflit européen fût considéré, à Pétersbourg, comme une occasion de réaliser l'idéal national : en pareil cas, les hommes d'État offrent « une moindre résistance » à l'idée de guerre.

Cette politique russe, continuent les historiens allemands, a trouvé l'appui de la France. Le gouvernement de M. Poincaré, en 1912, n'a pas découragé les initiatives de Sazonoff; à l'automne de la même année, au moment où la question du « port serbe » sur l'Adriatique risquait de provoquer un conflit austro-russe, il a donné au gouvernement allié la promesse d'un concours armé; en somme, par toute son attitude il a favorisé les desseins agressifs de la Russie. Pourquoi? Sans doute parce que, dit encore M. Wilhelm Mommsen, la France, comme la Russie, avait un idéal à satisfaire, un « but de guerre » à atteindre : l'Alsace-Lorraine.

L'Angleterre, au contraire, n'a pas de rôle actif dans le développement de la politique russe; mais elle contribue indirectement à assurer à l'alliance franco-russe une fermeté nouvelle. Sir Ed. Grey ne souhaite pas le conflit; il se refuse à transformer la Triple Entente en une alliance, mais, peut-être à son insu, il jette l'huile sur le feu. Par la conclusion de l'arrangement naval de 1912-1913, qui laisse à la flotte anglaise le soin de défendre les côtes françaises de la Manche, il a pris un engagement moral. Il se croit libre encore; en fait, il ne l'est plus. Par la négociation d'une convention navale avec la Russie, en juin 1914, il cherche à donner aux relations anglo-

russes un caractère analogue à celui des relations franco-anglaises; et, bien que cette négociation reste inachevée, elle marque dans la politique britannique une évolution qui a la valeur d'un encouragement.

Dans la formation des groupements d'alliances qui vont s'affronter en 1914, dans l'évolution générale de la politique internationale d'avant-guerre, c'est donc à la Russie et à la France que la thèse allemande attribue le premier rôle. A ces progrès méthodiques, l'Allemagne n'oppose qu'une attitude défensive.

L'attentat de Serajevo survient (28 juin 1914). Le gouvernement austro-hongrois veut faire porter au gouvernement de Belgrade une part de responsabilité dans l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand. Est-ce une prétention excessive? Non, disent les historiens allemands; les révélations qui ont été faites, dans ces dernières années, montrent que les meurtriers de Serajevo avaient trouvé en Serbie des concours actifs, et que le chef du service des renseignements à l'État-Major général serbe, le colonel Dimitrievitch, avait collaboré à la préparation de l'attentat; ce Dimitrievitch, il est vrai, était un homme dangereux pour le gouvernement serbe lui-même, et se trouvait en conflit avec le ministère Patchich. Mais certains témoignages permettent aujourd'hui d'affirmer que le Cabinet de Belgrade avait connu, en temps utile, l'existence du complot. A-t-il fait une tentative pour entraver l'exécution du projet? A-t-il, au moins, mis en garde le gouvernement austro-hongrois? Il n'a pas pris de mesures rigoureuses; il n'a pas donné à Vienne un avertissement sérieux. C'est assez dire que l'Autriche-Hongrie était fondée à exiger des satisfactions, et, au besoin, à les imposer par la guerre. Le gouvernement allemand a donné à son alliée, dès le 5 juillet 1914, son plein assentiment. Dans une question qui présentait pour l'Autriche-Hongrie un intérêt vital, il ne pouvait pas agir autrement.

Mais, alors même qu'il encourageait l'Autriche-Hongrie à attaquer la Serbie, le gouvernement impérial — au dire des historiens allemands, — ne souhaitait pas une guerre européenne. Il n'ignorait certes pas que le conflit austro-serbe

pouvait entraîner des complications et provoquer une intervention russe; il estimait cependant que ce risque était faible : la Russie hésiterait à soutenir les Serbes, parce qu'elle ne pourrait pas approuver « des régicides »; la France, qui était en train de constater les lacunes de son armement, la Grande-Bretagne, absorbée par les difficultés de la question irlandaise, exerceraient sur le gouvernement du Tsar une influence apaisante. Il serait donc possible de « localiser » la guerre austro-serbe : l'Europe resterait passive. Les événements, il est vrai, ont montré à la diplomatie allemande qu'elle s'était trompée; la Russie, dès la nouvelle de l'ultimatum austro-hongrois à la Serbie (23 juillet), a déclaré qu'elle ne laisserait pas écraser le petit royaume. Lorsqu'elle a constaté, le 27 juillet, que la « localisation » du conflit austro-serbe n'était plus possible, l'Allemagne a essayé de « retenir » l'Autriche-Hongrie. Sans doute, elle n'a pas accepté la proposition anglaise de conférence, parce qu'elle avait la certitude que, dans ce « tribunal européen », ses adversaires auraient la majorité. Mais elle a donné, à plusieurs reprises, au gouvernement de Vienne le conseil formel et pressant de renoncer à son « expédition de châtiment » et d'accepter un compromis. L'Autriche-Hongrie n'a pas voulu tenir compte de ces avis. Est-ce l'Allemagne qui peut en être tenue pour responsable?

D'ailleurs peut-être, en fin de compte, le gouvernement austro-hongrois aurait-il cédé aux instances de l'Allemagne, si, le 30 juillet, la Russie n'avait pas proclamé la mobilisation générale de ses forces, qui rendait vaine toute tentative de la diplomatie. « On approchait d'une entente lorsque la mobilisation générale russe déchira brusquement les fils », écrivait le comte Max Montgelas en 1923[1]. Cette thèse est toujours celle des historiens allemands. La mobilisation générale russe, disent-ils, a été l'événement décisif. Qu'importent les maladresses que le gouvernement de Guillaume II a pu commettre ensuite? La Russie, par l'ukase de mobilisation générale, a rendu la guerre européenne inévitable. Les négociateurs de l'alliance franco-russe, en 1892, n'avaient-ils pas été d'accord pour reconnaître que « la mobilisation, c'est la déclaration de guerre »? Menacée, l'Allemagne a lancé son double ulti-

1. Page 251 de la traduction française.

matum; elle a déclaré la guerre. Faute politique? Peut-être. Mais ni l'une ni l'autre de ces déclarations de guerre n'a été « le fait décisif ». Depuis la mobilisation générale russe, le conflit européen était certain.

Or, dans cette décision russe, la France et l'Angleterre ont une part de responsabilité. Le gouvernement français, dit Montgelas, « non seulement n'a pas détourné la Russie de la mobilisation générale, mais lui a donné des conseils artificieux sur la façon dont elle pourrait poursuivre, en secret, ses préparatifs »; l'Angleterre n'a jamais exercé sur la Russie une influence apaisante aussi nette que celle dont l'Allemagne a pris l'initiative auprès du gouvernement austro-hongrois; elle n'a pas voulu « freiner » le gouvernement de Pétersbourg.

Certes la diplomatie allemande a commis, — presque tous les historiens allemands l'admettent, — des fautes ou des imprudences : elle a eu tort de donner un « blanc-seing » à l'Autriche-Hongrie, sans surveiller d'assez près son action; elle a mal apprécié, le 5 juillet, les risques de guerre générale; elle a mis contre elle les apparences, en prenant l'initiative des déclarations de guerre. Mais, une fois encore, tout cela n'est que maladresse. Ces imprudences, la France et la Russie ont su les exploiter; les hésitations mêmes du gouvernement britannique n'étaient peut-être qu'une manœuvre, pour laisser l'Allemagne « s'enferrer ». Le seul acte vraiment regrettable, dit la thèse allemande, c'est la violation de la neutralité belge. Encore, l'Allemagne avait-t-elle des excuses : la Belgique, parce qu'elle avait accepté, en 1906 et en 1912, des conversations avec l'État-Major anglais, n'était plus réellement neutre. Et puis, l'État-Major, chez les adversaires, n'avait-il pas songé, lui aussi, à pénétrer en territoire belge? Il est bien vrai que ces velléités, qui n'ont pas été suivies d'actes, ne peuvent suffire à *justifier* l'initiative allemande; mais elles permettent de penser, prétendent ces historiens, que l'indignation, manifestée en France et en Grande-Bretagne, n'était pas sincère.

C'est donc à la Russie que les historiens allemands attribuent la responsabilité la plus lourde. Sans doute, l'Autriche-Hongrie, disent la plupart d'entre eux, a fait preuve d'une

intransigeance excessive; elle porte donc, elle aussi, une part de responsabilité; mais en combattant la Serbie, elle défendait son existence; c'était pour elle un intérêt *vital*, tandis que l'intervention russe n'avait qu'un but de prestige. La France et l'Allemagne ne portent qu'une responsabilité secondaire; l'une et l'autre, dans la crise de juillet 1914, ont soutenu leur alliée; ni l'une, ni l'autre n'avait le désir de faire la guerre; mais, puisque la mobilisation générale russe a été l'acte décisif, la France, pour n'avoir pas retenu son alliée, porte une responsabilité plus lourde que l'Allemagne. A l'Angleterre, il n'est pas possible de reprocher des initiatives dangereuses; mais seulement un jeu diplomatique subtil, qui a entretenu, à dessein, les illusions des Puissances Centrales; au fond, les dirigeants de la politique britannique n'étaient pas fâchés d'en finir avec un concurrent dangereux; ils espéraient avoir l'occasion d'écraser la flotte allemande avant qu'elle eût atteint son plein développement. Telles sont, à quelques variantes près, les conclusions de la plupart des historiens allemands.

***

Ces conclusions, un lecteur français a tendance à les tenir plus négligeables; elles n'en ont pas moins trouvé, dans l'opinion du monde, un accueil souvent favorable. Qu'elles soient arbitraires et tendancieuses, qu'elles reposent sur des données incomplètes ou inexactes, qu'elles négligent des faits certains et des documents incontestables, il n'est pas difficile cependant d'en donner, une fois de plus, la preuve.

Le gouvernement de Guillaume II, disent les historiens allemands, ne pouvait pas voir sans inquiétude le rapprochement franco-anglais de 1904, d'autant plus qu'il avait des raisons de douter de la fidélité de l'Italie. Il était menacé d'encerclement. L'étude des documents diplomatiques montre au contraire, que la formation de la Triple Entente n'a été qu'une réplique à la politique allemande, une barrière dressée contre des ambitions inquiétantes, une conséquence des initiatives brusquées de la Wilhelmstrasse. Le gouvernement anglais, en avril 1904, s'était borné à liquider

ses différends coloniaux avec la France; c'est en 1905 et au début de 1906 que l'Entente cordiale prend un caractère nouveau, lorsque le Cabinet de Londres autorise l'État-Major britannique à entrer en conversations avec l'État-Major français et commence à envisager une intervention dans une guerre continentale. Mais cette décision, quelle en est la cause? La Grande-Bretagne redoute de voir l'Allemagne prendre pied au Maroc et établir une base navale sur la côte marocaine de l'Atlantique. Ce sont les événements de 1905, la chute de Delcassé, les prétentions affirmées par Bülow à la veille de la conférence d'Algésiras qui déterminent cette évolution. Le rapprochement anglo-russe est, lui aussi, dans l'esprit du gouvernement britannique, un geste de protection; la diplomatie anglaise n'ignore pas que Guillaume II à Björkœ, en juillet 1905, a essayé de former avec la Russie et d'imposer à la France une « alliance continentale », dirigée contre la Grande-Bretagne. C'est pour éviter ce péril que Sir Ed. Grey négocie avec la Russie, malgré la répugnance d'une grande partie de l'opinion publique anglaise.

Mais la barrière défensive qui se trouve établie en 1907 est fragile. Le Cabinet de Londres, s'il consent à laisser mener les conversations militaires avec la France, veut garder sa liberté de décision, en cas de guerre continentale; il n'a pris aucun engagement politique et n'en prendra jamais par la suite. Le rapprochement anglo-russe est précaire; malgré l'accord intervenu, les agents russes et anglais continuent leur lutte traditionnelle, en Perse et en Afghanistan. Le gouvernement du Tsar voudrait obtenir, de son rapprochement avec la Grande-Bretagne, un bénéfice plus important : le libre passage du Bosphore et des Dardanelles; mais le Foreign Office n'est pas disposé à le lui donner. Peut-on parler d'*encerclement*, alors que la Russie, au moment même où elle traite avec l'Angleterre, cherche à conclure avec l'Allemagne un accord sur les questions baltiques, dont l'Angleterre serait exclue? Peut-on parler de *menace*, alors qu'au début de 1908, les hommes d'État anglais s'efforcent de commencer des conversations avec l'Allemagne pour une limitation mutuelle des armements navals?

C'est la politique allemande qui se charge de nouer plus

solidement les liens de l'Entente. C'est au rythme des initiatives allemandes que se resserrent les relations des trois États. En 1908, dans l'affaire de Bosnie-Herzégovine, l'Autriche-Hongrie inflige à la Russie une humiliation douloureuse, que le gouvernement du Tsar n'oubliera pas; l'Allemagne se charge, en mars 1909, de remettre l'ultimatum à Saint-Pétersbourg. En 1911, dans l'affaire marocaine, les procédés de la politique allemande provoquent, en Angleterre, une inquiétude qui se traduit par un discours célèbre de Lloyd George. De cette tension anglo-allemande, la seule conclusion que l'on tire à Berlin est la nécessité d'augmenter encore la flotte de guerre. La nouvelle loi allemande décide le Cabinet anglais à négocier avec la France un arrangement naval, et à lui accorder, en échange, la promesse écrite d'une collaboration diplomatique (lettres du 22-23 novembre 1912).

Pendant toute cette période, l'Allemagne sait qu'elle peut imposer sa volonté : la Russie n'est pas encore remise de la crise qu'elle a traversée en 1905; elle est hors d'état de prendre part à un conflit. En 1911, comme en 1908, le gouvernement de Berlin fait une « épreuve de force ». Est-il vrai que, malgré les apparences, il n'ait pas eu le dessein délibéré d'aller jusqu'à la guerre? La simple lecture des documents diplomatiques allemands donne une tout autre impression. Admettons cependant, pour un moment, l'interprétation la plus indulgente. Il n'en reste pas moins que le gouvernement de Guillaume II a brandi, à plusieurs reprises la menace de la guerre, qu'il a manifesté la volonté d'aller jusqu'au conflit. Comment les puissances de l'Entente auraient-elles pu voir, dans ces provocations répétées un simple bluff? Si l'Europe, pendant ces années, a vécu dans l'inquiétude, c'est donc bien la politique allemande, et elle seule, qui en porte la responsabilité.

La situation, il est vrai, est différente à partir de 1912. La Russie rentre en scène et reprend dans les Balkans une politique active, agitée, inquiétante parfois. L'alliance balkanique est le premier résultat de cet effort. Les historiens allemands n'ont pas tort de dénoncer les dangers de cette politique. Mais ils oublient, le plus souvent, que la Russie elle-même a fait amende honorable, et qu'elle a multiplié les efforts, à la veille de la guerre balkanique, pour retenir, un

peu tard, ceux qu'elle avait encouragés. En tout cas, à l'automne de 1912, elle a conseillé à la Serbie de se résigner à l'abandon d'un débouché sur l'Adriatique; elle n'a rien fait pour provoquer un conflit européen. Au printemps de 1914, elle n'avait pas davantage des intentions agressives. Qu'elle ait étudié, à ce moment, l'éventualité d'une action contre Constantinople et les détroits, en cas de guerre européenne, les documents le prouvent; mais ils montrent aussi que les hommes d'État russes étaient bien loin de souhaiter un conflit immédiat. Le grand programme militaire qu'ils avaient fait adopter en 1913 ne devait être exécuté qu'en cinq années. C'est à partir de 1917 seulement que l'armée russe devait atteindre sa pleine force. Comment l'État-major aurait-il désiré la guerre, à une époque où une réorganisation était en cours?

En tout cas, s'il est juste de constater, de la part du gouvernement russe, des visées ambitieuses et des imprudences, il est faux de prétendre que la France ait approuvé ou encouragé cette politique. La lecture des documents diplomatiques français, qui viennent d'être publiés, montre au contraire que le gouvernement de M. Poincaré, dans l'été de 1912, n'a pas cessé de redouter les initiatives hasardeuses de la Russie, et qu'il a fait de son mieux pour parer au danger. Sans cesser de surveiller son allié, le gouvernement français a désiré, il est vrai, donner à l'alliance une intimité plus grande, établir entre Paris et Pétersbourg une collaboration plus effective. Mais fallait-il oublier qu'en 1911, pendant la crise d'Agadir, la politique russe avait été fort inquiétante? N'était-il pas nécessaire de prendre des garanties contre les velléités de rapprochement germano-russe, qui, des entretiens de Potsdam (1910) à ceux de Port-Baltique (1912), n'avaient jamais cessé de préoccuper les hommes d'État français? C'était un simple souci de sécurité. Prétendre, comme le font certains historiens allemands, que la politique française était alors inspirée par un esprit de revanche, par un désir de reprendre l'Alsace-Lorraine; assimiler ce Dessein aux visées de la politique russe vers les Détroits, c'est faire œuvre d'imagination : où sont les indices? où sont les preuves? Existe-t-il, dans les documents diplomatiques aujourd'hui connus, un seul propos,

un seul passage qui puisse être mis en parallèle avec les déclarations de Bülow en 1905, de Kiderlen Wächter en 1911? Et ne savons-nous pas qu'aux élections de 1914 la majorité du corps électoral français n'hésitait pas à se prononcer contre le service militaire de trois ans?

Il n'est pas moins exagéré de prétendre, comme le fait M. Hermann Lutz, que la Grande-Bretagne avait aliéné au profit de la France, sa liberté d'action. Le gouvernement britannique s'est toujours dérobé devant l'idée d'alliance. Il acceptait une collaboration diplomatique, il refusait une promesse. Il craignait, en prenant d'avance un engagement, d'encourager la France et la Russie à prendre, dans la politique internationale, une attitude trop énergique. En laissant planer un doute sur ses intentions finales, il obéissait à un principe constant de sa politique.

L'Allemagne, par contre, — et les historiens allemands évitent avec soin de nous le dire, — avait adopté, depuis l'automne de 1913, une ligne de conduite d'une gravité singulière Après avoir pris l'initiative de la course aux armements, elle était résolue à redresser la situation internationale qui résultait des guerres balkaniques. Le traité de Bucarest avait porté un coup sensible aux intérêts austro-hongrois; le gouvernement allemand, qui pendant la seconde guerre balkanique, avait détourné l'Autriche-Hongrie d'une intervention, regrettait maintenant son geste. Il était décidé à « renflouer » son allié, à lui donner un appui sans réserve, si les hommes d'État de Vienne jugeaient nécessaire de briser le mouvement yougoslave. Cette décision, les propos de Guillaume II lui-même en donnent la preuve : c'est le 26 octobre 1913, qu'il déclare au comte Berchtold : « Les Slaves ne sont pas nés pour commander, mais pour obéir... Vous pouvez être sûr que je serai derrière vous et que je suis prêt à tirer l'épée si c'est nécessaire »; c'est en novembre 1913 qu'il dit au roi Albert que la guerre avec la France est nécessaire et inévitable. Cette résolution est un fait indéniable, dont il est superflu de souligner la gravité. L'Allemagne, au début de 1914, est d'ailleurs en possession de tous ses moyens militaires; elle sait que la Russie n'est pas prête, elle connaît les lacunes de l'armement français. « Le moment est tellement favorable

au point de vue militaire, que, selon toute prévision, il n'en reviendra pas un semblable », déclare alors le général de Moltke. Le 12 mai 1914, le chef d'État-Major allemand s'entretient avec son collègue autrichien de la « vraisemblance » d'une guerre; il estime que « tout ajournement » diminue les « chances de succès[1] ». Voilà qui ressemble fort au désir de *prévenir* l'adversaire. C'est dans cet état d'esprit que se trouvent les milieux militaires, à Berlin et à Vienne, lorsque s'ouvre la crise de juillet 1914.

L'attentat de Serajevo donne à l'Autriche-Hongrie une occasion favorable pour « régler ses comptes » avec la Serbie. Le mot est du comte Berchtold. Il éclaire l'attitude du gouvernement de Vienne. En admettant même, — c'est aujourd'hui vraisemblable, — que le gouvernement serbe ait connu en temps utile l'existence du complot préparé contre l'archiduc François-Ferdinand, et qu'il ait négligé de donner un avertissement au gouvernement austro-hongrois, il n'en reste pas moins que nul ne peut attribuer à la Serbie une responsabilité *directe* dans la préparation de l'attentat. D'ailleurs, en juillet 1914, les hommes d'État de Vienne ne possédaient à cet égard aucun indice qui leur permît d'incriminer le Cabinet de Belgrade, et de lui imputer une négligence. Ils lui reprochaient seulement d'avoir, non pas même encouragé, mais « toléré » l'activité des sociétés de propagande, et d'avoir « laissé s'accomplir » une campagne dirigée contre l'Autriche-Hongrie. Mais ce grief leur paraissait suffire à justifier des mesures de rigueur. Depuis plusieurs semaines, le ministère austro-hongrois des Affaires Étrangères travaillait à établir un programme d'action dans les Balkans, dont le but devait être « l'isolement » de la Serbie. L'attentat de Serajevo donnait l'occasion de passer aux actes; il fallait « profiter du crime de Serajevo » pour en finir avec la Serbie ». Ce règlement de comptes, l'Autriche-Hongrie ne le conçoit que sous la forme d'une guerre : « Un succès diplomatique n'aurait pas de valeur », déclare le comte Berchtold au Conseil des ministres, le

1. Ces propos de de Moltke sont signalés l'un par le diplomate bavarois Lerchenfeld (Bayerische Dokumente, n° 71), l'autre par le chef d'État-Major autrichien, Conrad de Hœtzendorff (*Aus meiner Dienstzeit*, III).

7 juillet. La rédaction de l'ultimatum à la Serbie est calculée de telle sorte que l'acceptation en soit « invraisemblable ». Le but de cette action, c'est la guerre, qui doit avoir pour résultat l'écrasement de l'adversaire. Cette guerre austro-serbe aura-t-elle pour conséquence une guerre européenne? L'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, disent les historiens allemands, souhaitent la « localisation » du conflit. C'est, en effet, leur attitude officielle. Mais croient-elles vraiment que l'Europe les laissera faire? A Vienne, le Conseil des ministres, — il suffit de lire le procès-verbal de la séance du 7 juillet[1], — admet comme vraisemblable une intervention russe, qui entraînerait une guerre générale. Mais, si cette guerre doit venir, mieux vaut qu'elle ait lieu tout de suite. « L'équilibre des forces se déplace contre nous », constate le ministre autrichien de la Guerre. C'est donc en pleine conscience des éventualités prochaines que le comte Berchtold et ses collègues décident l'envoi de l'ultimatum à la Serbie. A Berlin, la résolution est aussi ferme : dès le 5 juillet, Guillaume II a déclaré à l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie qu'il s'attend à l'hostilité de la Russie; sans doute, dit-il, le Tsar hésitera peut-être à en appeler aux armes; mais s'il intervient contre l'Autriche-Hongrie, l'Allemagne promet d'avance son concours. L'Empereur a ajouté qu'il regretterait de voir l'Autriche-Hongrie laisser passer une occasion si favorable. Le soir même, il convoque le ministre de la Guerre, le ministre intérimaire de la Marine, les représentants de l'État-Major : il les met au courant de sa décision et leur demande si l'armée et la flotte sont prêtes. C'est donc bien la guerre générale qu'il envisage, non pas comme une certitude, mais comme une conséquence éventuelle de sa promesse. Le risque d'une guerre générale, possible aux yeux des uns, probable aux yeux des autres, est partout accepté, de sang-froid. L'Allemagne, comme l'Autriche-Hongrie, est résolue à exécuter le programme d'action contre la Serbie, même au prix d'un conflit général.

Entre la « localisation » et l'intervention russe, il y avait place pour une autre solution, le compromis diplomatique. Le gouvernement anglais, avant tout autre, l'a proposé; il a

1. Ce procès-verbal a été reproduit dans les *Pièces diplomatiques publiées par la République d'Autriche*, I, nº 8.

suggéré la réunion d'une conférence; sur le refus des Puissances Centrales, il a demandé qu'à tout le moins l'Autriche-Hongrie acceptât de discuter la réponse de la Serbie à l'ultimatum et s'abstînt, en attendant, de commencer les opérations militaires. Toutes ces propositions sont repoussées. Pour empêcher une « nouvelle tentative des Puissances de l'Entente tendant à une solution pacifique du conflit », dit le comte Berchtold à l'Empereur François-Joseph, il faut mettre l'Europe en face du fait accompli, la déclaration de guerre à la Serbie. C'est chose faite, le 28 juillet. Or l'Allemagne, qui escompte la neutralité anglaise, s'associe à cette politique; c'est elle qui repousse l'idée de conférence; c'est elle encore qui, le soir du 27 juillet, conseille à l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie de décliner la nouvelle proposition anglaise. C'est elle enfin qui encourage le gouvernement de Vienne à lancer la déclaration de guerre à la Serbie; l'ambassadeur allemand Tschirschky soutient « énergiquement » qu'il est indispensable de commencer le plus tôt possible les opérations de guerre. Pendant ces trois journées décisives, le gouvernement allemand ne peut plus méconnaître la gravité de la situation; s'il s'en tient à l'exécution intégrale de son plan, s'il refuse le compromis, il accepte de plein gré la guerre européenne. La déclaration de guerre à la Serbie, — il ne l'ignore pas, — va entraîner l'intervention russe.

La mobilisation générale russe reste, cependant, dans la thèse allemande, l'argument décisif. Il est bien vrai, — personne ne le conteste plus depuis dix ans, — que la Russie a été la première des grandes puissances à proclamer cette mobilisation générale. Le Tsar en prenant cette décision, avait obéi à des considérations d'ordre technique : la mobilisation russe était beaucoup plus lente que celle des États voisins; elle était établie en prévision d'une guerre contre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie à la fois, si bien que des mesures partielles, d'abord envisagées, risquaient de « détraquer » tout le mécanisme. Mais il s'agissait bien d'une décision « russe ». Le 30 juillet au matin, le gouvernement français — tout en déclarant que l'armée russe avait lieu de continuer et de renforcer ses préparatifs, — avait conseillé d'éviter « toute disposition qui offrît à l'Allemagne un prétexte pour la mobili-

sation totale ou partielle de ses forces »; il recommandait donc au gouvernement du Tsar de ne pas décréter la mobilisation générale. Le ministre russe Sazonoff le savait si bien qu'il n'a pas averti immédiatement le gouvernement français des mesures qui venaient d'être ordonnées.

Cette décision hâtive a compliqué la situation diplomatique et a donné à l'Allemagne l'occasion d'une réplique. Mais est-il vrai de dire, comme le font les historiens allemands, que, sans la mobilisation russe, le conflit austro-serbe aurait pu être réglé par un compromis? Les documents allemands prouvent le contraire. Certes, le gouvernement de Berlin, depuis deux jours, avait modifié son attitude, parce qu'il commençait à craindre une intervention anglaise; il avait donné à Vienne des conseils de prudence, afin, disait-il, de « mettre la Russie dans son tort »; mais, avant même de connaître la décision russe de mobilisation générale, il abandonnait la partie. Bethmann Hollweg, dans la soirée du 30 juillet, annulait les instructions énergiques qu'il venait d'adresser à son ambassadeur à Vienne; il renonçait à faire accepter par son alliée le compromis nécessaire. Ce n'est donc pas la décision du Tsar qui a empêché le succès de ces dernières tentatives. Est-il vrai que la mobilisation générale russe ait rendu la guerre « inévitable »? Le ministre russe Sazonoff affirmait que l'armée russe resterait « l'arme au pied » sans commencer les hostilités. « Jusqu'au dernier moment, je négocierai », déclarait-il. Le chef d'État-Major allemand lui-même reconnaissait, à part lui, que la mobilisation n'avait pas, en Russie, le même caractère qu'en Allemagne, et qu'elle n'impliquait pas une guerre immédiate[1]. L'Allemagne, cependant, réplique : elle lance, le 31 juillet, son double ultimatum à la Russie et à la France. C'est elle qui précipite la rupture, parce que tout son plan de guerre repose sur la rapidité de l'offensive.

Ce sont les exigences du « plan » qui dominent les dernières décisions de l'Allemagne. Le 31 juillet, Guillaume II écrit à François-Joseph qu'il est prêt « à commencer immédiatement la guerre contre la Russie et la France ». Les mesures

1. Déclaration faite par le général de Moltke à l'attaché militaire d'Autriche-Hongrie, le 30 juillet 1914.

d'exécution sont prises : l'ordre est donné à M. de Schoen d'exiger la remise de Toul et de Verdun, au cas où la France se déclarerait neutre. Le chancelier Bethmann Hollweg sait en effet, — il le dit à l'ambassadeur d'Angleterre, — « que la France ne désire pas la guerre »; il veut la contraindre à intervenir, car l'État-Major allemand n'a qu'un plan : guerre *à la fois* contre la France et la Russie. L'ultimatum à la Belgique, rédigé dans sa forme définitive dès le 29 juillet, avant toute mesure de mobilisation en Russie, est remis à Bruxelles dans la soirée du 2 août; le chancelier allemand ne songe pas alors à trouver à la violation de la neutralité une excuse ou une justification : « nécessité n'a pas de loi », dit-il au Reichstag. La déclaration de la guerre à la Russie est déjà lancée; celle que l'Allemagne destine à la France est rédigée depuis le 1er août; si elle est ajournée, c'est dans l'espoir que l'opinion publique, en France, obligera le gouvernement à prendre l'initiative de la rupture. Il n'en est rien. Alors le 3 août, l'Allemagne invoque un prétexte faux : l'avion de Nuremberg.

Sans méconnaître les fautes ou les erreurs de la politique russe, — son rôle dans l'alliance balkanique de 1912, et sa décision de mobilisation générale en juillet 1914, — n'est-il pas juste d'affirmer que la politique de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie a décidé du sort de l'Europe? Ce sont les Puissances Centrales qui, avant la crise ouverte par l'attentat de Serajevo, ont provoqué, par leurs gestes de menace, l'inquiétude et la méfiance. Ce sont elles qui, en juillet 1914, ont, par leur action concertée, préparé toutes les conditions d'un conflit général. Ce sont elles enfin qui ont fait échouer les tentatives de médiation, résolues qu'elles étaient à exécuter leur plan contre la Serbie, même au prix d'une guerre européenne. Cette guerre, elles l'ont toujours admise, de sang-froid, comme le terme possible, probable, de leur politique, et comme une éventualité, somme toute, favorable. Sans leur volonté, le conflit n'aurait pas lieu.

***

Ainsi, de part et d'autre, les convictions s'affrontent en vain. Mais le débat déborde le cadre historique. La question

des responsabilités de la guerre est devenue une question politique. L'opinion publique allemande, en attaquant le « verdict » de 1919, a toujours espéré ébranler le traité de paix. Puisque l'article 231 donnait un fondement moral au devoir de réparations, n'était-il pas possible, si l'on battait en brèche la thèse d'une responsabilité allemande, de se soustraire aux paiements? C'était une idée couramment émise dans la presse. L'Allemagne n'était tenue à « réparer » que dans la mesure où elle était responsable de la guerre. En prouvant son « innocence », elle se dégagerait de ses obligations. Aujourd'hui, après l'évolution subie par le problème des réparations, l'objet de la protestation s'est élargi : elle devient un des éléments de la campagne révisionniste. « La révision du traité de Versailles », écrit M. von Wegerer[1], « ne peut être mieux préparée qu'en inculquant à l'opinion publique, dans les États ex-ennemis, la conviction que le verdict porté dans la question des responsabilités de la guerre est immoral et injuste. » Cette volonté de l'Allemagne entretient, dans l'étude des responsabilités, une « collusion » entre la politique et l'histoire[2]. L'intérêt national intervient pour restreindre l'indépendance des appréciations. En Allemagne, quoi qu'on puisse dire, la plume, sur cette question, n'est pas libre. Avons-nous oublié la motion qu'en 1928 le groupe nationaliste avait déposée au Reichstag : « Tout Allemand, qui, jusqu'à ce qu'un tribunal d'arbitrage impartial se soit prononcé, aura soutenu, à l'intérieur ou à l'étranger, devant une assemblée ou bien par la propagation ou l'affichage public de documents écrits, que l'Allemagne a provoqué la guerre de propos délibéré, ou intentionnellement, ou systématiquement, sera puni d'une peine de prison qui ne pourra être inférieure à trois mois, en même temps que de la privation de ses droits civiques »? Sans doute, la motion nationaliste n'a pas été adoptée. Mais elle indique à quel degré de passion en arrive une partie de l'opinion allemande. A braver cette opinion, on court un risque. Comment s'étonner que, dans des conditions pareilles, ceux des Allemands qui ne partagent pas la thèse « orthodoxe »

1. Dans la préface de son livre *Die Widerlegung der Versailles Kriegsschuldthese.*

2. C'est l'idée qu'exprimait récemment M. Jules Isaac, dans une Conférence faite à l'*Union pour la vérité.*

hésitent à affirmer leur conviction? Et comment espérer qu'une discussion impartiale et libre puisse s'engager? Ceux des historiens français qui ont eu le loisir de se livrer à une étude sérieuse de la politique d'avant-guerre ne craignent pas ce débat. Mais ils ont conscience que ce serait faire œuvre vaine. Tant que la question des responsabilités de la guerre restera liée à une campagne politique, tant qu'elle servira d'arme dans la compétition quotidienne des intérêts, tant qu'elle sera discutée dans une atmosphère de bataille, la vérité n'y gagnera rien.

PIERRE RENOUVIN

JOURNAL

DE LA

COMTESSE LÉON TOLSTOÏ

Dans ces nouveaux fragments, nous retrouvons l'auteur telle que nous l'avaient révélée les parties déjà publiées de son *Journal*. Les quelque vingt années qui se sont écoulées depuis ses fiançailles et son mariage avec Léon Nikolaïévitch Tolstoï n'ont pas altéré son sentiment pour lui. L'amour de Sophie Andréevna pour son mari reste toujours aussi fervent, aussi dévoué, mais aussi exclusif et tyrannique. Cette chaleur caractérise ses autres sentiments aussi. Elle a pour ses enfants une affection tendre et elle s'efforce de veiller sur leurs intérêts spirituels et matériels. C'est elle qui, chaque jour, fait travailler les plus petits, qui lutte pour que ses fils aînés puissent aller poursuivre leurs études à Moscou; c'est elle qui les y conduit et les y installe. Combien était profonde en elle la fibre maternelle, nous le sentons en maintes occasions.

Les années comprises entre 1891 et 1897 furent particulièrement douloureuses pour Sophie Andréevna. Elle perd son fils préféré. Elle sent Léon Nikolaïévitch s'éloigner chaque jour davantage d'elle et de la famille. Elle ne le comprend plus. Elle le trouve injuste lorsqu'il renonce à ses droits sur ses œuvres. Où trouvera-t-elle l'argent dont elle a si grand besoin pour les enfants? C'est sous cette forme que la question se pose pour elle, car elle est incapable non seulement d'admettre, mais encore de concevoir le point de vue de Léon Nikolaïévitch, les motifs et les mobiles qui le déterminent. A ses élans d'affection, Léon Nikolaïévitch qui traverse alors cette grande crise morale qu'il a appelée sa conversion, ne répond que par l'indifférence et la froideur. Malgré cet éloignement moral, il réclame de sa femme une intimité physique pour laquelle elle n'a plus que répugnance, puisqu'elle n'est plus l'aboutissement d'une intimité psychique. Elle souffre et cette souffrance la conduit aux confins du désespoir. Qu'une

querelle éclate entre elle et son mari et Léon Nikolaïévitch se déclare prêt à partir pour ne jamais revenir et la voilà prête à mettre à exécution ses sombres projets.

Sophie Andréevna a beaucoup souffert et, pour noter ses souffrances, elle a des accents d'une résonance profonde.

H. F. P.

1891

25 janvier 1891.

Levée de bonne heure; le rhume, je suis souffrante. Allée à Toula par un temps clair et doux. Non loin du pont, rencontré Liovotchka[1] qui revenait déjà de promenade; son expression était sereine, radieuse. Partout, toujours, j'aime à l'apercevoir, surtout lorsque je ne m'y attends pas. — A Toula, réglé quelques affaires : touché l'argent provenant de la vente du bois; discuté avec le prêtre d'Ovsiannikovo au sujet du partage. J'ai cédé sur la plupart des points et nous sommes presque arrivés à un accord. Je suis allée voir les Raievskii, les Sverbéiev et les Zinoviev chez qui j'ai rencontré Arséniev, maréchal de la noblesse du département. Depuis l'année dernière je remarque que l'on commence à me traiter en *vieille femme*. Bien que je n'y sois pas accoutumée, cela ne me fait que peu de peine. Nous sommes si habitués à sentir qu'il dépend de nous de susciter en autrui sympathie et admiration. Ce que j'attends des gens, maintenant, c'est plutôt de l'amitié et du respect.

Ce soir, en corrigeant les épreuves de la *Sonate à Kreutzer*, j'ai pensé que la femme, dans sa jeunesse, aime avec son cœur et se donne volontiers à l'être élu, parce qu'elle voit quelle joie c'est pour lui. Lorsque, dans son âge mûr, elle jette un coup d'œil en arrière, la femme comprend soudain que l'homme ne l'a aimée que lorsqu'il avait besoin d'elle et se souvient que, dès qu'il était satisfait, il cessait d'être tendre pour devenir hargneux et prendre un ton rude et sévère.

Alors la femme, qui longtemps a fermé les yeux sur toutes ces choses, commence à éprouver elle-même des désirs sensuels. C'en est fait de l'amour qui vient du cœur, de l'amour-sentiment. Comme l'homme, la femme devient périodiquement sensuelle, passionnée et exige que son mari la satisfasse.

1. Léon Tolstoï.

Malheur à elle, si, à ce moment, son mari a cessé de l'aimer et malheur à lui, s'il n'est pas en mesure de satisfaire les exigences de sa femme. — De là tous ces vilains drames de famille et tous ces divorces si inattendus dans un âge avancé. Le bonheur ne subsiste que là où l'âme et la volonté triomphent du corps et des passions. — La *Sonate à Kreutzer* est inexacte en tout ce qui concerne la femme dans sa jeunesse. La femme jeune, surtout celle qui met au monde des enfants et les nourrit, ignore ces passions sensuelles. D'ailleurs, elle n'est femme qu'une fois tous les deux ans. C'est seulement vers la trentaine que la passion s'éveille.

Rentrée de Toula à 6 heures et dîné seule. Liovotchka était venu au-devant de moi, mais, à mon vif regret, nous ne nous sommes pas rencontrés. Il se montre plus tendre envers moi ces derniers temps et volontiers je m'abandonnerais encore à mes anciennes illusions. Mais comment ne pas songer que cela provient toujours de la même cause : dès qu'il se porte mieux, voilà que se réveille en lui le coutumier désir.

Toute la soirée, je me suis évertuée à corriger les épreuves de la *Sonate à Kreutzer* et de la postface; puis j'ai fait des comptes, dressé une liste de tout ce que j'aurai à faire à Moscou : achats de graines et de diverses autres choses, des commissions.

7 février.

Tania est malade, elle a 39°,3, des douleurs dans les jambes, mal au dos et au ventre. Donné plusieurs leçons à Andrioucha et à Micha. Les maux de tête dont souffre constamment ce dernier m'inquiètent. Je suis sans nouvelles de mon fils Liova, ce qui me fait grand'peine. Serait-il malade? Reçu une lettre de Manitchka Stakhovitch, mais c'est de Micha que j'en attendais une. Hier et aujourd'hui j'aurais voulu accompagner Liovotchka à Kozlovka, mais il s'y rend toujours à cheval, c'est à croire qu'il le fait exprès. Il est redevenu sec, affecté et désagréable. Hier soir j'étais intérieurement si fâchée contre lui! Il m'a empêchée de dormir jusqu'à 2 heures du matin. Il a commencé par rester en bas pour faire sa toilette qui a duré si longtemps que je craignais qu'il ne

fût malade. Se laver est pour lui tout un événement! Il m'a raconté que ses pieds sont couverts de crasse et que, sous les croûtes, se sont formées des plaies dont il commence à souffrir. J'en éprouve un tel dégoût! Après, il s'est couché. Quand il n'a pas besoin de moi pour son plaisir, je ne suis pour lui qu'un objet encombrant. L'aversion que je ressens ces jours-ci pour le côté physique de la vie de mon mari m'est extrêmement pénible, mais je ne peux pas, je ne peux pas m'habituer, je ne m'habituerai jamais à la saleté et à la mauvaise odeur. Je m'efforce de ne voir en lui que le côté spirituel et j'y parviens lorsqu'il est bon.

12 février 1891.

Les enfants ont été malades tout le jour : chacun avait quelque chose : Macha avait mal au ventre, Tania à l'estomac, Micha aux dents; Vanitchka a une éruption, Andrioucha de la fièvre et des vomissements. Seule Sacha est gaie et bien portante. Continué à copier le manuscrit de Liovotchka. Dans la soirée il a pris son journal et s'est mis à le lire. Voilà plusieurs fois qu'il me répète qu'il lui est désagréable que je le recopie. A part moi j'ai pensé : « Si tu as pu mener si mauvaise vie, tu peux bien supporter ce désagrément. » Pas plus tard qu'aujourd'hui, il a fait toute une histoire, prétendant que je lui faisais, sans m'en douter, beaucoup de mal et qu'il aurait voulu anéantir ces documents. Après m'avoir adressé de vifs reproches, il m'a demandé si cela me ferait plaisir que l'on me rappelât les mauvaises actions dont le souvenir me tourmente, etc., etc... J'ai répondu que cela avait beau lui faire du mal, que je n'avais pas pitié de lui, qu'il pouvait brûler son journal si l'envie l'en prenait, que je ne regretterais pas la peine que je m'étais donnée pour le recopier. J'ai ajouté que si nous mettions en regard le mal que je lui avais fait et celui qu'il m'avait fait — il m'a si profondément blessée aux yeux du monde entier par sa dernière nouvelle la *Sonate à Kreutzer* — le compte serait difficile à solder. Ses armes sont plus fortes et plus sûres que les miennes. Alors que devant le monde il voudrait rester sur ce piédestal sur lequel il s'est hissé au prix de tant d'efforts, son journal

de jeunesse le replonge dans cette fange où il a vécu jadis et cela l'irrite.

Comment, pourquoi voit-on un lien entre la *Sonate à Kreutzer* et notre vie conjugale? Je n'en sais rien, mais c'est un fait. Chacun, à commencer par l'empereur pour finir par le frère de Léon Nikolaïévitch, sans oublier son meilleur ami Diakov, tout le monde est unanime à me plaindre. D'ailleurs à quoi bon parler d'autrui? Moi-même j'ai senti, dans le fond de mon cœur, que cette nouvelle était dirigée contre moi, qu'elle me blessait profondément, me ravalait aux yeux du monde entier et qu'elle anéantissait tout ce que nous avions conservé d'amour l'un pour l'autre. Et cela sans avoir, au cours de toute ma vie conjugale, fait un seul geste, jeté un unique regard qui eussent pu me rendre coupable aux yeux de mon mari. Ai-je eu dans le fond de mon cœur la possibilité d'aimer un autre être — y a-t-il eu une lutte? — C'est là une autre question qui ne regarde que moi seule, c'est là le saint des saints dans lequel nul au monde n'a le droit de pénétrer, si je suis restée pure.

Pourquoi est-ce seulement aujourd'hui que j'ai avoué à Léon Nikolaïévitch mes sentiments touchant la *Sonate à Kreutzer*? Voilà si longtemps qu'elle est écrite! Eh bien! tôt au tard, il fallait qu'il les connût. D'ailleurs je n'ai fait que répondre au reproche qu'il m'adressait de lui faire du mal. Je lui ai montré le mal qu'il m'a fait à moi.

Anniversaire de naissance de Macha. Douloureux fut le jour de sa naissance. Douloureux aussi en est le vingtième anniversaire!

15 février.

Liovotchka m'a pour ainsi dire défendu de transcrire son journal. Cela me fâche, j'avais déjà tant copié! Il ne me restait plus que quelques pages du cahier que j'ai entre les mains. Je continuerai ce travail en cachette de Liovotchka — je veux absolument le mener à bonne fin; j'ai décidé depuis longtemps qu'il le fallait. — Les enfants sont guéris. Un télégramme de Liova annonçant qu'il est retenu à Moscou pour affaire et n'ira pas demain à Grinievka. Une lettre de Micha Stakhovitch au sujet du duel entre Lomonosov et le prince Vadbolskii. Tout ce que dit à ce propos Stakhovitch est très

juste, le duel est un meurtre comme les autres. Il insiste pour que j'aille à Pétersbourg m'entretenir avec l'empereur des décisions prises par la censure quant aux œuvres de Léon Nikolaïévitch et fonde d'immenses espoirs sur ma visite à Alexandre III. Si j'étais plus tranquille quant à la maison et quant aux enfants, si j'aimais la *Sonate à Kreutzer*, si j'avais foi en l'*œuvre artistique* future de Liovotchka, j'irais. Mais où puiser la force maintenant? Où prendre cet élan qui me permettrait d'avoir quelque influence sur l'empereur dont les opinions sont assez fermes? Je ne sens plus en moi ce pouvoir que j'avais naguère d'agir sur les gens.

Nous sommes allés à Kozlovka chercher le courrier; Liovotchka à cheval, Tania, Macha, Ivan Aleksandrovitch et moi en traîneau.

Clair de lune magnifique; neige lisse et éclatante, route merveilleuse. Le froid et le silence.

Lu un article de Melchior de Vogüé : *A propos de la sonate à Kreutzer*. Extraordinairement intelligent et subtil. Il dit entre autres que chez Tolstoï l'analyse est poussée si loin qu'elle tue toute vie personnelle et littéraire. Pendant la soirée, Liovotchka nous a lu à haute voix une assez bonne nouvelle de Potapenko : *la Fille du Général*. J'ai tricoté, puis taillé et cousu avec Sonia une veste pour Agathe Mikhaïlovna.

Je vais m'efforcer de reconstituer dans ma mémoire pour les rapporter consciencieusement toutes les démarches que j'ai faites à Pétersbourg au sujet de l'interdiction prononcée par la censure contre le treizième tome des œuvres de Léon Nikolaïévitch. Je relaterai aussi mon entretien avec l'empereur qui a eu lieu le 13 avril 1891.

MON VOYAGE A PÉTERSBOURG

J'ai quitté Iasnaïa Poliana la nuit du 28 au 29 mars. Arrivée à Moscou le matin, j'ai passé quelques instants avec Liova, puis je suis allée à la Banque d'État convertir du 5 % en 4 %. A 4 heures j'étais déjà à la gare Nicolas et m'installais très commodément dans un compartiment de deuxième classe avec la femme d'un propriétaire

foncier de Mogiliev, maréchal de la noblesse de quelque district. Je fis un bon voyage. Quand j'arrivai à Pétersbourg, chez les Kouzminskii, je les trouvai à peine levés. Sacha avait été envoyé en inspection dans les provinces baltiques, Tania s'habillait et les enfants étaient à l'église. Tania et moi avons été heureuses de nous revoir, elle m'a installée dans sa chambre à coucher. Notre premier devoir fut de convoquer Micha Stakhovitch. Ce dernier assura m'avoir écrit pour m'avertir qu'Hélène Grigorievna Chérémétiéva, née Strogonova, fille de Maria Nikolaïevna Lichtenberg et cousine d'Alexandre III, avait fait des démarches et obtenu de l'empereur qu'il consentît à me recevoir. Je sollicitais cette audience afin de prier l'empereur de vouloir bien examiner lui-même les œuvres de Léon Nikolaïévitch. Ou bien cette lettre que Stakhovitch assure m'avoir envoyée s'est perdue, ou bien il ne l'a pas écrite. C'est un homme qui ne dit pas toujours la vérité, aussi m'arrive-t-il de douter de sa parole. Stakhovitch m'a soumis un brouillon de lettre à l'empereur qui m'a vivement déplu. N'empêche que je l'ai pris. Afin que tout soit bien clair, je noterai encore que Chérémétiéva avait entrepris ces démarches pour m'obtenir une audience de l'empereur sur la demande de Sophie Stakhovitch que Chérémétiéva aime beaucoup. Le lendemain de mon arrivée, je suis allée voir Nicolas Nikolaïévitch Strakhov chez lui. Son appartement n'est qu'une magnifique bibliothèque contenant tous les livres collectionnés par lui. Ma visite l'a étonné et réjoui. Ensemble, nous avons cherché en quels termes je devais écrire et parler au souverain. Le projet de lettre élaboré par Stakhovitch lui a déplu autant qu'à moi et vers 5 heures, il m'a apporté son propre projet. Ce deuxième projet ne répondant pas davantage à mon attente que le premier, j'en ai écrit encore un troisième que mon frère Wenceslas a mis au point dès son arrivée. Le 31 mars fut expédiée la lettre suivante :

« Votre Majesté Impériale,

» Je me permets de solliciter humblement de Votre Majesté une audience afin que je puisse adresser personnellement à Votre Majesté une requête concernant mon mari le comte

Léon Nikolaïévitch Tolstoï. L'attention bienveillante que Votre Majesté voudra bien m'accorder me permettra de lui exposer les conditions qui pourraient ramener mon mari à ses anciens travaux artistiques et littéraires. Je me permettrai aussi de signaler à Votre Majesté certaines fausses accusations portées contre l'activité de Léon Nikolaïévitch Tolstoï, accusations qui lui sont pénibles et privent de ses dernières énergies spirituelles l'écrivain russe dont la santé décline déjà, mais qui pourrait peut-être encore contribuer, par ses œuvres, à la gloire de sa patrie.

» De Votre Majesté Impériale la fidèle sujette,

» Comtesse SOPHIE TOLSTAÏA. »

Le 31 mars 1891.

Je ne savais comment faire parvenir cette lettre au souverain. Ma sœur Tania s'adressa par téléphone à l'un de ses bons amis, haut fonctionnaire des postes, Skalkovskii. Dès le lendemain matin, celui-ci nous envoya un courrier porteur d'un message nous promettant que ma lettre serait remise le soir même à l'empereur. En effet, la lettre lui parvint le 1er avril. C'est ce même jour que mourut à Karkhov d'une pleurésie et d'une maladie de cœur la grande-duchesse Olga Féodorovna qui se rendait en Crimée. Cette mort en connexion étroite avec le mariage de Mikhaïl Mikaïlovitch, fils de la défunte, avec la comtesse de Narenberg sans le consentement du tsar et des parents de Mikhaïl Mikhaïlovitch, défrayait à Pétersbourg toutes les conversations. Partout, on ne parlait que de cela. Conformément à l'usage et à l'étiquette, neuf jours durant, toute activité fut suspendue à la cour et la famille impériale resta plongée dans le deuil et l'isolement. De l'appartement des Kouzminskii, nous assistâmes au transfert du corps de la grande-duchesse qui fut conduit de la gare à la forteresse Pierre-et-Paul. L'empereur et Mikhaïl Nikolaïévitch suivaient immédiatement le cercueil [38].

Afin de savoir approximativement en quels termes parler à Alexandre III et comment le prier de laisser paraître le treizième tome des œuvres complètes, je décidai d'aller

à la censure demander à Féoktistov les raisons qui en avaient déterminé l'interdiction. Ma sœur Tania m'accompagna. Je saluai Féoktistov que j'avais connu à Moscou, alors, que jeune homme, il venait d'enlever secrètement sa femme et je lui demandai pourquoi la censure avait retenu tout le treizième tome. D'un geste sec et machinal, il ouvrit un livre et se mit à lire d'une voix monotone : *De la Vie* a été interdit par la censure ecclésiastique sur l'ordre du Saint Synode. L'article *Que devons-nous faire?* par la police. Quant à la *Sonate à Kreutzer*, elle a été interdite par ordre impérial.

Je répliquai avec chaleur que *De la Vie* avait déjà paru dans *la Semaine* sans soulever de la part de la censure la moindre objection; que les chapitres intitulés *Que devons-nous faire?* faisaient partie non du treizième, mais du douzième tome qui avait déjà paru. Il ne restait donc que la *Sonate à Kreutzer* et j'espérais obtenir de l'empereur qu'il en autorisât la parution.

Visiblement très confus d'apprendre que *De la Vie* et *Que devons-nous faire?* ne figuraient pas entièrement dans le treizième tome, Féoktistov fit appeler son secrétaire à qui il donna ordre d'examiner l'affaire et nous promit une réponse dans deux jours. Je lui reprochai sévèrement l'inattention et la légèreté avec lesquelles s'était comportée la censure envers un écrivain tel que Léon Nikolaïévitch. Sans même lire la table des matières, on nous avait plongés, mon mari et moi, dans un si grand trouble et une si vive inquiétude! Féoktistov comprit sans doute qu'il avait fait une bêtise et, le 3 avril, il m'apporta lui-même le treizième tome en m'annonçant qu'on pouvait le faire paraître.

C'est aux environs de la même date que le *Novoïé Vremia* publia la liste des pièces qui devaient être jouées dans les théâtres impériaux au cours de la saison suivante. Parmi ces pièces figuraient *les Fruits de la Civilisation* de Léon Nikolaïévitch Tolstoï. Sachant que cette pièce avait été interdite sur les scènes impériales, j'allai chercher des informations au Comité des théâtres. Je demandai au fonctionnaire si la direction avait prié l'auteur de l'autoriser à représenter sa pièce. Il me répondit que non. Je me fâchai et lui fis observer que le procédé était par trop simple et fort peu délicat;

j'ajoutai, entre autres choses, qu'à l'avenir c'était avec moi et non avec mon mari que les pourparlers devaient être menés. Le lendemain, le régisseur se présenta chez moi avec un papier sur lequel étaient énumérées les conditions auxquelles la pièce serait jouée dans son théâtre. Je devais contracter des obligations de toutes sortes, par exemple m'engager à ce que la pièce ne fût pas jouée sur des scènes privées. Au cas où cette clause ne serait pas respectée, il me faudrait payer une amende de 2 000 roubles, etc... Ces clauses m'irritèrent à tel point que, dès le lendemain, je retournais au théâtre et déclarais au fonctionnaire que je refusais de contracter aucune obligation, que je préférais que la pièce ne fût pas jouée, bref que je ne signerais rien à *aucun* prix. Je demandai au fonctionnaire de m'annoncer au directeur. Comme il s'y refusait, je fis cette remarque : « Vous avez d'étranges mœurs. On peut parler à l'empereur, mais il est impossible de voir un directeur de théâtre que ses fonctions obligent à recevoir. » Mon ton hautain lui en ayant imposé, il alla m'annoncer à son supérieur. Je songeai à part moi : « Valets, il suffit de hausser la voix pour vous faire obéir! » Vsiévolojskii me reçut d'un air dégagé, me présenta son adjoint, un certain Pogojev, tout en me disant : « Ainsi, comtesse, vous ne voulez pas nous donner la pièce? — Je refuse simplement de contracter des obligations que je ne pourrai pas remplir. — C'est uniquement pour la forme! — Mais pour moi, c'est une affaire de conscience et je ne signerai rien. » C'est alors que Pogojev se mêla à la conversation : « Si vous ne souscrivez pas à ces conditions, au lieu de toucher 10 % de la recette brute, vous ne toucherez que 5 %. » Je sursautai et me tournant vers lui : « Nous ne sommes pas au marché ici et je n'ai pas l'habitude de marchander. Laissons de côté, je vous prie, toutes ces questions d'argent. Elles n'ont pour moi aucun intérêt et elles en ont moins encore pour le comte. Quant à la pièce, je ne vous la donnerai pas. » Puis m'adressant à Vsiévolojskii : « Comment ne comprenez-vous pas, vous qui appartenez au même monde que nous, qu'on ne peut pas traiter Léon Nikolaïévitch Tolstoï comme un auteur de vaudeville? Nous tous et moi la première, en qualité de sa femme, devons tenir

compte des principes de Léon Nikolaïévitch, aussi ne puis-je consentir à ce que cette pièce ne soit jouée sur aucune scène privée. La plus grande joie de l'auteur vient précisément de ce que jusqu'ici, cette pièce ne lui a pas rapporté un centime. En souscrivant à cette clause, j'empêcherais les théâtres privés de représenter cette pièce dans les spectacles de bienfaisance. »

Je discutai avec ardeur. Vsiévolojskii proposa la suppression de quelques articles du contrat. A cela non plus, je ne consentis pas. Il finit par me suggérer de lui écrire une lettre personnelle l'autorisant à jouer cette pièce dans les théâtres impériaux à charge par lui de me verser 10 % de la recette brute.

Mon fils Serge proposa de donner ces sommes aux œuvres de bienfaisance de l'Impératrice Marie. Je l'eusse fait volontiers, mais il me faut tant d'argent pour mes neuf enfants! Où dois-je en prendre?

J'ai mis à profit mes loisirs pour aller visiter deux expositions de peinture. Étais-je de mauvaise humeur ou fatiguée, je ne sais, mais les tableaux n'ont fait sur moi que peu d'impression. Tania et moi avons fait des courses, je me suis commandé des robes et ai passé beaucoup de temps avec les miens et avec leurs hôtes. J'ai été heureuse de rencontrer trois fois Alexandra Andréevna Tolstaïa avec qui j'ai beaucoup parlé de religion, de Liovotchka, des enfants et de ma situation dans la famille. Elle n'a cessé de me témoigner tendresse et sympathie. J'ai dîné chez les Stakhovitch, les Mengden, les Trokhimovskii, les Auerbach et chez Alexandra Andréevna Tolstaïa. A part ces sorties, j'ai passé tout mon temps à la maison. On a voulu m'entraîner à un spectacle de la célèbre actrice italienne Éléonora Duse, — mais j'avais les nerfs trop fatigués et ne voulais pas dépenser d'argent. Pendant tout mon séjour à Pétersbourg, je n'ai dormi que cinq heures par nuit.

Enfin le jeudi 12 avril, à bout de patience, je résolus de ne pas attendre davantage une audience de l'empereur. J'étais en mal de la maison, nerveuse; la semaine de la Passion approchait, aussi décidai-je de regagner Iasnaïa Poliana le dimanche suivant. Je m'habillai, me rendis chez Chérémétiéva pour la

remercier des démarches qu'elle avait faites et lui dire que je ne pouvais attendre plus longtemps. Chérémétiéva avait alors auprès d'elle la princesse de Mecklembourg et croyant qu'on lui annonçait Sophie Andréevna Tolstaïa, la sœur d'Alexandra Andréevna Tolstaïa ne me reçut pas. J'allai alors chez Sophie Stakhovitch lui dire que je partais dimanche et la prier d'en informer Chérémétiéva afin que celle-ci, à son tour, en informât le tzar. De là, j'allai prendre congé d'Alexandra Andréevna.

A 11 heures du soir, je venais de me mettre au lit lorsqu'on m'apporta un billet de Sophie Stakhovitch. L'empereur, par l'intermédiaire de Chérémétiéva, me faisait dire qu'il me recevrait le lendemain matin, à 11 heures, au palais Anitchkov.

Au premier moment, ce qui m'enchanta c'est l'idée que je pourrais partir dès le lendemain. Je commençai aussitôt à faire ma malle, notai différentes choses et envoyai demander à madame Auerbach une voiture et un valet de pied. Je me couchai à 3 heures en proie à une vive agitation, mais impossible de m'endormir. Je ne faisais que répéter ce que je devais dire à l'empereur.

Le matin, je donnai quelques ordres, priai Tania de terminer les emballages, m'habillai et attendis l'heure du départ. Je m'étais fait faire une robe de deuil, un voile et un chapeau de dentelle noire. Douze ou quinze minutes plus tard, je partais. Mon cœur battait légèrement lorsque nous pénétrâmes dans la cour du palais. Tout le monde me rendit les honneurs. Je répondis en saluant.

Dans l'antichambre, je demandai au suisse si l'empereur avait donné ordre de recevoir la comtesse Tolstoï. Il me répondit que non. Je posai la même question à un autre personnage dont j'obtins la même réponse. Le cœur faillit me manquer. On appela le courrier d'Alexandre III. Alors apparut un jeune homme à l'air avenant, en uniforme rouge vif garni d'or, avec un immense tricorne. A lui encore, je demandai si l'empereur avait donné ordre de recevoir la comtesse Tolstoï? « Certes, répondit-il, je vous en prie, Excellence, l'empereur, en revenant de l'église, s'est déjà informé si vous étiez ici. » L'empereur avait assisté, quelques minutes auparavant, au baptême de la grande-duchesse Élisabeth Féodorovna qui se convertissait à l'orthodoxie. Le courrier gravit l'escalier

en courant. Je le suivis sans mesurer mes forces. Lorsque, arrivé en haut, il se retira me laissant seule, je sentis tout mon sang affluer au cœur et je crus que j'allais mourir à l'instant même. J'étais dans un état terrible. La première idée qui me vint à l'esprit c'est que ma vie avait pourtant plus de prix que toute cette affaire. Puis je songeai que le courrier allait venir me prier d'entrer chez l'empereur, qu'il ne trouverait plus que mon cadavre ou bien qu'en tout cas, il me serait impossible de dire un mot. Mon cœur battait avec une telle violence qu'il m'était littéralement impossible de respirer, de proférer un son ou un cri. Je m'assis. J'aurais voulu demander à quelqu'un un peu d'eau, mais je ne le pouvais pas. Je me souvins alors que, lorsqu'on avait forcé un cheval, on le faisait marcher au pas. Je me levai donc et me mis à marcher lentement. Je n'en éprouvai que fort peu de soulagement. Avec prudence, afin qu'on n'en pût rien voir, je délaçai mon corset, me rassis, et me frictionnai la poitrine. J'évoquai mes enfants. Comment accueilleraient-ils la nouvelle de ma mort? Par bonheur, le tzar sachant que je n'étais pas encore arrivée, avait reçu un autre visiteur. J'eus ainsi le temps de me ressaisir, de reprendre haleine et même de remettre de l'ordre dans ma toilette. A ce moment, le courrier annonça : « Sa Majesté prie son Excellence, la comtesse Tolstoï, d'entrer chez lui. » Je le suivis. Sur le seuil du cabinet du souverain, il s'inclina et se retira. L'empereur s'avança jusque auprès de la porte et me tendit la main. Je fis la révérence. Il commença ainsi :

— Excusez-moi, comtesse, de vous avoir fait attendre si longtemps une audience, mais les circonstances ne m'ont pas permis de vous recevoir plus tôt.

— Je suis profondément reconnaissante à Votre Majesté de la faveur qu'elle me fait en voulant bien me recevoir.

Le souverain se mit à parler de mon mari en des termes dont je ne me souviens plus; puis il me pria de préciser ce que je désirais de lui. Déjà j'avais recouvré le calme et parlais avec assurance :

— Votre Majesté, je remarque depuis quelque temps que mon mari est enclin, comme par le passé, à écrire des œuvres littéraires. Il m'a dit récemment : « Je me suis assez éloigné de mes travaux philosophico-religieux pour pouvoir écrire

une œuvre artistique et en ce moment s'élabore dans mon cerveau une œuvre qui, par la forme et l'étendue, sera comparable à *Guerre et Paix.* » Pourtant, la prévention contre lui ne fait que croître. Ainsi, on avait saisi le treizième tome de ses œuvres complètes dont on vient d'autoriser la publication. On a donné ordre de jouer dans les théâtres impériaux *les Fruits de la civilisation* que la censure avait condamnés. La *Sonate à Kreutzer* est interdite...

— Mais elle est écrite de telle sorte que vous-même, sans doute, ne la donneriez pas à lire à vos enfants.

— Par malheur, cette nouvelle pousse les choses à l'excès, mais l'idée fondamentale est celle-ci : l'idéal ne peut jamais être atteint. Si l'absolue chasteté est posée en idéal, alors ce n'est que dans le mariage que l'on peut rester pur.

Lorsque j'annonçai à l'empereur que Léon Nikolaïévitch semblait disposé à s'adonner, comme jadis, au travail artistique, Alexandre III s'est exclamé : « Ah! que ce serait bien! Comme il écrit, comme il écrit! »

Après avoir défini l'idéal tel qu'il est conçu dans la *Sonate à Kreutzer*, j'ajoutai :

— Comme je serais heureuse si l'interdit qui pèse sur cette œuvre pouvait être levé et si elle pouvait faire partie des œuvres complètes. Ce serait là, à l'égard de Léon Nikolaïévitch, une faveur manifeste qui, peut-être, l'encouragerait au travail.

L'empereur me répondit :

— La nouvelle peut paraître dans les œuvres complètes. Chacun n'est pas en mesure de les acheter, en sorte que la *Sonate à Kreutzer* ne pourra pas avoir une grande diffusion.

Je ne me rappelle plus à quel propos, mais par deux fois, l'empereur exprima son regret que Léon Nikolaïévitch se fût détaché de l'Église :

— Il surgit chez le simple peuple déjà tant d'hérésies qui ont sur lui une influence néfaste.

— Je puis donner à Votre Majesté l'assurance que mon mari n'a jamais rien prêché au peuple ni à qui que ce soit; il ne s'est jamais adressé aux paysans. Non seulement il ne cherche pas à répandre ses manuscrits, mais encore il est au désespoir lorsqu'on le fait à son insu. Il est arrivé qu'un

jeune homme a volé un manuscrit dans la serviette de mon mari et a copié quelques pages de son journal; deux ans plus tard, il diffusait le document lithographié. (Je faisais allusion, sans le nommer, à Novociélov et au procédé dont il avait usé avec Nicolas Palkine[1].)

Le souverain exprima sa surprise et son indignation :

— Comment? Que c'est mal! C'est vraiment affreux! Chacun a le droit d'écrire ce qu'il veut dans son journal, mais voler un manuscrit, c'est une très mauvaise action!

Alexandre III parle avec timidité, d'une voix agréable et chantante. Les yeux et le sourire sont bons et caressants. Il est de grande taille, plutôt gros, mais robuste d'aspect. Il n'a presque plus de cheveux. Les tempes sont trop rapprochées l'une de l'autre. Il m'a un peu rappelé Vladimir Grigoriévitch Tchertkov surtout par la voix et la manière de parler.

Le souverain m'a demandé ensuite quelle était l'attitude de mes enfants envers les doctrines de leur père. J'ai répondu qu'ils ne pouvaient que respecter les principes de haute morale que prêchait Léon Nikolaïévitch, que pourtant, je jugeais nécessaire de les élever dans la foi religieuse, que mes enfants et moi avions fait nos dévotions en août dernier, mais à Toula et non chez nous, à la campagne, parce que, de nos prêtres, qui devraient être nos pères spirituels, on avait fait des délateurs qui nous avaient faussement dénoncés.

— J'ai entendu parler de cela, remarqua l'empereur.

Ensuite, je racontai que mon fils aîné était chef de district, que le second était marié, vivait sur ses terres et les administrait, que le troisième était étudiant. Quant à mes autres enfants, ils étaient encore à la maison.

Je note encore qu'en parlant de la *Sonate à Kreutzer*, l'empereur m'avait demandé :

— Votre mari ne pourrait-il pas la modifier quelque peu?

— Non, Votre Majesté, il ne peut jamais rectifier ses œuvres. Quant à cette nouvelle, il m'a dit qu'elle lui répugnait et qu'il ne pouvait plus en entendre parler.

Le souverain me demanda encore :

— Voyez-vous souvent Tchertkov, le fils de Grégoire

1. Nouvelle de L. N. Tolstoï.

Ivanovitch et d'Élisabeth Ivanovna? En voilà un que votre mari a tout à fait converti.

N'étant pas préparée à cette question, j'hésitai une minute. Puis m'étant ressaisie, je répondis :

— Voilà plus de deux ans que nous ne l'avons pas vu. Sa femme est malade et il ne peut la quitter. Le terrain sur lequel se sont tout d'abord rencontrés Léon Nikolaïévitch et Tchertkov était tout autre que religieux. Mon mari, ayant remarqué que la littérature populaire abondait en livres stupides et immoraux, suggéra à Tchertkov l'idée de la réformer et de lui donner un caractère plus moral et plus instructif. Mon mari écrivit quelques récits pour le peuple qui, après avoir été tirés par millions d'exemplaires, sont aujourd'hui condamnés comme nuisibles et hérétiques. On a édité en outre beaucoup d'ouvrages scientifiques, philosophiques, historiques, etc... L'œuvre était excellente, progressait, mais elle a été en butte aux persécutions :

A cela l'empereur ne répondit rien.

— Votre Majesté, — finis-je par dire, — si mon mari s'adonne de nouveau à la création artistique et si je fais éditer ses œuvres, ce serait pour moi un insigne bonheur si Votre Majesté consentait à les examiner et à les juger Elle-même.

— J'en serais bien aise, envoyez-moi directement ses œuvres afin que je les lise.

Le souverain parla-t-il encore d'autres choses? Je ne me le rappelle plus. Il me semble avoir rapporté tous ses propos. Pourtant, je me souviens qu'il a ajouté :

— Rassurez-vous. Tout s'arrangera! Je suis très content. — Ce disant, il se leva et me tendit la main. Je répondis en m'inclinant :

— Je regrette de n'avoir pas eu le temps de demander à être reçue par l'impératrice. On m'a dit qu'elle était souffrante.

— Non l'impératrice se porte bien aujourd'hui et elle va vous recevoir. Demandez que l'on vous annonce.

J'allais franchir la porte du cabinet de l'empereur, lorsque celui-ci m'arrêta et me demanda si je resterais longtemps encore à Pétersbourg.

— Non, Votre Majesté, je pars aujourd'hui.

— Pourquoi si vite?

— L'un de mes enfants est souffrant.

— Qu'a-t-il donc?

— La varicelle.

— Ce n'est pas grave. Seulement, il faut veiller à ce qu'il ne prenne pas froid.

— Précisément, Votre Majesté, je crains qu'il ne prenne froid en mon absence. La température est si rigoureuse.

Après avoir fait une fois encore la révérence et non sans que l'empereur m'eût très cordialement serré les mains, je sortis.

Me revoici dans le petit salon aux meubles tendus de satin rouge. Partout des plantes et des fleurs à profusion. Je n'oublierai jamais ces superbes azalées d'un rouge vif sur lesquels mes regards s'étaient arrêtés lorsque je croyais mourir.

Un laquais d'âge mûr, au type et à l'accent étrangers, se tenait sur le seuil du salon où recevait l'impératrice. De l'autre côté, un nègre en costume national. Auprès du cabinet de l'empereur, il y avait aussi des nègres, au nombre de trois, si je ne m'abuse. Je demandai à être annoncée à la souveraine en ajoutant que l'empereur m'y avait autorisée...

Le laquais me répondit que l'impératrice recevait une dame en ce moment, mais qu'il m'annoncerait dès que celle-ci sortirait.

A quinze ou vingt minutes de là, lorsque la visiteuse fut partie, le laquais m'informa que l'empereur était venu lui-même faire part à l'impératrice de mon désir de la voir. J'entrai. La souveraine s'avança vers moi d'un pas rapide et léger. La couleur de son visage est très jolie; les cheveux châtain foncé sont lissés avec un soin extrême, comme s'ils étaient collés; la taille très fine, le cou et les mains aussi; une robe de laine noire. L'impératrice n'est ni grande ni petite. La voix frappe parce qu'elle est forte et gutturale. La souveraine me donna la main et, de même que l'empereur, m'invita sur-le-champ à m'asseoir :

— Je vous ai déjà vue une fois, n'est-ce pas[1]? — demanda-t-elle.

1. L'impératrice et Sophie Andréevna ont constamment parlé français.

— J'ai eu le bonheur d'être présentée à Votre Majesté il y a de cela quelques années à l'Institut Saint-Nicolas, chez madame Schostag.

— Ah! certainement, et votre fille aussi. Dites-moi, est-il vrai qu'on vole les manuscrits du comte et qu'on les imprime sans lui en demander la permission? Mais c'est une horreur, c'est très mal, c'est impossible.

— C'est vrai, Votre Majesté, c'est bien triste! Mais que faire?

Après quoi, l'impératrice me demanda combien j'avais d'enfants et ce qu'ils faisaient. Je lui exprimai ma joie de savoir que son fils Georges Alexandrovitch se portait mieux et j'ajoutai que j'avais pris grande part à la peine que lui avait causée l'éloignement de ses deux fils, dont l'un était si souffrant. Elle me répondit qu'il avait eu une fluxion de poitrine, que la maladie suivait son cours, mais que son fils avait fait une imprudence et lui avait donné de vives inquiétudes. Grâce à Dieu, il est aujourd'hui tout à fait rétabli. J'exprimai mes regrets de n'avoir jamais vu ses enfants. A quoi la souveraine me répondit qu'ils étaient actuellement à Gatchina :

— Ils sont tous si heureux, si bien portants, — ajouta-t-elle, — je tiens à ce qu'ils aient des souvenirs heureux de leur enfance.

— Dans une famille comme celle de Sa Majesté, tout le monde doit se sentir heureux.

— Ce petit Michel aux joues roses, il joue (*sic*) une grande fille de seize ans, — ajouta l'impératrice en se levant et en me tendant la main, je suis très contente de vous avoir revue encore une fois.

Je fis la révérence et sortis.

La voiture des Auerbach me ramena chez les Kouzminskii : j'étais si contente que, sans m'en apercevoir, je grimpai en courant les quatre étages.

Je fus accueillie par ma sœur Tania, puis par Sophie, Mania et Micha Stakhovitch, par Alexandre Mikhaïlovitch ainsi que tous les enfants Kouzminskii. Force me fut de tout raconter. Chacun prit part à ma joie. C'était à qui me féliciterait. J'expédiai deux télégrammes, l'un à Moscou, l'autre à Iasnaïa Poliana, je déjeunai et à 3 heures, je pris

place dans le train. Tout le monde vint m'accompagner à la gare. En regardant ma sœur Tania, son visage fatigué, en me rappelant toutes les démarches qu'elle avait faites et combien elle avait pris à cœur toute cette affaire, j'éprouvai grand'peine à me séparer d'elle.

J'ai omis de noter qu'Alexandre III, après s'être enquis de l'influence de Léon Nikolaïévitch sur le peuple, avait parlé de la jeunesse qui se convertissait aux idées de Tolstoï. Je lui répondis qu'il s'agissait là presque uniquement de gens qui s'étaient engagés sur une fausse route, qui faisaient une mauvaise politique, que Léon Nikolaïévitch les avait ramenés à la terre, à la non-résistance au mal et à l'amour; que s'ils n'étaient pas dans le vrai, du moins ils étaient pour le maintien de l'ordre.

Le dimanche 14 avril sont venus m'attendre à la gare de Koursk, à Moscou, Liova, Dimitrii Alekséïévitch Diakov et Dounaïev. Nous avons déjeuné et, une fois encore, j'ai dû tout raconter. Liova et Dimitrii Alekséïévitch m'ont écoutée avec un vif intérêt. Sur le quai, j'ai rencontré Nadia Zinoviéva qui prenait aussi le train. Elle nous a invités à prendre place dans le compartiment réservé pour elle et nous avons voyagé très gaiement : Liova, Nadia, deux dames de Kharkov et moi.

A la maison, j'ai été accueillie par Tania et par les petits. Revenu de Tchépije, Liovotchka était allé m'attendre au jardin d'où il ne rentrait pas. Je suis arrivée plus tôt qu'on ne m'attendait. Macha était dans sa chambre. Je suis très heureuse d'être à la maison. Mais Liovotchka est mécontent de mes aventures et de mon entrevue avec le tzar. Il lui semble que nous avons pris des engagements que nous ne pourrons pas tenir, qu'auparavant l'empereur et lui s'ignoraient, que tout cela peut nous nuire et nous attirer des désagréments.

Macha est partie avec mesdemoiselles Filosofov qui rentraient chez elles à Paniki. Qu'elle se distraye! La pauvre a si peu d'entrain et de jeunesse pour ses vingt ans! Nous sommes allés nous promener, mais la pluie nous a forcés, les uns après les autres, à regagner la maison. Nous avions l'intention de passer la soirée à lire, mais nous avons agréable-

ment parlé de littérature, d'amour, d'art, de peinture. Léon Nikolaïévitch a dit qu'il ne savait rien de plus répugnant que des tableaux représentant les scènes voluptueuses de la vie quotidienne, par exemple, un moine convoitant une femme un guide tartare à cheval accompagnant une dame en Crimée, un beau-père qui regarde sa bru avec des yeux goulus, etc... Toutes ces scènes sont répugnantes dans la vie : à quoi bon les fixer sur la toile? Je partage entièrement l'avis de Liovotchka et n'aime que les tableaux représentant la beauté, la nature, les idées élevées.

7 juin.

Micha Kouzminskii est malade, je crois qu'il a la diphtérie. J'ai un poids sur le cœur, je suis inquiète pour lui et pour tous les autres enfants. Ma sœur Tania écarte de son esprit toute idée de danger, moi, je ne puis suivre son exemple. Mais quand arrive le malheur, elle, qui n'y est pas préparée, s'abandonne au plus complet désespoir. Nous avons envoyé chercher le docteur Roudniev.

Léon Nikolaïévitch est allé à Toula voir la maîtresse d'un de ses disciples, un certain Doudtchenko que je ne connais pas. Cette femme, de l'endroit d'où on l'expulse, se rend par étapes jusqu'à Tver. On lui a proposé de faire le voyage à sa guise et à ses frais, mais elle a refusé et fait route avec les prisonniers. Pourquoi? Agit-elle par fanfaronnade, par vanité ou par conviction? Ne l'ayant jamais vue, je n'ose me prononcer. Cette femme n'était pas à Toula, paraît-il, et je crois que Liovotchka est content d'avoir fait son devoir et de ne l'avoir pas trouvée. Il est retourné aux abattoirs et nous a raconté avec grande émotion qu'il avait été témoin d'un spectacle affreux : la peur qu'ont les bœufs lorsqu'on les mène aux abattoirs et qu'on les dépèce avant même qu'ils soient morts et alors qu'ils agitent encore les pattes. Effectivement, c'est terrible, mais chaque mort est terrible. La sœur de Liovotchka, Maria Nikolaïévna, est arrivée. Elle ne parle que de couvents, du P. Ambroise, de Jean de Cronstadt, des miracles opérés par telle ou telle icone, des prêtres, des religieuses, ce qui ne l'empêche pas d'aimer la bonne chère et de s'emporter. Elle n'a pas le

moindre amour pour personne. Le soir, nous nous sommes baignés, pendant la journée il fait une chaleur terrible. En taillant les cheveux de Vanitchka, je lui ai involontairement piqué la tête avec la pointe de mes ciseaux. Le sang a jailli et il a fondu en larmes. « Pardonne à maman, maman n'a pas fait exprès », lui ai-je dit. Comme il continuait à pleurer, je lui ai conseillé de me battre, alors il m'a saisi la main et il l'a baisée passionnément. Quel enfant charmant! J'ai peur qu'il ne vive pas.

21 juin.

Force m'est de narrer l'histoire absurde, triste, mi-vraisemblable qui est arrivée aujourd'hui. A vrai dire, je ne sais ce qui est absurde. Est-ce moi? Sont-ce les situations dans lesquelles on se trouve parfois placé. Comme je suis excédée, brisée d'âme et de corps!

Aujourd'hui, avant le déjeuner, Liovotchka m'annonce qu'il adresse à quelques journaux une lettre par laquelle il renonce à ses droits sur toutes ses dernières œuvres. Il y a quelque temps, lorsqu'il m'avait fait part de cette intention, j'avais décidé de me soumettre humblement et je l'avais fait. A quelques jours de là, il revint sur cette question. Cette fois, n'y étant pas préparée, j'éprouvai tout d'abord envers lui un sentiment mauvais, c'est-à-dire je sentis nettement tout ce que cette démarche avait d'injuste envers la famille. Pour la première fois, je compris que, par cette renonciation, il déclarait encore une fois publiquement son désaccord avec sa femme et ses enfants. C'est là surtout ce qui m'a alarmée! Nous nous sommes dit l'un à l'autre maintes choses déplaisantes. Comme je lui reprochais son avidité de gloire, sa vanité, il s'est écrié que j'avais besoin de roubles et qu'il n'avait jamais vu femme plus bête et plus avide que moi. Je lui ai reproché de m'avoir constamment humiliée, parce qu'il n'avait pas l'habitude d'avoir affaire à des femmes comme il faut; il prétendit que tout l'argent que je recevais ne me servait qu'à gâter les enfants. Il finit par me crier : « Va-t'en, va-t'en! » — Je suis partie. Ne sachant que faire, j'allai d'abord au jardin. Le gardien s'étant aperçu que je pleurais, j'eus honte de moi. Alors j'allai dans le verger aux pommes,

m'assis au bord d'un petit fossé et avec le crayon que j'avais dans la poche, je signai toutes les déclarations. Puis j'écrivis dans mon petit carnet que j'allais me suicider à Kozlovka, parce que j'étais accablée par la discorde qui régnait entre Liovotchka et moi, parce que je n'avais plus la force de décider seule toutes les questions concernant la famille.

Telles étaient les raisons pour lesquelles je voulais quitter la vie.

Je me rappelle que, dans ma jeunesse, chaque querelle faisait naître en moi le désir de me suicider, mais alors je sentais que je ne pouvais accomplir cet acte. Aujourd'hui, je l'eusse fait si le hasard ne m'avait sauvée. Je courais vers Kozlovka dans un état de complète démence. Je ne sais pourquoi la pensée de Liova ne me quittait pas. Je me disais que si je trouvais, à l'instant même, un télégramme ou une lettre m'informant qu'il n'est plus, cette nouvelle ne ferait que hâter l'exécution de mon dessein. Arrivée non loin du petit pont, près du grand ravin, je m'étendis à terre pour reprendre haleine. Le crépuscule tombait, mais je n'avais pas peur. C'est étrange, mais ce qui me paraissait alors le plus important, c'est qu'il serait honteux de rentrer à la maison et de ne pas accomplir mon projet. Hébétée, calme, je marchais vers le but. J'avais un mal de tête terrible comme si j'eusse été serrée dans un étau. Tout en poursuivant mon chemin, j'aperçus quelqu'un en blouse qui venait de Kozlovka. Je me réjouis pensant que c'était Liovotchka et que nous allions nous réconcilier. Or, c'était Alekseï Mikhaïlovitch Kouzminskii. J'étais fâchée qu'il vînt à l'encontre de mon dessein et je sentais qu'il ne me quitterait pas. Il fut très étonné de me voir seule et, à l'expression de mon visage, comprit que j'étais profondément bouleversée. Je ne m'attendais pas le moins du monde à le rencontrer, et m'efforçai de lui persuader qu'il devait me laisser, regagner la maison, que j'allais rentrer tout de suite. Mais sans me lâcher, il insistait pour que je l'accompagnasse et, me montrant la foule qui passait de l'autre côté, il me dit que j'aurais peur de ces gens et qu'on ne savait jamais qui rôdait par ici.

Il ajouta qu'il aurait voulu faire le tour par Voronka et Goriéla Poliana, mais que, surpris par un essaim de fourmis

ailées, il avait dû se réfugier dans les fourrés et se déshabiller. Ayant ainsi perdu du temps, il avait décidé de rentrer à la maison par le même chemin. Comprenant que Dieu ne voulait pas que je commisse ce péché, je me soumis à contre-cœur et suivis Kouzminskii. — Mais ne voulant pas rentrer à la maison, j'allai seule me baigner. Je songeais qu'il me restait encore une issue, que je pouvais me noyer. J'étais hantée par un stupide désespoir, par le même désir de quitter la vie qui nous impose des tâches au-dessus de nos forces. — Dans la forêt, il faisait tout à fait sombre. Comme j'approchais du ravin, une bête qui traversait la route, s'élança sur moi. Était-ce un chien, un renard ou un loup? Je ne le sais, car je suis myope et ne vois pas de loin. Je me suis mise à crier de toutes mes forces. D'un pas rapide, l'animal se précipita sous bois; j'entendis les feuilles mortes bruire sous ses pieds. Tout courage m'ayant abandonnée, je regagnai la maison et j'allai auprès de Vanitchka. Je le trouvai déjà au lit. Il me caressa tout en répétant : « Maman, maman! » Je me souviens que, naguère, dans un tel état d'âme, je retrouvais toujours, auprès des enfants, le sens de la vie. Aujourd'hui, à ma grande terreur, je constate qu'au contraire, dans leur voisinage, ma tristesse et mon désespoir ne font que croître.

Plus avant dans la soirée, je me couchai. Tout d'abord dans mon lit. Puis, inquiète au sujet de Léon Nikolaïévitch qui était absent, j'allai m'étendre en plein air dans le hamac et tendis l'oreille pour savoir s'il était rentré. L'un après l'autre, tous vinrent sur la terrasse. Puis ce fut au tour de Liovotchka. Tout le monde causait, criait, riait. Liovotchka était très animé, comme si de rien n'était. Exigences de sa raison, obéissance à ses principes, mais son cœur n'avait pas été touché le moins du monde. Que de fois déjà m'a-t-il porté semblable coup! Il ne saura jamais que j'ai été si près de me suicider, et, s'il l'apprend, il ne le croira pas.

Dans le hamac, je me suis endormie. J'étais à bout de forces physiquement et moralement. Macha, une bougie à la main, est venue chercher quelque chose et m'a réveillée. Je suis allée prendre du thé. Quand nous fûmes tous réunis, nous avons lu à haute voix *Un homme étrange* de Lermontov. Puis, lorsque chacun s'en fut allé de son côté et que Guinsbourg

fut parti, Liovotchka vint auprès de moi, m'embrassa et me dit quelques paroles de réconciliation. Je le priai de publier ses déclarations et de n'en plus parler. Il m'a dit qu'il ne les publierait pas avant que je comprisse qu'il le fallait ainsi. J'ai répondu que je ne savais pas mentir, que je ne mentirais pas et que comprendre cela m'était impossible. Des émotions comme celles d'aujourd'hui avancent l'heure de ma mort. Quelque chose en moi s'est brutalement brisé. Qu'ils frappent pourvu qu'ils m'achèvent au plus tôt! Voilà ce que je pense.

Encore, toujours, la *Sonate à Kreutzer* me poursuit. La période de satiété est venue. Aujourd'hui j'ai de nouveau expliqué à Liovotchka que je ne voulais plus être sa femme. Il m'a répondu que tel était son désir, mais je ne l'ai pas cru.

En ce moment, il dort et je ne puis aller auprès de lui. C'est demain la fête de Macha Kouzminskaïa; les enfants préparent une charade sous ma direction. Dieu veuille que rien ne nous dérange et ne vienne troubler notre paix.

19 septembre 1891.

Aussitôt que la vie est féconde en événements, je ne trouve plus le temps d'écrire mon journal; pourtant c'est alors qu'il deviendrait intéressant. Je note les événements.

Jusqu'au 25 août, joyeux préparatifs pour le mariage de Macha Kouzminskaïa. Nous avons fait des achats, confectionné des lanternes, des drapeaux, des ornements pour les chevaux, etc. Le 25 au matin, mon frère Sacha et moi avons donné notre bénédiction à Vanitchka Erdelli que j'ai accompagné à l'église en coupé. Nous étions tous deux très émus. Cela me faisait de la peine de voir ce jeune homme, pur et tendre, contracter si tôt des engagements, de la peine de le sentir si seul. On a béni Macha sans moi; on m'a raconté que son père et elle avaient beaucoup pleuré. Tout le temps de la cérémonie, j'ai eu la gorge serrée, j'ai revécu ma vie passée, vu l'avenir de Macha Kouzminskaïa, le mien, l'éventuelle séparation d'avec Tania et même d'avec ma fille Macha qui continue à me faire pitié et que je me reproche toujours de ne pas aimer assez.

Nous avons dîné sur la place à croquet. La journée était claire, magnifique. Tout le monde était joyeux. Chacun,

enfants, parents, voisins, se sentait à l'aise et content. Le soir, on a organisé des jeux, des danses, des chants. Figner a extraordinairement bien chanté. Tout le jour, j'ai observé Tania et ses ex-fiancés, je veux dire les jeunes gens qui l'ont demandée en mariage ainsi que Stakhovitch à qui je l'eusse si volontiers donnée! Nul doute qu'il ne l'eût apprêciée et aimée! Nos invités sont restés tard et jusqu'à l'aube, j'ai tenu compagnie à ceux d'entre eux qui craignaient de voyager de nuit. Ma belle-fille Sonia est restée auprès de nous ainsi que Tania et Stakhovitch. Sonia et Stakhovitch ont dit des choses cruelles sur les petits enfants et la charge qu'ils représentent. Liovotchka est tombé malade l'avant-veille du mariage, mais le 25, il allait déjà mieux. J'ai eu de nouveau la joie de voir mes neuf enfants réunis. Soigneusement, j'ai écarté de moi tout souci et toute préoccupation. Les jeunes mariés ont passé la nuit à l'endroit habituel : Macha avec sa sœur, Vanitchka Erdelli avec Liova. Le lendemain matin, la vie a repris son train coutumier, et, à 6 heures du soir, nous avons accompagné le jeune couple à la gare. Nous avons tous beaucoup pleuré. Il faisait froid, le vent soufflait; nous avions l'âme sombre. La vie reprit son cours, mais de nouvelles émotions nous attendaient.

Jusqu'au 29, je ne fis aucune allusion à un départ pour Moscou. Mais le temps passait, il devenait impossible de tarder davantage, aussi le 29 au soir, ai-je demandé à Liovotchka la permission de faire un tour avec lui. Je le priai de me permettre de partir pour Moscou et de mettre les enfants au lycée. « Je sais, ajoutai-je, que cela t'est pénible, mais je te demande seulement combien tu penses sacrifier de ton temps et de ta vie pour venir auprès de moi à Moscou? » Et lui de me déclarer : « Je n'irai pas du tout à Moscou. » A quoi je répliquai : « Alors la question est tranchée, en ce cas, moi non plus, je n'irai pas et je n'y conduirai pas les enfants et je recommencerai à leur chercher des professeurs. — Non, je ne veux pas, il faut absolument que tu ailles à Moscou, que tu mettes les enfants au lycée, puisque tu estimes que c'est nécessaire et que c'est là le meilleur parti. — Oui, mais c'est un divorce, tu ne verras ni moi, ni les cinq enfants de tout l'hiver. — Quand les enfants sont ici, je ne les vois pas beau-

coup non plus, toi, tu viendras me voir. — Moi, pour rien au monde. »

Alors, je me suis prise moi-même en pitié d'avoir aimé cet homme et de n'avoir appartenu qu'à lui toute ma vie. Aujourd'hui qu'il me rejette comme une chose usée, je lui suis encore attachée et je ne puis m'en séparer.

Mes larmes l'ont ému. S'il y a encore en lui une ombre de cette connaissance de l'âme humaine qui se révèle si grande dans ses livres, alors il comprendra ma douleur et la violence de mon désespoir. « J'ai pitié de toi! m'a-t-il dit, je vois combien tu souffres et je ne sais comment t'aider. — Et moi, je sais comment tu le pourrais. Je juge immoral de partager la famille en deux sans aucune raison; je sacrifierai Liova et Andrioucha, leur instruction, leur avenir et je resterai à la campagne avec toi et mes filles. — Tu vois, tu parles de sacrifier les enfants et ce sacrifice tu me le reprocheras. — Alors que faire? Dis-moi ce qu'il faut faire? » Après un silence : « En ce moment, je ne sais pas; laisse-moi réfléchir jusqu'à demain. »

Nous nous sommes séparés dans le champ de Groumont; il est allé visiter un malade et moi, j'ai regagné la maison. Quelle entaille profonde, irréparable il a faite à mon sentiment par cette résolution inhumaine, cynique, de me rejeter de sa vie! Le crépuscule tombait. J'ai sangloté tout le long du chemin. Une nouvelle mise en terre de mon bonheur! Les paysans et leurs femmes que j'ai croisés me regardaient avec étonnement. J'avais peur de marcher sous bois. A la maison, il y avait de la lumière, on prenait le thé. Les enfants se sont jetés dans mes bras.

Le lendemain, Liovotchka m'a dit d'une voix calme : « Va à Moscou et emmènes-y les garçons. Moi, naturellement, je ferai ce que tu voudras. » Ce que je veux. Ce mot m'a paru grotesque. Il y a longtemps que je ne veux plus rien pour moi-même et je me borne à souhaiter pour eux bonheur, joie et santé.

Pendant la soirée, j'ai emballé mes effets et ceux des enfants, rassemblé les papiers et le dimanche soir, 1er septembre, je suis partie avec les garçons pour Moscou. Doutes, frayeur. Ai-je bien agi? La question restera toujours ouverte.

Mais je pensais bien faire. Immédiatement avant notre départ, Liova a raconté la terrible aventure de M. K... avec la nourrice de Mitia et a ajouté que l'histoire était connue de mes fils jusqu'en ses moindres détails. La vie frappe à coups redoublés. Je suis dégoûtée, ma sœur me fait peine et je souffre pour l'innocence de mes fils, — mon cœur est plein à déborder. C'est dans cet état d'âme que je suis partie et que j'ai vécu à Moscou. Mais les soucis matériels, l'obligation de soutenir moralement mes fils dans leur nouvelle existence, tout cela m'a un peu calmée. Lorsque Liova est arrivé, il m'a raconté le désespoir de ma sœur. Pour moi, je souffre depuis si longtemps que j'ai été peu sensible à ce qui m'eût fait grand'peine naguère et ma sœur Tania a été blessée de ma froideur et de mon manque de sympathie. C'est injuste. Une attitude réservée peut être tout aussi compatissante qu'une attitude plus énergique et plus expansive; d'ailleurs on ne peut prendre celle-ci qu'immédiatement après que le malheur a frappé et on ne peut pas la conserver deux semaines.

Liova est arrivé à Moscou lui aussi. Il va passer un examen qui lui permettra d'entrer en seconde. Il est trop bon. Délicat, pur, il a du talent. Il est excellent avec les enfants au travail et à la vie desquels il s'intéresse. Il leur fait répéter leurs leçons et profite de l'histoire survenue à M. K... pour leur inculquer des principes moraux et les encourage.

J'ai passé deux semaines à Moscou avec mes fils; j'ai refait les peintures, collé de nouveaux papiers, modifié l'arrangement de la maison, tapissé les meubles, organisé la vie des enfants. Puis je suis partie, laissant à Moscou mes trois fils, M. Borel, Alekséï Mitrofanovitch et Fomitch.

Je suis rentrée à la maison le 15 au matin. Léon Nikolaïévitch m'a aussitôt reproché d'avoir entraîné les enfants dans le « tourbillon ». Après s'être envenimée pour un instant, la discussion a heureusement fini.

Jusqu'ici, il n'a pas pu y avoir de querelle. J'ai dit à ma sœur Tania que j'étais indignée de la conduite de son fils et qu'il se pourrait bien que nos deux familles dussent vivre séparées l'été prochain. Liova m'a assuré que cette séparation était nécessaire pour les enfants, mais l'idée m'en

est extrêmement pénible et elle ne l'est pas moins à ma sœur. Le rouge lui est monté au visage et elle s'est écriée : « Assez, Sonia, assez; tu me fends le cœur. » Cette question restera en suspens jusqu'au printemps et la solution qu'elle recevra dépend de la manière dont M... se comportera d'ici là. Léon Nikolaïévitch et moi avons ensuite parlé de la lettre qu'il a expédiée aux journaux le 16 par laquelle il renonce aux droits sur ses œuvres contenues dans les douzième et treizième tomes des œuvres complètes. Tout découle de la même source : la vanité, le désir de gloire, le besoin qu'on parle de lui le plus possible. Personne ne pourra m'ôter cela de la tête.

La lettre est expédiée. Reçu le soir un message de Leskov qui nous envoie un article extrait du *Novoïé Vrémia* intitulé : *Léon Nikolaïévitch Tolstoï sur la Famine.* Leskov a choisi quelques passages d'une lettre que Liovotchka lui a écrite sur la famine et les a publiés. Mais la lettre de Léon Nikolaïévitch était décousue, outrée par endroits, en tout cas, elle n'était pas destinée à l'impression. Le fait qu'elle a été publiée a vivement excité Léon Nikolaïévitch, qui n'a pas fermé l'œil de la nuit. Le lendemain, il a déclaré que la famine ne lui laissait aucun répit, qu'il était urgent d'organiser des cantines populaires, qu'il fallait, et c'était là l'essentiel, payer de sa propre personne. Il a ajouté qu'il espérait que je lui donnerais de l'argent (mais il vient d'envoyer la lettre par laquelle il renonce à ses droits sur les douzième et treizième tomes; comprenne qui pourra!), qu'il allait partir immédiatement pour Pirogov afin d'organiser ces cantines et d'en informer le public. Mais c'est impossible de rien écrire et de rien publier avant que l'œuvre soit sur pied. Il faut qu'avec l'aide de son frère et des propriétaires fonciers locaux, il organise deux ou trois cantines et c'est seulement après qu'il pourra écrire là-dessus des articles.

Il m'a dit avant son départ : « Je te prie de ne pas penser que je fais cela pour qu'on parle de moi; tout simplement, je ne puis plus vivre en paix. »

Ah! s'il faisait cela parce que son cœur saigne à la pensée des souffrances qu'endurent les affamés, je me serais mise à genoux devant lui, aucun sacrifice ne m'aurait paru trop grand! Mais je n'ai pas senti, je ne sens pas son cœur! Puisse-

t-il, par sa plume, par son savoir-faire, émouvoir les cœurs des autres!

Nous vivons en paix, Temps étonnant, clair et calme. Bonnes nouvelles des garçons. Je jouis de la solitude, je respire; je vis repliée sur moi-même; je lis, je réfléchis, j'écris et je prie. Hier encore, je me suis laissé entraîner par la passion que mon mari avait éveillée en moi; aujourd'hui, tout m'est clair, sacré. Tout est bien. Pureté, clarté, voilà l'idéal.

8 octobre 1891.

Je n'ai pas pu résister au désir d'aller à Moscou chercher mes fils. Voici comment les choses se sont passées. Depuis l'aventure de M. K..., mes relations avec ma sœur Tania ne sont plus aussi amicales. Elle attendait de ma part plus de sympathie, mais j'ai été sévère à l'égard de Micha et je suis fâchée qu'il ait démoralisé mes fils par ses récits. Aussi ai-je décidé d'accompagner Tania jusqu'à Moscou. A Iasnaïa Poliana, tout le monde était en bonne santé. Nous avions pour hôtes Lisa et Macha Obolienski. Nous sommes parties le 26 dans un wagon qui avait été réservé pour nous à Toula, Zinoviev nous a accompagnées. On a ouvert pour nous les chambres du tzar. A Moscou, je suis allée avec Vasia chez tante Viéra Aleksandrovna et c'est là que j'ai vu arriver, joyeux et pleins d'entrain, mes trois fils qui revenaient d'une exposition. Ils s'attendaient à ne trouver que Tania, aussi Micha m'a-t-il regardée longtemps sans me reconnaître. Enfin, il s'est écrié : « Maman! » Nous avons passé une excellente soirée tous ensemble. Je suis restée auprès d'eux le lendemain et le samedi 28, je les ai emmenés à Iasnaïa Poliana. Lisa et Micha Olsoufiev ont fait le voyage avec nous. J'étais bouleversée à cause de Tania; tous les enfants, surtout les fillettes, étaient très excités. Liova n'est pas venu avec nous; il suit assidûment ses cours, travaille la musique avec ferveur et ne veut pas se distraire.

Le lendemain dimanche sont arrivés de nouveaux visiteurs. Zinoviev, Davidov avec ses filles et Micha Stakhovitch. Ainsi se trouvèrent en présence les deux Michaïl que Tania avait, je crois, songé à épouser. J'ai eu beau les observer tous deux; aucun n'a manifesté à Tania une attention spéciale;

seulement, dans l'attitude de ces deux hommes l'un envers l'autre, on pouvait sentir une sorte d'inimitié, quelque chose qui ressemblait à un duel muet. Nos hôtes sont repartis dès le lundi; depuis lors Andrioucha a de la fièvre; mardi, j'ai accompagné Andrioucha et Micha jusqu'à Toula où Zinoviev les a pris sous sa garde jusqu'à Moscou. En rentrant à Iasnaïa Poliana, j'ai discuté du mariage de Tania avec Macha et Serge.

Encore cette fois, le départ des enfants m'a remplie de tristesse. Ils dormaient près de ma chambre à coucher, je les entendais, j'étais sans inquiétude à leur sujet. Les voilà partis et je suis accablée. De la part de Liovotchka, pas un mot de tendresse, pas un mot qui vienne du cœur, aucune sympathie, rien, jamais rien. Ces derniers temps, mon cœur et mes nerfs ont été mis à si rude épreuve que j'ai eu des crises d'étouffement et des névralgies dans les tempes. Je ne dormais pas la nuit, je ne pouvais ni parler, ni prendre plaisir à rien, ni m'occuper des affaires. Je m'en allais n'importe où et je pleurais des heures entières; tout m'était prétexte à fondre en larmes; je pleurais sur ma vie passée. Si quelqu'un m'eût demandé la cause profonde de mon chagrin, je lui aurais répondu que c'était l'absence totale d'amour de la part de Léon Nikolaïévitch, qui, en ce moment, m'ignore et me torture et qui ne m'a jamais aimée. Cela se voit en tout, à son indifférence envers la famille, la vie et l'éducation des enfants, envers nos intérêts. — Nous avons parlé des lettres que nous venions d'écrire. J'ai demandé à Liovotchka où étaient en ce moment Popov, Zolotariev et Khokhlov? Le premier est un officier en retraite, au type oriental; les deux autres, plus jeunes, sont fils de marchands. Tous trois sont considérés comme des disciples de Léon Nikolaïévitch. — « Popov est chez sa mère parce qu'elle le veut ainsi. Khokhlov est à l'Institut technologique parce que telle est la volonté de son père. Zolotariev est dans une petite ville du Midi, chez son père, un vieux croyant, ce qui lui est extrêmement pénible. »

A en croire Liovotchka, chacun de ses disciples trouverait pénible de vivre chez ses parents ou au gré de ses parents. Alors, j'ai posé cette question : « Où donc n'est-il pas pénible

de vivre? » Je sais que Popov a trouvé pénible de vivre avec une femme excellente et charmante dont il s'est séparé. Il s'est installé chez Tchertkov qui n'a pas pu le supporter. Là aussi, la vie lui a été pénible. Le voilà chez sa mère où, de nouveau, la vie lui est pénible. Je sais que Liovotchka trouve pénible de vivre avec moi. Étranges principes d'après lesquels il est toujours pénible de vivre avec qui que ce soit! Nombreuses étaient les communautés de tolstoïens, mais la vie y était pour tous si pénible qu'elles se sont dispersées. Ainsi s'est clos ce désagréable entretien. Liovotchka est parti pour Kozlovka; de nouveau j'ai eu des spasmes de la gorge, les larmes m'étouffaient, pourtant, je ne tardai pas à me calmer. Il ne m'est permis ni de souffrir, ni de me décourager; j'ai trop de travaux et d'obligations! Ou bien, vivre et agir courageusement pour les miens, ou bien, — si je ne puis supporter, — cesser de vivre.

Je viens de feuilleter mon journal. J'étais en train d'écrire lorsque Liovotchka et Tania sont partis pour Pirogov continuer leur enquête sur les localités qui souffrent de la famine. — A Pirogov, mon beau-frère Serge les a reçus fort peu amicalement et leur a reproché de venir lui faire la leçon. Vous êtes plus riches que moi, — a-t-il ajouté, — c'est à vous de venir en aide aux affamés, moi je suis pauvre, etc... Liovotchka et Tania se sont alors rendus chez Bibikov et ont procédé au recensement des affamés. Tania est restée chez Bibikov, Léon Nikolaïévitch a poursuivi son chemin, est allé chez une propriétaire terrienne puis chez Sviétchine. Bibikov et la propriétaire ont fait froid accueil au projet d'organiser des soupes populaires. Personne n'a trop d'argent; chacun est absorbé par ses propres affaires. Sviétchine a manifesté plus de sympathie.

Nous avons eu la visite de Mamonov, de la comtesse Kapnist, maigre, fort gentille, inquiète des troubles universitaires. Liovotchka tousse et corrige les épreuves de *Maître et Serviteur*. Les camarades de Micha se sont réunis hier soir. S. H. Martinova nous a lu le *Faust* de Tourgéniev.

Je me suis rappelé Tourgéniev, son séjour au printemps à Iasnaïa Poliana, la chasse à la bécasse. Liovotchka était au pied d'un arbre. Tourgéniev et moi au pied d'un autre.

Comme je demandais à ce dernier pourquoi il n'écrivait plus, il s'est incliné, a jeté un coup d'œil autour de lui et d'un ton mi-plaisant : « Je crois que les arbres de la forêt seront seuls à nous entendre. Voici, mon âme (dans sa vieillesse, il disait à tout le monde « mon âme »), pour écrire, il a toujours fallu que je sois en proie au délire amoureux et, maintenant, c'est impossible. — C'est dommage, répondis-je en riant, si vous tombiez amoureux de moi, peut-être pourriez-vous écrire! — Non, c'est trop tard. »

Il était fort gai, dansait le soir avec mes filles et mes nièces une danse dans le genre du cancan parisien, discutait amicament avec Léon Nikolaïévitch et feu Ourousov. Il demandait toujours que l'on fît pour le dîner du bouillon de poule à la semoule ainsi que des pâtés à la viande et à l'oignon, disant que les cuisiniers russes étaient seuls à savoir les préparer. A tous, il témoignait tendresse et douceur. « Comme vous avez bien fait d'épouser votre femme! » disait-il à mon mari. Il ne cessait d'insister auprès de Léon Nikolaïévitch, pour que celui-ci se remît à son travail artistique, et parlait avec chaleur de la noblesse de son talent. Il m'est difficile de tout me rappeler maintenant et je regrette d'avoir si peu écrit dans ma vie. Nul ne m'a dit qu'il importait que je le fisse et longtemps j'ai vécu dans une puérile ignorance.

21 février 1895.

J'ai vécu et je vis encore une période pénible; je ne suis pas d'humeur à écrire. C'est triste, c'est terrible, car je vois avec netteté qu'à partir de ce moment, je commence à décliner Je n'ai pas pitié de moi et l'idée du suicide me hante toujours davantage. Dieu me préserve de commettre un si grave péché! Aujourd'hui, pour un peu, je me serais enfuie de la maison. Certes, je suis malade, je ne me domine pas, mais mes souffrances sont devenues si aiguës et toutes proviennent d'une unique cause : le peu d'amour de Léon Nikolaïévitch pour moi et pour les enfants. Il y a d'heureux vieillards qui d'une vie amoureuse, semblable à celle que nous avons vécue pendant trente-trois ans, passent à des relations amicales. Tandis que nous! Chez moi, des soubresauts de tendresse et d'amour sentimental et stupide pour lui. Quand

j'étais malade, il m'a apporté deux pommes magnifiques dont j'ai planté les pépins en souvenir de ce geste de tendresse. Verrai-je des pousses sortir de ces graines?

Oui, j'aurais voulu narrer cette triste *histoire*. C'est moi qui suis coupable, certes, mais *comment* ai-je été mise dans cette situation? Que mes enfants ne me jugent pas, car nul ne saura jamais se débrouiller et s'y reconnaître dans nos relations conjugales. Si, malgré des apparences de bonheur je veux en finir avec la vie et si je l'ai tant de fois voulu, est-ce sans raison? Si l'on savait combien sont douloureux ces soubresauts d'un amour qui n'a jamais reçu d'autre satisfaction qu'une satisfaction charnelle et qui s'est épuisé dans ces secousses. Combien plus douloureux encore d'avoir, dans les derniers jours de son existence, la conviction que votre amour n'a jamais été partagé et que l'homme à qui on l'avait voué ne vous a donné en échange que rudesse et vous condamne impitoyablement.

Voici l'histoire : La nouvelle *Maître et Serviteur* m'a beaucoup tourmentée ainsi qu'on peut le voir dans les pages précédentes de mon journal. Pourtant, j'ai pris sur moi et j'ai aidé de mon mieux Léon Nikolaïévitch à corriger les épreuves. Lorsque tout fut terminé, je lui demandai l'autorisation de copier ce récit et de le publier dans le treizième tome de ses œuvres complètes.

Je me proposais de le copier la nuit, afin de n'en pas retarder l'expédition à Pétersbourg. Liovotchka s'est fâché, je ne sais pourquoi, m'a répondu qu'on nous enverrait d'autres épreuves et a protesté énergiquement contre mon intention de copier le récit, alléguant que c'était folie. J'étais tourmentée à l'idée que seule le *Séviernii Viestnik* aurait le privilège de cette publication. Les paroles de Storojenko me revinrent à la mémoire : « Gourévitch (l'éditrice) a su ensorceler le comte », c'est-à-dire qu'en un an elle a obtenu de lui deux articles. C'est pourquoi je résolus d'obtenir à tout prix que *Maître et Serviteur* fût publié simultanément dans *le Posriednik* et dans les œuvres complètes. Nous étions tous deux excités et fâchés. L'emportement de Léon Nikolaïévitch était tel qu'il courut en haut, s'habilla et déclara qu'il quittait la maison pour toujours et ne reviendrait pas.

Sentant que je n'étais coupable que d'avoir voulu copier la nouvelle, l'idée me traversa l'esprit que ce n'était là qu'un prétexte et que Léon Nikolaïévitch avait quelque raison plus sérieuse de me quitter. Je pensai tout d'abord qu'il s'agissait d'une femme. Je perdis sur moi tout contrôle et, afin de ne pas le laisser partir le premier, je me précipitai dans la rue et me mis à courir. Il me courut après. J'étais en robe de chambre, lui en pantalon et en gilet, sans blouse. Il me pria de rentrer, mais je n'avais qu'une seule idée : périr, périr d'une manière ou d'une autre. Je me souviens que je sanglotais et criais que tout m'était indifférent, qu'on pouvait même me conduire au commissariat ou dans un asile d'aliénés. Liovotchka me traînait. Je tombai dans la neige. J'étais pieds nus et en pantoufles; j'avais passé ma robe de chambre sur ma chemise de nuit.

Nous nous sommes un peu calmés. — Le lendemain matin, je lui ai de nouveau aidé à corriger les épreuves pour le *Sévierniii Viestnik*. Après dîner, lorsqu'il eut terminé le travail et comme il se disposait à aller dormir, je lui réitérai ma demande : « Puis-je prendre maintenant les épreuves et copier? » Il était étendu sur le divan. A ces mots, il bondit sur ses pieds et, avec une expression méchante, me refusa cette autorisation sans m'expliquer pourquoi. (Encore maintenant, j'en ignore les raisons.) Sans me fâcher, je le suppliai de m'accorder ce que je lui demandais. J'avais des larmes dans les yeux et dans la voix. Je lui promis de ne pas publier le livre sans sa permission et le priai seulement de me laisser copier le récit. Son refus n'était pas catégorique, mais sa méchanceté m'avait stupéfiée. Je ne pouvais plus rien comprendre. Pourquoi les intérêts de Gourévitch et de son journal lui sont-ils si à cœur qu'il ne peut pas m'autoriser à publier aussi ce récit en supplément du treizième tome et dans l'édition du *Posriednik?*

Un sentiment de jalousie, d'irritation, d'amertume que Léon Nikolaïévitch ne fasse *jamais rien pour moi*, qu'il me donne si peu d'amour en échange du sentiment profond que j'ai pour lui, tout cela s'est mué en un affreux désespoir. J'ai jeté les épreuves sur la table, j'ai mis ma pelisse, des galoches, mon chapeau et j'ai quitté la maison. Pour mon malheur ou non, Macha, ayant remarqué mon visage défait,

m'a suivie. Tout d'abord, je ne le remarquai pas, c'est seulement plus tard que je le vis. Je me dirigeais vers le Couvent de la Vierge, car je voulais périr quelque part dans les Monts des Moineaux, dans la forêt. Dans la nouvelle, la mort de Vasilii Andréévitch m'avait plu et je voulais périr de la même façon. Rien ne m'était plus, plus ne m'était rien. Toute ma vie, j'ai misé sur une seule carte, — sur mon amour pour mon mari, — à ce jeu, j'avais perdu et il ne me restait plus aucune raison de vivre. Je n'avais pas la moindre pitié pour les enfants. J'ai toujours senti que ce sont les parents qui aiment leurs enfants et non les enfants qui aiment les parents, aussi pouvaient-ils vivre sans moi. Macha ne me perdit pas de vue un seul instant et me ramena à la maison. Je passai deux jours dans le désespoir et de nouveau, je tentai de m'enfuir : je pris dans la rue une voiture de louage qui me conduisit à la gare de Koursk. Comment les miens purent-ils deviner que c'était précisément là que j'allais? Je l'ignore. Le fait est que Serge et Macha me rejoignirent et, une fois encore, me ramenèrent à la maison. En rentrant, j'éprouvai chaque fois un sentiment de malaise et de honte. La veille au soir (c'était le 7 février), je fus très malade. Tous mes sentiments s'exaspérèrent. Il me semblait que celui que touchait la main de Léon Nikolaïévitch était condamné à périr. Je fus prise d'une maladive pitié pour Khokhlov tombé en démence et, par mes prières, j'aurais voulu soustraire tout le monde à l'influence de Léon Nikolaïévitch. Maintenant encore, je sens que c'est mon amour pour lui qui me conduit à ma perte, à la perte de mon âme. Si je me libère de cet amour, je serai sauvée, sinon je périrai d'une manière ou d'une autre. Il m'a tuée, je ne vis plus.

Lorsque j'eus longtemps pleuré, il entra dans ma chambre, s'agenouilla, se prosterna jusqu'à terre et me pria de lui pardonner. S'il conservait pour quelque temps une goutte de cet amour que j'ai senti en lui à ce moment, — je pourrais encore être heureuse.

Après avoir mis mon âme à la torture, ils ont appelé les médecins. C'est comique, mais chacun m'a prescrit des remèdes selon sa spécialité. Le médecin des maladies nerveuses m'a prescrit du brome, le médecin des maladies internes m'a donné de l'eau de Vichy et des gouttes. Enfin

le gynécologue a parlé en termes cyniques de l'âge critique et a ordonné son remède à lui. Je n'ai pris aucun médicament et ne vais pas mieux. En courant dans la rue, à peine vêtue, par une température de — 16°, j'ai eu froid jusqu'à la moelle des os et j'ai mis mes nerfs à rude épreuve. Aussi suis-je tout à fait malade. Mes filles ont craint pour moi. Liovotchka était tourmenté, mais c'est Serge qui a été le plus gentil de tous, il m'a entourée d'une tendresse calme sans l'ombre de sévérité. En toi, Liovotchka, qui es chrétien, j'ai vu plus de sévérité que de pitié et d'amour. Et toute l'histoire a pour cause unique l'amour sans bornes que j'ai pour lui. Il me croit poussée par la *méchanceté* et ne sait pas que ce n'est pas à ce sentiment que j'obéis, mais à d'autres raisons. Que faire puisque Dieu m'a donné une nature si inquiète et si passionnée?

Ma belle-sœur, Maria Nikolaïevna a été aussi très bonne et très tendre; elle m'a assuré que, dans mon affolement, je n'avais dit que la vérité, mais que j'avais exagéré. Oui, mais cet affolement est inexcusable et irréparable.

Nous vivons en paix de nouveau. Liova est parti à la maison de repos du docteur Ogranovitch et n'écrit pas un mot. Peut-être est-ce mieux pour sa santé nerveuse. J'ai reçu hier la visite d'un docteur de ce sanatorium qui m'a rassurée. Dieu veuille que je ne voie mourir aucun de mes enfants! Puisse-t-il me rappeler à lui avant eux, là ou l'amour ne sera plus un tourment, mais une joie.

Et le *Posriednik* et moi avons obtenu *Maître et Serviteur*, mais à quel prix!

Je corrige les épreuves et suis avec attendrissement ce travail artistique si subtil.

22 février 1895. Matin.

Vanitchka est retombé malade hier. Le docteur Filatov est venu et a diagnostiqué la scarlatine. Aujourd'hui, l'éruption est apparue. L'enfant a mal à la gorge et la diarrhée.

23 février 1895.

Mon charmant petit Vanitchka est mort cette nuit à 11 heures. Mon Dieu et je suis encore en vie!

COMTESSE LÉON TOLSTOÏ

(Traduction de madame FELDMANN-PERNOT.)

CORSAIRES MALOUINS
AU XVIIE SIÈCLE

I

L'AVENTURE SUR LES EAUX

Avant d'évoquer la grande époque des corsaires de Saint-Malo, qui comprend la seconde moitié du XVIIe siècle et quelques années du siècle suivant, peut-être, jetant un coup d'œil en arrière, ne sera-t-il pas inutile d'esquisser comment s'est peu à peu constituée la puissance maritime de cette ville.

Une gravure qui, justement, date du temps de Louis XIV, nous montre la cité corsaire d'exacte et pittoresque façon, cependant que, inscrite au bas de ce vieux document, une légende d'une naïveté charmante indique la destinée glorieuse du berceau des Trouin, des Surcouf et de tant d'autres grands marins : « Ville de haute Bretagne, située dans l'île de Saint-Aaron, jointe à la terre ferme par un pont ou chaussée, Saint-Malo n'était autrefois qu'une abbaye lorsque l'Évêché de Quidalet y fut transféré en 1172. C'est à présent un des plus fameux ports du royaume, et ses habitants sont estimés les plus hardis sur mer. »

Cette chaussée, le Sillon, aux premiers temps de la fondation de la ville, est un étroit banc de sable chaque jour recouvert par le flot. Accès précaire. On passe entre deux lames, dans le vent qui fait tourner les ailes de quelques moulins semés de-ci, de-là. Il faut pour vivre en ces parages, face au large, dans le cri chagrin des mouettes, savoir manier l'aviron. La mer, ici, conditionne tout.

Il n'est que de se représenter sous ce jour le futur « nid de corsaires » — ainsi le nommeront les Anglais — pour en comprendre les habitants. Retranchés du monde et de tout, ils doivent tout acheter ou l'aller querir. Ne produisant rien, ils se font marins et commerçants : par le trafic et par la course, tout leur vient de la mer et par la mer.

Or celle-ci est une dure, une inexorable maîtresse. Naviguer pour faire la pêche ou commercer, c'est être armé : il le faut. Se défendre, c'est se faire soi-même l'agresseur. Manger ou être mangé, telle est, dans le passé des siècles, l'inéluctable loi.

Les eaux sont noires, dangereuses. L'Océan, en ces temps lointains, mieux encore qu'aujourd'hui, est bien ces désolants espaces que survolent

> les margats et les cormorans,
> ces grands poètes d'ouragan...

Mieux que tout l'évoquent à nos yeux ces deux vers de Tristan Corbière, et quelques lignes de d'Estrées racontant comment il doubla Guernesey, « par ces affreuses journées de novembre où la *Reine* faillit s'éventrer sur des rochers à moitié mangez des refreins de la mer ».

Il est cette mouvante plaine où l'on court la grande aventure : le coup de vent qui chavire l'esquif, le pirate qui vous cloue au mât par les yeux, vous écorche vif ou vous jette à l'eau dans un sac.

Rude époque où l'homme pour l'homme est un loup. L'Espagnol pille les Espagnols, le Français les Français. Pour assouvir leurs sanglants appétits, leur soif du gain, Anglais, Hollandais, Danois, Frisons circulent et dansent sur les flots. Robberie, piraterie, tel est sur mer le train des choses au moyen âge. Époque trouble où l'aventurier ne se connaît point de patrie. Eustache le Moine, Geoffroi de Lucy, Cadoc, cent autres, tantôt sont avec les Français, tantôt avec les Anglais. Après avoir dirigé une expédition contre Dieppe et Fécamp, Louis le Galiot passe à la solde de Philippe-Auguste. Assaillis sans trève par les « Sarrazins » — pirates saxons ou normands sont, en Bretagne, indistinctement nommés — les Malouins, eux aussi, se sont mués en « escumeurs des mers ». Pour « faire le pis aux insulaires », ils vont à leur rencontre dans la Manche,

A bord de leurs escaffes ou baleiniers, selon la mode des Bretons, ils ont, « avec leur ménage, poz, poelles et vaisseaux d'étain », leurs femmes et leurs enfants. Toute proie leur est bonne. Ainsi pendant de longues, très longues années. Au point que, même en 1423, on pourra voir l'un d'eux, attardé à ces traditions, « avec une audace incroyable », pénétrer dans le havre de Caen et y piller des marchandises[1].

Pourtant avec la Guerre de Cent Ans s'est précisé déjà un commencement d'évolution. Après l'Écluse (1340), quelques équipes de ces forbans ont tenu tête à l'Angleterre. Car on les a appelés à la rescousse. Nos finances ne nous permettant plus d'entretenir ces escadres qui nous avaient jadis valu la maîtrise des eaux, on a armé les bateaux marchands : Bretons et Normands ont enlevé les navires d'Albion, ont ravagé ses côtes.

... Robberie, piraterie?... La terre de France est en péril.

***

Un homme vous attend sur la route, matraque en main, c'est un brigand : qu'est-il sur le pont d'un bateau? Pirate ou valeureux corsaire? Distinction parfois subtile. Et jusqu'au XVIIIe siècle, en vérité, aux mots « corsaire » et « armateur » s'est attaché souvent un sens péjoratif. Les mots ont la vie dure, et les exploits de tant de nos marins des guerres de Louis XIV n'ont pu faire entièrement oublier les excès d'autrefois. « Les corsaires, en écrit Denisart sans tendresse, sont des gens qui courent les mers pour piller et voler tout ce qu'ils peuvent prendre. »

Un grand fait historique, peu à peu, va clarifier cela, et puis filtrer les cœurs. De la douleur générale sortira l'idée de patrie. Les Malouins ne s'y sont pas trompés, qui « joignent à leur bravoure le sentiment aigu de leur indépendance » : dédaignant la politique indécise de leur suzerain, le duc de Bretagne, ils se souviennent qu'ils sont Français, ils se veulent libres; leurs corsaires, « hostiles à l'Anglais, dès le début de la Guerre de Cent ans, surveillent les îles anglo-normandes[2] ».

1. *Le Vieux Saint-Malo*, par Étienne Dupont.
2. *Histoire de la Marine française.*

Avec eux d'autres vaillants garçons se glissent le long des côtes britanniques : ici les Dieppois, plus loin les Fécampois. Norwich, Norfolk et Devonshire tremblent. Et voici qu'à présent nos marins installent leurs croisières parmi les cent îlots rocailleux des Sorlingues, « vray repaire de pyrates ».

La terre de France est en péril — des voix, tout à l'heure, le vont crier à Jeanne — et sa défense a besoin de tels hommes. Y a-t-il lieu dès lors de s'étonner si le roi les encourage dans « ces entreprises sur mer où chacun peut tirer parti de sa bravoure et de son initiative »? L'ennemi déjà prend peur et s'épuise. Ce sont là lettres de noblesse. En voici d'autres : la noblesse, à son tour, découvre l'aventure. Des lointaines croisades elle a hérité le joli goût du hasard, et elle aime les coups. Du Guesclin, Clisson, La Trémouille ont apprécié, pratiqué l'alerte jeu des expéditions navales; après eux, les Pierre de Courtenay, les Savoisy, les Gadifert de la Salle, et Pontbriand, et Jehan de Béthencourt s'y jettent à corps perdu.

Une autre ville, à trois journées de Saint-Malo, Harfleur, nous montre aussi un port de course. Sa noblesse et sa bourgeoisie s'unissent — écoutons ce qu'en dit la Roncière, — pour former une sorte de société en commandite, l'une apportant son expérience de la guerre, l'autre ses connaissances nautiques. Dans son clos, sous Charles VI, stationne « une petite ménagerie navale » : l'*Ours* et le *Singe*, du garde de l'arsenal rouennais, la *Grue*, de Robert de Bracquemont, la *Sirène*, l'*Aigle* et la *Qui-qu'en-grogne*. Les noms des patrons sont à l'avenant : Bataille, Capitaine Hector, Hurtibiliot; plus modeste, Samson Bart se contente du sobriquet plus significatif de la Pinte. Ils se décernent à eux-mêmes le brevet de *vaillans gens et se exposant souvent contre les ennemis*[1].

Le corsaire est né. Les nôtres, pour « courre » l'Anglais, sortent des ports « comme des nuées d'insectes ou des bandes de loups[2] ». Si fructueux se fait même le métier, que des paysans, en foule, désertent la charrue, l'ingrate lande, « pour l'escumerie ou galliotage[3] ».

1. Ch. de la Roncière, *Histoire de la Marine française*, Plon. Le Clos des Gallées exista de 1294 à 1419.
2. *Chronique du religieux de Saint-Denis*, cité par la Roncière.
3. *Histoire de la Marine française*.

... Est-ce encore brigandage? Libre de ratiociner. La course fut de tout temps tout ensemble une entreprise patriotique et une affaire commerciale. Il faut vivre. Et chaque pays a ses corsaires.

Jusque dans la rade de Plymouth les Français, en 1401, prennent une galère richement chargée. Navires de Saint-Malo, de Rouen, du Crotoy patrouillent la Manche. A tout bâtiment rencontré ils s'annoncent en criant : « — Les Français! », et lui ordonnent « d'abattre le tref ». Si l'imprudent hésite à amener ses voiles, s'il est vaincu, la mort ou la captivité l'attendent. Il peut être aussi rançonné — les tarifs sont régulièrement établis : un maître marinier versera douze écus, un simple matelot la moitié. Et l'on paie : rançon vaut mieux que captivité. Innombrables sont les misérables qui si longtemps croupirent « chargés de ceppes et de fer » en de profonds cachots, qu'ils furent « destruits en leur corps[1] ».

Ainsi nos hommes disposent des prisons pour y enfermer leurs captifs. Agiraient-ils donc en vertu d'un *mandat régulier*, ne seraient-ils, par conséquent, plus des pirates?

Il y a en vérité un fait nouveau : une conscience de la vie internationale nous est née. La patrie du pirate, jadis, tolérait ou fermait les yeux sur ses opérations. Elle ne les réglementait pas. Nul traité, de peuple à peuple ne concernait le capre : la corde l'attendait s'il était pris. Les négociants se contentaient de grouper leurs bateaux en flottilles pour les défendre contre les forbans. Bien mieux, armant eux-mêmes en temps de guerre, et cela de leur propre chef, ils attaquaient et pirataient par *droit de représailles*[2]. Sans rapport avec la navigation, nous explique encore M. de la Roncière, ce « droit » prenait source dans la notion, alors communément admise, qui établissait la solidarité de tous les habitants d'un même pays. Avantageux principe pour un créancier : grâce à lui notre homme pouvait se venger, en un mot, il exerçait des représailles sur les compatriotes de qui lui avait porté préjudice. Il n'avait, pour exercer ce droit, qu'à demander des lettres de marque ou de représailles.

Appliqué à la mer, ce principe engendra maints excès, et

1. *Histoire de la Marine française.*
2. *Duguay-Trouin et Saint-Malo*, par Poulain.

d'abord la piraterie pure et simple, dont pâtissaient régulièrement les neutres. Même en temps de paix, Anglais et Français ne pouvaient — question d'habitude — s'apercevoir sans en venir aux mains : intolérable état de choses et d'où risquaient de résulter des guerres. « Comme on le disait naïvement », remarque avec finesse l'abbé Poulain, « on arma pour la piraterie sans autorisation ni formalité d'aucune sorte ». Et il ajoute : « les législateurs intervinrent : déjà (sur la fin du XIIIe siècle) les rôles d'Oléron, pour l'Océan, et le Consulat de la Mer pour la Méditerranée, avaient réglé les droits des neutres, déterminé quels navires on devait respecter. Pise (1298) et Gênes (1316) ordonnèrent aux armateurs de déposer une caution pour répondre des attaques injustes contre les nations neutres; en 1639, la Ligue hanséatique exigea une commission délivrée par les autorités. En France et ailleurs, enfin, les législateurs ont leur mot. Et notez bien les conséquences de leur intervention : en créant en bonne et due forme des lettres de marque et de représailles, *ils légalisent une fois pour toutes la piraterie*. Mais elle est quelque peu policée et sait montrer plaisant visage : c'est la course.

Ces lettres de marque, on ne les accorde en effet qu'à bon escient. Charles VI exige l'agrément de l'amiral de France. Ainsi l'autorité royale se substitue aux autorités locales auxquelles elle emprunte, quand ils existent déjà, les principes de législation qui constituent le fondement de la coutume maritime dont l'Amirauté surveillera l'exécution. Pareillement, Henri V d'Angleterre ordonne que les « conservateurs de la paix » jugeront les prises; et voici que Charles VIII et Henri VII d'Angleterre interdisent aux marins de s'attaquer lorsque leurs nations sont en paix. Nicolas Upton, au XVe siècle, établit rigoureusement la jurisprudence de la course, telle qu'on la doit observer en Angleterre comme en France. A retenir ces deux principes essentiels : défense de chercher noise aux navires munis de « brefs de sauvegarde »; obligation de ramener les prises dans les ports où l'Amirauté en peut contrôler la valeur[1].

Ainsi s'est partout fait sentir l'urgence d'une répression. Tout navire, avant de prendre la mer, doit désormais fournir

1. *Histoire de la Marine française.*

caution bonne et suffisante. Les premiers traités sur la matière, signés entre l'Angleterre et la France, l'Angleterre et la Castille, datent de 1414.

***

Les pirates, d'ailleurs, abondent encore. Les plus fameux ont leur repaire dans l'île de Gothland. Anciens marins frisons jadis enrôlés par Lubeck, ils sont, en 1395, organisés suivant la règle du Temple. De la mer du Nord à la Baltique, on les appelle, dérision bien sinistre, car c'est la mort que partout ils apportent, les « frères Ravitailleurs ». Pour venir à bout de cette équipe de damnés dont les crimes ont donné naissance à la légende du *Vaisseau-Fantôme*, il faudra qu'à bord de la *Vache-Tachetée*, l'amiral de Hambourg ait raison de Stortebecker, leur terrible chef (1402). Des barres d'or, qui constituaient le trésor des forbans, renforçaient intérieurement le grand mât du navire de « l'avaleur de verres ».

Au surplus, même munis de lettres de marque, les corsaires n'y vont pas toujours franc jeu. La nuit venue, ils sautent traîtreusement à l'abordage de quelque bateau dont la cargaison leur sourit. Ils avaient, quelques heures plus tôt, prodigué à son trop confiant capitaine les effusions d'une honnête sympathie. Les Anglais pratiquent avec humour ces exercices dénués de gentillesse. D'autres fois, abordant un neutre qu'ils surveillent comme chat la souris, ils lui dépeignent, bons apôtres, les dangers dont est semée sa route : une élémentaire confraternité — celle des mers — ordonne que soient placés à son bord quelques défenseurs de choix. Le moyen de refuser ces dangereuses bontés?... On accepte, on remercie. Dès que tout dort, commence la cambriole maritime : si l'on résiste, le sang coule. Et les « défenseurs » raflent tout, depuis les canons du bord jusqu'aux sacs des simples matelots, sans oublier le coffre du capitaine. Fantaisie de corsaires!

Les nôtres, au début du xve siècle, jettent la terreur à l'entrée de la Manche. De nombreux bâtiments tombent en leur pouvoir, mais la guerre de Cent Ans bat son plein, et ce sont bien là faits de guerre, légitimes par conséquent. Deux mille chevaliers, en 1404, s'embarquent à Saint-Malo

sur une flotte de 150 voiles, capturent un convoi espagnol, cinglent vers la côte anglaise. Ils ont, l'année précédente, mis Plymouth à feu et à sac. Débarqués cette fois aux environs de Dartmouth, ils se voient rejetés à l'eau; beaucoup, faits prisonniers, gardent des geôles anglaises une solide haine qui, par la suite, saura porter ses fruits. Elle va trouver en effet son emploi en 1425 dans la défense du Mont-Saint-Michel.

Dans la grande détresse du pays depuis si longtemps aux prises avec l'Anglais, seul, un petit îlot, le vieux roc exposé « au péril de la mer » résiste encore à l'ennemi. Fortifiés dès 1417 sur Tombelaine, les Britanniques, en quelques années, livrent assaut sur assaut au célèbre mont. Suffolk, amiral de Normandie, en recommence, en 1425, le siège avec sa flotte. Et voilà qui donna quelque inquiétude aux Malouins. Il leur déplut qu'on assaillît la place par mer. « Bons, vrais et loyaux subjects à la couronne de France, libéralement, de leur franche volonté, et à leurs propres coustz », en hâte, ils équipèrent « certaine bonne quantité de navires gros et menus ». Et ces navires, tous des corsaires. Debout sur une nef, Guillaume de Montfort, leur cardinal archevêque harangua l'expédition dont il était l'âme. Le 16 juin, les Malouins attaquèrent. Rien ne sut arrêter leur élan. Plusieurs vaisseaux ennemis tombèrent en leur pouvoir et le reste s'enfuit, laissant le Mont « au dellivre du cousté de la mer ».

Ah! le retour de ces braves, lorsque ayant affourché leurs navires devant le Ravelin, sous les murs de leur cité corsaire, ils reparurent en triomphateurs! les cris joyeux et les embrassades des femmes, les pleurs des vieux... De ce moment, maîtresse de la mer, la flotte malouine ravitailla le Mont, parcourut la Manche, bloqua Cherbourg, jeta l'alarme et le feu sur les vertes collines du Devonshire. — Et Jeanne, peu après, délivrant Orléans, la France et la Bretagne respirent.

***

L'aventurier Maurice de Plusquellec incarne à souhait, sur la fin de la guerre de Cent Ans, le personnage de transition entre le pirate et le corsaire.

Froidement, il a dérobé le *Buzain* à la Rochelle. Mais un

Anglais, à son tour, le dessaisit de ce bateau alors qu'il était à l'ancre dans les voisinages du Mont-Saint-Michel. Plusquellec aussitôt tire vengeance de son voleur, et, de cet instant, il « voit rouge ». Il a trouvé sa vocation, « faire bonne guerre aux Anglais, le plus qu'il peut ». Ses brigandages des premiers jours, dès lors, sont exploits de corsaire. Et quel corsaire! De Rochefort où, obéissant et dévoué au roi, fastueusement, il tient avec ses trois frères garnison, il commande une flottille de douze vaisseaux, tous à lui. La « Compagnie Plusquellec » a trois ports. Elle est une puissance. Elle s'empare de l'île de Ré, fait une démonstration contre la Rochelle. Et avec l'assentiment du pouvoir, elle va jusqu'à délivrer des lettres de marque.

Nous touchons à la fin de la guerre de Cent Ans, nous avons peu de marins. Toutes les initiatives privées — et la course n'est pas autre chose — sont donc les bienvenues. C'est pour cela que Charles VII, dans son désir d'encourager l'armement, accorde aux « bourgeois de navires » le quart des prises faites par leurs bâtiments; il stimule ainsi la construction et les forts tonnages; il stimule les hommes. De Dieppe à Saint-Malo, les corsaires redoublent d'entreprise. Leurs successeurs, au cours des règnes à venir, resteront leurs dignes émules. Tel François Clerc, dit « Jambe de Bois », un Normand que le monarque anoblit; tel le gentilhomme léonais Coetanlem, surnommé le « roi de la mer », qui, ses premières armes faites dans la flotte royale, vend ses biens pour courir la grande aventure (1475).

Son navire « escume tout vaisseau rencontré ». Pour cette raison il l'appelle la *Cuiller*. Louis XI, en récompense, lui achète une nef, « pour servir en guerre sur la mer ». Surpris un jour par une flottille de Bristol : — « Nous sommes un contre cinq, déclare-t-il à ses matelots : tenez bon et vous aurez rendu au pays plus grand service que de mémoire d'homme ne fust. » A la sixième heure du combat, les Anglais sollicitent une trève. — Soit!... A la reprise, ils sont battus et, avec la *Trinity* et la *Mary Grace*, quelques-uns des plus riches habitants de Bristol sont capturés[1].

Et il y a aussi le Malouin Philippe Roussel qui, sur sa barque

1. *Histoire de la Marine française.*

la *Pourrie*, — 54 tonneaux — en une campagne, enlève dans le canal Saint-Georges douze riches bâtiments dont la vente fait la fortune de l'équipage et du capitaine. Ce fut l'activité de Roussel qui, sous Louis XII, permit de rétablir nos communications avec l'Écosse.

II

EMPIRE DES MERS

... Quiconque est maistre de la mer a ung grand pouvoir sur la terre. (Programme naval de Razilly, adopté par Richelieu.)

Dès que semblent menacés les droits de leur ville, bourgeois, marins, commerçants et prélat (Saint-Malo est un évêché) s'unissent.

Ils s'unissent contre les Hollandais qui pillent leurs navires, comme jadis faisaient les Barbaresques et les pirates du Nord. Ils s'unissent contre les Anglais. A cause de l'importance chaque jour grandissante que la cité des bords de la Rance doit à sa marine et à l'intrépidité de ses habitants, nos voisins d'outre-Manche la jalousent à l'extrême. A tel point que Charles VII en a pu dire (édit du 6 août 1425) : « Iceux ennemis (les Anglais) les ont en haine mortelle. »

Haine durable. Au grand dam des Anglais, l'esprit d'entreprise des Malouins mène en effet ceux-ci partout où ils peuvent commercer et combattre. L'un des leurs, déjà, Jacques Cartier, parti de Saint-Malo, le 20 avril 1534, avec deux petits navires de 60 tonneaux chacun, a découvert le Canada et doté son pays d'une France nouvelle; les Malouins, en 1535, font partie d'une expédition de Charles-Quint, lorsque ce monarque va rétablir sur le trône Muley-Hassan, roi de Tunis; deux ans après, ils arment pour les Grandes-Indes, entreprise d'où naîtront par la suite les fameuses *compagnies de commerce* établies par la France en ces lointains pays[1]. Activité, progrès insupportables!... Aussi voyons-nous, en 1544, les Anglais débarquer sur l'îlot voisin de Cézembre, d'où ils comptent menacer la cité. M. de Bouillé à leur tête, les Malouins les rejet-

1. *Saint-Malo illustré par ses marins*. Cunat.

tent à la mer. Et loin d'apaiser le courroux britannique, les siècles à venir le feront plus vivace, puisque à quatre reprises, de 1693 à 1758, pour détruire Saint-Malo, les Anglais exécuteront, sans grand succès d'ailleurs, deux bombardements et deux descentes sur la côte.

Ancienne ville ducale, et elle n'a jamais aimé ses ducs, — ils la pressurent, lui extorquent des subsides, — Saint-Malo accorde ses sympathies aux rois de France, « toujours plus favorables à leur cité que les ducs de Bretagne[1] ». « Avec les rois, ses habitants sont libres. » Aussi, après l'abjuration de Henri IV, les Malouins « qui n'ayant voulu être ni à la Ligue ni à un roi huguenot[2] », avaient proclamé la République malouine, se donnent joyeusement au souverain, et celui-ci, appréciant leurs mérites, les comble de ses faveurs comme « entremetteurs de la plus légitime, franche et loyale navigation qui pust être désirée ». Il intervient même directement auprès d'Élisabeth d'Angleterre, pour qu'elle fasse cesser les pirateries de ses sujets dont sont victimes les Malouins.

Édouard Prampain, un historien local, remarque avec justesse : « Les Bourbons savaient l'art de gagner à l'unité royale les plus fières cités. Henri et ses successeurs s'assurèrent les services et l'obéissance de la nôtre en lui envoyant des gouverneurs de son choix, en respectant ses anciens privilèges, en lui en octroyant de nouveaux, en dirigeant son activité et ses armes contre les Anglais, l'adversaire de prédilection. » Et il ajoute : « C'est en combattant l'Angleterre que Saint-Malo est devenu Français. »

A l'aube du XVIIe siècle, le commerce et la réputation de Saint-Malo sont tels qu'il faut avec cette ville traiter de puissance à puissance. Ainsi, le duc de Médina, « étant infiniment regrettant que leur commerce fût quelque peu diverty de Saint-Lucar, en Espagne », prie les Malouins de « remettre ce trafic comme au passé[3] ». Plus nombreux et plus grands, les navires malouins visitent les ports anglais et hollandais, le Portugal et l'Espagne; Gênes, Marseille et Livourne deviennent les entrepôts de l'active cité.

1. *Saint-Malo historique.* Édouard Prampain.
2. Cunat.
3. Cunat.

En 1601, deux de ses bâtiments se rendent aux Indes Orientales; d'autres navires, en 1603, s'en vont « au traficq et découverture des terres du Canada et pays adjacents ». En 1607, sous les ordres du comte de Choisy, une expédition de circumnavigation s'équipe à Saint-Malo, et point ailleurs, car ses marins sont « les plus réputés et les plus entreprenants d'Europe ». Deux ans plus tard, huit navires de ce port, réunis aux Espagnols, incendient 24 vaisseaux pirates dans le port de Tunis.

Louis XIII, en accédant au trône, confirme à Saint-Malo tous ses privilèges et lui permet d'armer deux navires en guerre pour protéger ses pêcheurs de Terre-Neuve. Et Richelieu, projetant la conquête de la Rochelle, s'adresse aux Malouins, leur prescrit d'équiper vingt-deux de leurs plus forts bâtiments (1626). Son armée navale est ainsi portée à cinquante-six vaisseaux.

A la mort de Louis XIII, les Malouins ravitaillent la France ravagée par la disette. Fébrile est leur « zèle » en tous genres : à elle seule, la pêche à la morue emploie près de trois mille de ses marins. — Y a-t-il lieu de s'étonner dès lors, si, en 1655, Louis XIV rendit un éclatant témoignage à la valeur de tels hommes, en voulant que les Malouins, selon la coutume, formassent seuls l'équipage du vaisseau-amiral de la flotte[1]? Il sait que cette ville, ses marins, ses bateaux, il les trouvera au service de sa gloire et de ses desseins.

Or ceux-ci sont pleins d'ambition.

***

Sa flotte existe à peine, qu'il la veut digne du plus altier des monarques. Roi-Soleil, tout doit lui céder le pas. La grandeur de l'État, c'est la sienne : dût-elle mourir de sa grandeur, il fera la grandeur de la France.

Déjà il a exigé sur mer le salut de l'Espagne. Ses vaisseaux, donc, ne baisseront point pavillon, non plus, devant ceux de l'Angleterre. Et lorsque Charles II proteste que la force, l'industrie et le temps consacrent la préséance de ses couleurs : « Le roi d'Angleterre, répond Louis XIV, peut voir quelles

1. Archives municipales.

sont mes forces, mais il ne voit pas mon cœur. Tout ne m'est rien à l'égard de l'honneur. » Et depuis lors, quand Anglais et Français se rencontrent, ils s'éloignent pour éviter d'avoir à se saluer.

Son prédécesseur avait Richelieu : il a Colbert. Patiemment et presque à son insu, et presque malgré lui, celui-ci forgera son arme, une marine de guerre et de commerce, dont l'expansion coloniale de nos rivaux, l'extension de leur négoce aux Indes et ailleurs ont démontré la nécessité. Pratique et avisé, le fils du drapier ne s'embarrasse guère de panache. Il démêle le sournois dessein qui s'applique à « divertir l'affection des Français de trafiquer sur l'Océan ». Son souci principal est là. La liberté des mers, il le sait, est devenue le grand problème des temps modernes.

L'idée, d'ailleurs, était en marche et depuis longtemps. D'autres, avant Colbert, ont entrevu la lueur lointaine. Les étapes de sa progression? Voici : Louis XI, déjà, alors qu'il rassemblait ses forces contre l'Espagne et l'Angleterre, a découvert l'urgent et « merveilleux profit de se rendre maistre de la mer »; sous Charles VIII, les principes libre-échangistes ont mis en relief l'importance d'une libre navigation. Quand, enfin, l'or des terres lointaines éblouit partout l'Europe, quand Ango, lançant ses flottilles, montre qu'il faut disputer la proie aux concurrents, chacun chez nous rêve d'horizons marins ouverts à tous. Espagnols et Portugais s'y opposent : François Ier voudrait bien voir « la close du testament d'Adam qui l'exclut du partage du monde », et contre les rivaux de Lisbonne il octroie des lettres de marque, signe des congés de navigation « par la mer indicque ».

Dans le souffle salin du large, nos hommes de l'aventure se sont grisés de l'âpre joie de parcourir les flots sans contrainte : « La mer, disent-ils, n'appartient à aucun prince plus avant que la balle du canon peut aller. » Mer libre — un des principes de notre politique désormais.

Affaire d'orgueil plus encore pour Louis. Et même, parce que les visées de l'ambition sont insatiables, il voudra davantage et mieux : la domination absolue. Il va prétendre à l'Empire des Mers.

Puissance enviée, et qui passe de main en main. En a-t-il

escompté la fragilité? Hier, la catholique Espagne la possédait; hier encore, le Royaume de la Baleine. Puissance enviée, et bonne seulement pour des fins utiles. Curieux de nous interdire l'accès des mers, les Espagnols nous montrent la bulle d'un pape. Effrontée prétention : Grotius n'a pas écrit pour rien son *Mare liberum*. Aujourd'hui, le tour de l'Angleterre. Comme toujours, elle a des buts précis : l'enjeu pour elle n'est pas cette illusoire hégémonie continentale dont rêve Louis — elle veut le sceptre commercial, des colonies — les nôtres. Et tandis que, sur terre, troublé par les vues de l'Autriche et dédaigneux du sens pratique, notre roi s'épuise en vingt campagnes, Albion se frotte les mains.

Un instant il étreindra pourtant cette gloire convoitée. Splendide apothéose sur mer du Roi-Soleil. Car c'est la magique minute où le vaisseau de ligne étalera sur les eaux subjuguées toute sa magnificence. Éphémère triomphe aussi... Car l'horizon, trop vite, va s'embraser aux lumières tragiques du couchant. Et ce sera l'heure qu'attendait l'Angleterre.

***

Dans le silence de son cabinet de travail, Colbert, au soir de sa vie, abandonnant la lecture d'un rapport, reste un moment pensif. Sa fin est proche. Il a accompli sa tâche. Il est le grand artisan, le créateur de notre marine. Et aujourd'hui il se sent las. Il a peur... Pourtant il peut considérer d'un œil satisfait l'œuvre qui est sienne.

Il a d'abord réparé le peu de vaisseaux que Mazarin avait laissé pourrir dans les ports. Il en a acheté en Hollande et en Suède. Dès 1667, la France a 60 vaisseaux de ligne et 40 frégates; en 1681 elle possède 198 vaisseaux de guerre et 30 galères. Cinq arsenaux sont bâtis, des conseils de construction sont établis dans les ports. Écoles de canonnage, frégate-école pour les officiers, inscription maritime, caisse des invalides, telles sont ses institutions. En 1681, onze mille hommes de troupes régulières servent sur les vaisseaux; cent soixante-dix mille hommes sont enclassés dans les services de la marine. Entreprise admirable, dont les Anglais, les dents serrées, prennent ombrage.

Il se rappelle les débuts, la guerre de Flandre. Grave était la situation, redoutable la flotte britannique. A tel point que Louis hésitait à soutenir les Hollandais contre les Anglais. Ces derniers, sans déclaration de guerre, venaient d'enlever des colonies néerlandaises. Un traité contraignait la France à la lutte — et ç'avait été la lutte en effet.

Colbert, pour empêcher que la flotte britannique n'écrasât Duquesne, avait proposé d'encadrer entre deux brûlots chaque vaisseau anglais[1]. « Allant deux par deux dans les mers ouvertes où ils pourront se dérober aux escadres, nos croiseurs, avait-il conseillé, mettront à mal le commerce d'outre-Manche. » Principe même de la guerre de course. Et il n'a pas oublié les corsaires, non plus. « Guerre particulière considérée comme l'auxiliaire de la guerre publique, comme l'aide naturelle de notre flotte, la course a été réglée par lui dans ses moindres détails. » Tout a été rigoureusement prévu, depuis les conditions requises pour l'octroi des lettres de marque, depuis l'armement des navires jusqu'à la vente et au partage des prises.

La course est en effet l'arme que le zèle et l'initiative privée ont pendant des siècles aiguisée dans maints ports comme Saint-Malo, Harfleur, Dieppe. Ouvriers de la première heure, Colbert l'a compris, les corsaires vont jusqu'au bout servir leur roi. Ils survivront à sa grandeur, ils survivront même à sa marine. Plus que Duquesne, plus que Sourdis, plus que d'Estrées et que tant d'autres de ses capitaines, les Bart, les Trouïn, les Cassard s'inscriront dans la mémoire du peuple. Ce que les corsaires peuvent, Colbert l'a vu dès cette guerre de Flandre. Invités à armer en masse, ils se sont tous levés et, au lieu d'une trentaine de frégates qu'on avait ainsi espéré obtenir, les Malouins, à eux seuls, en ont proposé le double.

Geste spontané, chez eux et que dicte au surplus un sens averti des affaires. — Et comment en serait-il autrement? La guerre est déclarée, les mers déjà sont sillonnées d'ennemis. Si le commerce se fait impossible, la course, elle, est ouverte. Le pacifique négociant se tranforme donc en armateur, et c'est là proprement servir sa patrie, tandis que de nombreuses prises sauront du même coup l'enrichir plus vite que la paix.

1. *Histoire de la Marine française.*

A cela, nulle difficulté : tous les hommes qu'il leur faut, il les ont — et quels hommes! Et ils ont aussi les bateaux : 150 navires, dont 60 au-dessous de 100 tonneaux et 90 de ce dernier tonnage jusqu'à 400 tonneaux. Alors, curieux de « tailler nuit et jour bonne besogne à l'ennemi », leurs corsaires, de Brest à la pointe de Barfleur, surveillent la côte. Les îles anglo-normandes sont particulièrement indiquées à leurs coups. Elles sont néanmoins bien gardées, demandez-le donc à Truchot... Rentré en Manche avec une riche cargaison des Indes, tout semblait lui sourire, quand trois Anglais, en vue de Guernesey, avaient barré la route à sa *Vierge-de-Bon-Port.*

— Amène pour le roi d'Angleterre! — cria leur chef, Christopher Goodman.

Soixante et onze hommes: à ce chiffre se voyait réduit l'équipage du Malouin. Il riposta par une bordée. Ses tireurs juchés dans la mâture, descendaient tout Anglais qui se montrait. Mais les vaisseaux ennemis étaient trois, et leurs canons, à bout portant, martelaient, écrasaient la *Vierge* sans répit. Quarante Français déjà jonchaient le pont, les autres luttaient comme des forcenés... Un bras et une jambe emportés, afin de combattre encore, Petit de La Lande se fait « planter dans les haubans ». Quelques-uns, plus malmenés peut-être, surpassent même ce sauvage héroïsme. La lutte s'acharne, la *Vierge* est criblée de boulets. — Attention! Les Anglais vont sauter à l'abordage... — Les voici!.. Ils avancent en effet, ils envahissent le navire. Et saisis, en dépit d'eux-mêmes, de pitié, à tue-tête ils annoncent : — « Bon quartier! Bon quartier! » — Se rendre?.. Voyez plutôt : Truchot court à la soute aux poudres, boute-feu en main... une seconde, un éclair, une détonation, et la mer, fraternelle, engloutit pêle-mêle cent quarante Anglais et Français, tous des braves.

... Après la paix d'Aix-la-Chapelle, quatre années bien employées. Colbert a travaillé. Pour faire adopter son programme, il lui a fallu intéresser le roi à la marine, « vaincre son aversion pour les dépenses lointaines ». Il l'a fait « jouer au bateau » en créant tout exprès dans les bassins de Versailles une flottille de jolis modèles. De même, pendant dix ans, pour stimuler ses hommes, sur ses ordres on a répété dans nos ports des essais de construction d'un vaisseau en un jour, sans que

jamais le roi, toujours attendu, ait daigné de sa présence approuver ce magnifique effort. Déjà pourtant, notre marine a ses traditions : « Nous avions tout risqué pour faire parler avantageusement des forces navales du roi, notre maître. » Ainsi s'exprima, après la bataille de Schooneveldt, Jean-Baptiste, « un des premiers hommes de mer qui fussent au monde », lorsque, cette fois opposés aux Hollandais, nous luttions d'émulation avec les Anglais, nos alliés.

Au cours de cette guerre de Hollande, augmentant le chiffre de leurs corsaires, les Malouins n'avaient pas fait rentrer dans leur port moins de treize à quatorze cents navires ennemis. En maints combats, soit à forces égales, soit à forces inégales, et dans lesquels ils étaient toujours restés victorieux, les de la Belière Le Fer et les Dufresne des Saudrais s'étaient distingués parmi vingt autres[1].

Mais cet effort, il l'avait fallu décupler. Le relèvement de notre marine marchande déplaisant aux Anglais, ils nous avaient abandonnés. Nous restions seuls contre l'Europe continentale, « étonnée que la France fût devenue en si peu de temps aussi redoutable sur mer que sur terre[2] ». C'est alors que, moins grisé que son maître, Colbert avait risqué ce sage et mélancolique avertissement : « Abandonnée par l'Angleterre et obligée d'entretenir d'aussi grandes armées, Sa Majesté ne peut avoir la même puissance par la mer. » Homme de ressource pourtant, à la guerre d'escadre il avait aussitôt substitué la « guerre de course » avec des divisions volantes de trois à cinq vaisseaux, assez fortes contre les convois ennemis, assez faibles pour ne pas compromettre par leur retraite « la gloire des armes du Roy ». « Ainsi, par la caprerie poussée avec une grande vigueur, il avait décidé d'anéantir le commerce de la Hollande; « désoler les vaisseaux de la baleine et de la pêche d'Islande et, au deffaut de prendre les navires, les rançonner; au refus de ce faire, les couler bas; en user de mesme à l'égard de la pesche des dogres », tel avait été son programme[3].

Sur ses avis, pour encourager la course, le Roi, dès 1674,

1. Cunat.
2. Voltaire.
3. *Histoire de la Marine française*

avait accordé « à la très humble supplication des particuliers » quelques vaisseaux de cinquième rang, frégates légères, brûlots ou barques longues. Une vingtaine de vaisseaux légers avaient, d'un coup, été mis à la disposition des armateurs; des gratifications encourageaient la prise de certains navires, 500 livres récompensaient celle de chaque canon : une échelle de paiement était même établie suivant le calibrage des boulets. Il avait groupé en une seule escadre les frégates des corsaires dunkerquois, renouvelé son appel aux Malouins — mais les hommes du nid de corsaires accouraient d'eux-mêmes à tout endroit où se tirait le canon : une flûte malouine, aidée d'un vaisseau du roi, sauvait la Martinique; et les Malouins avaient, peu après, en présence du duc de Chaulnes, fait entrer à Brest un vaisseau de guerre d'une expédition hollandaise dont ils s'étaient emparés.

Construire, armer, tel avait été partout le mot d'ordre : la Montespan, donnant elle-même l'exemple, armait en course trois navires; à Saint-Malo chacun prenait des parts d'armement. Aux chantiers de Mer Bonne, des Talards, de Solidor et de Trichet, charpentiers, voiliers, cordiers se surpassaient à l'envi. Et tandis que Duquesne, le « Ruyter de France », tandis que Jean-Bart, d'Estrées, Forbin, Chateaurenault se couronnaient de lauriers, tandis que Dieppois et Boulonnais sillonnaient la Manche, la *Victoire*, le *Gentilhomme Hardi*, le *Brave* et dix autres vaisseaux de l'antique cité d'Aaron[1], commandés par les Belle-Isle Pépin, les Grandville-Loquet, les la Moinerie-Miniac, les la Villestreux de la Haye, du golfe de Guinée en Norvège, du Cap Clear au Détroit de Davis, vaillamment faisaient flotter nos couleurs, et jusque « parmi les glasses affreuses du Groenland », prenaient ou brûlaient les baleiniers de la Hollande, traquaient les navires de Hambourg, en imposant ainsi d'énormes pertes à l'ennemi. « Nombreuses et héroïques actions », dont le détail, remarque Porée Du Parc, « devait hélas rester ignoré de la postérité, les archives de la marine ne commençant qu'à l'époque de la Paix de Nimègue ».

1. L'ermite Aaron fut un des fondateurs de Saint-Malo.

***

Victoire sur victoire... On en va bientôt recueillir tous les fruits : l'apothéose est proche. Comme il brille, le soleil du Grand Roi, et quel cortège de constellations!... Tout ce qui, dans la pensée, dans les arts, dans les combats de terre et de mer, jette quelque éclat. Bien mieux, il sait rehausser, ennoblir tout ce qui l'approche...

« Il paraît, a dit Voltaire, qu'une des grandes attentions de Louis XIV était d'animer dans tous les genres cette émulation sous laquelle tout grandit. » Sans doute. Qu'eût fait le roi, pourtant, sans ce simple intendant de marine, promu ministre sur le tard et qui, vraiment, fut son inspirateur en ce qui concerne les choses de la mer! A lui seul le mérite de « l'établissement d'une marine capable de justifier le sentiment du roi »; à lui seul surtout, hélas, le jugement plus aigu, plus amer, qui lui fait entrevoir que tout effort a ses limites et qu'un incommensurable orgueil n'est pas véritable grandeur, mais démence.

Et peut-être, tant il est avisé, le fils du drapier a-t-il pensé, avant le philosophe du *Siècle de Louis XIV*, que si c'était « se montrer bien redoutable de n'avoir d'autre malheur que de ne pas conserver toutes ses conquêtes », la perte de si coûteuses acquisitions était un grand malheur quand même.

***

Colbert est mort.

A Saint-Malo, après Nimègue, le commerce maritime a connu un admirable essor. En 1698 pourtant, Louis XIV, d'un trait de plume, a enlevé leurs franchises aux Malouins : plus de négoce. Mais la guerre de la Ligue d'Augsbourg éclate : la course les dédommagera de leurs pertes.

... Aurait-il vraiment attelé la Fortune à son char, ce roi superbe et dédaigneux? Elle lui sourit comme une femme sait sourire au succès. Le grand jour en effet s'est levé. Ivre d'orgueil, Louis prétend dicter ses volontés à l'Europe; et l'Empire, l'Espagne, la Hollande, la Savoie, l'Angleterre s'arment contre nous. Si l'Espagne ne compte guère, la Hol-

lande, avec sa flotte supérieure à la flotte anglaise, ses marins « formés à l'école de Tromp et de Ruyter », constitue, unie à l'Angleterre, une formidable masse navale. L'Empire des Mers?... Il faut pour le conquérir des bateaux. Un peu plus de 80 vaisseaux de ligne, un grand nombre de frégates, de galiotes à bombe, de brûlots, telles sont nos forces, héritage de Colbert. Et tout de suite, commandé par les circonstances, notre plan se dessine. Une fois de plus apparaît le rôle éclatant des corsaires. Car tandis que notre flotte affronte les flottes alliées, des escadrilles de vaisseaux légers patrouillent librement sur les mers, escortent nos marchands, protègent les côtes, ne cessent de harceler l'ennemi. Jean-Bart est, dans cette guerre, le plus merveilleux des exécutants. Et la victoire se donne à lui comme à Forbin, comme à tous, comme à Chateaurenault qui, d'un revers de main, disperse et met en fuite la flotte anglaise, puis, rentrant à Brest, rafle au passage sept navires de commerce hollandais.

Nos corsaires en tous lieux donnent à plein collier. Manche et ports d'Irlande sont couverts de nos vaisseaux. Tourville, Chateaurenault, d'Estrées battent une flotte alliée de 60 voiles. Jusqu'alors maîtres de l'Océan, Bataves et Britanniques sont entièrement vaincus en bataille rangée. Dix-sept de leurs vaisseaux brisés et démâtés vont s'échouer sur les côtes (1690); le reste se cache çà et là. Alors, « ce que Louis XIV souhaitait depuis vingt années arriva : il eut l'empire de la mer, empire qui, à la vérité, fut de peu de durée ». La victoire est partout. Alors, « les armateurs de Saint-Malo et de Dunkerque s'enrichissent, eux et l'État, de prises continuelles. Enfin, pendant près de deux années, on ne connaît plus sur les mers que les vaisseaux français ». (Voltaire.)

Mais il y a les rives de la Boyne... Et puis la Hogue, avec l'imméritée défaite de Tourville, qu'un ordre envoie à la bataille avant l'arrivée du renfort amené de Toulon par d'Estrées. Il jette ses 44 vaisseaux contre 99 bâtiments ennemis. Un jour de lutte, et nous sommes écrasés par le nombre.

La situation paraît désespérée : la machine est si bien montée que Tourville peut, un an après, reprendre la mer avec 98 vaisseaux. En attendant, nouvel appel aux corsaires.

Ils s'attaquent au commerce de l'ennemi, ils défendent nos côtes. Grâce à eux s'opère la « liaison » jusqu'au rétablissement de notre flotte. L'Anglais, dans sa colère, jure de détruire les « nids de pirates », les bombarde jusqu'à la fin de la guerre. Nullement intimidés, les Malouins continuent d'armer, de combattre et partout interceptent les navires britanniques. Ils paraissent sur les côtes de Hollande, de Terre-Neuve, du Portugal, y capturent des vaisseaux de guerre de 40 à 50 canons, y prennent des navires de la compagnie des Indes. Et pendant que Duguay-Trouin « ne cherche en servant bien que le plaisir de bien servir », Nesmond, Forbin se multiplient; Jean-Bart incendie les côtes d'Angleterre, ramène à la fois à Dunkerque 25 bateaux de blé. En quinze jours, un armateur malouin fait 22 prises, et plus de cent navires capturés entrent en ce même automne à Saint-Malo. Duguay-Trouin, Hervé des Saudrais, Alain Porée, Legoux, Louis Paul Danycan, Joseph Danycan, Athanase Le Jolif, Le Fer de Beauvais, Le Fer de la Bellière, Belle-Isle Pépin, François Fossart, De la Villauglamatz, Thomas de Miniac, Piednoir, Gravé, Jasques Boscher, Josselin Gardin, Noël des Antons, Nicolas Arson, Géraldin, sont quelques-uns des capitaines qui soutiennent la lutte commencée en 1689. A nulle époque n'ont été si nombreux, ni si bien aguerris les équipages des corsaires : pour occuper les matelots que la flotte ne peut plus employer en aussi grand nombre, on leur a en effet permis de s'engager en course. Le commerce anglais est ruiné. A tel point que le chroniqueur Burnett doit avouer : « Pendant que notre empire paraissait absolu sur les mers, c'est sur ces mêmes mers que nos négociants firent les plus grandes pertes. »

Et y a-t-il lieu de s'étonner si l'on sait que Saint-Malo, « pépinière des marins des classes, sans lesquels on ne peut faire aucun bon armement[1] », a, pendant la guerre de la Ligue d'Augsbourg, vu ses hommes capturer 1 400 bâtiments, source de grande richesse pour la cité? — Au cours de l'année 1692, le duc de Chaulnes, amiral et gouverneur de Bretagne, n'a pas reçu moins de 900 000 livres pour son dixième de parts de prises.

1. Rapport du commissaire général de la Marine à Pontchartrain.

***

Or des armements si considérables sur terre comme sur mer ont enfin réduit le royaume à la misère. Le peuple accablé d'impôts se bat pour avoir du pain; les églises fondent leurs ornements; le roi réduit son train. Et tandis que des dons gratuits sont imposés aux villes, Saint-Malo ravitaille le pays. Car voici le fait surprenant : ces tragiques années du crépuscule d'un règne et d'un monarque engagé dans une nouvelle et désastreuse guerre sont pour le commerce de Saint-Malo celles de son apogée. Faute d'argent, la flotte si brillamment restaurée après la Hogue disparaît peu à peu. Rien, dès lors, ne saura plus empêcher l'Angleterre de fortifier sa puissance maritime naissante. Aussi, quand elle lève 30 000 hommes, quand les flottes combinées bloquent pour ainsi dire notre flotte, tout fait présager le désastre pour une France affaiblie, ruinée, et dont la seule alliée est l'incapable Espagne. Tourville vient de mourir. Jean-Bart n'est plus. A une marine exsangue est imposée la lourde tâche de couvrir une immense étendue de côtes.

C'est dans ces déplorables conditions que Duguay-Trouin, en 1702, recommence la course; que les Malouins, grâce à ces associations dont son frère, Luc Trouin, fut un des zélés directeurs, recommencent la lutte. « Alors, dit le général de la Villestreux[1], la fusion entre les flottes royales et de nombreux corsaires comme Duguay-Trouin devint si complète qu'on les vit souvent, obéissant aux instructions reçues de Versailles, opérer en escadre. » Alors les corsaires de Saint-Malo qui, annuellement, s'élèvent à une quarantaine en moyenne, redoublent d'activité. Ses navires de commerce aussi. C'est ainsi qu'en 1706, dit Carfort, en citant Cunat, une vingtaine de navires marchands de fort tonnage, portant de trente à cinquante canons, allèrent au Pérou, en Chine, à Moka, à Carthagène et au Mexique; quarante se rendirent à Terre-Neuve et dans les colonies occidentales de l'Amérique du Nord et des Antilles : tous étaient plus ou moins bien armés et pouvaient se défendre au besoin; en outre, 30 corsaires véritables furent équipés sous le nom de frégates : ils portaient

1. *Deux Corsaires malouins*, par le général de la Villestreux.

de 20 à 30 canons, de 150 à 200 hommes d'équipage, et sillonnaient toutes les mers; 10 corsaires plus petits croisaient dans la Manche et sur les côtes anglaises; enfin, une centaine de caboteurs naviguaient sur les côtes de France, de Dunkerque à Bayonne[1].

Au nombre des corsaires malouins qui s'illustrèrent pendant cette dernière période du règne de Louis XIV, ainsi que pendant la guerre précédente, il convient de citer : Jean Rouzier, Jean Dupré, Le Jolif, sieur de Limoilou, le frère de l'armateur, Étienne Daniel, le cousin de Duguay-Trouin, la Villecotet, Pradet Daniel, qui commandait la *Concorde* dans l'expédition de Rio de Janeiro, Duguay-Trouin, Robert Surcouf (bisaïeul de Robert Surcouf), Jean Noudil, Julien Marion, Le Gobien, Guillaume Dufresne, qui fut le premier à prendre possession de l'île Maurice, qu'il nomma Ile de France, Gravé, Cormier, sieur de Bellevent, Laurent Battas, Joseph Le Gentil, Gravé, sieur de la Beslière, Gilles Avice, Beaubriant-Lévêque, Philippe Welche, le premier Malouin qui alla à Moka, Charles Chapdelaine, le père d'un célèbre armateur.

Mais après la prise de Gibraltar, après Vélez-Malaga, de nouveau s'impose une tactique nouvelle, autre aspect de la lutte. Notre flotte, élément de notre puissance maritime, disparaît en effet. Faute dès lors d'être appuyés par de fortes escadres, sans lesquelles, en raison de leurs moyens limités, ils ne sauraient agir en pleine efficacité, les corsaires délaissent fréquemment les mers limitrophes et portent le pavillon dans le Pacifique et dans l'Océan Indien, traquant les navires isolés jusqu'aux abords du Groenland.

L'incapacité de Pontchartrain, dont Saint-Simon trace ce venimeux portrait : « la petite vérole l'avait éborgné, mais sa fortune l'avait aveuglé », sa malveillance à l'égard de nos marins et, plus encore, la détresse de nos finances, si grande qu'en 1711 la flotte de Rio de Janeiro risqua de ne pouvoir mettre à la voile « parce que le Trésor ne sait où trouver une misérable somme de 70 000 livres pour payer deux mois d'avance aux soldats embarqués » (Lenepvou de Carfort), nous ont amenés là.

Voilà ce qu'escomptait l'Anglais tenace, « aux prétentions

1. *Histoire de Duguay-Trouin.*

plus enflées que les flots ». Il savait que, sur terre comme sur mer, trop nombreux étaient les efforts à fournir. « Vainqueurs de tous côtés et affaiblis par leurs succès, les Français, remarque Voltaire, combattent dans les alliés une hydre toujours renaissante. Beaucoup d'honneur, peu de grands avantages, tel avait été le produit de toutes ces batailles. »

... L'ennemi va-t-il donc jusqu'au bout triompher? Et ce peuple de France ne saurait-il jamais que mourir en beauté? Une fois de plus, comme au temps de Jeanne, comme plus tard en 93, plus tard encore, sur la Marne, l'heure est tragique. Tragique comme au lendemain de la Hogue, alors qu'à Londres on frappait l'orgueilleuse médaille dont l'exergue portait : « Fuyez et dites à votre roi que ce n'est pas à lui qu'appartient l'Empire de la Mer. » Mais l'appel est lancé au pays — à ses marins. Une fois de plus, Louis a réclamé de ses corsaires l'aide que toujours ils lui donnèrent. Ils ont redoublé de vaillance; la nation a connu un sursaut d'énergie. Pour nourrir une armée affamée, les femmes ont sacrifié leurs bijoux; Cassard, en 1709, a parcouru la Méditerranée en conquérant; payant ses titres de noblesse par la conquête de la plus florissante colonie portugaise en Amérique, Duguay-Trouin a accompli le dernier fait d'armes de la marine expirante dont, vers 1710, il était, avec Cassard et Ducasse, à peu près le seul représentant. « Tous les jours, nous dit encore Voltaire, les vaisseaux marchands de Hollande et d'Angleterre étaient la proie des armateurs de France et surtout de Duguay-Trouin, homme unique en son genre, auquel il ne manquait que de grandes flottes pour avoir la réputation de Dragut ou de Barberousse »; mais leur action, isolée désormais, n'avait plus son efficacité. La France était épuisée. « Le résultat de ces expéditions de terre et de mer était donc le malheur universel. Les ennemis prenaient moins de vaisseaux marchands parce qu'il y en avait moins. La mort de Colbert et la guerre avaient beaucoup ruiné le commerce. »

Couchant magnifique et sanglant. Le soleil peu à peu s'enfonce à l'horizon des mers bouleversées. Après la trop brillante réussite, seuls, en maints combats obscurs, en une lutte atroce et dénuée de panache, s'acharnent encore les corsaires pour sauver le pays, son honneur.

L'Angleterre a gagné la partie. Développant sa marine à mesure qu'a décliné la nôtre, elle a assis son règne sur la Méditerranée, pris Terre-Neuve, pris l'Acadie, « porte du Canada », et pris la baie d'Hudson. La fortune, qui lui a permis « vingt sanglantes et stériles victoires », ne sourit plus au roi superbe. De glorieux souvenirs dont les corsaires, largement, ont leur part, voilà le bilan de son règne.

Empire des Mers, ambitieuse et fallacieuse entreprise, et dont il ne restera qu'une poussière, la gloire. Une poussière que de plus habiles nous envient — mais une poussière.

III

LE CORSAIRE

Choisi par son armateur pour son ardeur au combat, ses dons de chef, ses qualités de manœuvrier, le capitaine d'un vaisseau armé en course est parfois un homme fort jeune : Duguay-Trouin obtint à dix-huit ans son premier commandement. Plus souvent une longue expérience de la mer, d'heureux services comme volontaire puis comme officier sur différents bateaux l'ont désigné à l'attention de quelque maître de navire qui, enfin, lui confie un commandement.

Construit dans un des nombreux chantiers de la cité, en Mer Bonne, aux Talards, en Trichet ou à Solidor, son vaisseau peut, à la vérité, être d'un tonnage variable. Si les navires dont les opérations se réduisent à quelques hardis coups de main le long des côtes jaugent ordinairement de 25 à 80 tonneaux, les frégates malouines de quelque importance, montées par un équipage d'au moins deux cents hommes, atteignent fréquemment 200 à 250 tonnes. Saint-Servan en lance de cette taille. Néanmoins de nombreux capitaines comme Trouin, Belle-Isle Pépin, Miniac, d'autres encore, s'adressent aux chantiers de Lorient pour leurs fortes unités. Souvent aussi, le roi met à la disposition des particuliers des navires de sa propre marine.

Parfois, mais assez rarement, le capitaine est propriétaire de sa frégate. Elle appartient plus communément à quelque armateur local ou à différents associés. « La course, nous

dit Carfort[1], était une entreprise commerciale comme une autre, le but ostensible des corsaires étant de gagner de l'argent afin de pouvoir distribuer de gros dividendes aux négociants qui avaient fait les frais de l'armement. Mais il arriva que si beaucoup d'armateurs firent de grosses fortunes grâce à l'audace et au courage de leurs capitaines corsaires, ceux-ci acquirent en général plus de gloire que de richesse. C'est donc à tort que certains écrivains ont cherché à décrier leurs exploits en disant qu'après tout ils se battaient pour de l'argent. »

La valeur, chez un capitaine corsaire, est donc tout. Et, bien qu'il serve des intérêts particuliers, — en même temps qu'il sert ceux du pays — c'est sous cet angle, sa bravoure, ses capacités, ses exploits, qu'il nous le faut envisager. « Il a la considération du monarque. » A tel point que Louis XIV, par une ordonnance de 1664, rendue à l'instigation de Colbert et dans le but d'encourager le commerce maritime et la course, déclara son intention d'anoblir ceux qui se livraient à cette profession et permit à la noblesse de s'y adonner sans déroger[2].

Si la course, durant ses périodes prospères, fait prime, et si les équipages des corsaires sont alors composés en majeure partie d'hommes du quartier de Saint-Malo, parce que les gens de mer ont toujours préféré un embarquement sur un corsaire à un embarquement sur un vaisseau de l'État, où le service est dur, mal payé, il est par contre des moments difficiles où un capitaine doit, faute de mieux, se rabattre sur des volontaires étrangers. Déserteurs, anciens prisonniers espagnols, anglais, hollandais, ces matelots, attirés par des promessses de bons traitements, la perspective de prises fructueuses, d'opportunités fréquentes de pillage, constituent souvent une troupe peu maniable et qu'il importe de mater avec une sévérité exemplaire.

Tout, d'ailleurs, chez un capitaine, exige deux vertus extrêmes : audace et prudence.

Il va par les nuits obscures, évitant les mers que sillonnent les grandes flottes. Dissimulé dans les criques, dans les estuaires de la côte bretonne, il se cache pour guetter sa proie, la saisir. Novembre, décembre et les tristes mois d'hiver

1. *Histoire de Duguay-Trouin.*
2. *Ibid.*

constituent sa saison préférée. Alors, les journées courtes lui permettent d'échapper dans l'ombre à la poursuite des vaisseaux ennemis, tandis que la tourmente, dont il se joue, a fatigué déjà celui qu'il a juré de perdre.

Si deux ou trois navires malouins armés en course prennent parfois la mer « en société » ou « en compagnie », le corsaire, le plus souvent, est seul. Un mois, telle est lorsqu'il n'opère qu'en Manche, la longueur moyenne de ses sorties. Presque toutes se font de Bréhat ou de l'Aberwrach, où il reste pour un temps aux aguets. De là, courant jusqu'à Plymouth ou au Land's End, il surveille l'entrée de la Manche. Rarement, s'il remonte celle-ci, il dépasse la Hague; rarement, dans l'Atlantique, il court au Sud de Belle-Ile. Épie-t-il quelque « retour d'Amérique », il croise du Sud de l'Irlande aux Sorlingues. A chaque capitaine, d'ailleurs, son champ d'activité habituel : à celui-ci, la mer de Bristol, près de la rocheuse Lundy; à cet autre le canal Saint-Georges; qui « travaille » sur les côtes de Cornwall, ne se montrera pas dans le voisinage des îles anglo-normandes. Mieux que personne, il sait les aspects familiers de son point de croisière favori. Sur le visage à la fois cruel et prometteur de la perfide Grande Bleue, d'un regard il discerne l'annonce du danger ou la promesse de quelque complaisance. Comme le fauve flaire la piste, il se penche un moment sur elle, hume l'air, l'interroge d'un coup d'œil complice. Une fois atteint le parcours coutumier des vaisseaux ennemis, patiemment, il attend l'occasion favorable.

ANDRÉ SAVIGNON

(A suivre.)

TABLEAUX DE SUISSE

Matin a Montreux. — Les rives du lac Léman sont à jamais empreintes du temps passé. Elles sont pareilles à une femme de cinquante ans qui porterait les robes d'avant-guerre. La Côte d'Azur s'est renouvelée. Devant tant de nu, je n'oserai pas dire que la saison d'été lui a refait une virginité, mais une jeunesse.

Montreux, par exemple, évoque le monsieur de la fin du siècle dernier, à moustache retroussée, guêtres blanches, canne, faux-col très haut sur la nuque et qui portait un chapeau de paille, un canotier, — mot charmant, qui évoque Maupassant et l'île devant Bougival, le *Père Fournaise*, des romans et des peintres de ce temps-là. — J'ai connu des couples délicieux, visitant les musées des Pays-Bas et des Flandres, ceux de l'Italie, chaque saison, qui connaissaient les Holbein de Bâle comme on ne connaît plus les membres de sa famille, passé les cousins germains, et qui vivaient chaque année, un mois d'été, à Montreux, avec un salon séparant leurs chambres, un salon comme celui-ci : Empire et blanc... Un salon pour jouer *Madame Sans Gêne*, chez un dentiste australien ayant vécu à Paris, au temps de Capus. Je pense à Guitry et à Marthe Brandès, dans ce salon.

Le bateau blanc, — le *steamer* — et qui fume — contraint à tourner indéfiniment autour du lac et qui porte à jamais le nom d'*Helvétia*, n'a pas changé, lui non plus. Je suis ému. J'ai retrouvé des atomes de mon enfance. Une plaque de Wegwood, pâle comme des yeux de nurse écossaise, est incrustée sur le

devant du bureau laqué. Une horloge à balancier — et qui se balance, — fait *pendant* à une vitrine à croisillons dorés, et vide. Un divan couvert de velours cerise à dessin crème, petites feuilles de laurier, Percier sans Fontaine...

File, bateau, derrière la guipure des rideaux! *Steamer* de Kepseake 1830, qui rejoint Raoul Dufy.

Devant l'hôtel, la chaussée; sur l'autre trottoir, le square; le jardin de l'hôtel, aux essences rares. Un magnolia se crible de fleurs comme un vert Saint-Sébastien piqué de flèches blanches.

Et, tout là-bas, de l'autre côté du lac, sur la rive française, un mont à pic et que la pluie rend violacé du violet des ombres de mauvaises aquarelles, « lavées » comme on dit, dans l'eau. Encore un peu de neige, là-haut. — Fondra... Fondra pas!...

Une Argentine, telle que les imaginent les globe-trotters, manderait la vendeuse d'une succursale de couturier parisien et se ferait montrer des toilettes, en fumant des cigarettes opiacées.

Mais, moi, que faire? Regarder au loin dans la pluie ce que la pluie laisse d'Évian.

Quand reverrai-je un car fuyant dans la poussière?

Irons-nous voir les boutiques pleines de tout ce que rapportent à leur femme de chambre les dames dont la correspondance est surveillée?

Les coupe-papier ont des manches formés d'une corne d'isard fausse, à moins que ce ne soit d'une fausse petite patte. J'aime follement les petits chalets suisses, microscopiques, auxquels rien ne manque, ni le balcon, ni les pierres sur le toit, ni les volets verts, ni les fenêtres dont les vitres sont remplacées par un fragment de miroir. Je regarde chatoyer ces fenêtres lilliputiennes qui ne s'ouvrent pas, qui ne « donnent » que sur moi-même et d'où un personnage qui s'accouderait ne verrait que mes yeux, comme si j'étais Gulliver...

***

Montagne. — Les chalets sont tout de suite ravissants dans l'Oberland. On comprend qu'ils aient séduit maints

voyageurs qui ne pensaient point qu'on ne saurait garder ailleurs que dans les montagnes son caractère à un chalet suisse. Ils font jouet, ils font paisible, ils ont quelques fenêtres garnies de fleurs d'été. Le géranium, le pétunia, quelquefois l'hortensia et le fuchsia, qui a l'air de pleurer le temps où M. Lalique l'employait en pendentifs, vers 1900. Ces fleurs mêlent leurs tons roses sous les volets peints en vert et devant les bruns de la façade de bois. Lorsqu'un poirier est disposé en espalier sur une partie de la maison, dont la base est fraîchement rechampie de blanc, le citadin qui passe est ravi. Le goût de tout être civilisé pour la demeure rustique, son aspect sentimental et familier, le lourd sommeil évoqué après les jours longs, le travail, l'absence d'imprévu, lui paraissent composer la forme de vivre peut-être la plus souhaitable.

Et l'homme qui s'appuie sur sa faucille pour regarder passer notre automobile et qui peut-être nous envie d'être passagers et de disparaître au premier tournant du chemin, serait bien surpris d'apprendre que nous, nous aspirerions à séjourner tout un hiver et voir revenir le printemps sous son toit.

Alentour, les pentes sont d'un vert intense, fraîchement fauchées. De grandes masses de sapins les environnent, obscures, continuelles, profondes, immobiles. Il semble que les prairies couvertes de fleurs fêtent encore le départ de la neige, tandis que les sapins en attendent déjà le retour. Elle n'est jamais tout à fait partie. Elle sommeille ou veille à l'extrémité de la vallée, sur les sommets, criblant les aiguilles de granit d'une résille qui s'argente au soleil ou bien en nappes plus épaisses, dans les creux, que l'ombre du couchant bleuit. Le contraste entre la prairie verdoyante et l'épaisse forêt qui se morcelle, mais se rejoint toujours, prête une âme au décor. Le bruissement du torrent gonflé par les pluies récentes l'emplit. Cette eau qui est seule à courir, avec les nuages, donne à tant d'immobilité dans le chaos et la grandeur tantôt à l'oreille les frémissements, tantôt aux regards la mobilité, qui font la vie.

***

La mort est là... — La cure d'altitude, nous l'a dans des sanatoria, mais dans des chalets disséminés sur les flancs de la montagne verte. Cette partie de la Suisse emploie la langue française. Un détachement de robustes soldats en manœuvres passe près de nous. Des mots français jaillissent, des commandements sur un ton bref, qui causent un plaisir spontané particulier, à la vue de casques d'inspiration plutôt germanique et d'uniformes d'un ton vert réséda. Des sourires sympathiques le long de l'auto — peut-être davantage que lorsque nous croisons en France quelque régiment de fantassins harrassés.

Les chalets portent des noms de fleurs : *Le Cyclamen, les Cytises, les Bluets, les Cassis,* ou *Alpenrose,* etc... Sur les balcons de l'un, de petits matelas sur lesquels des jeunes filles étendues lisent. Devant un autre, des tables où l'on goûte. A quelque fenêtre, sur la rampe du balcon, un rectangle d'étoffe de couleurs du canton ou bien un pavillon d'aspect fantaisiste. Quelque chose indéfinissablement de Montparnasse et de céleste. Ces exilés viennent acheter ici la résurrection et la vie, sous les espèces de l'air, de l'oxygène, comme dans les lavabos de certaines boîtes infâmes d'autres achètent leur mort sous les espèces de la *coco.* Même sorte d'âpreté et de nonchalance résignée.

La haute montagne de granit, aux derniers plateaux et aux cimes que la neige recouvre, se creuse en forme de cirque. Le jour y est bleuté, un voile paraît tendu sur les sapins qui couvrent leurs flancs abrupts. Mais Dieu y a raté l'une de ses plus superbes cascades. Elle coule en trois filets d'eau séparés, depuis le glacier... En les réunissant et en faisant sauter quelques blocs, le Créateur plaçait dans ce cadre immense un *motif* central merveilleux. Dieu a de ces négligences colossales, auprès desquelles il nous offre le fini déconcertant d'une fleur d'ombelle ou de la feuille d'une fougère.

Devant les chalets, des delphiniums couleur de prunelles scandinaves, dans les jardinets, quelque lys retardataire qui meurt dans l'ombre bleue, entre des géraniums aux vermillons éclatants et des pavots doubles, d'un « rouge à lèvres » de

couturier. Des qui [illegible] calles aux calices orangés près de groseilliers mûrissan[illegible] d'un pied de camomille. Un air de vacances, de plaisir, de [illegible]ente — et de fléau. La rumeur du torrent qui roule ses eaux rapides dans le creux de la vallée est pareille à celle d'une cité lointaine qui ne laisse plus discerner un son distinct. Ce bruissement rapide et ininterrompu devient bientôt comme le sang du monde.

La mort est là, en robe légère et bras nus. Je l'aperçois qui me sourit. C'est une ombre transparente, mobile et constante, parmi de jeunes femmes vêtues de mousselines claires à fleurs, entre les fleurs. A l'extrémité de la vallée, quelques cimes, et, en arrière, ce cirque immense, vaporeux et infranchissable, avec sa tiare de neige.

Je songe à des villes ensoleillées de Provence, marquées dès le seuil d'un vestige de muraille sarrasine ou d'une stèle romaine, à des cités du Nord, aux rues étroites, aux pavés enchâssés dans une boue jamais séchée. Ces jeunes filles et ces jeunes femmes ont laissé là-bas, dans le Pas-de-Calais, ou le Vaucluse, dans la Saintonge ou la Picardie, des parents, des amis, une chambre aux volets clos qui les attend. J'en respire le silence et la senteur d'appartement fermé, devant ces prairies inclinées, d'un vert qui ne paraît point vraisemblable, dans cet air alpestre qui n'appartient pas aux hommes, qu'ils ne chargent ni de leurs âcres fumées ni de la rugueuse poussière des villes, dont je ressens à toute heure la nostalgie.

Des chalets sont devenus magasins de tout ce que des gens modestes et bien portants supposent qu'un étranger malade pourra désirer. J'y vois une visiteuse jeune, élégante et simple, dressée, à jamais étrangère, comme une statue grecque, dans une confiserie. Ses yeux paraissent sans pupille. Elle ne voit rien, elle est sans désir. A quoi songe-t-elle? Que mesure-t-elle au dedans de soi, belle, indépendante et marquée par le destin?

Je suis resté sur le seuil et m'éloigne retrouver la rumeur du torrent et la saveur de cet air qui n'est point contaminé et qui me semble inutile à mes poumons.

***

Palace. — Les stations de Suisse qui n'ont pas créé de piscine, celles qui, sur le bord d'un lac, n'ont point préparé de « plage », végètent et la clientèle nouvelle les a délaissées.

Piscine, tennis et golf, voici les passe-temps dans les Alpes. Un homme qui part faire une ascension est d'une autre génération ou c'est un homme de rien. Ainsi, du moins, dans ce qu'on appelle encore *Palace*, où l'on danse jusqu'à minuit, où l'on traverse le bar avant les repas, où les femmes sont aussi habillées et déshabillées le soir qu'à Paris. Une ascension exige un lever très matinal. Elle coupe court à ces sports qui ne sont qu'une façon de tromper le temps et de dépenser ou d'entraîner les forces d'une manière tout de même factice. Au lieu d'écrire, librement, on nous ferait tracer des bâtons pendant une heure, puis former des majuscules pendant une autre heure, voilà ce que j'imagine du tennis et du golf par rapport à l'exercice physique tel qu'il devrait être pratiqué hors des villes.

La piscine, c'est la dernière invention des stations d'altitude pour rivaliser avec les lidos méditerranéens pendant l'été. La piscine permet, elle nécessite le bain de soleil avant ou après la nage. Elle entraîne chez les femmes le pyjama. Le *nudisme* allemand a influencé lui aussi les hôteliers dans l'installation de ces piscines. L'eau y arrive aisément, avec abondance, mais elle est froide. Elle s'attiédit au soleil, mais ne parvient jamais à la température à laquelle elle atteint sur le sable ou sur les galets de la Napoule ou de la baie des Anges. Il faut avoir passé une heure et demie à la piscine, après le tennis et avant le déjeuner. Un orchestre est là, sous un portique, à l'extrémité du rectangle d'eau. Un bar voisine; de chaque côté, les cabines prolongent le portique. Une *plage*, c'est-à-dire deux parties de sable, permettent aux baigneurs de s'étendre, aussi dévêtus que possible, sur des peignoirs de couleur, en offrant successivement aux rayons du soleil à peu près toutes les parties du corps pour en brunir l'épiderme. On ne voit pas d'individu chocolat comme dans notre Midi. Mais la plupart sont bientôt hâlés, sinon très rouges.

Tout auprès de la piscine, les tennis. Personnages vêtus

de blanc, qui se lancent des balles, sous un soleil implacable... comme dans la campagne, entre les cottages uniformes de l'Angleterre, de Douvres à Édimbourg, ou sur les plages de France. Je revois des gravures amusantes des stations de Suisse d'autrefois, les dames à voiles verts, armées d'un *alpenstock*. Au fait, depuis mon arrivée, je n'ai pas aperçu la moindre de ces hautes cannes recourbées.

Pourtant, hier, dans le hall de l'hôtel, vers deux heures et demie, alors que le musulman coiffé d'un fez et vêtu d'amples culottes achevait de servir le café, l'irruption d'un personnage fit sensation. Il portait des bas de grosse laine, d'énormes souliers et un chandail épais... Il venait dire au revoir à de jeunes amies. Il partait passer quatre jours *dans la montagne*, avec un vieux guide du pays. Il avait bien le sentiment d'accomplir une action peu ordinaire. On le regardait. Il ne l'ignorait point. Je le vis partir et revenir encore comme pour respirer à nouveau cet encens dont paraissent enivrés les triomphateurs.

Il y a vingt ans, avant le développement des sports, tous les habitants de l'hôtel fussent partis comme lui.

***

Le soir. — Le petit orchestre débute par un concert de bonne musique à l'usage des personnes condamnées à demeurer raisonnables et qui ont dîné tôt. Nous avons peine à penser que Dieu n'a pas créé seulement deux espèces d'individus : les raisonnables et ceux qui ne le sont pas. C'est-à-dire, n'est-ce pas, l'espèce des jeunes et celle dite des vieux, bien qu'on y fasse entrer trop prématurément des créatures tenant à la jeunesse encore par des fibres non atrophiées et bien sensibles. Ce sont les *jeunes* qui forment un jour la catégorie des *vieux*, voilà ce que personne ne consent à admettre. Les jeunes filles surtout, un peu imprudentes, qui exhibent le plus souvent qu'elles peuvent des robes aussi différentes que possible, qui dansent, qui prennent part au concours de fox-trott et au *bal paysan*, qu'on voit nager dans la piscine, allonger les bras sur les courts de tennis, se tenir à la renverse en dansant avec des jeunes gens à la fois timides et inquié-

tants d'audace, familiers, camarades, et qui dissimulent des préoccupations sensuelles évidemment continues. Ces jeunes filles, un jour, deviendront, sous des cheveux plus ou moins blancs, toutes pareilles à ces personnes de beaucoup d'embonpoint ou de trop de maigreur, rhumatisantes, ankylosées, qui penchent le front sur une tapisserie, sur un journal, un roman qu'elles doivent difficilement lire aux accords du petit orchestre.

Les musiciens pousseront tout à l'heure des sons inarticulés dans un cornet de carton bouilli, ils développeront ou compresseront les côtes souples et extensibles d'un accordéon et souffleront dans des instruments de nickel de formes variées. Avec l'aide du piano et de leurs seuls violons, ces musiciens s'efforcent de mériter la qualité d'artistes en faisant entendre pendant une heure quelques morceaux de musique connue. Ils organisent ainsi des manières de petits festivals digestifs, consacrés un soir à Grieg, un autre à Debussy, sans oublier Leoncavallo. Autour des petites tables, au fond des fauteuils, les auditeurs n'écoutent guère que les premières mesures, en surveillant la sortie du large couloir par laquelle se présentent successivement les hôtes qui viennent de terminer leur dîner, et qui sont considérés ou qui se considèrent comme d'autant plus élégants qu'ils seront plus retardataires. Bientôt, la rumeur des conversations couvre toutes les nuances du *Clair de lune* ou des *Préludes* de Debussy. Je remarque un penchant certain de cette clientèle internationale et en grande partie israélite pour la suite de *Peer Gynt*. *Le Printemps*, la *Danse d'Anitra*, la *Mort d'Aase*, ramènent plus de silence que le grand air de *Samson et Dalila* lui-même.

Et puis, à neuf heures et demie, dix minutes de repos et jazz. Le danseur de l'hôtel, qui a le sourire de la Joconde et qui demeure à l'écart devant une tasse, au fond de laquelle il a prolongé longtemps le café, le danseur se lève et vient inviter une dame. Toujours la même. Il semble qu'un pacte ait été conclu entre eux : il n'en doit faire danser aucune autre avant elle. Accent grec, un peu marseillais. Bracelets de diamants. Cheveux sur lesquels un ton bleu d'hirondelle ne ramène point le printemps.

Danse terminée, quelques instants de solitude pour le

danseur. Le musulman coiffé d'un fez a emporté le plateau et la tasse à café vide. Il promène un regard circulaire sur les danseuses possibles. Il n'en est pas tellement. Beaucoup ont leurs cavaliers attitrés, certaines mêmes leur mari. Lorsqu'une dame invitée par le danseur refuse, celui-ci va d'abord se rasseoir sur le siège qui lui est réservé, près des musiciens. Puis, après avoir compté jusqu'à vingt, il se lève de nouveau et s'en va tenter une autre invitation. Ainsi le veut un code minutieusement établi.

Certains soirs, dans la salle des fêtes, concours de danses, avec prix, exposés sur un guéridon. Plaisirs. Plaisirs enfantins.

Ce qui me frappe, c'est que de Memphis, de Salonique, de Milan, de New-York ou de Dublin, ces passagers du même palace pour la traversée d'une saison parlent également bien le français.

On le parlait moins dans les palaces français avant guerre. Cette connaissance certaine de notre langue et le goût certainement beaucoup plus francisé encore que par le passé pour les modes de Paris, peut-être aussi la facilité avec laquelle on les copie, porte à faire des confusions dans le petit jeu des nationalités.

— Je vous dis qu'elle est allemande.

— Je suis certain qu'elle est américaine!

— Non, anglaise... Etc...

Le caractère européen se modifie, se fond, se mélange, les sangs se diluent. Les races seules se marquent encore. Ceci n'est point discutable, le soir, dans un palace où les hommes uniformément habillés du smoking et les dames vêtues de chiffons à peu près semblables dansent ou regardent danser des pas eux-mêmes universalisés.

***

Berne. — Photographies de Reine. — A déjeuner, à la Légation de Roumanie, chez M. Michel Boéresco, le plus..., non pas le plus, car tous les Roumains que j'ai le plaisir de connaître sont le *plus parisien*, mais enfin, l'un des plus renseignés des Roumains sur Paris, où il a terminé ses études. C'est le jour précisément où le prince Anton de Habsbourg

et la princesse Ileana échangent des vœux éternels, — le jour aussi (ou le lendemain du jour) où l'épouse divorcée du roi Carol gagne l'exil....

La légation de Roumanie s'est logée dans la maison qui possède le plus beau parc de tout Berne. Terrasse à la florentine, pelouse anglaise, jet d'eau suisse. Les salons semblent décorés par un élève de Lefuel. On a dû faire venir des artistes de Paris pour ornementer cette maison, au temps du baron Haussmann. L'ambassadeur de France et madame Marcilly sont parmi les convives.

Les salons sont remplis des photographies des souverains présents ou passés, depuis Carmen Sylva, dont je vois sur un guéridon les *Pensées d'une Reine.*

Mais les images de la reine Marie, aujourd'hui reine-mère, sont les plus nombreuses et les plus surprenantes. Les qualités photogéniques de la reine de Roumanie ont depuis longtemps émerveillé le monde, bien avant Hollywood. Il serait difficile d'avoir multiplié plus d'images de soi et qui soient plus parfaites. Quel art dans l'attitude, la draperie, l'expression, l'éclairage! Il n'est pas jusqu'à la moindre apparition dans un groupe qui n'efface à l'instant tout voisinage. Personne ne compte plus. Regrettons qu'une souveraine de cet éclat n'ait point vécu au temps de Van Dyck ou de Romney. Charles Ier a posé pour une quarantaine de portraits de Van Dyck et l'on sait ce que Romney nous a laissé de lady Hamilton. Je sais bien qu'il y aurait eu Renoir, mais alors c'est Flameng qui eût été choisi — ou Laszlo.

Il est beau d'imposer, non seulement par les qualités intellectuelles ou morales, mais encore par les dons physiques et la volonté de durer au delà de la jeunesse et de la mort par l'harmonie des gestes et des attitudes. Certaines créatures ne peuvent davantage échapper à l'objectif et au peintre que d'autres ne sauraient se défendre de chanter ou d'écrire. Leur miroir leur révèle un éclairage, un mouvement, une draperie : on fait venir le baron De Meyer.

La photographie, qui répand à plusieurs milliers d'exemplaires une effigie à travers les pays civilisés. est malheureusement plus menacée par le temps que la toile peinte à l'huile. Pourtant, la chimie a fait trop de progrès et les repro-

ductions renouvellent trop aisément les épreuves prêtes à s'effacer, pour que nous ne soyons rassurés sur le souvenir que doit laisser dans ses crêpes de veuve ou couronnée, en toilette d'apparat, en costume national ou portant la mentonnière et les voiles quasi religieux de l'infirmière, cette princesse anglaise, qui a donné tant d'éclat au rôle que lui avaient réservé les destinées.

Le secret de devenir un personnage pour la postérité est dans les portraits et les actes... Fournir de la copie aux mémorialistes et donner un visage en pâture à la curiosité léthargique des hommes. Nous voyons, — sans doute verra-t-on longtemps encore, — des portraits et des biographies de lord Byron. Qui lit *Childe Harold*? Mais il y a les portraits, il y a la sœur, il y a le Bosphore traversé à la nage et l'apparition à cheval sur le seuil du palais Mocenigo, à Venise, devant le grand Canal — il y a la mort, aussi, Missolonghi!

Choisir son peintre — ou ses photographes. Mais il faut aussi l'attitude, la beauté — et je ne sais quoi qui ne s'apprend, évidemment, à personne ici-bas, ni aux acteurs, ni aux poètes, ni aux rois.

***

Berne. — Tout paraît neuf, même la vieille tour du xve, même la cathédrale dont la flèche chargée de projecteurs prend le soir un air d'apparition, même les maisons à arcades, même les fontaines dont la pierre est polychromée, le fût de colonne torse peint en rouge et noir et, au sommet, le personnage aux vêtements de couleur avec rehauts dorés. Sur dix-sept fontaines, je crois, cet or est éblouissant. Jamais une ville, dès la première maison, n'offre davantage l'impression de la propreté. La Hollande est pareille à un bol de porcelaine; certes le linge, les rideaux y sont blancs. Les cuivres reluisent derrière les vitres. Mais Berne! On s'y croirait dans une de ces cités élevées pour une Exposition Universelle, — la veille de l'inauguration.

Nous, latins, qui avons aimé dès l'enfance la patine que donne le temps, et que d'autres, hélas! ont copiée, qu'ils simulent avec adresse, déplorablement, bien que ces faiblesses ne satisfassent plus guère que les néo-amateurs, nous

éprouvons, à pénétrer dans une ville comme Berne, la sensation que procure un bain frais. Peut-être n'y demeurerait-on pas longtemps. Mais la première impression cause un délassement. Il n'est pas jusqu'à l'espèce de chaire de plein vent, peinte de rouge et de blanc, dans laquelle se tient un agent chargé d'indiquer aux conducteurs et mécaniciens le sens de la circulation et l'instant de passer, qui ne paraisse sortir d'une maison de jouets.

Tout autour de la ville, de basses collines verdoient, les Alpes se devinent dans la brume. Dans l'éloignement, un nuage léger étreint la Jungfrau. Nous pourrions nous croire au seuil de la Suisse normande. Atmosphère d'une grande pureté. Au centre d'une boucle de l'Aar, sur son récif, Berne est évidemment vouée au culte de quelque déesse de la propreté, négligée par les anciens.

L'abondance de l'eau, la multiplicité des fontaines donnent à un peuple non seulement la facilité d'entretenir la propreté, mais elle en impose le goût et lui inspire une sorte d'idée fixe qui demeure attachée. Le séjour en Suisse offre cette particularité, depuis longtemps proverbiale : dans l'hôtel de Montreux où nous venions de descendre, nous remarquions, sur la table, aussitôt, l'éclat inhabituel des couverts qui semblaient entretenus par le meilleur des argentiers.

Berne est pareille à une pièce de monnaie à l'effigie ancienne, mais frappée d'hier.

On y respire l'air de certaines villes allemandes, mais qui serait passé sur Nancy. Vue de l'autre côté de la Saar, d'un jardin public en terrasse, appelé *La Roseraie*, la cité semble encore exister au temps de Gœthe. Nous sommes là sous des tilleuls, à écouter le bruit de l'eau dans un bassin et à respirer l'odeur des haies de buis et le parfum des roses. Celles-ci ont des couleurs d'une extrême vivacité, des garances, des carmins, des jaunes qui éclatent sur la verdure, dans cette atmosphère pure d'un après-midi d'été qui suit une grande pluie matinale. Des enfants, peu nombreux, jouent sagement et j'aperçois entre les troncs des arbres, par-dessus des napperons, le bonnet d'un chef qui prépare le thé dans un pavillon.

A droite, les toits d'un hôpital ou d'une maison de santé,

que la personnalité d'un chirurgien de grande valeur remplit d'un bout à l'autre de l'année.

Le palais fédéral, *bundeshaus*, est évidemment quelque peu disproportionné; il semble vouloir faire de la ville, qui s'en défend, une capitale. Belgrade sur sa colline donne la même impression devant la boucle du Danube, dominée par des palais neufs. Ceux de Berne sont moins récents, ils ont été commencés vers la fin du siècle dernier. Le dôme est particulièrement dix-neuvième siècle. Mais, de la *Roseraie*, il se trouve au dernier plan et nous voulons l'oublier. D'une terrasse ombragée, tenir toute une ville sous le regard. Comme un fruit dans une assiette. Suivre la genèse de son développement. Imaginer les premiers habitants, réfugiés là, sur ce promontoire environné par le cours d'un torrent. Et pourquoi la réussite? Pourquoi Paris?

***

Les Ours. — La reine Wilhelmine passa par Berne incognito l'an dernier, l'un de ces incognito qui dispensent de grands dîners, de toasts et d'oriflammes, mais qu'accompagnent des redingotes officielles. La reine de Hollande, s'étant promenée par la ville, avait négligé d'aller rendre visite aux ours. Ces ours fameux, qui depuis l'an 1500, peut-être même antérieurement, se succèdent là dans des fosses toujours améliorées et qui sont l'orgueil des Bernois. L'ours de Berne, on le trouve partout, sur le drapeau du canton, sur les enseignes des auberges; on le voit se dresser tantôt de la grosseur d'une souris, tantôt de la dimension d'un chat, tantôt, enfin, de la taille d'un Saint-Bernard, en bois sculpté, d'un ton brun, à la devanture des marchands de souvenirs, entre un coucou et des cornes de chamois. Nous pensions que le nombre des ours, jadis, dans la région, avait fourni ces armoiries à la capitale de la Confédération Helvétique. Mais, d'après des racontars de pays, j'en conclus à présent que ce fut à cause d'un seul ours, et en considération de sa rareté même, que cet animal est si fort en honneur, et cet ours-là distrayait, paraît-il, par son humour un duc de Lor-

raine. Il faut songer aussi à l'importance des jeux de mots, en se souvenant qu'ours, en allemand, se dit *Bär*.

Aujourd'hui deux couples adultes n'attirent guère les curieux autour de leurs fosses parallèles, demi-circulaires et profondes; il n'en est pas de même des quatre enfants d'ours réunis dans l'autre partie de cette grande fosse. J'imagine que le premier ours du duc de Lorraine devait être très jeune, lui aussi. C'est lui que l'on voit encore faire le beau sur l'étendard du canton.

Un marchand de plein air vend des carottes aux visiteurs, par bottes légères. Elles servent de pâture aux ours qui s'en montrent friands. Pour une carotte, ils se dressent, le dos à la muraille de la fosse, la tête rejetée en arrière, les pattes de devant pliées sur la poitrine, un air de voluptueuse gourmandise répandu sur la face, la gueule ouverte de côté, tendue par une contraction, semblable à un sourire, qui déchire une chair rose dans le poil sombre.

Ces ours boxent entre eux, plongent dans leur piscine, comme des sportifs, pour y saisir une des carottes lancées d'en haut par les enfants. Et puis, soudain, l'un de ces animaux sacrés aux Bernois et pourtant si joyeux, grimpe jusqu'au faîte de l'arbre mort fixé au centre de la fosse. Un acrobate ne mettrait pas plus d'agilité ni plus de rapidité pour redescendre, en se soutenant à peine des aisselles aux branches courtes qui forment échelons. Il faut s'arracher de cette sorte de balcon d'où l'on suit les amusements de cette jeunesse, dans laquelle nous poursuivons peut-être secrètement la seconde où l'intelligence va dépasser les bornes que la nature lui assigne et se rapprocher de l'homme. Espoir toujours retardé et déçu, mais qui anime une grande part de l'intérêt que les animaux éveillent en nous. Surtout lorsqu'ils se rapprochent impulsivement de certains gestes qui nous donnent la contrafaçon des nôtres.

***

Un pour tous... — Les Suisses veulent que leur Fête Nationale du 1er août soit un jour pareil à tous les autres. Nulle

part le travail n'est interrompu. On pavoise les façades de quelques-uns de ces drapeaux de deux couleurs, qui sont ceux des différents cantons, et du drapeau rouge à la croix blanche. Aux fenêtres, quelques lampions. Encore sont-ils d'importation et de suggestion récentes. Le feu symbolique s'allumait, il s'allume encore, depuis le XIIIe siècle, sur le sommet ou sur le flanc des montagnes. D'un bout à l'autre des cantons, le signal court, dès la nuit. Placé près de l'un de ces foyers, qu'il alimente et ranime, l'homme en peut apercevoir un autre, d'où d'autres hommes, d'autres Suisses en aperçoivent de nouveaux... Ainsi, le souvenir est commémoré, l'union se resserre chaque année entre ces feux...

Nulle part nous ne rencontrons sur la route une borne qui marque les limites de deux cantons. Ce n'est qu'aux inscriptions tracées sur les anciens chalets, ou celles qui indiquent les chemins, aux enseignes, tantôt en allemand et souvent encore en lettres gothiques, tantôt en lettres latines et en français, que l'on s'aperçoit du passage d'un canton à l'autre. Ou bien à ces drapeaux de deux tons, en forme d'étoile dont les rayons serpentent. Toute borne est inconnue, inutile. *Tous pour un, Un pour tous.* Nous la retrouvons jusque sur le menu de l'hôtel, ce soir, la devise fameuse; elle sert d'acrostiche à l'énumération des plats. Il n'est pas jusqu'aux glaïeuls, dans les vases du hall, qui ne soient rouges et blancs, jusqu'aux nappes du souper, dans la salle de bal, qui ne soient rouges, traversées d'une croix blanche, jusqu'aux petits ballons rouges, qui ne forment une décoration estampillée de la croix.

Environnée de tant de croix, la pièce prend un aspect liturgique, d'un calvinisme un peu « boîte de nuit... » Pour faire danser ensemble des israélites de tous les points de l'Europe et même d'Égypte et d'Ankara.

ALBERT FLAMENT

L'ALLEMAGNE DEVANT LE GOUFFRE

Les événements en rapport avec la crise allemande se succèdent rapidement, avec une implacable logique dans leurs effets directs sur l'ensemble de la situation internationale. Depuis la fin de la guerre, on a eu rarement le sentiment aussi net, même en face du drame russe, de vivre des heures décisives pour l'histoire de notre civilisation. Ceux qui s'attachent à observer les faits de chaque jour et s'appliquent à réfléchir en toute sincérité aux gestes des hommes et à l'aspect changeant des choses ont l'impression d'assister à un bouleversement prodigieux : la fin, dans des convulsions parfois tragiques, d'un monde que la guerre a ébranlé jusque dans ses fondements, et le commencement d'un ordre nouveau qu'il n'est encore au pouvoir de personne de définir. La crise allemande est, pour l'instant, l'épisode le plus émouvant de cette fin et de ce commencement.

Qu'on ne se leurre pas de l'illusion trop facile qu'il s'agit simplement de difficultés de crédit ou de production auxquelles on peut remédier en toute certitude par des combinaisons financières ou des arrangements économiques. Cette crise a des causes beaucoup plus profondes; elle est dominée par des préoccupations qui tiennent à la nature même d'un peuple, auquel on avait réussi à faire croire qu'il était élu entre tous les peuples pour décider de l'acheminement de l'humanité vers son suprême destin, et qui ne peut se résigner à la fin lamentable du grand rêve qu'il s'est cru sur le point de réaliser.

Partir, d'un élan d'épopée, à la conquête du monde; s'être préparé moralement et matériellement à dominer l'Europe, les terres lointaines et les océans, et s'effondrer, après quatre années de lutte formidable, dans l'immense charnier s'étendant des Vosges aux Flandres, c'est un sort dont une nation orgueilleuse et fidèle, malgré tout, au culte de la force ne peut se consoler. Pour que l'Allemagne oublie sa défaite, confesse ses erreurs et ses fautes, comprenne, enfin, le rôle qui, en toute équité et dignité, doit être le sien dans une Europe définitivement pacifiée, il faut qu'elle se fasse en quelque sorte un esprit nouveau. Qui changera l'esprit allemand? Par quel prodige de conscience, de volonté et de maîtrise de soi peut s'accomplir l'effort émouvant d'un vieux peuple s'arrachant de son lourd passé pour se tourner en confiance vers l'avenir avec des yeux de jeunesse et de clarté?

Tout le problème allemand, qui commande le problème européen et le problème mondial, est là. Il est étrange, en vérité, que la France paraisse être à peu près seule jusqu'ici à comprendre que c'est à apaiser et à rajeunir l'esprit des Germains qu'il faut travailler d'abord si l'on veut fonder la paix durable. L'effort français a visé constamment au désarmement moral du peuple allemand. Les concessions faites à l'amour-propre national, l'allégement des charges incombant, en vertu du traité de paix, à la puissance responsable de la guerre, tout ce qui a été consenti pour rétablir l'Allemagne dans sa souveraineté et lui rendre, malgré ses résistances, ses manquements et ses armements secrets, son rang de grande nation, le fut dans l'intention de lui faciliter l'évolution morale nécessaire pour devenir, elle aussi, une force de concorde et de paix en Europe. Alors qu'on arrivait à la phase décisive d'un règlement dont elle était l'unique bénéficiaire, on l'a vue se dresser farouchement, le cœur toujours gonflé de rancune, contre ceux qui s'efforçaient de la sauver d'elle-même.

A l'origine de la crise actuelle, il y a cela, et il faut se rappeler sans cesse cette cause profonde et directe, car elle suffit, à elle seule, à justifier l'attitude prise par le gouvernement français au cours de ces dernières semaines. Tout ce qu'on a osé dire et écrire, souvent avec la plus insigne mauvaise foi,

au sujet de ce qu'on appelle l'égoïsme de la France refusant de secourir le peuple allemand en péril, tout ce qu'on a entrepris directement et indirectement pour faire pression en faveur de l'organisation de l'aide financière à l'Allemagne sans garanties d'aucune sorte, tout cela, enfin, qui fait le fond des polémiques par lesquelles on voudrait égarer l'opinion universelle en la dressant contre la politique française, s'est trouvé vain à l'épreuve des événements. C'est qu'il n'est pas possible de nier l'évidence, de donner le change sur la cause première et décisive d'une crise dont l'entière responsabilité incombe au peuple qui pendant des années s'est abandonné à une politique de gaspillage et de désordre financier, qui pendant des mois a frénétiquement applaudi les extrémistes de droite et de gauche ruinant la confiance internationale dans l'Allemagne nouvelle et provoquant, par là même, le retrait des crédits et l'évasion des capitaux.

La France, que l'on se proposait de dépouiller de ses droits en organisant la deuxième faillite du Reich et contre laquelle portaient surtout les excitations racistes et communistes, a pourtant considéré qu'elle ne devait pas demeurer indifférente à une crise dont les répercussions s'annonçaient dès le premier jour si graves pour tous les pays et à laquelle il ne peut être remédié efficacement sans son plus large concours. Mais, appréciant ses moyens à leur valeur exacte, elle a compris son devoir de ne les utiliser qu'à bon escient, pour le bien du monde entier. Devant la menace d'un désastre dont nul ne pouvait mesurer l'étendue, il importait surtout de ne pas céder à la panique en sacrifiant les droits imprescriptibles qui résultent des traités et les richesses accumulées par l'effort des nations de bonne foi. La France fut seule, peut-on dire, à garder son sang-froid au milieu de l'affolement général. C'est grâce à son sang-froid et à la fermeté de son gouvernement que le problème de l'aide à l'Allemagne en détresse se trouve posé sous un aspect nouveau, essentiellement politique, dans des conditions offrant quelque chance de pouvoir le résoudre avec ordre et méthode, en une sincère pensée de solidarité et de paix.

***

Quand on écrira, avec le recul nécessaire pour mettre les idées et les faits à leur véritable plan, l'histoire des événements qui se sont accomplis entre le 20 juin — date de la proposition de M. Hoover d'ajourner pendant un an les dettes de guerre de tous les gouvernements — et le 27 juillet — date des visites de M. Stimson et de MM. Mac Donald et Henderson à Berlin — on devra constater que l'enchaînement inévitable des circonstances a ramené vers la France la direction d'une entreprise politique conçue et engagée en dehors d'elle, sans doute même — du moins dans l'esprit de quelques-uns — contre elle.

Que le président Hoover, averti des graves difficultés avec lesquelles se trouvait aux prises la Reichsbank et convaincu de l'imminence du péril par la haute finance germano-américaine, dont les intérêts étaient dangereusement menacés, ait agi en toute sincérité en improvisant sa sensationnelle intervention, on n'a pas le droit d'en douter. Pour choquant que fût le procédé consistant à placer la France, principale créancière de l'Allemagne, dans l'alternative ou de sacrifier, sans accord préalable, ses droits et ses intérêts les plus évidents ou d'assumer devant l'opinion universelle la responsabilité morale de l'échec d'une action collective en vue de prévenir une catastrophe financière et économique dont les conséquences politiques, affirmait-on, pousseraient l'Europe entière au désordre et au chaos, il n'en est pas moins certain que la proposition de M. Hoover constituait une initiative qu'aucun gouvernement ne pouvait écarter. La France tira le meilleur parti possible d'une situation de fait imprévue, mais dont, bon gré mal gré, chacun devait s'accommoder pour des raisons d'ordre général faciles à comprendre. Le gouvernement de Paris, qui fut seul à formuler des réserves quant aux conditions d'application du plan américain et seul à négocier effectivement avec Washington, sauva l'essentiel, c'est-à-dire le principe de la continuité du paiement par l'Allemagne de la tranche inconditionnelle des réparations. Dès l'instant où l'on se trouvait dans l'obligation absolue d'un sacrifice immédiat à consentir, il importait du moins de réserver l'avenir en sauve-

gardant intégralement les droits que les créanciers de l'Allemagne tiennent du plan Young.

L'accord intervenu à Paris, le 6 juillet, avec M. Mellon, secrétaire pour le Trésor des États-Unis, que le président Hoover avait chargé de négocier avec le gouvernement français, stipule, en effet, que si, conformément à la proposition américaine, le paiement des dettes intergouvernementales est suspendu du 1er juillet 1931 au 30 juin 1932, le Reich n'en est pas moins tenu de verser le montant de l'annuité inconditionnelle, le gouvernement français acceptant que les paiements ainsi effectués par l'Allemagne soient placés par la Banque des Règlements internationaux en bons garantis des Chemins de fer allemands. Il est entendu, d'autre part, que les paiements suspendus, productifs d'intérêts, sont amortissables en dix annuités à partir du 1er juillet 1933. Cet accord franco-américain est complété par des déclarations du gouvernement français relatives à des points que le cabinet de Washington considère comme ne concernant pas directement les États-Unis : l'organisation, par l'intermédiaire de la Banque des Règlements Internationaux, d'une action concertée des principales banques centrales au profit des pays d'Europe qui se trouveraient particulièrement affectés par la suspension des paiements; une entente préalable entre la France et la Banque des Règlements Internationaux pour que la France ne complète le fonds de garantie prévu en cas de moratoire du plan Young que par des mensualités égales aux besoins de la Banque de Bâle à la suite des versements effectivement transférés par l'Allemagne; l'étude par un Comité d'experts, désignés par les puissances intéressées, de la question des réparations en nature et des divers ajustements techniques nécessités par l'application de la proposition américaine et de l'accord franco-américain, étant entendu que ce comité devra concilier les nécessités de fait avec l'esprit même de la proposition Hoover. Enfin, la France se réserve formellement de demander au gouvernement allemand les assurances indispensables touchant l'emploi à des fins exclusivement économiques des sommes dont le budget du Reich se trouvera allégé.

Tel quel, l'accord franco-américain du 6 juillet a du moins

le mérite, réserve faite des points soumis au Comité d'experts réuni à Londres, de créer une situation nette : il assure la suspension effective du paiement de toutes les dettes intergouvernementales, comme le voulait la proposition Hoover, tandis que, par la continuité du paiement par l'Allemagne de l'annuité inconditionnelle, dont le montant est remis à la disposition du Reich par la Banque des Règlements Internationaux mais dont les puissances créancières sont régulièrement créditées, il laisse intact le plan Young dans ses dispositions essentielles.

Les pourparlers furent laborieux, mais l'importance pour l'avenir des décisions qui devaient être prises justifiait l'examen le plus attentif. On a beaucoup discuté au sujet des dispositions d'esprit dans lesquelles le gouvernement des États-Unis a abordé cette négociation et on a pris prétexte des tendances générales de la politique de M. Hoover et de certains intérêts immédiats de la finance américaine pour expliquer l'intransigeance de Washington sur des points importants et pour soutenir qu'il s'agissait, en réalité, d'une large manœuvre tendant à entraîner la France au delà de ce que le souci élémentaire de sa sécurité et de sa prospérité lui permettent de consentir, ou à l'acculer à un dangereux isolement. La vérité, semble-t-il, est plus simple. Comme nous l'avons indiqué ici le mois dernier[1], l'attitude du président Hoover doit trouver surtout son explication dans le fait que son intervention, dictée par des nécessités impérieuses, l'oblige, un an avant les élections présidentielles, d'accomplir une évolution capitale en ce qui concerne sa doctrine connue en matière de remboursement des dettes contractées envers l'Amérique et sa doctrine du désintéressement des États-Unis des affaires particulières de l'Europe. De là la préoccupation du cabinet de Washington de sauver les apparences dans la mesure du possible, afin de prévenir toute résistance d'un Congrès très susceptible et assez peu compréhensif des réalités de la politique mondiale. Si le président Hoover n'a admis aucune exception, si légitime fût-elle, au principe de l'ajournement pour un an des dettes intergouvernementales, c'est qu'il sait que son initiative ne sera

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juillet.

approuvée par la majorité du Sénat de Washington que s'il est établi que toutes les nations intéressées font effectivement, comme les Américains, le sacrifice d'une annuité entière de ce qui leur est dû. S'il a tenu à marquer une fois de plus son détachement des questions se rapportant aux réparations proprement dites, c'est qu'il a voulu établir pour son opinion publique que, pas plus aujourd'hui qu'hier, les États-Unis n'entendent assumer des responsabilités dans les règlements auxquels ils ne sont pas partie, mais qui, pour nous, doivent subsister dans toute leur valeur.

Ce qui semble acquis à cette heure, c'est qu'à aucun moment le gouvernement de Washington n'a essayé, contrairement à ce qui fut dit, de manœuvrer de manière à profiter de son intervention pour prendre position contre les principes qui commandent la politique générale de la France. Ni directement, ni indirectement — et cela vaut d'être souligné en vue du développement de la situation internationale — il n'a cherché à exercer une pression de nature à fausser la position prise par le gouvernement français. Les pourparlers avec M. Mellon et M. Walter E. Edge furent réellement empreints d'une grande cordialité et se développèrent jusqu'à la conclusion finale dans une atmosphère de confiance réciproque. Si l'accord se fit attendre pendant une douzaine de jours, la faute n'en fut pas aux deux gouvernements, ni à leurs négociateurs, mais aux circonstances qui réclamaient l'élaboration immédiate, avec la nécessité d'aboutir en tout état de cause, d'un accord absolument nouveau, qu'on ne pouvait pratiquement rattacher, en raison de la situation particulière des États-Unis, à aucun des règlements en vigueur et pour lequel il importait pourtant, toute la liquidation de la guerre étant en jeu, de ne rien abandonner au hasard.

Dans cette partie de la presse internationale où l'on prend prétexte de toutes les difficultés pour s'efforcer d'en rejeter la responsabilité sur la France, même quand la France défend le droit, le respect des traités et la sécurité pour tous, on a soutenu que la durée des négociations franco-américaines avait eu pour conséquence d'enlever à l'initiative de M. Hoover le plus clair de son intérêt et de réduire sensible-

ment sa portée pratique. C'est une assertion qui est démentie par les faits. L'annonce officielle de la proposition du président des États-Unis détermina effectivement un regain de confiance dans les possibilités de salut pour l'Allemagne, car on n'était pas encore fixé, à ce moment, sur la véritable situation de la Reichsbank et on se leurrait encore de l'espoir que le simple ajournement, pendant un an, de la charge des réparations permettrait de conjurer la crise. Il fallut bientôt se rendre à l'évidence et reconnaître que le plan américain constituait, en réalité, une aide absolument insuffisante et qu'un secours infiniment plus large, dont personne ne prévoyait la forme et l'importance, serait nécessaire pour empêcher en toute certitude une catastrophe. On savait déjà, à cette heure, que la France et les États-Unis étaient d'accord en principe sur l'essentiel de la formule Hoover et de la réserve française relative à la continuité du paiement de l'annuité inconditionnelle, de telle sorte qu'il était certain que l'entente se ferait sur l'ensemble. Mais les Américains, les Anglais et les Allemands eux-mêmes se rendaient compte que l'ajournement pendant un an des dettes intergouvernementales ne pouvait parer à tout, et ce furent les banquiers de New-York, de Londres et de quelques pays neutres qui, profitant du répit obtenu par la proposition Hoover, retirèrent leurs capitaux engagés en Allemagne et précipitèrent ainsi le fléchissement que l'évasion continue des capitaux allemands proprement dits avait d'ailleurs rendu inévitable.

Est-ce à dire que l'initiative du président des États-Unis fut inutile et même dangereuse, en ce sens qu'elle fixa officiellement l'attention sur la gravité de la crise que traversait le Reich, qu'elle acheva d'ébranler la confiance et d'alarmer la finance internationale? L'argument, qui a beaucoup servi dans les controverses de ces dernières semaines, n'est impressionnant qu'en apparence. Le geste de M. Hoover garde toute sa valeur politique, malgré la préoccupation immédiate de garantir les intérêts de la finance américaine, malgré ce qu'il peut y avoir de troublant dans le fait brutal que le sacrifice de toutes les nations ayant droit à de justes réparations aura servi, en somme, en premier lieu, à sauver ce qui peut être sauvé des capitaux imprudemment investis de l'autre côté

du Rhin par ceux qui, uniquement préoccupés d'importants gains immédiats, n'ont que trop encouragé l'Allemagne à vivre au-dessus de ses moyens et à faire face à une politique de dépenses somptuaires avec des crédits extérieurs. Mais l'intervention de l'hôte de la Maison Blanche a crevé l'abcès, dévoilé le péril, déclenché l'action collective et solidaire qui annonce un grand tournant de la politique mondiale. N'eût-elle d'autre résultat que celui d'associer effectivement les États-Unis à l'Europe pour une œuvre commune — même incertaine dans ses effets — de salut financier et économique, qu'elle trouverait encore sa pleine justification politique. Choquant par sa soudaineté, suspect, peut-être, par les calculs qu'il couvre, décevant dans ses répercussions immédiates, le geste américain a néanmoins créé entre les deux Continents un lien qui ne se rompra plus, que les immenses difficultés, qu'il faudra maintenant surmonter les unes après les autres, ne peuvent que renforcer. En fait, la proposition de M. Hoover était déjà largement dépassée par les événements avant d'être définitivement adoptée et mise en vigueur, et pourtant, c'est d'elle que procède directement tout le vaste mouvement qui se développe sous nos yeux et dont la France est devenue, par la force des choses, la principale animatrice.

***

Car c'est la France qui mène maintenant cette formidable partie et c'est en son effort que se résument les meilleures chances de succès. L'adoption définitive de la proposition Hoover par toutes les puissances intéressées n'était pas encore acquise que déjà la crise allemande se développait et qu'il apparaissait qu'indépendamment de l'ajournement, pour un an, des charges de réparations, des crédits massifs à long terme étaient indispensables. La couverture légale de la Reichsbank était entamée; la stabilité du reichsmark était gravement compromise, le danger de la faillite ne pouvait plus être dissimulé. Or, le gouvernement allemand se contentait d'adresser des appels désespérés aux puissances susceptibles de l'aider, mais ne réagissait guère sur son propre terrain national, s'abstenant de prendre les mesures qui eussent pu arrêter ou du moins retarder la chute. De même qu'il

s'était gardé d'intervenir directement, par crainte d'être amené à s'expliquer sur l'aspect politique du problème, dans la controverse diplomatique instituée sur la proposition Hoover, de même il se gardait de faire des propositions en vue d'une aide immédiate, attendant le salut d'une nouvelle et miraculeuse initiative du président des États-Unis, qui eût dispensé Berlin d'ouvrir la conversation avec la France et d'offrir une contre-partie à l'aide escomptée.

A un mois de distance, on a peine à comprendre comment les dirigeants du Reich ont pu s'imaginer qu'il était possible d'obtenir d'énormes crédits sans fournir des garanties politiques, sans supprimer la cause profonde de la crise en faisant renaître la confiance, sans même que l'Allemagne eût à faire un puissant effort pour essayer de se sauver par ses propres moyens. On ne peut s'expliquer cette singulière illusion que par un défaut d'information sur les véritables dispositions du gouvernement de Washington et sur les possibilités du gouvernement de Londres ou par un manque total de sens psychologique. Tandis que le gouvernement de Berlin sollicitait des crédits immédiats, qu'il attendait soit d'une pression exercée par les États-Unis et l'Angleterre sur la France, soit de l'exploitation systématique de la crainte de la bolchevisation de l'Europe à la suite de l'effondrement de l'Allemagne, les voix les plus autorisées continuaient à proclamer de l'autre côté du Rhin qu'il ne pouvait être question d'admettre que des conditions politiques fussent posées à l'octroi d'une aide financière, et toute la presse allemande reprenait, avec plus de violence que jamais, sa campagne contre la France. Étrange manière, en vérité, de préparer le terrain à une intervention française dont on savait pertinemment qu'elle était indispensable, et sans laquelle aucune action internationale ne pouvait s'organiser en faveur de l'Allemagne en détresse!

Ce ne fut que le 8 juillet que le gouvernement du Reich fit un premier pas vers la France, par la démarche que son ambassadeur à Paris, M. von Hoesch, fut chargé de faire auprès du président du Conseil, M. Pierre Laval, pour exprimer la satisfaction du cabinet de Berlin de l'accord intervenu entre Paris et Washington sur la mise en vigueur du moratoire Hoover et remettre officiellement le texte de la décla-

ration faite, plusieurs jours auparavant, par le chancelier Brüning au président des États-Unis et le texte du message au peuple allemand précisant que la totalité des économies résultant du plan Hoover serait intégralement consacrée à la consolidation des finances publiques. Par cette démarche de son ambassadeur, le gouvernement allemand pensait répondre d'avance, aux moindres frais pour sa politique, à l'intention déclarée de la France de demander des assurances formelles touchant l'emploi à des fins exclusivement économiques des sommes dont le budget allemand allait bénéficier. La démarche de M. von Hoesch était évidemment insuffisante mais du moins avait-elle l'avantage d'établir le contact et d'amorcer la conversation entre Paris et Berlin.

Le principe des crédits à accorder à l'Allemagne posait un grave problème devant la conscience française. Même en faisant abstraction de ce que fut l'agression de 1914, de ce que fut la guerre telle que la firent les armées impériales, de ce que fut la résistance allemande à l'exécution du traité de paix et de toute la haine par laquelle, douze ans après les hostilités, le peuple allemand — ou du moins ceux par lesquels il se laisse guider, qui s'arrogent le droit de parler et d'agir en son nom, — répond à toutes les tentatives de réconciliation et de rapprochement, même en faisant abstraction de tout cela, qu'on peut pardonner mais qu'on ne saurait oublier, la question se posait — et se pose encore — de savoir s'il est juste, utile et raisonnable que la France accorde à l'Allemagne, solidairement avec l'Amérique et l'Angleterre, de larges crédits devant permettre de maintenir la stabilité du mark et de restaurer sur des bases saines l'économie allemande. La France n'a-t-elle véritablement que le choix entre le sacrifice, au profit de l'Allemagne, des richesses produites par le travail et l'esprit d'économie de son peuple, et la lourde responsabilité d'un effondrement du Reich dont les répercussions révolutionnaires achèveraient de plonger l'Europe dans le chaos politique et menaçeraient d'atteindre dangereusement la France elle-même? Le sacrifice sera-t-il utile et ne se retournera-t-il pas un jour, sous forme d'armements ou de concurrence industrielle et commerciale, — danger pour sa sécurité ou danger pour sa prospérité — contre le

peuple qui l'aura consenti dans un élan de générosité sans exemple dans l'Histoire?

Question troublante, angoissante, pour une nation qui a fait avec l'Allemagne tant d'expériences cruellement décevantes, qui a souffert et qui a saigné, qui, lorsqu'elle était en péril, elle aussi, il y a six ans à peine, a eu la volonté de se sauver elle-même, par ses propres moyens, qui aspire de toute son âme loyale à la paix dans la dignité et la sécurité pour tous et qui, pourtant, du fait de la haine des uns et de la jalousie des autres, se voit contrainte de vivre dangereusement, de grouper ses forces, ses ressources et ses moyens pour être toujours prête à défendre son propre destin... Le sacrifice? Peut-être, mais seulement s'il doit assurer définitivement la paix, s'il doit permettre de construire enfin une Europe réconciliée avec elle-même, s'il doit payer en toute certitude le travail dans la quiétude pour les générations à venir. Il faut que l'on comprenne cet état d'âme si on veut sincèrement le salut de l'Europe par le geste français.

C'est sur ce terrain que s'est placé, dès le début, le gouvernement de la République et qu'il s'est maintenu avec une fermeté qu'aucune manœuvre oblique n'a pu trouver en défaut. Ce sera l'honneur du cabinet présidé par M. Pierre Laval d'avoir su adopter sans hésitations l'attitude qui traduit le mieux le sentiment français, alliant la générosité à la prudence, le souci humain au souci patriotique, la franchise à l'habileté et qui, s'il y a encore quelque raison et quelque logique dans l'effort politique des gouvernements et des nations, doit créer la seule réalité sur laquelle on puisse bâtir solidement la paix.

***

C'est entre le 8 et le 23 juillet que l'action nouvelle s'est engagée et que les positions ont été prises par un jeu diplomatique très serré de part et d'autre. Au lendemain de la démarche de M. von Hoesch auprès de M. Laval, président du Conseil, M. Luther, président de la Reichsbank, est arrivé à Paris, venant de Londres, où il avait pu constater que la Grande-Bretagne n'était pas en situation de secourir utilement le Reich et que c'était en France seulement qu'une aide urgente

et efficace pouvait être assurée. M. Luther conféra longuement avec M. Moret, gouverneur de la Banque de France, et fut reçu par M. Flandin, ministre des Finances. On pouvait dégager de ses explications que l'Allemagne avait impérieusement besoin de crédits à long terme de l'ordre de neuf à douze milliards de francs; mais devant toute allusion à des garanties politiques constituant la contre-partie nécessaire d'une telle opération, le président de la Reichsbank se dérobait, affirmant qu'il n'avait pas qualité pour discuter cet aspect du problème. Dans ces conditions, sa démarche ne pouvait que rester sans résultats, et il dut regagner en hâte Berlin, où la situation devenait tragique, où le gouvernement, afin de parer au plus pressé, fermait les Bourses des valeurs et les banques, décrétait des mesures rigoureuses et d'ailleurs illusoires pour essayer d'arrêter ce qu'on appelait l' « hémorragie », cédait à un affolement qui ne pouvait qu'aggraver la panique.

Le 14 juillet, débarquait à Paris M. Henderson, ministre des Affaires étrangères de Grande-Bretagne, qui venait visiter l'Exposition Coloniale et s'entretenir avec M. Briand, sans programme de conversation arrêté, avant d'aller rejoindre à Berlin M. Mac Donald, avec lequel il devait rendre au gouvernement allemand la visite que MM. Brüning et Curtius firent en Angleterre au début du mois de juin. L'arrivée à Paris, le surlendemain, de M. Stimson, secrétaire d'État des États-Unis, eut pour effet de donner à ces simples échanges de vues le caractère d'entretiens d'une grande portée politique. Tout le monde avait le sentiment qu'il fallait tenter quelque chose pour rétablir la confiance et que, seule, une amélioration des relations franco-allemandes pouvait amener ce résultat. Le chancelier Brüning et M. Curtius avaient bien accepté en principe, depuis quelque temps déjà — et cela sur les conseils de Washington et de Londres, — de faire à Paris une démarche analogue à celle qu'ils avaient faite à Chequers, mais le gouvernement de Berlin, toujours préoccupé, pour des raisons de politique intérieure, d'éviter une conversation directe avec la France, avait constamment pris prétexte des difficultés de la situation en Allemagne pour ajourner cette visite, et on ne savait plus trop si elle aurait jamais lieu. C'est M. Henderson qui précipita les choses, car ce fut sur son

intervention, assure-t-on, que le cabinet du Reich décida le voyage immédiat de MM. Brüning et Curtius à Paris.

L'événement était capital. Pour la première fois, un chancelier allemand venait officiellement à Paris; pour la première fois, Français et Allemands allaient s'expliquer face à face, de nation à nation, sans les bons offices de tiers animés des meilleures intentions, sans doute, mais naturellement portés à considérer les choses du point de vue de leur propre intérêt politique. La glace était rompue désormais; on allait être fixé sur les chances d'un rapprochement et d'une coopération permanente des deux pays. La France avait déjà arrêté les grandes lignes d'un plan, approuvé par le conseil des ministres, impliquant le principe d'une aide immédiate au Reich. Il s'agissait de faire ouvrir à la Reichsbank, par la Banque de France, la Banque d'Angleterre et la Federal Reserve Bank, un crédit de 500 millions de dollars, soit 12 milliards et demi de francs, crédit à court terme à consolider aussitôt que possible sous la forme d'un emprunt international de même importance, garanti, solidement gagé, remboursable en dix ans, avec le contrôle d'un comité de garantie. De son côté, l'Allemagne devait s'engager formellement à s'abstenir pendant cette période de dix ans de toute action de nature à troubler la paix de l'Europe. Telle était la suggestion française en conclusion des échanges de vues avec MM. Stimson et Henderson sur les moyens de remédier à la crise allemande; telle était l'idée à l'heure où le chancelier et le ministre des affaires étrangères du Reich prenaient officiellement contact à Paris.

Or, le gouvernement britannique venait de lancer, sans consultation préalable des cabinets intéressés, des invitations en vue de la réunion à Londres, dès le lundi 20 juillet, d'une conférence des représentants de la Grande-Bretagne, des États-Unis, de la France, de l'Allemagne, de l'Italie, de la Belgique et du Japon, conférence indépendante de la réunion des experts prévue pour la mise au point de l'application de la proposition Hoover et qui, par son caractère d'improvisation même, exposait la France à se voir entraînée sur un terrain particulièrement dangereux, soit qu'on voulût exercer une pression sur elle pour la décider à accorder des crédits

à l'Allemagne sans garanties spéciales, soit qu'on voulût lier la question de l'intervention financière à des problèmes politiques — désarmement et même révision des traités — au sujet desquels le gouvernement de la République entend réserver son entière liberté d'action.

En réalité, du fait de la présence à Paris de MM. Stimson et Henderson, de l'arrivée de MM. Brüning et Curtius, de l'invitation à une réunion générale de M. Grandi, ministre des Affaires étrangères d'Italie, de M. Hymans, ministre des Affaires étrangères de Belgique et de l'ambassadeur du Japon, M. Kenkichi Yoshizawa, c'était ici que se tenait la véritable conférence, c'était ici que devait logiquement être réalisé l'accord de principe, puisque la France est la principale créancière de l'Allemagne et que c'est à elle qu'on demande l'aide la plus importante. Ce ne fut qu'à la suite de la décision obtenue par M. Pierre Laval que la conférence convoquée à Londres pour le 20 juillet serait strictement limitée à l'examen de la crise financière et économique de l'Allemagne, que le gouvernement français consentit à s'y faire représenter, la porte étant par là définitivement fermée à toute surprise. La précaution n'était certainement pas inutile et M. Pierre Laval eut raison de se montrer intransigeant sur ce point, car on savait déjà que les États-Unis n'étaient pas favorables en principe à la suggestion française, le gouvernement américain n'ayant jamais donné sa garantie pour un emprunt international, que l'Angleterre y était franchement hostile, la situation du marché de Londres ne permettant pas d'envisager actuellement le placement d'une partie relativement importante d'un tel emprunt, que l'Allemagne, enfin, estimait ne pouvoir accepter une formule quelconque de garantie, fût-elle aussi générale que celle d'un « moratoire » ou d'une trêve politique pendant une dizaine d'années. La France ne pouvait raisonnablement s'exposer au risque de se voir forcer la main à la conférence de Londres, alors que l'accord de principe sur la condition *sine qua non* qu'elle mettait à l'octroi d'importants crédits au Reich n'était pas définitivement réalisé.

Au surplus, c'était la conférence franco-allemande proprement dite qui commandait déjà toute la situation, qui devait décider de la confiance pouvant être faite au peuple allemand

et, par conséquent, de la forme et de l'importance de l'aide qu'on jugeait possible de lui accorder. L'accueil réservé à Paris aux ministres du Reich fut naturellement courtois et cordial; l'atmosphère créée par les entretiens préalables de M. Brüning avec M. Pierre Laval et de M. Curtius avec M. Briand était favorable. Les réunions d'ensemble des ministres français et des ministres allemands pendant la soirée du 18 et la journée du 19 juillet, fournirent l'occasion d'explications larges et franches. M. Brüning a donné à tous ceux qui l'ont approché à ce moment l'impression d'être un politique habile et aussi un homme de bonne volonté. Que cette première prise de contact ait permis de dissiper quelques malentendus et de faire tomber quelques préventions, on peut l'admettre; qu'elle ait constitué un bon départ pour des relations plus confiantes entre Paris et Berlin, se développant dans un autre esprit et par d'autres procédés que ceux qui avaient prévalu jusque-là, on doit le croire; mais sur le fond des choses, c'est-à-dire sur les garanties politiques à fournir par l'Allemagne en contre-partie de l'octroi de larges crédits bien gagés, l'accord ne put se faire.

On a publié à ce sujet beaucoup d'informations tendancieuses et en ce qui concerne les conditions que la France aurait posées et en ce qui concerne les objections de principe et de fait du chancelier allemand. La vérité est que la France, à proprement parler, n'a pas formulé de conditions. Elle n'avait pas à le faire, l'Allemagne se présentant à Paris en demanderesse et ayant, par conséquent, à indiquer les garanties qu'elle jugeait pouvoir offrir, quitte, du côté français, à s'enquérir ensuite des intentions du gouvernement du Reich sur des points particulièrement délicats. Tout bien considéré, la question n'est pas de savoir si le gouvernement allemand consent à « ajourner » pour un certain nombre d'années, se réservant par là même la faculté de les reprendre plus tard, tels ou tels des « buts » avoués de sa politique extérieure — « Anschluss », remaniement des frontières orientales, suppression des réparations, révision des traités, faculté d'armer librement, etc. — la question est de savoir s'il est disposé à observer scrupuleusement une longue trêve politique, à s'abstenir de toute action de nature à modifier le statut actuel de l'Europe, de telle manière que la confiance

puisse renaître par le fait même d'un apaisement durable.

Le chancelier Brüning a estimé que l'état des esprits en Allemagne et la position prise par quelques-uns des petits partis sur lesquels s'appuie son cabinet ne lui permettent pas de prendre des engagements, même formulés avec une grande souplesse dans les termes, impliquant, sinon la renonciation à des revendications sur lesquelles le peuple allemand est à peu près unanime, du moins l'assurance de ne pas en faire état dans l'action générale du Reich pendant un temps déterminé. On est en droit de se demander, en vérité, ce que vaudraient les garanties les plus précises si le cabinet d'empire qui en aurait assumé la responsabilité était renversé pour les avoir données et remplacé par une combinaison ultra-nationaliste. M. Hugenberg et M. Hitler, — car les deux manœuvrent parallèlement, — tiendraient-ils les engagements de cette nature pris par M. Brüning et les crédits accordés par la France ne serviraient-ils pas quelque jour à hâter la réalisation des projets de ceux qui préconisent ouvertement la guerre de revanche? Aussi longtemps que la situation ne sera pas stabilisée en Allemagne dans un sens favorable à une sincère politique de paix, des garanties données par le gouvernement de Berlin n'auront qu'une valeur discutable.

Toujours est-il qu'à défaut d'un accord ferme, la conférence franco-allemande du 19 juillet a dû se borner à constater que les ministres intéressés tenaient à souligner leur volonté de créer, dans toute la mesure du possible, des conditions favorables à une collaboration efficace dans le domaine politique et économique et d'associer leurs efforts afin que le crédit et la confiance puissent être restaurés dans une atmosphère de calme et de sécurité. Les représentants de la France ont ajouté que, sous réserve de certaines garanties financières et de mesures d'apaisement politique, « ils seraient prêts à discuter ultérieurement les termes d'une coopération financière dans le cadre international ». Ainsi, la position de la France restait intacte : pas de crédits sans garanties financières et politiques, mais perspective d'un accord toujours possible sur ces bases.

Les mesures à décider par la conférence de Londres, qui s'ouvrait le lendemain 20 juillet, ne pouvaient plus avoir,

dès lors, que le caractère de simples expédients destinés à parer au péril immédiat, mais insuffisants en tout état de cause pour résoudre pratiquement la crise. Après quatre jours de délibérations, la conférence des ministres des sept puissances en cause fit publier, le 23 juillet, une déclaration aux termes de laquelle il était recommmandé solennellement de renouveler pour une période de trois mois le crédit de 100 millions de dollars accordé à la Reichsbank par les banques centrales, sous les auspices de la Banque des Règlements Internationaux, de prendre des mesures concertées pour que les établissements financiers des divers pays maintiennent le volume des crédits qu'ils ont jusqu'ici accordés à l'Allemagne, enfin, de constituer sans retard, par l'intermédiaire de la Banque des Règlements Internationaux, un comité de représentants désignés par les gouverneurs des banques centrales intéressées pour faire une enquête sur les besoins immédiats de crédits nouveaux en Allemagne et pour étudier la possibilité de convertir une fraction de ces crédits à court terme en crédits à long terme. Seule, cette dernière « recommandation » offre un réel intérêt pour l'avenir, en ce sens qu'elle laisse la porte ouverte à l'octroi éventuel de crédits nouveaux et au projet d'un emprunt international, ce qui faisait, en réalité, le fond des suggestions françaises. On peut en conclure que la conférence de Londres a laissé la question entière. Elle s'est efforcée d'arrêter le retrait des crédits et la fuite des capitaux; l'Allemagne n'a pas obtenu d'argent frais; on lui a simplement facilité, dans une mesure d'ailleurs très relative, la tâche périlleuse de se sauver elle-même, par ses propres moyens.

***

La question reste entière, certes, mais avec certains de ses aspects plus vivement éclairés. Personne ne croit que les recommandations de Londres suffiront, fussent-elles accompagnées des mesures intérieures les plus rigoureuses, à assainir la situation financière de l'Allemagne et à assurer un redressement durable. La menace d'une catastrophe irrémédiable paraît bien ne pouvoir être écartée en toute certitude que grâce à une aide puissante que la France est seule en situation

de fournir. Il ne manque pas de voix à l'étranger pour reprocher à la France, parfois en des termes froidement injurieux, de faire dépendre son concours de conditions que la plus élémentaire fierté interdit au peuple allemand d'accepter, comme si un peuple, si vif que puisse être son sentiment de la dignité nationale, se pliait à une cruelle humiliation en proclamant son respect des traités et en affirmant sa volonté de pratiquer une loyale politique de paix!

La France a les meilleurs atouts dans son jeu et il ne dépend que de sa clairvoyance et de sa fermeté de gagner définitivement la partie, non pas à des fins d'hégémonie politique et économique, mais dans un large esprit de justice, d'équité et de solidarité internationale — ce même esprit qui lui a donné la force, malgré le sacrifice de ses fils, malgré les ruines accumulées sur son sol, de soutenir pendant plus de quatre ans, jusqu'à la victoire, la guerre pour la défense du droit et de la liberté du monde. L'enjeu ici, c'est la paix de l'Europe et l'avenir de notre civilisation. Il est si formidable, qu'une puissance comme la France n'a pas le droit de compromettre ses chances par quelque faute de tactique, due à la lassitude et à l'abandon de soi, qui aurait la portée d'un reniement ou d'une abdication. Ou le peuple allemand veut sincèrement la paix et est résolu à la réaliser en coopération avec toutes les nations de bonne foi, et alors il faut l'aider à surmonter la crise où il risque de sombrer, le sauver du péril de droite ou de gauche, de la tyrannie qui le jetterait vers la guerre ou du désordre qui le pousserait à la révolution, car il représente dans tous les domaines une force utile au plein épanouissement du génie européen; ou le peuple allemand reste dans la défaite et la ruine ce qu'il était au temps de sa toute-puissance, sollicitant des appuis avec le dessein bien arrêté de les faire servir à son désir de revanche et de vengeance, et alors, quels que puissent être les risques du lendemain, mieux vaut l'abandonner à son sort et ne pas se prêter à ce qui serait la plus grande duperie de l'Histoire.

Si l'on ne considère que les problèmes qui se posent en raison de l'activité générale de notre époque, rien ne s'oppose à une étroite collaboration de la France et de l'Allemagne, et il est certain que la paix du Continent en serait assurée

pour de longues années. Les Allemands eux-mêmes le reconnaissent; ils savent que la France est sans haine, que son aide leur est acquise s'ils font preuve de sincérité. Lors de leur visite à Berlin, à la fin du mois de juillet, le secrétaire d'État américain, M. Stimson, et les ministres britanniques, M. Mac Donald et M. Henderson, leur ont conseillé d'une manière pressante de s'entendre avec Paris, parce que c'est leur seule chance de salut dans la crise qu'ils subissent, le seul moyen de rétablir leur crédit en faisant renaître la confiance, de maintenir leur industrie, d'assurer du travail à leurs chômeurs, de sortir de leur misère. Malgré tout cela, ils hésitent, louvoyent, essayent de ruser avec les principes, de tricher sur les mots, de spéculer sur les oppositions d'intérêts des autres nations dans l'espoir de fausser à leur profit les situations les mieux définies. Ils protestent de la fermeté de leur volonté de paix, mais ils prétendent ne pouvoir renoncer ni à l'« Anschluss », ni à la construction des croiseurs cuirassés de 10 000 tonnes du type nouveau, ni à leur doctrine du désarmement, qui doit faire échec à tout travail utile de la conférence de 1932 dans le cadre du projet de convention élaboré par la Commission préparatoire de Genève, ni à aucun des buts de leur politique extérieure, qui, tous, constituent des défis au droit et des menaces permanentes pour l'ordre existant. Parce qu'ils ne peuvent se guérir des dangereuses illusions qui ont empoisonné leur opinion publique, ils s'obstinent à jouer le miracle de l'incident ou de l'accident qui leur vaudrait des crédits massifs américains ou la révision des traités grâce à une invraisemblable initiative britannique.

L'argument est que, dans l'état présent des choses, aucun gouvernement allemand — celui de M. Brüning moins que tout autre, puisqu'il n'a pas de majorité propre — ne peut donner les garanties que réclame la France sans s'exposer à être renversé aussitôt sous l'effet irrésistible de la colère populaire. Cet argument est surtout fâcheux pour la cause allemande, car il souligne le danger qu'il y aurait à accorder des crédits contre des garanties qui seraient forcément illusoires et il est de nature, par là, à décourager toutes les initiatives généreuses. On peut penser que ce n'est qu'un argument de polémique nationaliste destiné à intimider les hommes

au pouvoir. Il est possible que le chancelier Brüning ne puisse modifier du jour au lendemain les doctrines qu'il a commis la faute de trop encourager sous l'empire de ses préoccupations de politique intérieure, mais si, grâce au prestige personnel que lui a valu le bon accueil qu'on lui a fait à Paris et à Londres, sa situation ministérielle se raffermit, s'il réussit à prendre définitivement le dessus sur l'agitation raciste et communiste, les choses peuvent changer d'aspect dans quelques semaines ou dans quelques mois. Peut-être la raison finira-t-elle par l'emporter sur les passions déchaînées en usant, sous l'effet de la peur d'une catastrophe immense, les haines et les rancunes, en rendant au peuple allemand le sentiment précis de réalités qu'il n'est pas en son pouvoir de supprimer. Alors — mais alors seulement — l'entente et la coopération deviendront possibles.

La France peut attendre cette heure avec sérénité. Sa doctrine — doctrine de solidarité des intérêts et de large compréhension des nécessités de la paix — est fixée avec trop de netteté pour qu'on puisse la sacrifier au mirage d'une générosité inutile. Sûre de sa pensée et de ses moyens, la France sait ce qu'elle veut et comment elle le veut. Si l'Allemagne peut se résoudre au suicide, la France, elle, ne veut pas mourir, et dans le monde entier, ceux qui la connaissent et l'aiment pour la splendeur, dont depuis plus de mille ans elle revêt l'histoire de l'humanité, savent bien que pour une entente loyale, sans équivoque, comme pour sa défense nécessaire contre la haine et l'envie, on la trouvera également prête à faire tout son devoir — debout et le cœur vaillant.

ROLAND DE MARÈS

LE CINÉMA

DE LA PANTOMIME A L'OPÉRETTE

L'admirateur d'images se doit d'arriver de bonne heure au cinéma. S'il n'aime pas le film parlant, aujourd'hui fatal en deuxième partie du programme, il lui sera donné de se consoler à l'avance avec quelques hors-d'œuvre, par exemple les petits films muets de Maek Sennett. Ce sont, simplement accompagnées par la musique automatique, des farces mouvementées, composées sur des sujets de pure fantaisie, interprétées par une troupe homogène et modeste (dont un grand nombre de vedettes d'Hollywood est sorti, depuis Colleen Moore, jusqu'à Gloria Swanson). On y voit d'étonnantes folies :

Dans une cabine de bateau, un passager qui a avalé par mégarde un verre de savon liquide rejette, tout en dormant, d'énormes bulles transparentes qui se multiplient autour de lui, composant au plafond une espèce de ballet.

Deux avions se poursuivent; l'un est monté par le traître, en jaquette et chapeau haut de forme, debout dans la carlingue, tirant à coups de revolver sur le poursuivant, héros sympathique en veston et chapeau de paille, également debout et gesticulant sur le ciel. Le traître a une tête de boucher avec des moustaches tombantes; le héros a l'apparence d'un vendeur des Galeries Lafayette, avec une petite cravate à pois. Pendant la bataille, la jeune fille enlevée, en jupe blanche très courte et jaquette marine, se promène sur les ailes de l'avion avec un parapluie ouvert.

Un désespéré se jette du haut d'un viaduc vertigineux pour tomber droit dans la piscine d'un bateau de plaisance où il trouve, en maillot, la jeune fille qu'il aime, à peine étonnée de la rencontre.

Nous nous sommes permis de citer ces exemples, afin de mieux rappeler à quel point le film muet, actuellement en perdition, savait être vivant et libre de toute contrainte. C'était un genre bien déterminé que l'on avait pris l'habitude d'appeler « du cinéma », désignant ainsi l'extravagance, la fantaisie, l'invraisemblance, l'audace de ces spectacles populaires que les uns méprisaient et dont les autres raffolaient. Hélas, les exigences du film parlant ont fait perdre au Cinéma ses qualités essentielles. Comme tous ceux qui ont aimé le film silencieux, nous pouvons déplorer que l'art du mouvement soit aujourd'hui gâché par le contact de la parole mécanique. Dans un précédent article où nous présentions l'invention nouvelle, nous n'avions pas tort de craindre que cet apport technique, la reproduction de la voix et des sons, détournât le cinéma de son principal objet, la pantomime. Sans doute est-il superflu de se lamenter sur l'irrémédiable, mais avant de suivre avec impartialité le film parlant dans ses premières démarches, il nous faut exprimer ces regrets profonds que d'autres ont éprouvé certainement avec nous. Le cinéma a perdu sa belle naïveté d'art primitif. Cette saison, nous avons pu voir encore les magnifiques comédies de Buster Keaton, *l'Opérateur*, *le Figurant*, qui avaient précisément atteint la perfection du genre. La fantaisie de l'acteur brodait sans cesse sur le thème pur du scenario. L'amoureux bafoué, le poltron devenant courageux, le timide porté à la témérité, le faible brutalisé par le fort, tels étaient les motifs psychologiques sur lesquels se dessinaient les folles arabesques de ces films admirables, émouvants aussi par la tendresse éperdue qui les inspirait et triomphait au dénouement. Voilà bien les sentiments simples qui devraient toujours guider l'auteur de films : l'amour, le dévouement, la haine des brutes, la pitié des faibles, le désir d'une justice. Buster Keaton nous aura laissé, peut-être, les plus beaux films muets. Le Roméo qu'il était dans *Cadet d'eau douce*, dont toute l'intrigue le séparait d'une Juliette à jupons courts,

le héros qu'il devenait dans *l'Opérateur*, pour l'amour d'une dactylo de cinéma, voici qu'il en a fait avec *le Figurant* un personnage plus complet, celui d'un admirateur timide qui n'ose déclarer sa flamme à la chanteuse d'opéra qui l'épousera par dépit. Et ce petit homme, à travers mille aventures sportives, perdu en mer sur un yacht abandonné, avec l'étoile de son cœur, compose sur la mâture du navire et dans les voiles elles-mêmes une pantomime magnifique! C'est la poésie, telle que peut la rendre le film à ses meilleurs moments, une poésie radieuse, ensoleillée. Au dénouement, quand il aura conquis l'amour de la petite écervelée, il pourra croire un instant qu'il est devenu le héros de théâtre dont il était jaloux au premier jour, « le gentilhomme du Sud » d'un opéra américain sur la guerre de Sécession. Et tout cela reste clair et simple, compréhensible et saisissant, sans qu'un seul mot ait été prononcé par ces pantins vivants.

Il est difficile, quand on a reçu le présent de si belles œuvres, de se résigner au cinéma parlant. Mais quelle force pourrait nous ramener en arrière? Les producteurs ont décrété que le film parlerait, chanterait, que le ténor de Broadway vaudrait plus que l'acrobate d'Hollywood, que la revue des Folies-Bergères, l'opérette à succès, la pièce policière du jour feraient l'objet des nouveaux chefs-d'œuvre. Il n'y a plus qu'à obéir. Seul, résiste un homme que sa célébrité a rendu libre : Charlie Chaplin.

Les lumières de la Ville est le seul film de cette dernière saison qui n'ait pas sacrifié au « parlant ». Il faut l'admirer comme l'œuvre parfaite d'un grand mime, comme un jeu de cirque venu tout droit de Fred Karno[1], avec cette impeccable tradition qui préside à l'exécution de telle scène classique entre trois hommes qui veulent s'asseoir sur deux chaises, de telle farce qui consiste à mettre le savon, avec détachement, à la place du fromage dans un sandwich. Mais il faut reconnaître qu'un tel film, c'est avant tout Charlie Chaplin lui-même. Tout y est créé par lui et pour lui. Il n'est besoin de rien pour l'annoncer, le préparer, le conduire. Son œuvre est une succession d'entrées, de tours parfaits et de sorties.

1. Charlie Chaplin, à ses débuts, faisait partie de la troupe de music-hall dirigée par Fred Karno.

Personne n'oserait s'en plaindre, car chaque jeu est exécuté avec une telle maîtrise qu'on ne cherche pas à le lier au précédent et qu'on ne pense plus qu'à réclamer le suivant. Admirable mimique à bâtons rompus, elle nous conduit sans peine — ce qui reste l'essentiel — aux limites de l'émotion, dès que l'auteur se mêle de nous apitoyer. On a pu reprocher à Chaplin de rendre son personnage trop sympathique, de lui donner un cœur trop tendre, trop généreux. Il est vrai qu'on peut préférer le temps où Charlot reprenait le dollar donné en trop, revenait vite sur un mouvement de pitié, à cette époque-ci, où nous le voyons rajouter à son aumône, après avoir mesuré son geste. Le miséreux des premiers films était peut-être plus humain, moins attendrissant, plus amer. La pièce de cent sous, dans *l'Émigrant*, par exemple, occupe une place plus importante, dans la conscience du personnage, lequel, d'ailleurs a tant à s'occuper de soi-même qu'il roule volontiers son voisin, « resquille » tout ce qu'il peut et s'attendrit plus secrètement. Le vagabond des anciens films de Chaplin venait tout droit de Whitechapel et circulait dans un décor de briques et de planches qui en accentuait la vérité. Le vagabond de *City Lights* paraît mieux installé. Charlot a un peu l'air d'être entré dans l'histoire. C'est le prix de la gloire de Charlie Chaplin.

Une œuvre aussi considérable, qui a coûté plusieurs années de travail, dont chaque parcelle a peut-être été refaite vingt fois, dont la perfection est le fruit d'une existence de labeur, une telle œuvre n'a pas suffi à faire pencher un instant la balance en faveur du film silencieux. C'est que, sur l'autre plateau, il y avait tout le poids de l'industrie mondiale, américaine au premier chef. Or, il n'y a pas une seule usine de production qui ait ménagé son effort pour le film parlant. C'est une véritable ruée que l'appât du gain explique suffisamment. En effet, si le problème des langues a limité le champ d'action de chaque producteur, le chiffre des recettes, dans chaque pays, a augmenté dans de telles proportions que, en fin de compte, les profits du producteur sont bien supérieurs à ce qu'ils étaient avec le film muet. Il n'y avait donc pas de raison pour que la production de films se méfiât en aucune mesure de l'usage et même de l'abus du dialogue à dose

massive. Il faut, de plus, reconnaître qu'une fois la nouveauté admise et acclimatée, les spectateurs eux-mêmes se mirent à réclamer le film entièrement parlant et forcèrent le réalisateur à se lancer sans restriction dans la formule nouvelle. C'est pourquoi, au cours de cette saison, nous n'avons vu que des films qualifiés 100 p. 100 parlant. Ce sera, assurément, la plus ingrate période que le nouveau cinéma aura traversée, période d'adaptation difficile aux procédés techniques de la prise de son et période d'exigence extrême de la part d'un public excité par le merveilleux progrès de la science. Après avoir exprimé le regret que nous éprouvons, avec tous les admirateurs du film muet, pour la disparition d'un art sacrifié, il nous faut, en toute justice, avoir la plus grande indulgence possible pour le spectacle usurpateur qui vient de détruire l'objet de nos anciennes amours.

Si, pour plus de clarté, nous voulons partager la production mondiale en zones nationales, nous serons momentanément gênés par l'isolement où nous place maintenant la division du film parlant en plusieurs langues. Car le film parle principalement trois langues : l'anglais, l'allemand, le français. (Les films en langue italienne, espagnole, tchèque, suédoise sont encore rares; les films en langue russe sont inconnus en France.) Or, dans notre pays, ce sont naturellement les films en langue française que nous avons l'occasion de voir et d'entendre. Nous connaissons mal la production originale anglaise ou allemande. Toutefois, il faut reconnaître que certains cinémas se sont spécialisés dans la projection de ces versions originales en langue étrangère. C'est ainsi que nous avons pu connaître *l'Ange bleu* tel que Joseph von Sternberg l'avait réalisé, et faire à ce film remarquable un succès qu'il avait en vain recherché dans les pays de langue allemande. Compte non tenu de la création de Jannings dans le personnage du professeur, l'exotisme de ce cabaret d'une vulgarité courante nous a séduit comme si nous avions été en voyage, à la découverte d'une sensibilité étrangère. C'est un avantage du film parlant que de nous faire pénétrer, sans dérangement, les mystères de nos voisins. Nous avons fait de ces mêmes incursions dans l'humour américain quand nous avons entendu à Paris les Marx brothers, célèbres sur Broadway, ou l'excel-

lent comédien Eddie Cantor jouant sur l'écran la reproduction coloriée d'une grande revue-opérette de New-York. C'est peut-être le même sentiment qui entraîne le public berlinois à voir ce film français *Sous les toits de Paris*, malheureusement avec une trop grande curiosité pour le bal musette et le coupe-gorge. Certains refrains chantés en allemand, en anglais, sur l'écran sonore, exercent sur nous un charme comparable à celui des chansons de Sophie Tucker ou de Lee Morse que nous avons appris à connaître par le disque de phonographe. C'est un prestige du même ordre auquel Maurice Chevalier devra le véritable triomphe que lui fait l'Amérique, surtout quand il chante, dans les « night clubs » des scies populaires usées chez nous depuis dix ans. Réjouissons-nous de ces rapprochements, de ces renouvellements réciproques que nous procure l'échange cinématographique de certains talents, de certaines curiosités que nous colportons aujourd'hui avec l'attrait d'une langue étrangère. Car l'on sait à quel point s'augmente la poésie d'un texte que l'on comprend imparfaitement, juste assez pour être de bonne humeur et satisfait de soi-même, mais pas assez pour être désenchanté.

Mais s'il est exact que dans les capitales un public sélectionné est à même de connaître certains films parlants en langue étrangère, il n'en est pas moins vrai qu'en France, par exemple, le cinéma populaire parlera toujours français. Les films en langue française doivent être divisés en deux catégories principales : 1° les films tournés en France; 2° les versions françaises de films étrangers. Passons en revue ces deux catégories et tâchons de connaître, s'il en est, les directives, que le film parlant paraît avoir choisies depuis qu'il s'est imposé sur la grande majorité des écrans.

La production française d'origine comprend, en 1930-31, une quarantaine de films dont la plupart ne méritent même pas d'être cités. Ce sont des comédies grossièrement adaptées à l'écran, bâclées rapidement dans le seul but d'alimenter les salles de cinéma. Que de bavardages, que de lourdeurs, que d'abus de texte, que de mauvais théâtre! Il n'est plus douteux qu'une véritable régression artistique est le premier résultat du progrès scientifique accompli par l'invention du film parlant. Si bien que celui-ci a su se faire des ennemis, malgré

l'immense faveur que lui accorde la foule. Jamais, depuis les origines du cinéma, on n'a mieux senti la distance qui sépare, devant un même spectacle, les goûts vulgaires de la masse et les aspirations de l'élite. Les films muets avaient cette supériorité considérable de laisser une large part à l'imagination. Chacun pouvait attribuer aux images qui défilaient devant ses yeux le sens qui lui convenait le mieux. C'est ainsi que le même film d'aventures pouvait plaire à l'illettré par ses péripéties, comme à l'artiste par la beauté de la plastique et l'excitation d'un certain lyrisme. Le silence, que troublait à peine un orchestre inattentif, se prêtait admirablement à ces rêves de spectateurs éveillés. A présent, les haut-parleurs placés derrières la toile ont fait du cinéma un bien cruel instrument, qui exige sans cesse l'attention de l'oreille pour la compréhension d'un texte généralement inutile, sinon stupide, qui fatigue la sensibilité par l'émission à haute dose de la musique électro-mécanique et qui ne permet plus guère que le regard se perde sur d'autres horizons que des décors de salon!

Cependant, il faut s'efforcer de rechercher, parmi tant de mauvais films, les rares œuvres qui peuvent ranimer en nous un peu d'espérance. Si éloigné du cinéma que nous paraisse le théâtre, reconnaissons qu'il est préférable, pour faire un film parlant, de s'adresser à un bon auteur dramatique. C'est ainsi que *Jean de la lune*, adroite photographie parlée de la pièce de Marcel Achard, mérite son succès par les qualités mêmes d'un texte fort spirituel et d'une excellente interprétation. Mais il est pénible pour un amateur de cinéma, d'assister à la représentation d'une conversation sur un canapé que le metteur en scène doit s'efforcer de montrer successivement sous tous les angles possibles. Au théâtre le même canapé n'a pas besoin de bouger, il faut même qu'il reste immobile. Au cinéma, où tout est « mouvement », le cinéaste, se voit dans la pénible obligation de tourner sans cesse autour des objets, sans aucune nécessité, un peu comme les ours en cage. A certain moment le cinéma sonore se justifie : le rythme d'un train en marche martèle aux oreilles de la voyageuse le nom de Jean de la lune. Ici le film fait parler les boggies sur le rail et c'est une réussite. On voit à quel point

les effets que doit rechercher le cinéaste sont loin de ceux que peut obtenir sur la scène l'homme de théâtre.

Dans un film d'un genre trop mélodramatique, *la Petite Lise*, Jean Grémillon, qui fut un maître du cinéma documentaire poétique, a trouvé d'excellentes juxtapositions de sons et d'images. Sur un visage de femme songeant près d'une fenêtre, on entend le halètement d'une locomotive attendant le départ, puis des sifflets lointains venant d'une gare de grande ville, exactement comme ils nous surprennent quelquefois dans notre vie de citadins. A d'autres moments, le murmure d'une mélopée indistincte, comme par des guitares assourdies, accompagne l'action. Il serait difficile d'en trouver la raison ailleurs que dans une vague accordance entre la mélancolie des images et la tristesse angoissante de la musique. Heureux retour à ces accompagnements que seuls justifieraient la sensibilité et l'instinct d'un bon musicien.

Mais les meilleures trouvailles de « montage sonore » se trouvent assurément dans le dernier film de René Clair, *le Million*. On y entend « la voix de la conscience », sous la forme d'un chant à la cantonade qui adresse des reproches au personnage déloyal que l'on voit à ce moment sur l'écran, resté muet lui-même et comme écoutant ses remords. Une scène d'opéra est une parfaite réussite du genre. Tandis que l'on entend chanter par deux acteurs ridicules le duo d'amour, *Nous sommes seuls dans la forêt*, l'objectif découvre le jeu de deux jeunes amoureux que l'intrigue a amenés sur la scène, dans l'envers du décor. Il en résulte une belle opposition de grotesque et de poésie. Plus tard, le héros qui recherche un veston où se trouve un billet de loterie gagnant, parvient enfin à s'en emparer, mais comme on le lui dispute âprement, il le met en boule et le jette au-dessus de la mêlée comme un ballon. Le son enregistré par le film donne à ce moment la reproduction des acclamations d'une foule pendant un match de rugby, vacarme, cris et coups de sifflet que seul le cinéma sonore pouvait permettre de représenter sur cette scène.

Il faut en outre admirer dans l'œuvre de René Clair des qualités remarquables. On y devine à chaque instant la cohésion des efforts, l'unité de la volonté créatrice, la coordination des collaborations. Les opérateurs ont réussi une

parfaite homogénéité dans la gamme infinie des gris. Les costumes sont composés avec goût et donnent à chaque personnage un caractère bien défini. Les décors sont essentiellement photographiques, surtout l'idyllique forêt de l'Opéra et le bizarre marchand d'antiquités. On sent en toutes choses le travail de collaborateurs éprouvés, formant équipe, connaissant à fond leurs spécialités et dignes, en un mot, sous un chef de talent, de montrer au monde entier ce que peut être un film français.

Voici le moment d'entrer dans la catégorie des versions françaises de films étrangers [1]. On en tourne à Berlin, pour ces films franco-allemands. Il faut retenir *l'Opéra de quat'sous*, de G. W. Pabst, malgré un pénible final en chansons, avec refrains imprimés sur les images pour aider la reprise en chœur, inutile concession au goût du « populaire », pour lequel ce film n'est pas fait. Dans un genre infiniment plus facile, il faut citer l'opérette de W. Thiele, *le Chemin du Paradis*, à laquelle nous devons au moins la surprise d'une action de fantaisie. Pour les films américains, les versions françaises se tournent à Joinville ou à Hollywood. C'est avec une certaine maladresse que, de ce côté, on a cherché le contact avec l'esprit parisien. La Metro-Goldwyn a choisi Yves Mirande pour traducteur d'un mauvais mélo, *Big House*. La Paramount a tourné *le Petit Café* en détruisant strictement les qualités de la pièce. Tout récemment, elle a réalisé un film d'après une comédie de Mirande, décidément favorisé, *Un homme en habit* et elle publie dans les journaux des photographies de Tristan Bernard travaillant dans ses studios. Il y a quelques années, le Vaudeville était, si nos souvenirs sont exacts, un théâtre de Paris. Les Américains l'ont acheté, démoli, remplacé par un palace où ils projettent en film parlant, avec un solide matériel de leur construction, des dialogues d'auteurs parisiens. Le tout est agrémenté d'un orchestre en habit noir périodiquement arrosé par des feux de lumière orange, pistache ou « sirop de grenadine ». Il a fallu cinq ans à peine pour

1. On a adopté parfois un procédé singulier (*dubbing*), qui consiste à synchroniser des paroles en langue française avec les mouvements des lèvres d'acteurs parlant en anglais ou en allemand. Cette supercherie aboutit à des résultats ridicules.

qu'une telle transformation de nos boulevards s'effectuât : Mais toute cette richesse extérieure cache, à la vérité, un certain désarroi. Après avoir à grands frais fait venir à Hollywood des artistes français, ou monté à Joinville une dispendieuse usine de production, les firmes américaines reconnaissent que de telles dépenses — car elles ne sont jamais économes — sont difficilement compensées par les recettes du marché français. Il est probable que nous serons de plus en plus abandonnés à nous-mêmes, pour la production des films cent pour cent parlant en langue française. Mais il est également possible qu'en Amérique les difficultés de l'exportation poussent les producteurs à chercher de nouvelles formules, dans lesquelles le dialogue aurait une part bien moins importante, de façon que l'action de leurs films reste compréhensible dans les pays où l'on ne parle pas l'anglais. Mais, par ailleurs, le public de chaque pays réclame toujours le film entièrement parlant! A ce difficile problème, il n'a pas encore été trouvé de solution satisfaisante.

Il est donc impossible de discerner aujourd'hui l'avenir du cinéma parlant international. Mais s'il est permis de former des vœux, souhaitons que le film se détache le plus possible du théâtre et qu'il s'efforce de retrouver quelques-unes des qualités qui nous le faisaient aimer lorsqu'il était muet. Nous avons déjà pu noter quelques ingénieuses adaptations du film sonore aux moyens d'expression du cinéma. Il nous a paru également que de réelles possibilités existaient du côté de l'opérette. Sans doute les premières réussites du genre ne sont-elles que des commencements où l'on retrouve encore les éléments de l'opérette de théâtre. Mais les décors utilisés par le film, dont le réalisme n'a pas de limite puisqu'ils peuvent se trouver dans la nature elle-même, contribueront à accentuer les effets de contraste que l'on recherche dans le domaine de la fantaisie. Il est vrai qu'il faut encore au cinéma un musicien de génie. Mais s'il trouve un jour son Offenbach, il est possible qu'il redevienne un grand art populaire.

JEAN TEDESCO

PARMI LES LIVRES

Au Pays des Miracles,
par le Dr Marcel Réja (*Portiques*).

Il s'agit en somme dans ce livre d'une description clinique de tous les cas d'exercice illégal de la médecine, de toutes les entreprises qui tendent à rendre plus dure la vie du médecin de quartier ou de village, si âprement concurrencé et ne trouvant que des compensations insuffisantes dans les pratiques réprouvées par le professeur Rist. Mais qu'on se rassure, le Dr Réja n'expose pas de revendications corporatives, et ne reprend pas à son compte les vœux des syndicats médicaux. C'est un sociologue objectif, un disciple de Durkheim et de Lévy-Bruhl, qui retrouve chez les guérisseurs modernes et leurs clients la mentalité mystique et « prélogique » que ses maîtres ont analysée chez les Polynésiens et les Papous; c'est un curieux et un sceptique, qui a dû prendre un plaisir singulier à collectionner dans notre civilisation ultra-moderne et industrialisée tant de bizarreries et d'étrangetés. Il nous dit ses étonnements ou nous fait part de ses joies ironiques, souvent avec brusquerie et rudesse; mais sous la forme un peu fruste on prend plaisir à découvrir un esprit libre et intelligent.

Il divise les guérisseurs en cinq catégories : les mystiques, les empiriques, les magnétiseurs, les médiums, les fantaisistes, mettant ainsi sur le même plan, dans des cadres voisins, des êtres invisibles, les saints à miracles qui le plus souvent sont des divinités païennes christianisées, les Vierges aux grands pèlerinages, — et des êtres réels, usant de divers procédés pour agir sur les malades; dans le premier cas, ce sont les candidats à la guérison qui l'intéressent, leur aptitude illimitée à croire, à espérer; dans le second cas, les guérisseurs, si différents les uns des autres, parfois aussi sincères et transportés de foi que leurs malades, parfois simples charlatans ou escrocs merveilleusement habiles à tourner la loi.

Les conclusions du Dr Réja sont fort intéressantes. — Tout d'abord il constate que le succès des guérisseurs vient non seulement des impuissances de la médecine même moderne, mais aussi des erreurs de diagnostic des médecins, peut-être aussi, pourrait-on ajouter, de la façon d'être de certains praticiens vis-à-vis du malade. — Il dit ensuite son étonnement à constater partout au cours de son enquête la puissance infinie de la suggestion sur l'âme humaine, puissance trop méconnue par la science officielle. — Enfin

il avoue que, chez certains médiums, il existe une faculté mal connue qui leur permet de sentir et de deviner à distance; cette faculté est du reste intermittente, et la nécessité pour le médium d'interpréter ce qu'il sent et de le traduire par la parole l'amène à mêler aux données de son intuition ses ignorances, ses préjugés, sa vanité.

Histoire de la Médecine, du temps des Pharaons jusqu'au XVIIIe siècle, par **Charles Greene Cumston.** Traduction de **Madame Dispan de Floran** (*Renaissance du Livre*).

Ce livre a l'aspect extérieur, le format, la présentation typographique des volumes historiques de la collection l'*Évolution de l'Humanité* que dirige M. Berr; il n'en fait cependant pas partie. Il est la traduction d'un ouvrage paru à Londres en 1926 sous ce titre : *Introduction to the history of medecine to the end of the* 18*th. century.*

La médecine, selon l'auteur, a été au cours de son évolution d'abord instinctive, puis théologique, puis métaphysique et enfin scientifique; la médecine instinctive a été celle des hommes primitifs, qui ne distinguaient pas encore les *cas*, et n'avaient pas recours aux spécialistes; la médecine théologique est celle de l'antiquité et du moyen âge : « Bien que plongé dans un excès d'ascétisme religieux et de foi superstitieuse, le moyen âge fut une grande époque, concède l'auteur : en art il nous a donné l'architecture gothique, les vitraux, la musique d'église; dans le commerce la loi des échanges, — dans l'industrie l'invention des horloges et des miroirs; tandis qu'avec la seule aide de son empirisme scientifique, il a inventé l'imprimerie, la poudre et la boussole. Mais le moyen âge n'en infligea pas moins (*sic*) une médecine infestée de théologie et de croyances absurdes : on croyait aux sorciers, à l'influence du diable et à celle des astres. » La médecine métaphysique, qui explique les faits non par des observations positives mais par des entités ou des systèmes, l'*humoralisme*, le *méthodisme*, l'*iatrochimie*, est surtout celle des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Avec le XIXe siècle commence la médecine positive et scientifique. Mais ces diverses formes se superposent : les faits positifs commencent à être recherchés dès Hippocrate et Galien; de nos jours de « déplorables vestiges » de la médecine théologique subsistent avec les médiums guérisseurs et les adeptes des sciences occultes; et de nombreuses doctrines modernes reposent encore sur des hypothèses métaphysiques.

Comme on le voit, l'auteur ne soupçonne en aucune façon l'intérêt que présente pour une histoire de la médecine les pratiques des peuples primitifs, et il semble ignorer les travaux considérables entrepris en Europe depuis quarante ans sur ces

sujets. Avant d'aborder la Grèce, il ne s'arrête qu'à l'Égypte, résumant les données très nombreuses acquises par la lecture des papyrus et l'examen des momies, et à l'Inde, dont il analyse quelques légendes. Un quart de l'ouvrage est consacré ensuite à Hippocrate et à ses disciples, à Galien et à l'exercice de la profession médicale à Rome. Puis après un chapitre sur la médecine islamique, un autre sur l'école de Salerne, fortement influencée par la médecine arabe, et celle de Montpellier, l'auteur aborde les temps modernes; il les divise par siècle et il décrit avec une abondance croissante ce que devinrent au XVIe, au XVIIe puis au XVIIIe siècle, les doctrines médicales, la nosographie, la thérapeutique et la chirurgie. Le dernier chapitre sur l'évolution de la thérapeutique remonte on ne sait trop pourquoi à l'antiquité et s'étend en quelques pages sur le XIXe siècle.

Ce livre, de lecture facile, un peu simpliste, contient des faits nombreux, une grande quantité de citations caractéristiques. Un index des noms cités le complète, mais il manque une bibliographie.

Histoire de la Médecine,
par **Arturo Castiglioni** (*Payot*).

M. A. Castiglioni, professeur d'histoire de la Médecine à l'Université de Padoue, a publié en 1927 l'édition italienne de cet ouvrage. Il a surveillé lui-même l'établissement de l'édition française, avec la collaboration de mademoiselle J. Bertrand, agrégée à l'école de Médecine de Caen, et a pu faire paraître ainsi, au commencement de 1931, un volume de belle apparence, qui compte près de 800 pages et environ 180 gravures.

La plupart des histoire de la médecine, — le livre de M. Cumston en est un exemple, — s'arrêtent au début du XIXe siècle; en outre des travaux récents ont complètement modifié nos connaissances sur la médecine antique et la médecine de la Renaissance. M. Castiglioni a voulu donner un tableau complet et parfaitement à jour de l'évolution de la pensée et de la pratique médicales jusqu'à l'époque présente; il a cherché à montrer qu'elle n'était qu'un produit, à chacune de ses phases, de l'évolution politique et sociale de l'humanité. Ce sens historique remarquable l'a guidé aussi dans le choix des illustrations; il les a voulues contemporaines des époques décrites, et documentaires; de là ces curieuses reproductions de bas-reliefs égyptiens, de statues étrusques, de gravures chinoises. Enfin non seulement il a fait suivre chaque chapitre d'une bibliographie spéciale, mais il a terminé l'ouvrage par une bibliographie générale et méthodique fort précieuse (où l'on s'étonne pourtant de ne pas voir mentionné le livre excellent du grand chirurgien

qu'était le professeur Lecène, sur *l'Évolution de la Chirurgie*, Flammarion, 1923.)

De cette masse énorme de faits l'essentiel est dégagé, rien d'important n'est omis, et l'ouvrage de M. Castiglioni est à ce titre une véritable encyclopédie; mais en même temps le développement est orienté par une idée générale, dégagée en sous-titre sous l'énoncé de chaque chapitre. C'est ainsi que partant de la médecine magique des peuples primitifs, de la médecine d'initiation des Égyptiens, de la médecine théurgique d'Israel, de la médecine scolastique chinoise, il en arrive au XIXe siècle, à qui il consacre le quart de son livre. Le XIXe siècle, dominé d'abord par des conceptions biologiques et matérialistes, à mesure qu'il s'achève se dégage de l'emprise de la microbiologie et du pasteurisme, qui donne une place prépondérante aux recherches de laboratoire, et l'on voit renaître la tradition clinique, l'enseignement hippocratique, pour qui il n'y a plus de maladies, mais des malades. (L'école naturiste du Dr Carton marque en France le point extrême de cette évolution.) En même temps la technique médicale s'étend à la collectivité, devient un des éléments essentiels de la science de l'administration, de l'action politique: c'est elle qui, au Cameroun, en arrêtant la maladie du sommeil, sauve des districts entiers, c'est elle qui doit enrayer la crise de dénatalité et améliorer la race. Par le ministre de la Santé publique, la médecine est présente aux conseils du gouvernement; cherchant désormais plutôt à prévenir qu'à guérir, elle surveille les enfants des écoles, les collégiens, les jeunes soldats, bientôt tous les citoyens; ainsi, comme l'avait prévu et voulu le Dr Knock, elle s'est annexé les bien-portants après les malades. Mais en même temps que la matière médicale s'étend, les obligations morales du corps médical croissent. L'auteur, optimiste, ne doute pas que là aussi se manifeste une renaissance de la doctrine hippocratique.

Le secret professionnel et la médecine de demain,
par les **Drs Georges Boye** et **Marcel Durand** (*R. N. F.*).

Le secret professionnel lie étroitement le médecin à son client, et permet que les déchéances ou les tares physiologiques de chaque individu, connues de deux personnes seulement, restent cachées au reste du monde. Comment peut-il subsister encore en un temps où la liberté de l'individu disparaît, où la société a entrepris la lutte contre la propagation des maladies, où de par ces lois sociales la santé de chaque bénéficiaire est contrôlée, et où les diagnostics médicaux prennent place dans les dossiers administratifs? La méde-

cine publique, au service de l'État, ne va-t-elle pas absorber la médecine privée et ses anciens usages, la corporation médicale traditionnelle au service de l'individu? Les docteurs G. Boye et Marcel Durand étudient ce problème si actuel, en abusant quelque peu, sans doute pour être plus clairs, du jargon scientifique. Ils reconnaissent que l'antique conception du secret médical est trop stricte, notamment lorsque le médecin doit témoigner en justice; ils reconnaissent aussi à la société le droit de défendre la santé publique. Mais ils estiment que ces nécessités modernes doivent être compatibles avec le maintien du secret du diagnostic, et l'existence d'un corps médical jaloux de ses traditions. Leurs conclusions pratiques peuvent se résumer ainsi : la médecine privée est maintenue, mais il est imposé à chaque citoyen un livret sanitaire individuel, où, entre la naissance et la mort, s'inscriront les grippes, les scarlatines, les accidents et les maux chroniques, les analyses d'urine, les chiffres de tension artérielle, etc. Ce livret, constitué par le médecin traitant l'éclairera à chaque consultation, mais il devra être présenté aux représentants de l'État chaque fois que cela sera nécessaire; comment éviter alors les indiscrétions? En ne confiant qu'à des médecins la défense sanitaire du corps social. Les médecins-fonctionnaires du ministère de la Santé publique collaboreront avec leurs confrères sans intermédiaire profane. Pour que ces deux parties du corps médical, celle qui sera au service de l'État, celle qui restera au service des particuliers fonctionnent harmonieusement, il serait créé, comme le demande depuis longtemps M. Léon Daudet, un Conseil de l'ordre des médecins, à la fois un jury d'honneur et tribunal de conciliation.

Le service social à travers le monde,
par le **Dr René Sand** (*Colin*).

C'est dans l'organisation du service social que l'on voit la médecine d'État prévenir, devancer la médecine privée, lui enlever par avance ses clients, la régenter et l'asservir. « Les temps sont proches, déclare M. Paul Strauss dans la préface de ce livre nécessaire, où la médecine préventive jouera un rôle prépondérant dans tous les organismes d'éducation, d'entr'aide et de solidarité. » Et ce jour-là, où les ministères les plus riches, Guerre et Marine, déverseront leurs excédents de crédits sur le ministère le plus pauvre, la Santé publique, verra le triomphe de la médecine d'État.

Ce rôle de la médecine d'État est d'ailleurs capital dans notre pays à faible natalité. Si l'État ne prend pas en main la lutte contre le taudis, contre les fraudes alimentaires, contre la tuber-

culose, contre le cancer, contre la mortalité infantile, si la loi n'oblige pas les collectivités, municipalités, conseils généraux, aux dépenses d'hygiène, le pays le mieux doué, le plus riche, ira fatalement à sa perte. Ce ne sont pas les initiatives de la *Société pour l'instruction élémentaire* ou des Frères des écoles chrétiennes qui ont créé en France l'école primaire : c'est l'effort du législateur, de Cuvier à Guizot et à J. Ferry, tous faisant peser la contrainte de l'État sur les individus insouciants et les communes indifférentes. Ce qui s'est montré vrai pour le bien des esprits l'est encore bien plus, lorsqu'il s'agit du bien des corps.

Du reste nous avons bien à apprendre de l'étranger, et ce n'est pas l'un des moindres mérites du livre du Dr Sand, que de nous présenter en peu de pages, fort élégamment, l'ensemble des réalités que constitue en France et ailleurs le *Service social*. Il étudie six grands pays : la France, « exemple de service social schématisé », trop administratif, où les services publics sont mal dotés, et les œuvres privées abandonnées à elles-mêmes; l'Allemagne, où « le service social est généralisé »; l'Angleterre, où il est simplement coordonné; les États-Unis, où presque tout est laissé à l'initiative individuelle; l'Italie, où le fascisme a créé un système très cohérent d'institutions d'hygiène et d'assistance; la Russie enfin, où le service social est nationalisé.

En conclusion l'auteur esquisse le programme de ce que devrait être dans un état moderne le service social, avec ses cinq grandes branches : protection de la maternité et de la jeunesse; assistance, prévoyance, hygiène et travail.

Joffre et son destin,
par le **colonel Fabry** (*Lavauzelle*).

Le destin de Joffre est tragiquement injuste. De septembre 1914 à l'année 1915, il est l'idole de la Nation, le Sauveur, le « Grand-Père ». La disgrâce le frappe à la fin de 1916, et aussitôt l'oubli commence. Toute la gloire va à Foch et à Pétain, et quand il défile à côté d'eux sous l'Arc de Triomphe, il semble l'évocation d'un passé très lointain. — Les anecdotes dénigrantes ont pris une valeur historique : son calme légendaire est devenu stupidité bovine; ses silences, inertie intellectuelle. La censure a permis d'écrire enfin librement sur les premières années de la guerre : et tous les livres qui ont eu la faveur du public ont rabaissé le Maréchal : qu'il suffise de rappeler les réquisitoires d'Engerand et la justification de Lanrezac, à propos du plan XVII et de la bataille des frontières; les amis de Gallieni s'acharnent à lui arracher la gloire d'avoir voulu la Marne;

ceux de Sarrail se vengent de son hostilité à l'armée d'Orient. V. Margueritte dans *Au bord du gouffre* attaque violemment son état-major, et J. de Pierrefeu obtient un éclatant succès en dépeignant sans indulgence Chantilly, dans le fameux *G. Q. G. Secteur 1.*

Le livre du colonel Fabry est la première réplique qui compte à ces réquisitoires. Collaborateur intime du Maréchal, devenu son chef de cabinet, l'auteur a pu connaître peu à peu ses pensées secrètes et jusqu'à ses amertumes et ses dégoûts. Il a eu à sa disposition une documentation considérable et d'une valeur exceptionnelle. De là l'intérêt de son œuvre.

Il lui a donné une forme curieuse : ce n'est pas une histoire de la guerre, ce n'est pas une de ces biographies comme il en a tant paru : ce sont les souvenirs de la période qu'il a vécue avec le Maréchal depuis sa disgrâce : le Maréchal se penche sur son passé et le revit : passé immédiat, la Somme, les échecs de l'année 1917, — passé plus lointain, la Marne, le plan XVII; — il agit aussi, bien plus et plus fructueusement que ne le croit encore le public : c'est la mission aux États-Unis de 1917 qui assure l'arrivée rapide de l'armée américaine; c'est son action persévérante pour l'unité de commandement et pour la préparation de la campagne de 1918.

Le plaidoyer pour le plan XVII et pour la conception de la bataille des frontières est souvent bien subtil, ou repose sur des hypothèses généreuses comme celle-ci : que serait-il arrivé si Namur avait tenu et si nous n'avions pas reculé dans le Luxembourg belge? Les Allemands se seraient trouvés en situation fort périlleuse et les dispositions prévues se seraient trouvées justifiées.

Les pages relatives à la Marne ont une portée considérable, et semblent bien ramener à Joffre tout l'honneur de la victoire. Le chapitre relatif aux causes de la disgrâce est fort instructif : à entendre le lieutenant-colonel Fabry, elle n'eut aucune raison d'ordre militaire; l'année 1916 nous approcha de la victoire, et la campagne de 1917, soigneusement préparée, allait très certainement abattre l'ennemi; le départ du Maréchal amena le retardement de l'offensive, son échec et la crise morale où l'armée faillit périr. Et la cause unique de cette disgrâce désastreuse n'aurait été, selon M. Fabry, le contrôle parlementaire, les intrigues de Paris, les empiétements du pouvoir civil sur les prérogatives du généralissime. Et pourtant les développements mêmes de M. Fabry montrent l'étrange conception que l'on avait à Chantilly des rapports du commandement et du gouvernement en temps de guerre, et la méconnaissance absolue, où l'on se complaisait, de ces problèmes étudiés récemment, avec l'autorité que nos lecteurs lui connaissent, par J.-M. Bourget.

Les pages relatives aux opérations de 1917 et de 1918 montrent

la position prise par le Maréchal en face de ses successeurs et épigones. S'il s'identifie à la pensée et aux préoccupations de Foch, il a pour Pétain une hostilité marquée : il le trouve pessimiste et stérilisant, partisan d'une défensive sans résultats; il ne lui pardonne pas le remplacement de tous ses anciens collaborateurs au 3e bureau du G. Q. G. Le profane comprend mieux, après la lecture de ces pages, la portée de certains passages du beau discours du maréchal Pétain lors de sa réception à l'Académie.

Il se dégage de ces pages un portrait très vivant de Joffre, et une explication de cette psychologie déroutante de silencieux, de méditatif, de timide, — expansif seulement devant des amis sûrs, et très sensible.

La valeur du livre vient de ce qu'il est un témoignage direct; elle vient aussi des inédits qu'il contient, fragments du journal rédigé par l'auteur sur les instructions du Maréchal, notes et mémoires. Le lieutenant-colonel Fabry, qui fait allusion aux mémoires de Joffre, laisse prévoir d'autres publications. Elles auront certainement, comme celle-là, un très grand intérêt historique — et national.

Le Financier,
par **François Piétri** (*Hachette*).

Le Français moyen ne connaît guère de la finance que ses krachs et ses scandales, que le tumulte de la place de la Bourse, et les façades glacées et grillagées des établissements de crédit où il n'entre guère, mais qui remplacent aux angles des rues et des avenues les cafés sympathiques où il entrait souvent. C'est dire que, jusqu'au moment où il lui abandonne toutes ses économies, il n'a pour le financier aucune considération. Qu'il lise le petit livre vivant et amusant que M. François Piétri, ministre du Budget, consacre au financier, et il verra avec étonnement la somme de qualités et de connaissances qui sont exigées de qui veut faire de la finance, et où la vertu figure en bonne place. Les chapitres relatifs au « grand état-major », c'est-à-dire à l'inspection des finances, et aux « financiers de gouvernement » sont fort instructifs et neufs, parce qu'ils sont le résultat d'une expérience directe.

J. POIRIER

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris* (*VIIIe*).

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

Juillet-Août

LIVRAISON DU 1er JUILLET 1931

		Pages.
GABRIEL HANOTAUX	Le Problème égyptien. — III	5
GYP	La joyeuse Enfance de la IIIe République	35
JACQUES HEURGON	Les Fouilles archéologiques en Italie	53
TONY CATTA	Le duc d'Orléans. — I	78
LOUIS MADELIN	Une Académie latine	100
CHARLES LANDSTONE	La Cour du Tigre bleu. — IV	107
DUDLEY HEATHCOTE	La Bessarabie et le danger bolcheviste	134
GEORGES LECOMTE	Les Forces d'Amour. — III	152
DANIEL-ROPS	Le Souvenir de Paul Adam	187
FRANÇOIS PORCHE	Le Mouvement dramatique	198
ALBERT FLAMENT	Tableaux de l'Exposition coloniale	211
MARCEL THIÉBAUT	Parmi les Livres	229

LIVRAISON DU 15 JUILLET 1931

LOUIS BARTHOU	Sophie et Gabriel	241
A. KLOBUKOWSKI	Souvenirs sur Georges Clemenceau. — I	265
MARTHE DE FELS	Terre de France : Vauban	280
GEORGES LECOMTE	Les Forces d'Amour (*fin*)	327
F.-L. FERRARI	Le Vatican et le Fascisme	368
TONY CATTA	Le duc d'Orléans (*fin*)	384
ROLAND DE MARÈS	Les Étapes de la Crise allemande	415
CHARLES LANDSTONE	La Cour du Tigre bleu. — V	431
A. ALBERT-PETIT	Les Livres d'histoire	455
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	465
JEAN POIRIER	Parmi les Livres	479

LIVRAISON DU 1er AOÛT 1931

		Pages.
PRINCESSE BIBESCO	Croisade pour l'Anémone. — I	481
COMTE DE FELS	Une Politique du Blé	508
LÉON ROLLIN	Les Origines de la Révolution espagnole	528
A. KLOBUKOWSKI	Souvenirs sur Georges Clemenceau. — II	553
GEORGES HARDY	Religions fétichistes de l'Afrique noire	583
MAX RYCHNER	Courants intellectuels en Allemagne	602
COMTE DE SAN MARTINO	L'organisation des Beaux-Arts en Italie	624
CHARLES LANDSTONE	La Cour du Tigre bleu (*fin*)	634
JEAN PIVETEAU	Glaciers anciens et glaciers actuels	673
★ ★ ★	Les Négociations franco-soviétiques	691
FRANÇOIS PORCHÉ	Lugné-Poe ou le découvreur	698
MARCEL THIÉBAUT	Parmi les Livres	700

LIVRAISON DU 15 AOÛT 1931

JACQUES CHARDONNE	Claire. — I	721
COMTE CARTON DE WIART	Flamands et Wallons	755
POL NEVEUX	Jean-Louis Forain	778
PRINCESSE BIBESCO	Croisade pour l'Anémone. — II	797
PIERRE RENOUVIN	L'Allemagne et les causes de la guerre	820
COMTESSE LÉON TOLSTOI	Journal	842
ANDRÉ SAVIGNON	Corsaires malouins au XVIIe siècle. — I	878
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Suisse	905
ROLAND DE MARÈS	L'Allemagne devant le gouffre	920
JEAN TEDESCO	Le Cinéma	941
JEAN POIRIER	Parmi les Livres	51

FLY-TOX

169.

POUPROU BORNIER

TUE

mouches, moustiques
punaises, poux, puces
mites, cafards, fourmis, etc...

A

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour favoriser le développement du commerce et de l'industrie
en France

SOCIÉTÉ ANONYME FONDÉE EN 1864

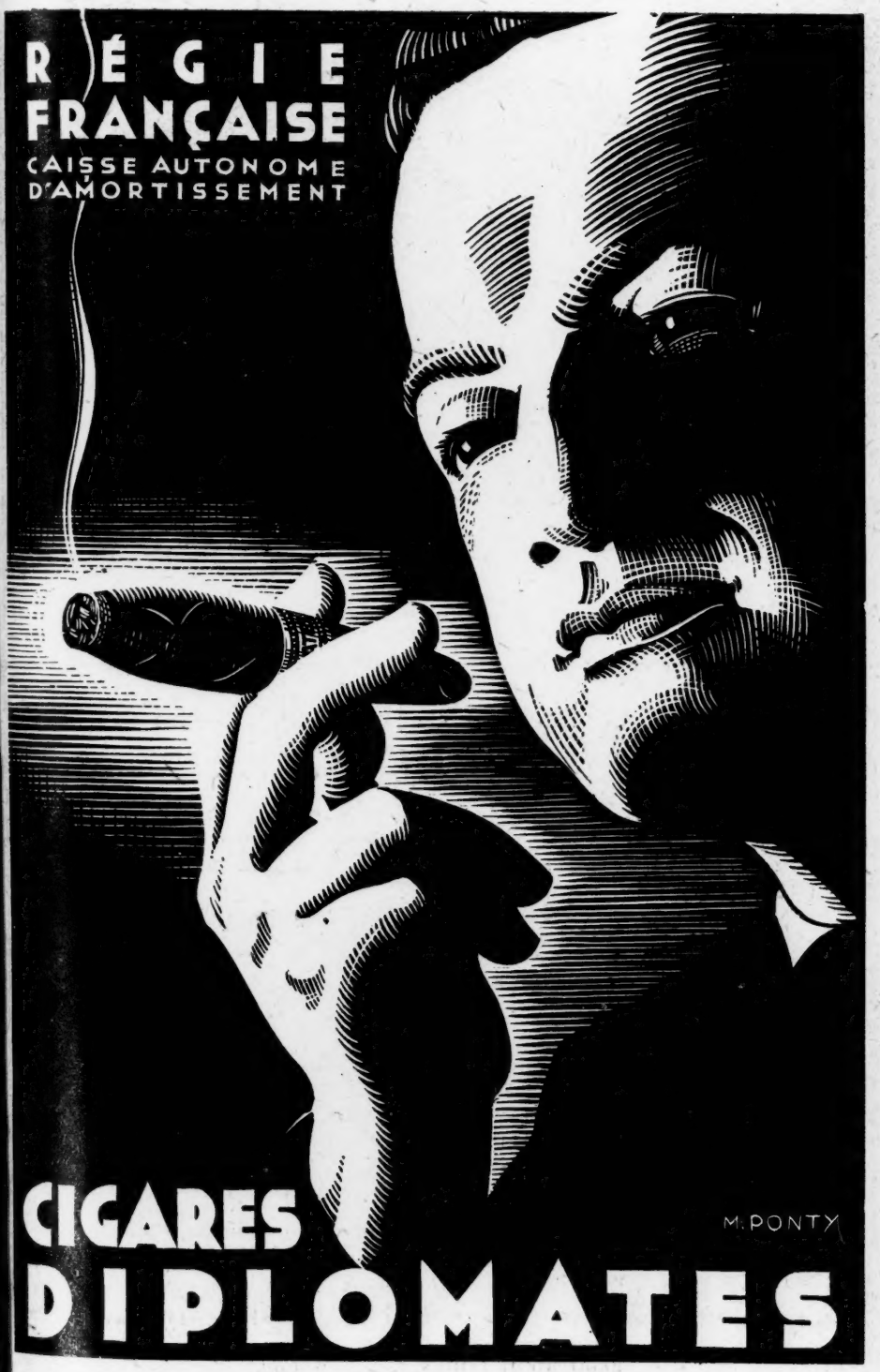
CAPITAL 625 MILLIONS

BANQUE & BOURSE

1450

AGENCES & BUREAUX
EN
FRANCE
ET A L'ÉTRANGER

Correspondants dans le monde entier


RÉGIE
FRANÇAISE
CAISSE AUTONOME
D'AMORTISSEMENT
M. PONTY
CIGARES
DIPLOMATES

NICOLAS

fines bouteilles

215 dépôts

NOUVEAUTÉ

Toute la gamme de
PHONOS et de PRIX

En vente partout

Phono-Réveille-Matin
370 fr.

250

à la fois
électrique et
Mécanique 1 200 fr.

ENVOI FRANCO DE TOUS APPAREILS CONTRE REMBOURSE

Envoi franco du Catalogue illustré

PETER PAN, 9, rue Pasqui
LEVALLOIS-PERRET (Sei

BRODARD ET TAUPIN, Coulommiers-Paris.

HENRI CYRAL, ÉDITEUR

118, Boulevard Raspail, PARIS-VIe

Téléphone : Littré 51-18 Chèques Postaux : Paris 225-06

Une grande partie des dioramas des pavillons de l'Indochine et du

PALAIS D'ANGKOR

A

L'EXPOSITION COLONIALE

sont de François de MARLIAVE,

L'ILLUSTRATEUR DE :

UN PÈLERIN D'ANGKOR

de PIERRE LOTI, *de l'Académie Française*

Ouvrage publié dans la " *COLLECTION FRANÇAISE* "

Ce volume, format 15×20, imprimé par R. COULOUMA renferme 65 Aquarelles dont 40 Hors-texte

Le tirage est limité à 1021 exemplaires numérotés

Les exemplaires sur Madagascar, Annam et Arches sont épuisés

Il ne reste qu'un petit nombre d'exemplaires sur Vélin de Rives à **200 francs.**

EDITIONS MONTAIGNE

FERNAND AUBIER, Quai de Conti, n° 13, PARIS (VIe)

Vient de paraître

GÉO VALLIS

LA LUMIÈRE INTÉRIEURE

(JOURNAL INTIME)

L'auteur d'ÉLÉVATIONS vient d'écrire une confession profondément humaine dont on remarquera la richesse d'âme et la sobre splendeur du style. C'est d'un disciple de Barrès, le Barrès de " Mes Cahiers ". Les loisirs apaisants des vacances sont favorables à ces nourrissantes lectures où l'homme se découvre à lui-même. Voici, en bref, un grand livre qui enrichit la pensée et qui l'élève encore davantage.

Un volume. .. .. 12 fr.

CHEZ PLON

PIERRE LHANDE

LE CHRIST DANS LA BANLIEUE

* * *

LA CROIX SUR LES FORTIFS

In-8° écu avec 16 pages de gravures . . . . . 18 fr.

CHARLES LE GOFFIC
de l'Académie Française

POÉSIES COMPLÈTES

I (1889-1903)

Amour breton. — Le Bois dormant. — Le Pardon de la reine Anne.

In-16 sur alfa avec une gravure en frontispice. . . . . 15 fr.

MÉMOIRES DU CHANCELIER PRINCE DE BÜLOW

IV (1849-1896)

Sa jeunesse et sa carrière de diplomate.

In-8° carré sur alfa avec 20 gravures hors texte . . . . . 36 fr.

PIERRE DE LA GORCE
de l'Académie Française

LOUIS-PHILIPPE

(1830-1848)

In-8° écu avec une carte hors texte . . . . . 20 fr.

Princesse ANTOINE RADZIWILL (née Castellane)
Une Française à la Cour de Prusse

SOUVENIRS

(1840-1873)

Publiés par les Comtesses Hélène et Élizabeth POTOCKA

In-8° sur alfa avec une gravure hors texte. Préface de Jules Cambon, ambassadeur de France . . . . . 20 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

CALMANN-LÉVY, Editeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IX°

GYP

LA JOYEUSE ENFANCE
DE
LA IIIe RÉPUBLIQUE

... Suite des "Souvenirs d'une petite fille" et "Du temps des cheveux et des chevaux", ouvrages qui ont remporté un si grand succès...

Un volume : 12 fr.

Il a été tiré, en outre, 500 ex. numérotés sur Outhenin Chalandre, constituant l'édition originale . . . . . 15 fr.

COLETTE YVER

VINCENT ou LA SOLITUDE

ROMAN

Un volume : 12 fr.

L'édition originale, tirée à 250 ex. numérotés sur Outhenin Chalandre . . . . . 20 fr.
Il a été tiré en outre 15 ex. numérotés sur papier de Rives . . . . . 70 fr.

JOHN GALSWORTHY

AU DELA

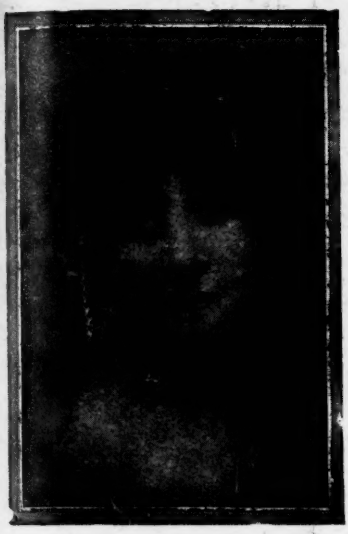
Roman traduit de l'anglais par Mme CLAIREAU

Deux volumes in-16, chaque volume . . . . . 12 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

BRODARD ET TAUPIN, Coulommiers-Paris.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe



ŒUVRES

DE

MARCELLE TINAYRE

L'AMOUR QUI PLEURE
AVANT L'AMOUR
LE BOUCLIER D'ALEXANDRE
LA DOUCEUR DE VIVRE
UN DRAME DE FAMILLE
FIGURES DANS LA NUIT
HELLÉ
LES LAMPES VOILÉES
MADELEINE AU MIROIR
LA MAISON DU PÉCHÉ
NOTES D'UNE VOYAGEUSE EN TURQUIE
L'OISEAU D'ORAGE
L'OMBRE DE L'AMOUR
PERSÉPHONE
PRISCILLE SÉVERAC
LA RANÇON
LA REBELLE
LA VEILLÉE DES ARMES
LA VIE AMOUREUSE DE FRANÇOIS BARBAZANGES

Chaque volume : 12 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — 7 francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50-*Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

Coulommiers. — Imprimerie BRODARD et TAUPIN.